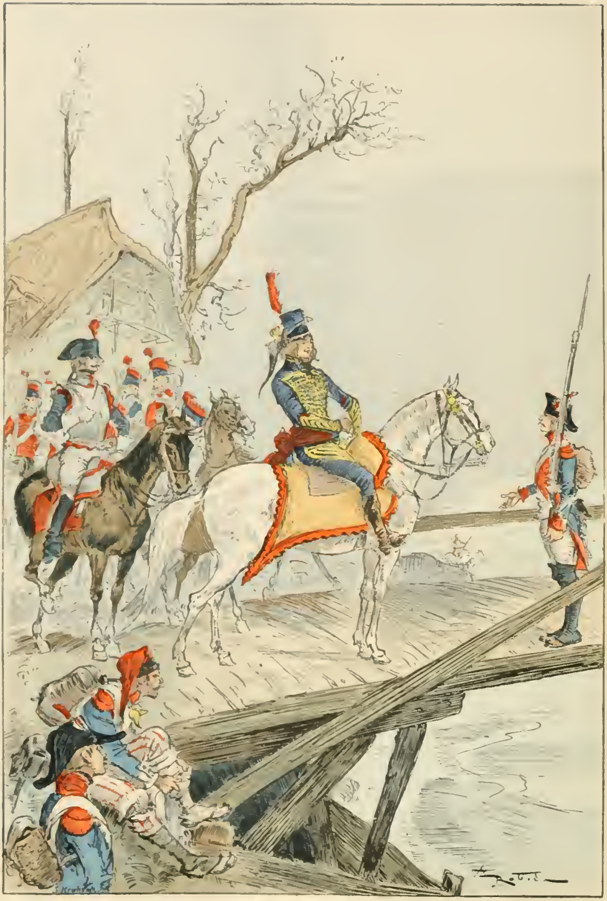
3 1761 07591585 0

F

# LE

# XIXE SIÈCLE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



MARCEAU

1

# LE XIX^E^ SIÈCLE

TEXTE ET DESSINS

PAR

A. ROBIDA

PARIS
GEORGES DECAUX, ÉDITEUR
7, RUE DU CROISSANT, 7

—

1888

Tous droits réservés

PQ
2388
R27D5

LIBRARY
JUL 10 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

30159

# PRÉFACE

*Ceci qui va suivre sous un titre ambitieux pris simplement comme une étiquette en chiffres, n'est, bien entendu, pas une histoire, ni un tableau, ni un résumé, c'est une série d'esquisses, de croquis à la plume et à la mine de plomb, de portraits familiers de notre Siècle à différentes époques de sa vie tourmentée.*

*Le moment de jeter ainsi un coup d'œil en arrière est arrivé, il n'est pas si prématuré qu'il peut le paraître au premier abord, le* XIXe *Siècle sera bientôt nonagénaire, les premières heures de ses derniers lustres vont sonner. On l'a remarqué déjà, presque tous les siècles finissent mal, le nôtre semble donc subir la loi commune ; « comme on fait son lit on se couche, » déclare la Sagesse des nations, le lit de vieillesse de notre Siècle étant rembourré de baïonnettes, le repos même lui est douloureux. Le* XIXe *Siècle a commencé par un bonnet à poil, il finit par un shako ; tout l'indique, hélas, il exhalera son dernier souffle dans une indigestion de fer, de fonte et de produits chimiques convenablement amalgamés selon la meilleure formule de l'aimable et triomphante science moderne.*

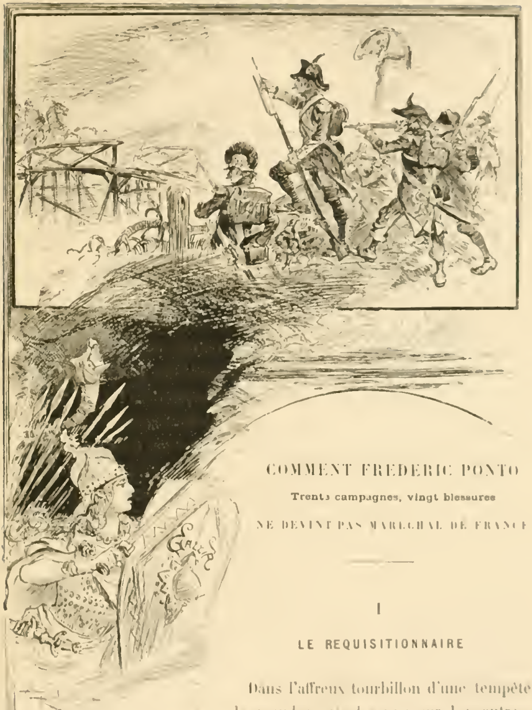
*Mais chassons bien vite ces vilaines images d'une fin inévitable ; ce Siècle, s'il nous a fait connaître des jours noirs, a* *eu de bons moments et des rayons de gai soleil. Ce livre est une revue à grandes lignes des périodes sombres ou joyeuses de la pièce à grand spectacle qui s'est jouée sous nos yeux, des événements importants et des menus faits, des hommes et des choses, des types naissant, prospérant et disparaissant, des modes et des caractères, — un voyage en somme ou plutôt une croisière de cent années sur le fleuve éternel de la vie.*

*Ah ! le fleuve de la vie ! Qu'est-ce que le Niagara ou le Congo aux rapides innombrables, auprès de ce fleuve tumultueux et tourbillonnant ! Un Siècle ? Non, une minute décomposée en cent années ! Avec des allures torrentueuses, le fleuve coule de lustre en lustre, de chute en cataracte, et laisse rapidement en arrière, ainsi que des visions entrevues, sauf à les retrouver parfois à des coudes inattendus, les gens et les choses, le décor et les personnages de la pièce à mille transformations, à multiples tableaux, la pièce jamais finie, jouée sur l'immense scène du monde par un fourmillant personnel d'acteurs qui se renouvelle sans cesse.*

*Fixons un instant, avant qu'elles disparaissent, les silhouettes de nos fugitifs contemporains, des figures originales, des types sociaux aux modifications si rapides et marquons de distance en distance la place de quelque idée plus ou moins grande, d'un changement de tableau ou de quelque grave péripétie qui fut émouvante un jour. La vie de notre Siècle a été bien remplie. Hourra ! les événements vont vite ! Après les grands et terribles jours de l'Empire, la galopade effrénée de toute une génération à travers la flamme et le feu des batailles, voici le repos, la Restauration et ses préoccupations littéraires, le mouvement romantique, le coup de soleil de 1830 !... Voici la Locomotive, la prodigieuse bête de fer créée par l'homme, le plus grand agent de transformation sociale, dont l'apparition à l'horizon marquera le commencement d'une période, l'âge de la vapeur... Voici la secousse de 48, puis l'Empire, ses gloires et ses revers, les mœurs nouvelles....*

*Bouleversements brusques ou lentes modifications, quel incessant renouveau, quels changements dans la vie sociale, dans les formes extérieures à chaque tournant de siècle !*

*Ce que ce volume essaie, c'est un défilé de fin de revue, — une série de croquis sur le sable, — les gens, les idées et les choses de notre temps indiqués rapidement d'un simple trait de plume ou de crayon.*



# COMMENT FREDERIC PONTO

Trente campagnes, vingt blessures

NE DEVINT PAS MARÉCHAL DE FRANCE

## I

## LE REQUISITIONNAIRE

Dans l'affreux tourbillon d'une tempête de peuples rués les uns sur les autres, dans le sang, dans les larmes, dans les flammes, à travers la foudre et les éclairs, sous l'horrible grêle des boulets, des bombes et des biscaïens, un siècle naissait. L'autre, le dix-huitième, qui avait eu de joyeuses années, venait de s'éteindre tragiquement sous le couperet de 93, et une sorte de brutale opération césarienne avait jeté au monde le dix-neuvième siècle lamentable et pantelant.

Pauvre petit, comme les autres tu grandiras; peut-être seras-tu, toi aussi, l'un de ces grands siècles qui marquent une étape de la pauvre humanité et rayonnent sur l'histoire avec l'éblouissant éclat des lumières apportées, des bienfaits répandus, des progrès accomplis; peut-être verras-tu naître des choses imprévues ou surgir quelqu'une de ces découvertes qui lancent les hommes dans une voie nouvelle et marquent le couronnement d'une ère.

Peut-être, hélas! seras-tu seulement le pivot sur lequel tournera le monde pour quelque brusque retour en arrière, peut-être marqueras-tu comme un reflux de la vieille barbarie, noyant tout ce qui existe et faisant place nette pour un recommencement mystérieux!

Et malgré tout, malgré les grands égorgements commencés dans notre coin de la vieille Europe, malgré les boulets rouges tombant çà et là en rafales, écrasant bien des villes, ou trouant au loin sur les mers la coque des vaisseaux de guerre, une aube d'espérance se dessinait peu à peu.

La France, où l'incendie qui embrasait le monde avait commencé, la France, comme une ville assiégée, tonnait par tous les bastions de ses frontières et lançait, par ses portes ou ses brèches, des sorties furieuses parfois triomphantes, coupant les lignes ennemies, et parfois ramenées la baïonnette aux reins.

Une de ces sorties, une de ces poussées en avant sur le territoire ennemi, avait mal tourné, l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Jourdan, essayait vainement d'opérer sa jonction avec l'armée du Rhin en retraite. La saison était rigoureuse : la fatigue de tant de marches et contremarches, le froid de décembre, la faim et l'Autrichien, quatre ennemis à la fois. L'ancien enthousiasme des campagnes heureuses s'était évaporé, laissant à sa place l'inquiétude dans le cœur du soldat.

Devant Meisenheim, un gros village des environs de Kreuznach, des soldats quelque peu déguenillés, soufflant dans leurs mains rougies par une bise cinglante, se hâtaient à la pâle clarté de l'aube, une aube triste de frimaire, de faire sauter les planches d'un vieux pont de bois jeté sur les eaux troubles d'une petite rivière, affluent de la Nahe. Égayant par des plaisanteries leur besogne de destruction, tout en prêtant l'oreille à une canonnade lointaine agrémentée de coups de fusils plus rapprochés, ils disjoignaient les poutres à grands coups de pics et jetaient les planches sur la rive.

— Sergent Ponto ! dit en surgissant de l'ombre des premières maisons du village un officier dont le manteau, couvert de boue jusque dans le dos et déchiré en maint endroit, découvrait par instant le bras gauche en écharpe.

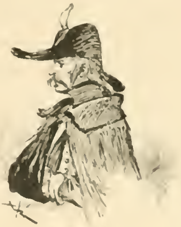
— Capitaine ? répondit un homme très jeune et très maigre, mais solidement bâti, debout sur la partie du pont non détruite.

— C'est assez comme cela, enlevez les planches jusqu'à l'endroit où vous êtes et laissez le reste, nous devons conserver la possibilité de rétablir vivement le pont au besoin. Vous ferez rentrer les vedettes de l'autre rive et vous vous maintiendrez ici avec vos hommes. Avec le reste de la compagnie je me porte sur le gué signalé à l'autre bout du village.

— Oui, mon capitaine.

— Vous avez compris ? Quoi qu'il arrive, le pont doit nous rester.

— Nous le garderons.



L'officier.

Sans en dire davantage, le capitaine tourna le dos. Une cinquantaine de soldats qui se massaient un peu plus loin emboîtèrent le pas quand il passa devant eux, et toute la troupe s'enfonça dans la grande rue du village silencieux.

Le sergent Ponto était déjà sur l'autre rive avec quatre hommes ; à cent mètres en avant des premiers escarpements de collines ondulées dominant une route, quelques vedettes françaises veillaient. Le sergent d'un œil attentif inspecta l'horizon du côté de la canonnade et ramena les vedettes, qui durent s'accrocher aux poutres pour passer la coupure du pont.

Le jour était venu tout à fait, une lumière terne tombait du ciel où couraient très bas de lourds nuages grisâtres qui semblaient devoir s'effilocher aux dernières branches des arbres ainsi qu'aux toits aigus des maisons.

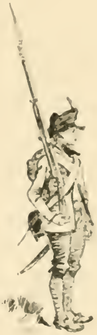
Le sergent Ponto, après avoir placé quelques factionnaires, fit entrer le reste de ses hommes dans une sorte de grange qui commandait la tête du pont et se promena philosophiquement de long en large, le nez en l'air et les mains derrière le dos en attendant les événements.

Enlevé, par la réquisition de 93, de la tranquillité d'un village de Picardie, et jeté tout de suite dans l'immense bagarre, le sergent Frédéric Ponto, à vingt-deux ans, était déjà passé vieux soldat. Il avait encore dans la tête l'étourdissement du soudain changement d'existence et le tapage des premiers coups de fusil reçus ou tirés, dès son arrivée avec un bataillon de réquisitionnaires noyonnais à l'armée du Nord et il se perdait déjà dans les souvenirs de marches, de passages de rivières, de campements et de retraites, d'escarmouches et de batailles, de sièges et de blocus, confusément entassés dans son esprit pendant ces deux années de vie à outrance.

Car il y avait juste deux ans qu'il avait quitté le pays, et laissé la charrue à conduire dans les tranquilles labeurs des champs, pour le fusil et le terrible travail de la guerre; juste deux ans qu'il courait sans trêve des champs de la Flandre aux plaines de la Belgique, des forêts des Ardennes aux collines rocheuses des pays du Rhin, passant des belles journées d'enthousiasme aux heures sombres du découragement, tantôt battu, tantôt battant, triste parfois, joyeux souvent, mais toujours de bonne volonté.

C'était deux ans auparavant, par un pareil matin de novembre, triste et blafard, qu'il avait fait sa première marche dans le rang, après une dernière caresse de l'œil aux sites familiers, au ciel natal, aux clochers de Noyon. Tous les réquisitionnaires, s'arrêtant d'instinct à la sortie de la ville, avaient jeté comme lui ce profond et triste regard qui devait être pour beaucoup un regard d'adieu. Et c'est alors que, dans le demi-jour, sur le côté de la route, une femme, repoussant le fusil qu'il portait encore maladroitement, lui avait sauté au cou en pleurant, tandis qu'un homme lui prenait la main. L'homme, c'était son aîné, Jean-Baptiste Ponto, que la réquisition avait épargné à cause d'une boiterie venue à la suite d'un coup de pied de cheval. La femme, dont le baiser mouillé de larmes, faisait sauter le cœur de Frédéric, c'était Claudine, ou plutôt Dine, une cousine, l'amie des belles années d'enfance, devenue tout doucement une promise. La Révolution, qui bousculait les trônes, coupait les têtes des grands et bouleversait l'Europe, tranchait brutalement aussi les rêves du petit paysan picard et chavirait ses humbles espérances de bonheur. Il lui fallait laisser Claudine, tout abandonner et s'en aller à la frontière apprendre à déchirer la cartouche et à manier la baïonnette.

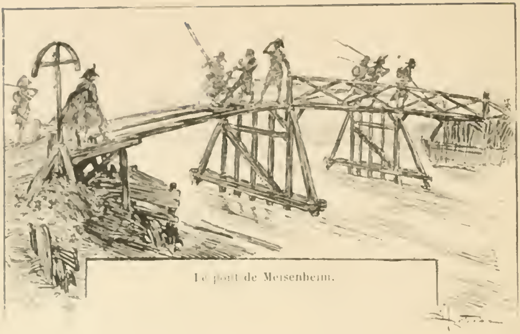
La jeune paysanne, pour assister au départ des Noyonnais et embrasser une dernière fois le réquisitionnaire, avait pris le prétexte du marché de Noyon et fait quatre lieues dans la nuit avec Jean-Baptiste.



Le réquisitionnaire Frédéric Ponto.

— Mon pauvre Frédéric, mon pauvre Frédéric! C'était tout ce que dans son naïf chagrin la jeune fille trouvait à dire en marchant à côté de Frédéric, en lui glissant un pain et un morceau de lard, tandis que de l'autre côté Jean-Baptiste, qui n'en disait pas plus long, portait en soupirant le fusil de son frère.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la séparation en haut d'une côte de la route de Saint-Quentin, le petit paysan picard avait vu bien du pays et s'était consciencieusement mis à son nouveau métier. Vigoureux, agile et adroit, habile chevalier de l'arc dans son village, il avait, par une aptitude naturelle, pris goût au fusil; parti presque illettré du pays, où jamais livre ni gazette n'avaient pénétré, il avait, dans les courts moments de repos entre deux combats ou deux sièges, trouvé le moyen d'apprendre. Il fallait bien lire les journaux de Paris arrivant dans les camps plus régulièrement que le pain ou les vêtements, et les proclamations et les ordres du jour remplaçant trop souvent la soupe; un fourrier érudit lui avait donné le secret des paraphes audacieux, des fioritures à panaches, et enseigné les belles phrases, le style naïvement boursouflé dont les proclamations quotidiennes des citoyens généraux ou représentants du peuple en mission, donnaient d'ailleurs de superbes exemples. L'écriture et le style faisaient l'émerveillement du village; de tous les garçons partis en même temps que lui, Frédéric était pour ainsi dire le seul à écrire sans emprunter la main du fourrier écrivain public, et à dire autre chose que l'éternel : « La présente est pour vous faire savoir que je me porte assez bien..... » Aussi, quand la nouvelle arriva qu'il était fait sergent, tous ses concitoyens furent ils unanimes à prédire pour Ponto cadet les plus hautes destinées, au grand soupir de la seule Dine.



Le pont de Meisenheim.

## II

## LE PONT COUPÉ ET RÉTABLI

Le sergent Ponto fut tiré de ses réflexions par l'appel d'un de ses hommes placé à une lucarne de grenier devant le pont.

— Les Kaiserlicks ! cria le soldat.

Depuis une heure le roulement de la canonnade avait augmenté dans le lointain et la fusillade qui devenait aussi plus nourrie s'était rapprochée. Par-dessus un mamelon cernant sur la gauche un coude de la rivière, des colonnes de fumée blanche montaient.

De l'autre côté de la petite rivière, sur la route d'Alzens, venaient de paraître cinq ou six cavaliers galopant à toute bride. A la peau de mouton voltigeant en manteau sur leurs épaules, à leurs talpaks à hautes aigrettes, on reconnaissait des hussards.

Le sergent Ponto eut une inspiration.

— Des éclaireurs ! dit-il à ses hommes, vite, du mouvement, une charrette, ayons l'air de barricader le pont, ne leur laissons pas voir qu'il est coupé !

Les soldats avaient avisé déjà une charrette et des instruments de labour sous un hangar. Quelques hommes s'y attelèrent et les poussèrent jusqu'à la coupure du pont.

— Montrons un peu de désordre, de la précipitation, là, c'est bien...

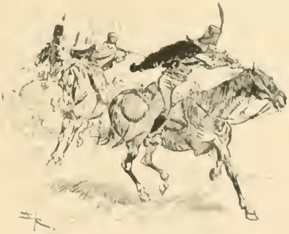
attention, maintenant, ne laissons pas les Kaiserliks approcher plus près, ils s'apercevraient de la farce !

Les éclaireurs s'étaient arrêtés dans un pli de terrain, quand leurs talpaks parurent au-dessus des talus, une volée de coups de fusil les salua ; l'un des hussards se montra tout entier, fit par bravade caracoler son cheval sur la route, et se retira au grand galop derrière ses camarades après avoir tiré un coup de pistolet sur les défenseurs du pont.

Les manteaux noirs sautaient et voltigeaient au loin. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis leur disparition, que la vedette du grenier signala leur retour ; une masse rouge avançait en trottant, c'était l'escadron que les éclaireurs avaient rejoint.

— Attention cette fois, c'est pour de bon, dit le sergent.

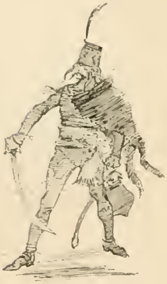
En arrivant au pli de terrain que les éclaireurs n'avaient pas dépassé, les hussards poussant de grands hourras accélérèrent leur galop. Frédéric distingua pendant l'espace d'une demi-seconde un tourbillonnement de dolmans rouges et de manteaux noirs avec des éclairs de sabres brandis, puis tout se fondit dans la fumée dont soudain les défenseurs du pont s'enveloppèrent. La fumée s'envola, le tourbillonnement de dolmans reparut, un peu disloqué ; quelques chevaux gisaient avec leurs cavaliers sur le sol, les autres arrêtaient leur élan pour éviter le groupe des blessés ; ils arrivaient au pont, lorsqu'un grand officier à longues moustaches noires qui tenait la tête fit cabrer son cheval et parut un instant renversé en arrière et comme porté avec sa monture par les hussards qui le suivaient



Les hussards répondaient à coups de carabine

Il avait aperçu la coupure du pont béante et la rivière presque sous les pieds des chevaux ; il y eut un mouvement de confusion terrible, des cris, des chocs violents, une poussée des derniers rangs de l'escadron contre les premiers, puis une nouvelle décharge, quarante ou cinquante coups de fusil dans la cohue d'hommes et de chevaux entassés au bout du pont.

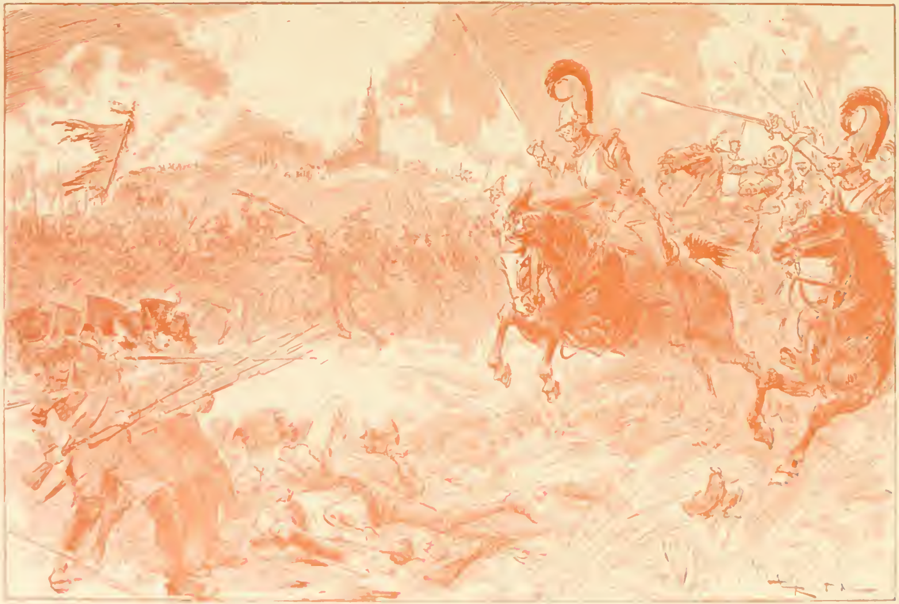
L'officier gisait à terre avec une jambe prise sous son cheval, parmi les ruades des autres chevaux affolés ; quelques hommes, démontés aussi, l'aidaient à dégager sa jambe, pendant que des blessés cherchaient à sortir de la bagarre.



Il resta un instant comme une cible vivante.

La fusillade, plus irrégulière, continuait, les hussards, se répandant sur les côtés du pont, répondaient à coups de carabine. Enfin l'officier fut debout, la mine furieuse, ses moustaces noires tremblantes ; il resta au milieu du pont, en criant des ordres à ses hommes. En un clin d'œil, avec une agilité de chats sauvages, une quarantaine de hussards eurent sauté à terre et donné la bride de leurs chevaux aux camarades restés montés qui continuèrent à faire le coup de feu.

Sautant sur les poutres du pont, s'accrochant aux garde-fous restés en place, les hussards s'avançaient en s'encourageant par des clameurs terribles. Sur les dernières planches du pont en dos d'âne, l'officier dominait la légère barricade élevée par les Français : il resta un instant comme une cible vivante devant les fusils, puis tout à coup, le sergent qui, sans avoir le temps de penser, distinguait cependant et admirait, entre deux éclairs de flamme, l'homme superbe, sa belle figure martiale, son teint coloré, ses longues moustaches, son uniforme flamboyant et chamarré, le vit brandir quelque chose en l'air et lancer ce quelque chose sur la barricade en criant un hourra qui se perdit dans la terrible et générale clameur. Instinctivement Frédéric suivit des yeux l'objet lancé par le hussard, il le vit tomber à terre dans un espace découvert à la gauche du pont ; sans réfléchir, le sergent sauta hors de la barricade et se précipita sur l'objet qu'il rapporta sans le regarder sous les coups de feu des hussards de la rive,

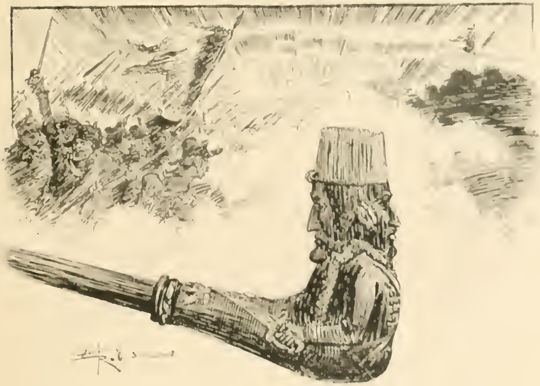


[illegible]

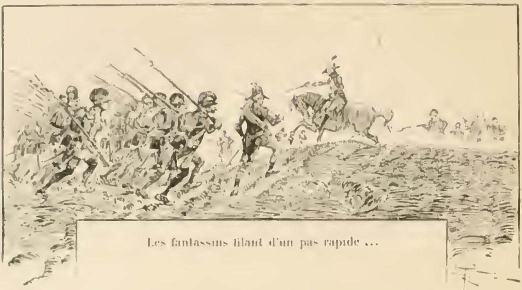
puis le tapage redoubla, la barricade et le pont se couvrirent de fumée, tout disparut pendant cinq minutes, deux ou trois hussards arrivèrent jusqu'aux voitures, des sabres brillèrent et s'abattirent, puis disparurent. Enfin une éclaircie se produisit, les clameurs cessèrent subitement. Les Français aperçurent les hussards en désordre de l'autre côté du pont, ils remontaient à cheval et tournaient bride au galop.

Quelques cadavres gisaient devant la barricade, quelques blessés s'accrochaient péniblement aux poutres du pont pour ne pas tomber à l'eau.

Le commandant des hussards n'était pas parmi les blessés, il n'était pas non plus parmi les morts, à moins qu'il ne fût tombé à l'eau. Frédéric en fut heureux, c'eût été dommage, un ennemi, mais un si bel homme ! Pendant que les soldats, sur son ordre, transportaient les blessés dans le village, où quelques têtes effarées paraissaient maintenant, Frédéric regardait l'objet lancé par l'officier. C'était une pipe, une grosse et superbe pipe en bois dont le fourneau représentait une tête de hussard à fortes moustaches tombantes, à longues cadenettes, avec un talpak formant couvercle, monté sur une charnière d'argent. Un cercle d'argent entourant le tuyau portait gravé, en belles lettres allongées, le mot « *Praczy, 1790* ».



La pipe.



Les fantassins filant d'un pas rapide ...

## III

## UNE PIPE D'HONNEUR

Le sergent n'eut pas le temps d'examiner plus longtemps sa conquête, un galop de cavalerie retentit derrière lui dans le village. Frédéric se retourna, aperçut un groupe et une escorte.

— Marceau ! c'est Marceau ! dirent les soldats en reconnaissant le général.

— Qui commande ici ? demanda un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, à belle figure régulière et calme, en arrêtant son cheval devant la barricade, après un coup d'œil au pont.

— Moi, mon général ! répondit le sergent en faisant le salut militaire.

— Très bien, sergent, nous avons entendu votre feu tout à l'heure, nous recauserons de cela. Maintenant il faut me rétablir ce pont, vous avez quinze minutes, l'infanterie sera ici dans un quart d'heure.

— Je n'en demande que dix.

Frédéric passa la pipe du hussard dans son gilet, un regard du jeune général tomba sur elle.

— Une belle pipe, dit-il d'un air étonné.

— Mon général, c'est la pipe de l'officier commandant les hussards à qui nous avons eu affaire... si elle vous fait plaisir, moi je ne fume pas !

— Voyons ?

Ponto tendit silencieusement la pipe et tourna le dos sans mot dire pour exécuter l'ordre ; devant le pont, les soldats enlevaient déjà les charrettes et commençaient à remettre les planches.

— Sergent, appela Marceau, reprenez votre pipe, le nom gravé sur l'anneau d'argent « *Praczy* » est celui d'un commandant de hussards hongrois fameux par son audace dans l'armée autrichienne... gardez-la donc cette pipe, comme un trophée, comme une pipe d'honneur en attendant autre chose que je vous promets.

— Je ne fumais pas, mon général, mais je fumerai ! s'écria Frédéric enthousiasmé.

Un officier, sur un signe de Marceau, prit le nom du sergent, puis le général et l'escorte tournèrent bride et disparurent dans le village.

On reposait déjà les planches du pont. Le sergent envoya deux hommes dans le village pour réquisitionner des clous chez un maréchal dont on avait aperçu l'enseigne dans la grande rue. Les hommes se hâtèrent et les derniers coups de marteau enfonçant les clous retentissaient comme l'infanterie annoncée débouchait de la grande rue de Meisenheim.

Les fantassins, couverts de boue, filant d'un pas rapide, avaient à peine paru sur la berge ennemie, qu'un premier coup de canon retentit des collines situées à quelque quatre cents toises du pont, un flocon de fumée s'éleva lentement dans le ciel, puis un second et un troisième. Les Autrichiens venaient d'amener une batterie pour appuyer sans doute un retour offensif contre le pont.

Des troupes défilaient toujours ; après l'infanterie deux escadrons de dragons passèrent, de vieilles moustaches, débris de l'ancienne armée d'avant la Révolution, puis une batterie qui courut au galop se placer sur le premier escarpement dominant la rivière et qui se mit aussitôt à répondre à l'artillerie autrichienne. Sur la gauche du côté de Kreuznach la canonnade s'accentuait et roulait sans intervalles, faisant le fond sur lequel se détachaient les coups des batteries plus rapprochées. Ponto et ses hommes regardaient maintenant filer l'infanterie sur la route et les dragons se masser à l'abri d'un pli de terrain ; on ne voyait que des lignes de casques et les silhouettes de quelques officiers se détachant en haut d'un rayon sur le fond gris du ciel.

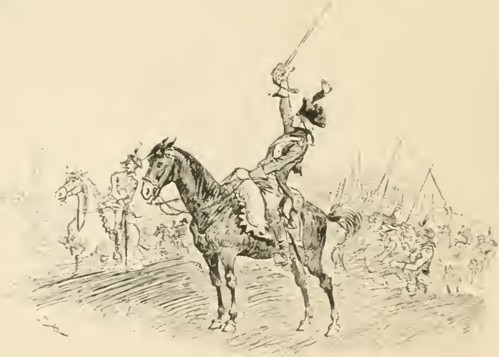
Au loin, la colonne d'infanterie parut tout à coup enveloppée de fumée, les tirailleurs qui la flanquaient avaient ouvert le feu. Trois quarts d'heure de fusillade et de canonnade dans les bois couvrant les collines, dans les rues d'un petit village qu'on devinait au-dessous de son clocher, à une demi-lieue tout au plus ; du pont on ne voyait rien qu'une grande fumée dans laquelle tout avait disparu

— On dirait qu'ils se disputent, les autres ! dit avec l'accent traînant de Normandie un soldat grimpé sur le toit d'une grange.

Un éclat de rire accueillit le mot.

— Ça ne va pas très bien pour nous, dit un autre en désignant la batterie française où la moitié des pièces se taisaient, démontées sans doute.

Le sergent Ponto avait tiré machinalement la pipe du hussard et la regardait



Un mouvement se produisit parmi les dragons.

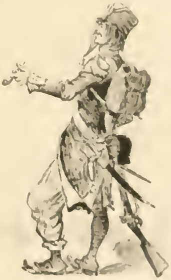
— Voulez-vous du tabac, sergent ? fit un soldat campé sur le pont parfaitement à l'aise sous le débraillé d'un uniforme outrageusement déchiré et la mine gouailleuse sous un vieux bonnet de police qui lui tombait sur le cou.

— Merci, je ne commencerai pas aujourd'hui, si j'attrapais mal à la tête, ça me gênerait pour l'ouvrage que nous allons avoir tout à l'heure.

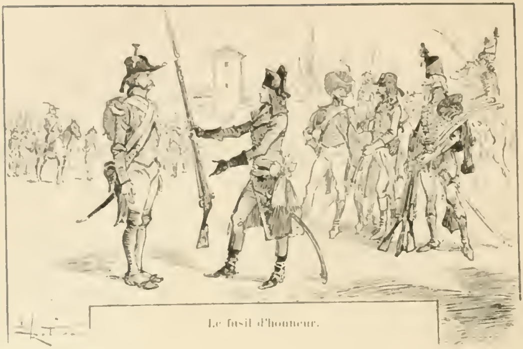
La fusillade et la fumée se rapprochaient. Tout à coup un mouvement se produisit parmi les dragons, on vit les officiers se dresser sur leurs étriers, tirer leurs sabres et agiter les bras, toute la ligne des casques oscilla et se hérissa instantanément d'éclairs de sabres, et sur un nouveau mouvement des officiers, soudain tout l'escadron jaillit de son pli de terrain et prit le trot dans la fumée.

... Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le pont voyait repasser les débris de la colonne française repoussée ; trois pièces d'artillerie sur six, les autres gisant démontées sur l'autre rive, s'en vinrent se placer en batterie sur l'autre côté du pont, puis l'infanterie un peu abîmée passa lentement, ramenant beaucoup de blessés, tandis que les dragons chargeaient à peu de distance pour dégager les derniers pelotons. Quand ils eurent repassé à leur tour, le sergent Ponto et ses hommes, recommençant leur travail du matin firent rapidement sauter les planches de la première arche du pont et le passage se retrouva coupé.

Il était temps, les habits blancs paraissaient sur la route, on apercevait même les hussards du matin, qui venaient d'avoir un vif engagement avec les dragons. L'infanterie avait filé pour défendre le gué à l'autre bout du village et l'artillerie après quelques salves la suivit bientôt, le sergent Ponto resta seul avec ses hommes abrités par des murs ou derrière la petite barricade reconstituée. Il tenait à son pont, il ne le lâcherait pas. Et pendant tout le reste de la journée, il resta sur sa petite barricade, faisant le coup de feu avec le plus de régularité possible pour économiser les cartouches ; son petit détachement éprouva des pertes sensibles, il eut à repousser quelques attaques sérieuses des Autrichiens essayant avec des planches de franchir la coupure. Puis, dans l'après-midi, il lui fallut encore rétablir le passage pour un retour offensif des troupes françaises. Marceau, qui fit un signe de tête au sergent comme pour le féliciter, passa avec deux demi-brigades et de la cavalerie, mais la tentative ne réussit pas davantage, et vers le soir, le sergent coupa encore une fois le pont sous le feu des habits blancs qui avaient suivi de tout près la colonne en retraite.



— Voulez-vous du tabac, sergent ?



Le fusil d'honneur.

## IV

## DEUXIÈME RENCONTRE

« Mon cher frère.

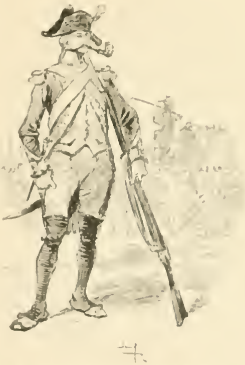
« Je Prends la liberté de t'ecrire pour m'informer de la sante de ma Mère, de ta sante à toi et de toute notre famille sans oublier Dine. Ne me sais point mauvais gre si j'ai tant tarde, c'est que je voulais te donner connaissance d'une arme d'honneur promise depuis longtemps. Le citoyen Bonaparte, notre général en chef, rien n'échappe à sa Mémoire et à sa Bienveillance, vient d'après le compte qui lui a été Rendu de ma conduite aux armees du Nord et de Sambre-et-Meuse, et notamment à l'affaire de Meisenheim sous les ordres du général Marceau, de me faire adresser un fusil d'honneur.

« Les Trois Capucines, la Contre-platine, la Sous-garde, la Sous-crosse et la Plaque de couche sont en argent, sur cette dernière pièce sont graves les motifs pour lesquels Ma Patrie m'a décerné cette Arme. Je jouis en outre d'une haute paye d'un sou par jour.

« Fais-moi Reponse lorsque tu auras le loisir, marque-moi ce qu'il y a de nouveau au pays, si la Récolte est bonne cette année et ce que pense Dine du cadeau du citoyen genéral Bonaparte...... »

Le sergent-major Ponto écrivait cette lettre avec accompagnement de grandes majuscules et de fioritures triomphantes, sur un tambour, à Padoue, dans un cloître abandonné où campait sa compagnie. Deux ans s'étaient écoulés depuis le pont de Meisenheim. Le jeune sergent d'alors, vieilli par les fatigues de la guerre, avait maintenant les longues moustaches blondes et tombantes d'un vieux soldat gaulois. Son uniforme était aussi usé qu'à Meisenheim, son grand chapeau prenait de lui-même des airs penchés et pointait ses deux cornes vers le sol comme deux gouttières, l'une dans le dos, l'autre sur le nez, au-dessus de la superbe pipe du hussard hongrois; car, pour faire honneur à son trophée ainsi qu'à son précédent propriétaire, le brave Praczy, Frédéric Ponto avait appris à fumer.

La demi-brigade de Frédéric, tirée avec toute la division Bernadotte de l'armée de Sambre-et-Meuse, venait d'arriver à l'armée d'Italie, en assez mauvaises dispositions. Les bruyants succès de celle-ci, les noms retentissants de ses victoires, Rivoli, Arcole, Lodi, Millésimo, semblables à des coups de clairon, les proclamations théâtrales de leur général, avaient fait oublier ou méconnaître avec injustice les longs et durs travaux des armées combattant dans le Nord et sur le Rhin, leurs dangers, leurs batailles, et rejeté leurs généraux, Marceau, Hoche, Jourdan, Moreau, à l'arrière-plan. Aussi, à peine la division Bernadotte eut-elle rejoint à Padoue les régiments de Bonaparte que les querelles éclatèrent entre soldats d'Italie et soldats du Rhin.



Frédéric Ponto avait appris à fumer.

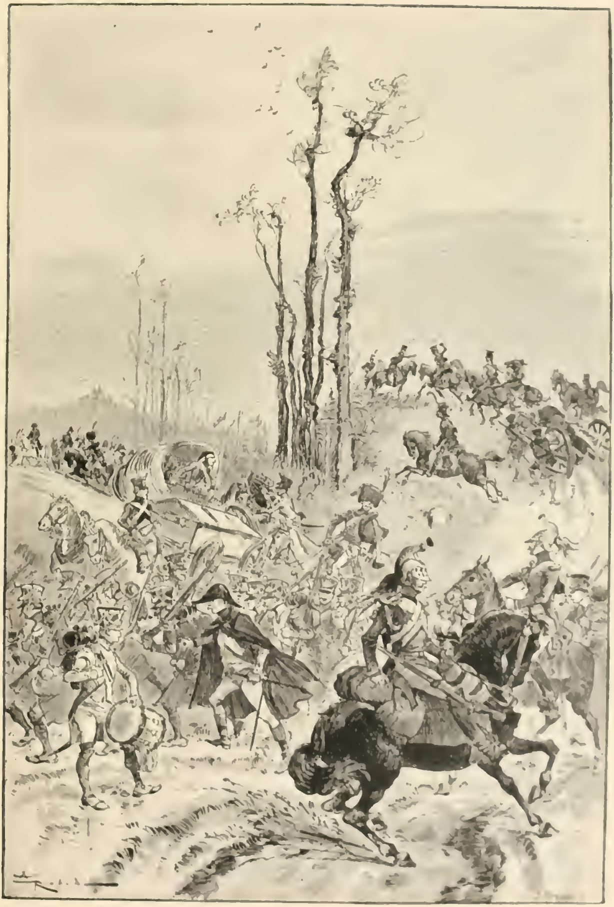
Le sergent avait eu son affaire dès le premier jour; plaisanté sur sa pipe colossale par un sous-officier, un petit méridional à la langue preste, Frédéric sans mot dire avait rangé sa pipe et tiré son sabre pour s'aligner en l'honneur des anciens de Sambre et Meuse.

Le général Bonaparte, pour enrayer cette manie de duels qui menaçait de faire dévorer ses soldats les uns par les autres, prit la meilleure mesure : il entra brusquement en campagne après avoir, pour gagner l'esprit des soldats du Rhin, mis au courant toutes les promotions en retard et distribué des récompenses dès longtemps promises.

Le fusil d'honneur promis par Marceau arrivant enfin, les sentiments de Frédéric pour le général des armées d'Italie étaient devenus tout autres : la lettre à son frère en témoignait.

Cette lettre inachevée resta dans son sac et elle le suivit d'étape en étape sur les routes italiennes et tyroliennes. Frédéric y pensait de temps en temps, entre une escarmouche avec les Autrichiens, un enlèvement de poste avancé ou un passage de petite rivière aux allures de torrent descendant des Alpes neigeuses. Une recrue du village, arrivée avec quelques Noyonnais à la demi-brigade, lui avait apporté des nouvelles des êtres si chers laissés là-bas, en Picardie, depuis les jours déjà lointains de 93. La vieille maman n'était guère gaillarde, elle avait dû cesser d'aller aux champs, et maintenant, c'était Jean-Baptiste l'aîné qui faisait tout l'ouvrage ; heureusement Dine était là. Dine allait vendre au marché de Noyon le beurre, les œufs et les légumes des Ponto en même temps que les siens. Jean-Baptiste ne se mariait toujours pas, et l'on disait dans le pays qu'il devrait bien épouser Dine, puisque Frédéric le sergent était destiné à poursuivre sa carrière de soldat et à devenir un jour ou l'autre général comme tant d'autres.

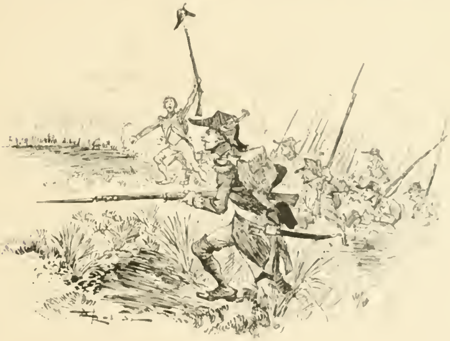
Ces nouvelles rendaient Frédéric soucieux et l'image de cette Dine, aimée jadis dans la paix des bonnes années de sa jeunesse, image un peu estompée par le temps, le suivait partout, occupait sa pensée pendant les longues étapes et ne disparaissait que lorsqu'il fallait donner un coup de collier, déployer ses hommes en tirailleurs, courir, faire le coup de feu ou enlever à la baïonnette quelque bicoque défendue par ses vieilles connaissances, les Kaiserlicks. Après l'affaire, le souvenir de Dine reparaissait. Frédéric en était tout troublé, ses espoirs de retour au pays, ses plans, les nouvelles apportées par la recrue avaient tout dérangé. Le retour triomphant, le retour au village, à la tranquillité, à la vie paisible, espéré si longtemps, lui paraissait maintenant bien problématique. Et cependant après cette campagne qui devait, selon le citoyen Bonaparte, forcer l'Autriche à nous donner la paix, il serait probablement licencié, et alors… Frédéric n'osait pas pousser plus loin sa pensée, bah ! il serait peut-être tué avant !



[illegible]

Les hostilités étaient ouvertes depuis quinze jours à peine et déjà les troupes de l'archiduc Charles, rompues et disloquées, battaient en retraite par corps séparés les uns des autres, sans possibilité de s'appuyer, défendant pied à pied chaque défilé, chaque village, chaque rivière, mais toujours bousculées et poussées presque irrémédiablement vers le désastre final par l'activité de Bonaparte.

C'était le lendemain du jour où, arrivant au Tagliamento, l'armée tout entière en colonnes était descendue dans la rivière sous le feu des batteries autrichiennes. — Encore un bain froid avant la saison ! disaient les soldats. Ils avaient eu pour se réchauffer en sortant de l'eau, à recevoir la cavalerie sur le fer de leurs baïonnettes, puis, la cavalerie repoussée, à courir en avant pour se prendre avec l'infanterie dans un corps à corps terrible, roulant de position en position parmi les ruines des villages retranchés. Toute l'après-midi et une partie de la nuit furent ainsi employées, et au petit jour, après quelques heures d'un repos bien gagné, il fallut se remettre en route sur les talons des colonnes ennemies.



Le Tagliamento.

Frédéric Ponto, formant avec une portion de sa compagnie l'extrême pointe d'avant-garde du corps Bernadotte, s'occupait au lendemain du Tagliamento, après quinze heures de marche ou plutôt de course, à poser quelques hommes en grand'garde pour protéger le repos bien gagné qu'il espérait prendre avec sa troupe harassée dans les ruines d'une vieille tour, vrai nid d'aigle planté au sommet d'un escarpement, presque dans les nuages, au-dessus d'un bois de sapins cramponnés au rocher par tous les bras de leurs racines.

Le paysage était bien alpestre, c'était dans tout le développement de l'horizon un hérissement de montagnes bleuâtres aux cimes blanches s'égouttant par des torrents gros ou minces, des filets d'eau que l'on franchissait d'une enjambée ou des rivières glacées dont les Autrichiens par bonheur n'avaient pas toujours brûlé les ponts.

Ponto plaçait ses vedettes au bas de son mamelon, lorsque tout à coup, derrière lui, d'un sentier du bois de sapins, sortirent quelques cavaliers à pied traînant péniblement des chevaux éclopés; dans la pénombre du bois, le sergent les prit pour des hussards français, il allait leur parler, mais sur un brusque arrêt des cavaliers, il reconnut des Autrichiens.

Les cavaliers essayaient de monter en selle, un des hommes de Ponto tira sur le groupe, un cheval s'abattit, jetant le désordre dans la petite troupe et barrant le sentier.

— Fonçons! cria Ponto à ses trois hommes en relevant un fusil qui allait tirer, ils sont à nous!

Les hussards autrichiens lâchaient les chevaux et sautaient, le sabre à la main, en avant d'un des leurs, un officier, qui cherchait à fouiller dans les fontes du cheval blessé. Mais au bruit du coup de feu, des Français dégringolaient du campement à travers les sapins, une vingtaine de fusils maintenant allaient barrer la route aux cavaliers armés seulement de leurs sabres.

— Allons, rendez-vous! cria Ponto en leur faisant signe de jeter leurs armes.

Les hussards se consultèrent, il n'y avait pour eux aucune possibilité de passer. Celui qui essayait de prendre ses pistolets dans ses fontes abandonna son cheval et regarda un instant de tous côtés comme pour chercher une voie de salut.

Enfin il dit quelques mots aux autres et jeta son sabre sur la route.

Ponto fit entourer ses prisonniers et remonta avec eux la pente du mamelon après avoir placé ses vedettes. Il était embarrassé de ses cinq Autrichiens et se demandait s'il n'allait pas les expédier en arrière au gros du corps d'armée, mais pour cela, il lui fallait fournir une escorte et dégarnir son poste. La nuit qui tombait rapidement fit cesser ses hésitations; il se décida à garder ses prisonniers jusqu'au lendemain.

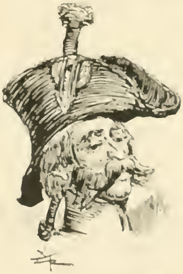
Dans les ruines les soldats cherchaient tant bien que mal à se caser pour la nuit; il était défendu de faire du feu, mais ils avaient découvert quelques chambres à peu près couvertes et après avoir mangé les croûtes restées au fond des sacs, s'apprêtaient à dormir aux sifflements de la bise âpre qui faisait longuement et lugubrement gémir au-dessous d'eux les grands sapins du bois.

Frédéric Ponto et l'officier prisonnier s'installèrent sur des pierres éboulées, dans le fond d'une grande chambre ouverte à la bise par une large brèche qui laissait voir les cimes des sapins balancées à tous les souffles.

Le sergent offrit la moitié de sa maigre pitance à l'officier qui, poussé sans doute par la faim, ne se fit pas prier et, tous deux côte à côte, le Français et l'Autrichien, dînèrent silencieusement.

Le dernier morceau avalé, Frédéric, pour tromper sa faim, tira de son sac la pipe de Meisenheim et la bourra d'un reste de tabac.

Comme il se rasseyait à côté du prisonnier, un rayon de lune se glissant par la brèche, tomba sur le fourneau de la pipe. Le prisonnier qui se tirait mélancoliquement les moustaches, sursauta tout à coup en étendant la main.



Un ancien de Sambre-et-Meuse

— Vous voulez voir? dit Frédéric étonné et flatté.

— Mais... cette pipe..... fit l'officier en la prenant des mains de Frédéric, oui, c'est elle, c'est la mienne, c'est ma pipe!

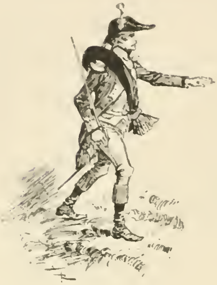
— Comment? demanda Frédéric.

— D'où la tenez-vous? Qui vous l'a donnée?

— On ne me l'a pas donnée, répondit Frédéric en regardant attentivement son interlocuteur, je l'ai gagnée à l'armée de Sambre-et-Meuse, là-bas, en Allemagne, à la défense d'un pont attaqué par...

— Par mes hussards, du côté de Kreuznach! Alors c'était vous qui commandiez les défenseurs du pont et qui avez ramassé ma pipe... je vous ai aperçu dans la fumée...

Les deux hommes s'étaient levés. L'officier tendit la main au sergent.



Le lieutenant Ponto.

— On peut se battre et s'estimer, dit-il.

Il s'était avancé vers la brèche et regardait la pipe au clair de lune.

— Oui, voilà mon nom « *Praczy, 1790* » gravé sur l'anneau et celui-ci au dessous : « *Ponto, 17 frimaire an IV* », c'est le vôtre ?

— Oui, mon commandant.

— Ecoutez, reprit le Hongrois après un instant de silence, consentiriez-vous à me la rendre ?

Ponto n'hésita pas.

— Ah ! impossible, j'y tiens trop... vous devez comprendre. Ça, c'est un souvenir ! J'y tiens presque autant qu'à ce fusil d'honneur que j'ai attendu deux ans... Tenez, c'est un souvenir de la même affaire...

Le sergent montrait la plaque de son fusil au commandant hongrois.

— Mais pour moi aussi cette pipe est un souvenir, reprit le Hongrois; en 1790, quand je quittai le service pour m'en aller cultiver mes vignes dans mon pays, au fond de la Hongrie, un de mes vieux hussards me sculpta cette pipe et me la remit au nom de tout l'escadron en souvenir des campagnes que nous avions faites ensemble contre les Prussiens et les Turcs. Je ne croyais, ma foi, plus jamais reprendre le harnais, mais je me suis ennuyé et le bruit de vos guerres, à vous Français, que nous ne détestons pourtant pas, nous autres Hongrois, la clameur de vos batailles me tenta...

Fréderic Ponto, pour montrer qu'il ne voulait pas se déposséder de sa pipe, devenue plus glorieuse à ses yeux, la rangeait dans son sac pendant que l'officier parlait.

— Si je vous l'achetais ? reprit le Hongrois.

Frédéric fit un geste indigné.

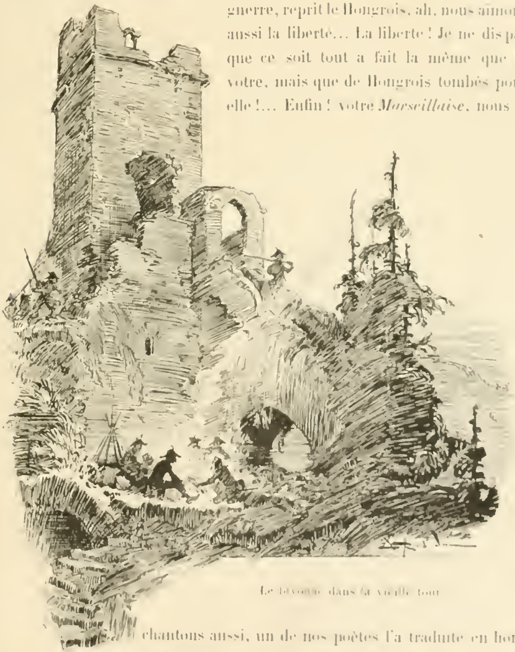
— J'ai encore quelque argent, tenez, tout est pour vous si vous me la rendez, dit le hussard en sortant de ses poches une poignée de pièces d'or.

Le sergent l'arrêta.

— Et moi, je n'ai que ça, dit-il en tirant de sa poche quatre ou cinq sous de France mélangés à des petits kreutzers vert-de-grisés, mais je garde ma pipe!...

Praczy n'insista plus et après un instant de silence reprit la conversation avec Ponto.

— Nous ne détestons pas la France et pourtant nous lui faisons la guerre, reprit le Hongrois, ah, nous aimons aussi la liberté... La liberté! Je ne dis pas que ce soit tout à fait la même que la vôtre, mais que de Hongrois tombés pour elle!... Enfin! votre *Marseillaise*, nous la chantons aussi, un de nos poètes l'a traduite en hongrois, elle fait vibrer nos cœurs aussi bien que les vôtres!... Ce que j'admire, ce sont ces hommes qui se sont dressés tout à coup chez vous, ces Marceau, ces Hoche, ces Bonaparte et tant d'autres! Des sergents qui battent nos vieux généraux, des jeunes gens qui font reculer l'Europe! Quelle génération! Quelle poussée soudaine d'hommes



Le bivouac dans la vieille tour.

de guerre ! Et vous, qu'étiez-vous dans votre pays avant l'explosion du volcan ?

— Paysan ! répondit Ponto, laboureur sur mes terres... grandes un peu plus qu'un mouchoir de poche !

— Moi aussi, j'ai des terres et des vignes, et même quelques villages à moi... Après la guerre, venez me rapporter ma pipe, et vous goûterez à nos vins et je vous trouverai une situation là-bas...

Sous la protection des vedettes, la petite avant-garde harassée s'endormit sur les pierres de la ruine, dans les trous, par petits paquets d'hommes serrés les uns contre les autres pour avoir moins froid. Après quelque temps de conversation, Frédéric Ponto et le Hongrois sentirent aussi leurs têtes tomber de sommeil ; le sergent fit une ronde, s'assura que ses factionnaires veillaient et compta ses prisonniers couchés fraternellement avec leurs vainqueurs. Quand il revint près du Hongrois, celui-ci dormait déjà, la tête sur le porte-manteau de son cheval. Ponto s'allongea tout à côté de lui, dans le court espace un peu abrité du grand courant d'air de la brèche, et s'endormit appuyé sur son sac.

Il était trop fatigué pour rêver, à peine si l'image confuse de Dine passa dans son sommeil mêlé à de monstrueuses figures de hussards chevelus et moustachus qui ressemblaient à la tête de hussard de sa glorieuse pipe.

Un coup de feu éclatant dans le bois au-dessous de la ruine le réveilla en sursaut. Il fut debout immédiatement en soldat habitué aux alertes. Quelques hommes près de lui avaient déjà saisi leurs fusils. Il faisait noir dans la ruine, la lune ayant tourné ne glissait plus ses rayons par la brèche et par tous les trous. Frédéric tâta sur les pierres à côté de lui, le porte-manteau était toujours là, mais le hussard avait disparu.

— L'officier ! s'écria-t-il, échappé !

Sa main rencontra quelques pièces de monnaie ; c'était l'or offert par le Hongrois ; un éclair traversa l'esprit du sergent, à tâtons il fouilla dans son sac, et ne sentit plus sa pipe. Il comprit tout, le hussard avait profité de son lourd sommeil de fatigue pour attirer peu à peu le sac et enlever la pipe. Se glissant ensuite jusqu'à la brèche, il s'était à tous risques lancé au dehors dans le vide effrayant, en se cramponnant aux pierres, aux végétations poussées dans les trous.

Le sergent et ses hommes descendirent rapidement dans le bois de sapins au bas de l'escarpement ; ils trouvèrent la vedette qui rechargeait son arme. Le soldat distinguant vaguement une ombre dans les rochers avait tiré. Mais l'ombre avait disparu dégringolant, de pierre en pierre sous les sapins. Comment fouiller le bois dans l'obscurité de la nuit ? De quel côté diriger les recherches ? Tout se noyait dans le noir, on perdit encore quelques balles tirées sur quelques fantastiques silhouettes de vieux sapins brandissant comme des sabres leurs branches cassées. Frédéric Ponto, après avoir vainement cherché sous les arbres, remonta tout furieux au campement et distribua aux soldats l'or du Hongrois sans en rien garder. Jusqu'à l'aube, il marcha de long en large parmi les ruines en déroulant tout ce qu'il pouvait savoir de jurons. En même temps que le petit jour apparurent sur les routes les têtes de colonnes françaises ; Frédéric, après une dernière recherche dans le bois, remit ses prisonniers et, la tête basse, rendit compte à son capitaine de l'évasion de leur chef.

— Vous avez manqué de vigilance. Une mauvaise affaire pour vous, sergent, dit l'officier. Vous alliez passer sous-lieutenant ! Enfin, ne parlons pas de l'évasion, vous aurez l'occasion de vous rattraper !

Huit jours après, Frédéric, toujours furieux de la perte de son trophée de Meisenheim, toujours cherchant du regard maintenant l'uniforme rouge des hussards hongrois, était nommé sous-lieutenant pour sa belle audace au combat du col de Tarvis.

— Oh ! je la retrouverai ! dit Frédéric quand, devant le front de sa compagnie, il fut reconnu dans son nouveau grade.

— Quoi ? lui demanda son capitaine.

— La pipe du hussard, ma pipe de Meisenheim !

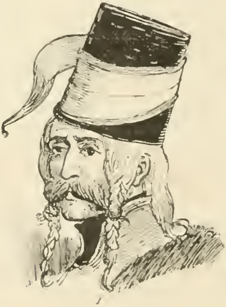
Au premier bivouac dans les montagnes autrichiennes, le sous-lieutenant Ponto reprenait sa lettre à son frère :

« ...Après mûres réflexions, mon cher frère, je pense que nous n'avons
« pas assez de terres pour nos bras et nos appétits à nous deux. Garde-
« les donc définitivement pour toi tout seul, puisque tu nourris notre
« mère, moi, j'ai un autre état, le général Bonaparte m'a nommé sous-
« lieutenant. Depuis si longtemps que je suis parti, Dine doit m'avoir un
« peu oublié. Qui peut dire si je reviendrai jamais de toutes ces guerres ?
« J'ai ouï dire par des recrues du pays que Dine était toujours bonne
« pour notre mère et pour toi. Épouse-la si elle y consent, mon cher
« frère, ne te tourmente pas de moi, ni elle non plus, j'aurai toujours
« de la satisfaction à la savoir devenue ma sœur.

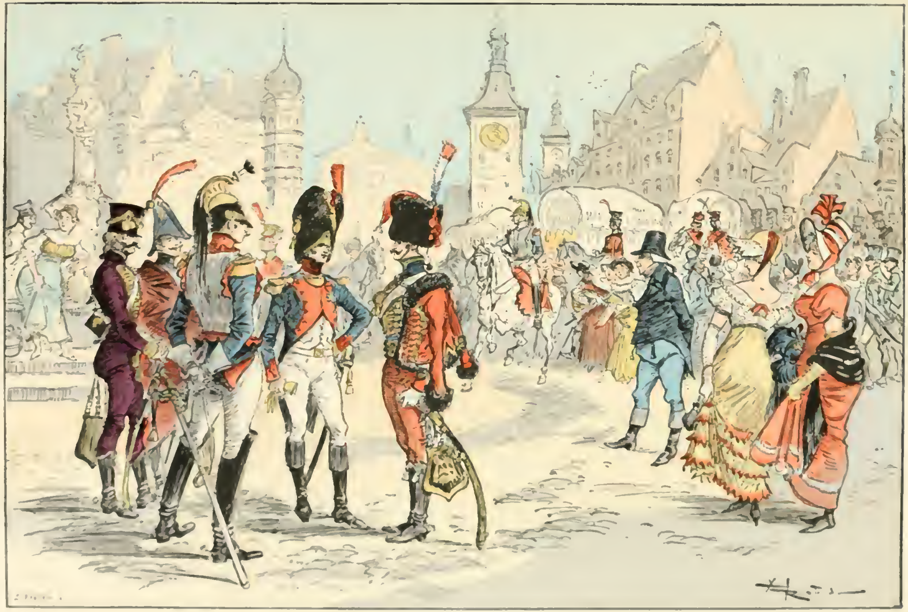
« Sur ma demande, maintenant que je ne porte plus le fusil, mon » Arme d'honneur te sera envoyée par le Conseil d'Administration de mon » Corps ; je desirerais qu'elle fût conservée pour donner exemple à mes » petits-neveux qui seront par la suite Appelez à la Deffense de leur Patrie.

« Assure mes respects et mes civilités à Maman, à mes oncles, tantes, » cousins et cousines et je suis pour la vie, en t'embrassant ainsi que » Dine, ton frère.

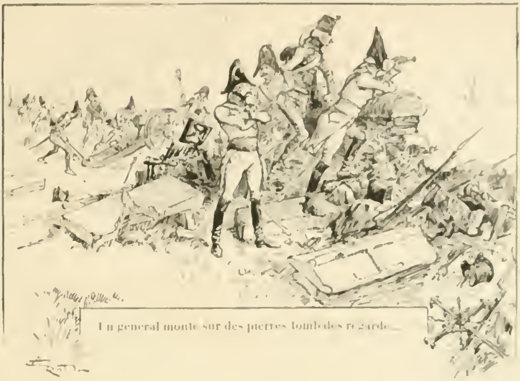
« Frédéric Ponto,
« *Sous-lieutenant à la 26° demi-brigade.* »



Hussard d'Italie.



LE QUARTIER GENERAL



Un général monté sur des pierres tombales regarde…

## V

## LE CIMETIÈRE D'ASPERN

Les voltigeurs.

Acculé dans un coin du cimetière d'Aspern, au pied du clocher, dont le sommet se perd dans les tourbillons de fumée, parmi des tombes bouleversées, des amas de décombres, des poutres et des débris de toutes sortes, parmi les tas de cadavres français et autrichiens, le commandant Frédéric Ponto blessé d'une balle dans l'épaule et de deux coups de baïonnette, presque cloué au mur avec les sept ou huit hommes haletants et pour la plupart blessés qui lui restent, par un flot de grenadiers autrichiens animés par huit heures de furieuse bataille, vient de jeter son sabre à l'ennemi

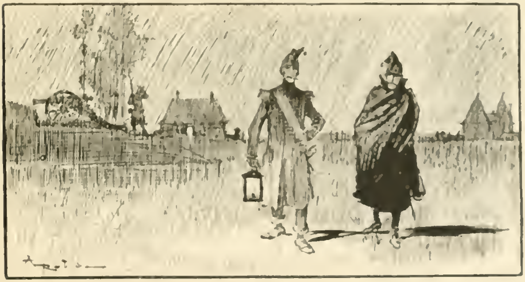
Il est pris ; tâtant de temps à autre avec une grimace son épaule où de lancinantes douleurs commencent à percer le premier engourdissement après le choc de la balle, le commandant regarde les Autrichiens serrés dans le cimetière réparer hâtivement les brèches et se préparer à le défendre contre un retour des Français. Le clocher est déjà garni de tirailleurs qui, par toutes les ouvertures d'où s'envolaient naguère les pacifiques appels des cloches ouvrent un feu infernal sur les Français massés encore dans les jardins au bout du village. Dans la grande rue, s'agitent comme une houle les bonnets à poils des grenadiers autrichiens et hongrois, les bouquets de plumes vertes des tyroliens, les baïonnettes, les guidons, les drapeaux. Toutes les maisons s'emplissent de soldats, des officiers passent au galop, on entend le roulement saccadé des canons et des caissons et par-dessus tous ces bruits, le tonnerre de la bataille enveloppant le village.

Toujours maigre et sec comme autrefois, la moustache blonde tombante, le teint hâlé, Frédéric Ponto est maintenant un vieux soldat ; il a trente-six ans et seize années de service. Douze ans se sont passés depuis sa première campagne en Italie avec Bonaparte, depuis sa deuxième rencontre avec le Hongrois Praczy. Bonaparte a eu de l'avancement, il est empereur et ses armées comme une marée furieuse viennent encore une fois battre leurs flots contre la vieille maison d'Autriche.

Soldat par occasion, Frédéric est devenu, comme tous les hommes de sa génération, soldat de métier. Il ne connaît plus d'autre existence maintenant que la vie des camps et des champs de bataille, les longues campagnes suivies de courts repos dans les garnisons ; pour liens de famille et pour relations sociales, il a la camaraderie du régiment. Habitué maintenant à la permanence de ces guerres toujours entretenues, au sud ou au nord, à l'est ou à l'ouest, il ne s'en étonne ni ne s'en inquiète, il lui semble que c'est la vie ordinaire, le train habituel des relations internationales. La paix maintenant le surprendrait presque comme un phénomène social, comme une dérogation aux lois naturelles. Presque tous les anciens soldats de 92, partis pour la conquête de la liberté et de la paix, en sont arrivés là ; à la place de l'ancienne idole, la liberté, ils en ont élevé une autre, leur empereur, un terrible Moloch auquel ils ne songent à refuser aucun sacrifice et pour le culte duquel les grandes hécatombes humaines leur paraissent très légitimes.

Frédéric Ponto n'a point tout à fait ce fanatisme, il est indifférent et presque passif, emporté par le courant dans le tourbillon, il va sans broncher, avec un fatalisme inconscient, où le sort impérieux le conduit. S'il pense encore au village lointain et à Dine, si aimée aux jours paisibles d'autrefois, c'est sans amertume : le sacrifice accepté, il ne lui en est resté dans l'esprit qu'une vague tristesse, engourdie à l'ordinaire et ne se réveillant un peu que dans les passes mauvaises de son existence de soldat.

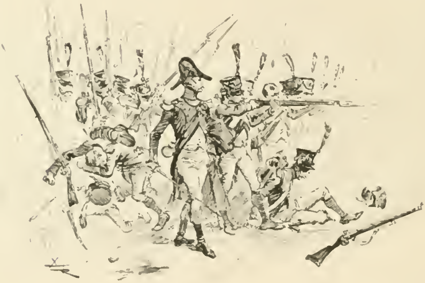
Jamais il n'a revu Dine ; il n'a voulu profiter d'aucun congé pour aller embrasser son frère et sa belle-sœur, il écrit plus rarement d'année en année et ne reçoit de leurs nouvelles que par de rares occasions.



En garnison.

Comme tous les jeunes hommes d'alors, Ponto s'est plié rapidement aux conditions nouvelles de la vie faite aux nations. Sous chaque Gaulois, il y a, si les circonstances l'exigent, un soldat. Tel qui à une autre époque eût toute sa vie sans protestation, auné de la toile ou griffonné des paperasses, devenait colonel de grenadiers, général de cavalerie, sabreur ou stratégiste, un enleveur de places fortes, un chef de ces escadrons forcenés, enfonceurs de carrés ennemis !

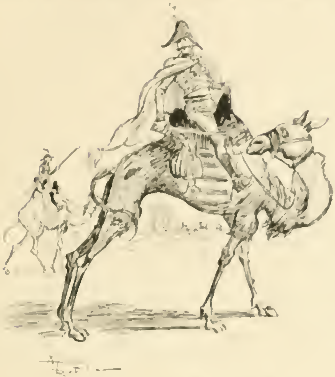
Quelle éclosion spontanée de soldats admirables, de braves sublimes ! Dans les premières années ce fut une véritable griserie de toute une génération, une surexcitation de toutes les énergies physiques, un joyeux afflux sanguin, une dilatation de toutes les poitrines masculines. La vie à l'air libre, au grand soleil, le tumulte des armées, le culte de la force, l'ivresse de la gloire, la folie des panaches livrés au vent, des chamarrures couvrant tous les torses, des sabres traînant sur les pavés, enfin la fringale de l'action à outrance emportant à travers la fumée une génération héroïque, au bruit formidable des tambours, avec les drapeaux claquant sur les hampes dans l'étincellement des baïonnettes ! Et tous les cœurs remués, et les retours solennels avec les arcs de triomphe, les harangues, les banquets et les femmes éblouies tombant dans les bras des vainqueurs...



En ligne sous le feu.

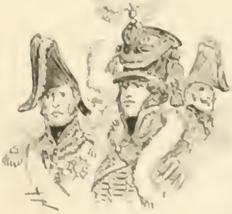
La belle existence quand on pouvait durer, quand on ne tombait pas aux premières batailles, aux premières caresses sanglantes de la gloire! Mais la médaille avait son revers, il y avait les jours sombres, les batailles perdues, les retraites, les jours funèbres après les grands jours ; après les musiques et les accords « *du beau Dunois* », les râles de cinquante mille hommes étendus par les blés écrasés ou dans les neiges rougies.

Sans attaches d'aucune sorte à aucun sol, toujours prêt, infatigable, rompu à toutes les nécessités, Frédéric Ponto est parfaitement à l'aise partout, aussi bien en ligne sous le feu que dans un logement réquisitionné chez quelque bourgmestre. Il évolue avec la même tranquillité dans la splendeur des uniformes de parade aux revues de l'Empereur ou des maréchaux, dans les bas de soie de la tenue de ville aux bals des municipalités amies ou ennemies, devant les dames, qu'en bottes boueuses dans les longues marches des campagnes interminables; il conserve son calme et son humeur égale, aussi bien dans la bousculade de la bataille que dans le tumulte et les mille embarras des armées en marche, parmi les colonnes couvrant les routes, les trains d'artillerie, les fourgons, les ambulances, les voitures de vivres, les convois de prisonniers, les escortes des grands chefs, les estafettes, les fourrageurs, se démêlant dans un tapage, joyeux ou énervant, d'appels, de cris, de jurons, de querelles, de musique, de tambours et de clairons.



Officier au régiment des dromadaires.

Son avancement n'a pas été rapide, ses chefs l'estiment pourtant et quand ils ont besoin d'un officier audacieux pour un coup de main difficile de nuit ou de jour, pour un coup de force dans une affaire douteuse, il est toujours choisi, mais on le tient, à tort ou à raison, pour un boudeur qui a conservé les vieilles idées républicaines au milieu des triomphes impériaux. Il a été de toutes les grandes guerres; après l'Italie et le Rhin, le Nil et l'Egypte l'ont vu, officier au régiment des dromadaires, prendre sa part de toutes les fatigues, des succès et des revers de la campagne. Rentré en France, la démonstration contre la vieille Albion au camp de Boulogne a fait battre son cœur, mais à défaut de la guerre



[illegible]

anglaise, il a la guerre autrichienne; il repasse encore une fois le Rhin, il voit Ulm, Vienne, puis se heurte aux Russes en Moravie, dans les marais d'Austerlitz; l'année suivante la Prusse reçoit à son tour le choc de Napoleon. Frédéric Ponto est dans les carrés de Davoust sous les charges désespérées de la cavalerie prussienne à Auerstadt et sous la pluie de mitraille du cimetière d'Eylau. Du nord, un ordre du grand chef transporte l'armée au sud, l'Espagne sent tomber sur elle les bandes victorieuses de l'empire, les armées cosmopolites réunies sous la main du maître de l'Europe, Français, Italiens, Belges, Suisses, Allemands, Polonais... Le capitaine Frédéric Ponto, à l'enlèvement d'un paquet de maisons et de couvents crénelés, dans Saragosse défendue et arrachée morceau par morceau, reçoit dans le corps les balles de dix tromblons, il tombe, ne meurt pas tout à fait, est évacué en France, et se trouve guéri juste à point pour reprendre encore une fois le chemin de l'Autriche et pour arriver, en qualité de commandant de voltigeurs, sous les murs de Vienne.

Et il se trouve aujourd'hui, encore une fois blessé, pris comme dans une ratière dans le cimetière d'Aspern, devant le Danube que l'armée française est en train de passer. Cette bataille, malheureuse pour Napoléon, prendra, en France, le nom de bataille d'Essling et en Autriche celui de bataille d'Aspern, en souvenir de deux villages, pris et repris, perdus, regagnés et laissés enfin aux Autrichiens avec une population de cadavres suffisante pour remplir deux grandes villes.

Le tumulte est à son comble dans Aspern que les Autrichiens s'efforcent de mettre en état de défense. Les prisonniers, presque tous blessés et couchés dans un coin du cimetière sous la garde de quelques hommes, voient passer des généraux, des cavaliers, des canons. On perce des trous dans tous les murs, on éventre des maisons ; au bout du village, la fusillade s'est tue subitement.

Debout devant le groupe des prisonniers, le commandant Ponto soutenant son bras blessé, regarde quelques officiers supérieurs en conférence dans le cimetière. Un général arrivé avec un peloton de cavaliers parle avec animation et fait de grands gestes en montrant la rue, un autre général monté sur des pierres tombales regarde avec une lorgnette pardessus le mur du cimetière.

Le général à la lorgnette saute en bas des pierres tombales et griffonne des ordres que des officiers emportent vivement, l'autre général tourne le dos et, après une poignée de main à son compagnon, s'en va doucement vers ses cavaliers en bourrant une grosse pipe qu'il a tirée de sa houppelande blanche.

Frédéric Ponto, jusque-là très calme et regardant les préparatifs des ennemis comme un spectacle, tressaillit tout à coup ; brusquement il écarta un grenadier autrichien qui le repoussait avec la crosse de son fusil, il fit un pas en avant et comme le général autrichien passait devant lui, il lui dit en portant la main à son front pour le salut militaire :

— Général Praczy, auriez-vous l'obligeance de me rendre ma pipe ?

A son tour le général eut un sursaut d'étonnement.

C'était bien le Hongrois du pont de Mœsenheim, le commandant de hussards du Tagliamento, que le hasard mettait pour la troisième fois en présence de Ponto ; il n'était plus fringant comme en 97, il avait vieilli et grossi et ses longues moustaches hongroises pendaient presque blanches.

Praczy, devenu tout rouge, regarda un instant Ponto sans trouver un mot à répondre.

— Comment, c'est vous, dit-il enfin, vous Ponto ?... plus sergent ?...

— Commandant, répondit laconiquement Ponto.

— Eh bien, commandant Ponto, mes félicitations ! C'est donc vous qui teniez ce cimetière si dur à enlever ? Comme le pont de là-bas, hein ? Allons, une poignée de main, entre si vieux ennemis !...

— Et ma pipe, dit le rancuneux Ponto avant de tendre la main.

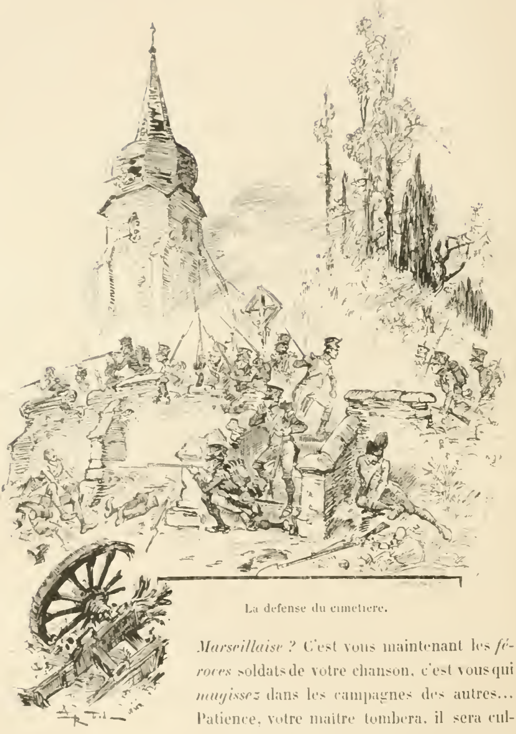
— La voici, parbleu, je vous la rends de bonne grâce, mon camarade ! Tenez, toute bourrée !... Si je vous disais que j'ai eu souvent des remords de vous l'avoir enlevée autrefois d'une façon un peu indélicate... Allons, je vous la cède, notre pipe, vous ne me ferez pas grise mine...

Ponto fit un mouvement pour saisir la pipe de la main droite, une violente douleur dans l'épaule lui rappela sa blessure ; il la prit de la main gauche et la regarda un instant. Rien de changé. Praczy avait respecté l'inscription « *Ponto, 17 frimaire an IV* ». Le commandant flatté mit la pipe dans une poche sur sa poitrine et tendit la main au Hongrois.

— Vous êtes blessé ? dit celui-ci.

— Blessé et pris, répondit Ponto, c'est mon tour aujourd'hui, mais ce n'est rien, une ou deux égratignures...

— Triste temps ! fit Praczy. Hein, vous ne le chantez plus, votre

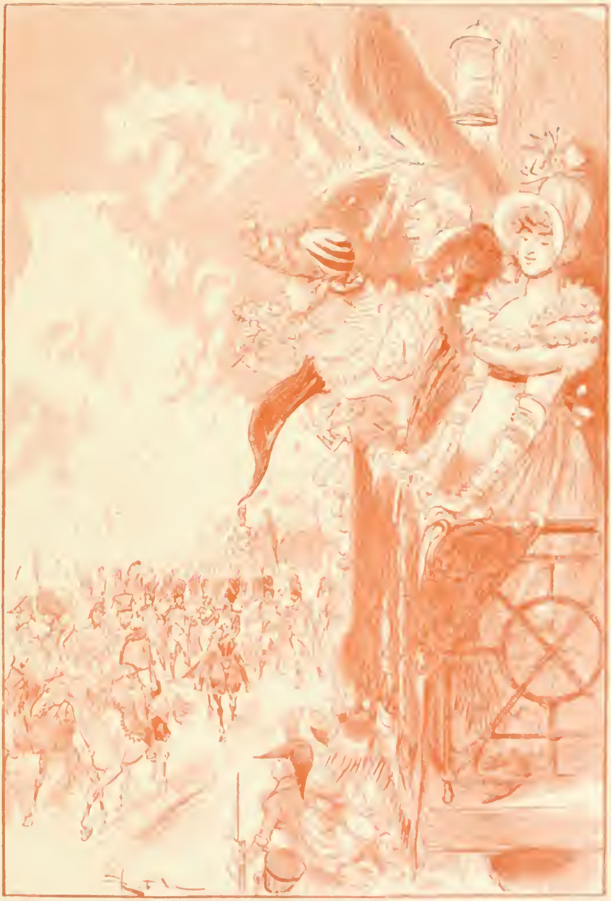


La défense du cimetière.

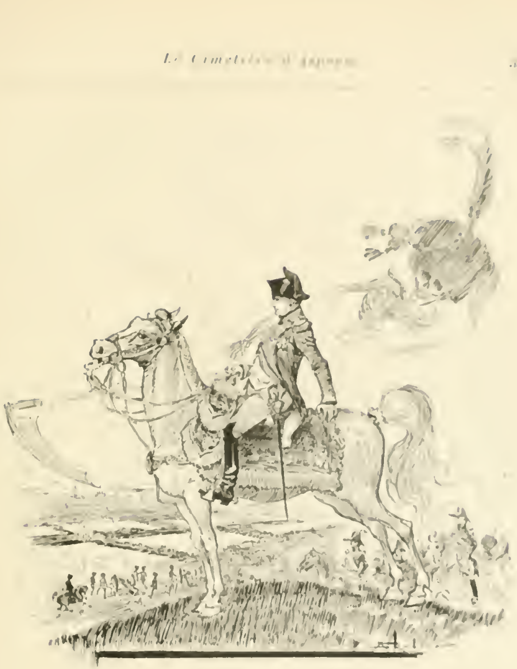
*Marseillaise ?* C'est vous maintenant les *féroces* soldats de votre chanson, c'est vous qui *mugissez* dans les campagnes des autres... Patience, votre maître tombera, il sera culbuté comme nous le fûmes jadis !... Mais je pars, excusez-moi, je retourne à mes hommes. Je vais donner des ordres pour que vous soyez traité convenablement... Après l'affaire nous nous reverrons !

Praczy chercha des yeux un officier, l'appela, lui dit quelques mots en montrant les prisonniers et sortit rapidement du cimetière.

Les prisonniers restèrent quelque temps dans leur coin, serrés contre



[illegible]



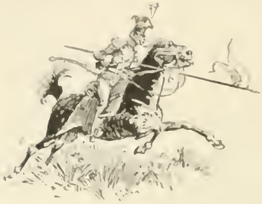
L'Empereur.

le mur par la masse des Autrichiens qui se rassemblaient sous l'église. Les effroyables grondements des batteries autrichiennes sur la droite d'Aspern répondant aux canons français de l'île Lobau faisaient trembler le clocher et vibrer tous les carreaux de l'église ; en avant du village la fusillade avait repris furieuse et elle s'étendait maintenant sur tout le côté gauche. Par instants, à travers le roulement on entendait éclater de grands hourras dans la plaine, et les tirailleurs du clocher s'étaient remis à tirer.

L'officier à qui le général Praczy avait recommandé Pento perça les rangs des grenadiers.

— Messieurs Franzozen, dit-il en montrant la grande rue du côté des lignes autrichiennes, mauvais par là, non passer, attaque aussi, venez, irons dans l'église, wollen-sie ?

Dans la petite église déjà dévastée par un premier assaut, des soldats entassaient des bancs, des meubles, des confessionnaux les uns sur les autres, pour parvenir aux fenêtres; l'officier autrichien fit entrer ses prisonniers dans une sacristie en contre-bas, éclairée seulement sur la nef, et rabattit sur eux les débris de la porte enfoncée précédemment.



Chevau-leger.

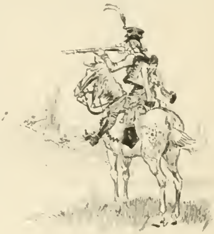
— Attends un peu ici, messieurs! dit l'officier en saluant poliment ses prisonniers.

Les prisonniers, presque tous blessés, s'étaient assis par terre, le dos au mur, la tête basse, et écoutant d'un air inquiet le fracas de la bataille. Ponto marchait à grands pas devant eux ou regardait dans l'église par la porte brisée. Tout à coup cinq ou six obus arrivèrent en même temps dans le clocher, des morceaux de la voûte tombèrent et l'église s'emplit de fumée ; on entendait crier des ordres au dehors, des pas précipités de colonnes en marche retentissaient sur le pavé de la rue. Puis la fusillade éclata par feux de peloton au dehors, à coups irréguliers dans l'église.

Quelques prisonniers, inquiets, s'étaient rapprochés de Ponto.

— Chut! ne bougez pas, dit celui-ci, tâchons de nous faire oublier!

Tout à coup résonnèrent à très peu de distance les roulements de la charge battue par des tambours français, on distingua un tumulte effroyable au dehors, des cris, des commandements dans les deux langues, puis les tirailleurs de l'église sautèrent en bas de leurs fenêtres et gagnèrent une petite porte du côté opposé au cimetière. L'église resta un moment silencieuse et vide, seuls des morts restaient et quelques blessés qui se rangeaient dans des coins. Soudain, dans la baie de la porte donnant sur le cimetière, une baïonnette étincela, un shako se montra et quelques fantassins français surgirent brusquement.

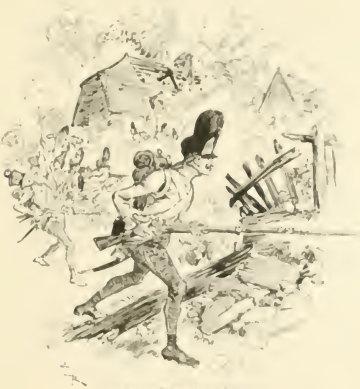


Hussard.

Ponto d'une poussée ouvrit sa porte.

— Vive l'empereur ! crièrent les blessés derrière lui.

Aspern était repris ! Dans le cimetière, où les cadavres étaient plus nombreux, les Français réparaient à leur tour les brèches des murs. Les colonnes poussaient en avant par la grande rue dans une confusion terrible avec des cris, de longs hourras ; les soldats aux figures enflammées, serrés les uns contre les autres, passaient et disparaissaient.



Les grenadiers [illegible]

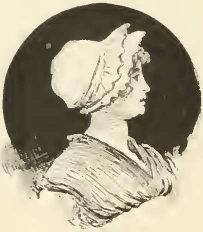
Le bruit de la charge battue par tous les tambours réunis, remplissait le village, et couvrait par instants le tapage de la fusillade un peu éloigné ; on faisait filer en arrière des prisonniers et des blessés, des canons avançaient à grand'peine dans la cohue furieuse.

Du perron du cimetière, Ponto cherchait son régiment ; ses yeux tombèrent sur un groupe de quatre hussards autrichiens portant sur des branchages un homme couvert d'un grand manteau taché de sang. Il eut un pressentiment et s'avança. Le blessé était Pracy. Comme les hussards le déposaient dans le cimetière juste à la place où, moins de deux heures auparavant, il avait rencontré Ponto, il ouvrit les yeux et reconnut le commandant.

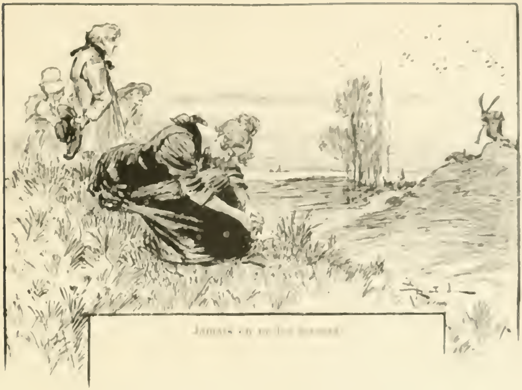
— Je vous avais dit que nous nous reverrions, dit-il avec un sourire triste, mais c'est la dernière fois!... J'ai mon affaire, c'est fini, je ne chargerai plus avec mes braves hussards... La pipe est bien à vous, cette fois!... N'importe, votre empereur, malgré ses victoires, tombera... j'aurais voulu voir la fin...

Ponto serra la main du pauvre Praczy qui faisait des efforts pour parler encore. Un reflux des troupes françaises le sépara du moribond. Il se trouva rejeté dans la mêlée, emporté comme une paille dans l'effroyable bagarre, parmi les incendies, les écroulements, la fusillade, les charges à la baïonnette et les hurlements de la bataille.

Une terrible nouvelle circulait dans les masses délirantes. Le pont de l'île Lobau venait d'être détruit par les brûlots autrichiens ; ce qui avait passé de l'armée française devait se maintenir coûte que coûte cramponné aux villages, pour n'être pas noyé dans le Danube.



Dine.



Jamais on ne l'oubliera

## VI

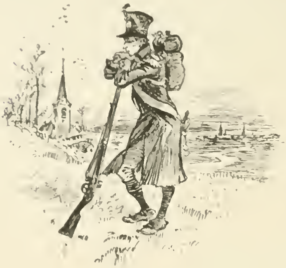
## SOUS LA TOURMENTE

Pied à pied devant l'ennemi surgissant par toutes les frontières, pénétrant par toutes les fissures de la France épuisée dont le sol craque sous le poids des hommes et des canons, les débris des grandes armées françaises reculent en disputant ville à ville, rivière à rivière, leur terre en deuil. C'est la fin de la fabuleuse épopée. Tous les peuples que le talon de Napoléon pétrissait depuis quinze ans, tous, ardents, enfiévrés par la lutte, couvrent de leurs fourmillants bataillons le sol de cette France naguère reine des batailles. Avec les morceaux réunis de plusieurs régiments de la jeune garde écharpés dans les champs de carnage d'Allemagne et de France, avec des bataillons d'adolescents, enfants arrachés aux mères douze mois auparavant et qui ont déjà vu le feu de dix batailles, le colonel Frédéric Ponto bat en retraite de Ham sur Compiègne.

Le sort le ramène après vingt ans d'absence dans ce village qu'il a quitté un jour de l'an II avec l'espérance au cœur et qu'il n'a jamais revu. Vingt années ont passé pendant lesquelles il a participé à des triomphes inouïs, enlevé dix capitales et de son pas infatigable arpenté l'Europe, et le voici comme son empereur, ramené au gîte par les baïonnettes étrangères.

Les petits soldats, maigres, harassés, la figure tirée, marchent pesamment dans la boue, enfoncés dans les lourdes capotes, les hauts shakos affaissés et ternis. Ce ne sont plus les brillants uniformes ni les beaux soldats des années précédentes, les uniformes sont usés, les hommes sont morts. Les officiers marchent silencieusement enveloppés dans leurs manteaux ; à l'entrée du village, le colonel Ponto rétablit les lignes de la colonne, il fait signe aux tambours de battre, et, derrière eux, dressé sur un petit cheval à longs poils, il avance, le cœur étreint par une poignante émotion, dans ce village où il est né.

Au bruit du tambour, il sort peu de monde des maisons : des enfants, des femmes, quelques vieux; depuis la frontière, Ponto ne traverse ainsi que des villages silencieux, aux grandes rues mornes; malgré quelques victoires arrachées encore par des bandes gauloises obstinées, le vent de la défaite souffle sur les plaines de France et la crainte des Cosaques fait se terrer les habitants.


Jeune garde.

Le colonel a beau regarder, dans le village natal, il ne reconnaît que des pierres ; enfin, sur la place, devant l'église, il fait former les faisceaux pour un repos de deux heures et envoie des vedettes sur la route aux deux bouts du pays. Tout à coup sa figure hâlée pâlit, derrière un cercle de paysans sortis des maisons, ses yeux ont aperçu enfin une figure connue. C'est une femme qui descend rapidement la grande rue, une paysanne d'une quarantaine d'années, grande et forte, l'air avenant, une blonde d'une fraiche carnation, aux traits réguliers, encore belle dans la plénitude de l'âge. Les soldats ont alors une surprise, ils voient leur colonel descendre de cheval aussi vite que peuvent le permettre des rhumatismes rapportés de Russie, percer le cercle, saisir les bras de la paysanne blanche d'émotion et l'embrasser sur les deux joues.

— Frédéric, c'est vous, c'est toi, Frédéric ! balbutie la paysanne, que Ponto est obligé de soutenir pour qu'elle ne défaille pas tout à fait.

— Dine ! Dine ! répète le colonel.

C'est Dine, l'amie des jours d'enfance, celle que Frédéric devait épouser si les grands bouleversements ne s'étaient pas produits, c'est la petite paysanne qui l'a conduit jadis jusqu'à Noyon avec les réquisitionnaires de l'an II, celle qui pleurait, les bras désespérément accrochés à son cou en ce jour lointain du départ, celle qu'il n'a plus revue depuis et qu'il a laissée avec les terres à son frère Jean-Baptiste.

— Où est Jean-Baptiste ? demande-t-il enfin.

Dine fait signe à un garçon d'une quinzaine d'années qui de loin regardait la scène, la mine effarée. Le garçon s'éloigne en courant.

— C'est un neveu ? demande Frédéric.

— Oui, répond Dine.

Le colonel et la paysanne, sous les regards des soldats et des paysans, marchent côte à côte sans parler ; d'une maison que Frédéric reconnaît de loin, sort tout à coup un homme en tenue de travail, qui accourt en boitant, prend les mains du colonel et le regarde sans rien dire, sans oser l'embrasser.

— C'est toi, c'est toi ! dit-il enfin, tu reviens donc ?...

— Oui, mon vieux Jean-Baptiste, je reviens, mais pas pour longtemps ; il faut que nous soyons à Compiègne ce soir, si nous ne trouvons pas les Prussiens devant nous...

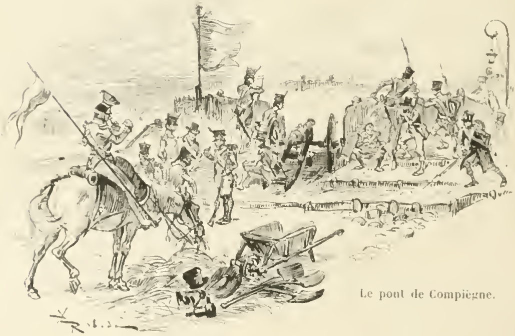
Il n'y a presque rien de changé dans la maison natale, quelques réparations çà et là, un hangar pour les travaux de charronnage de Jean-Baptiste et c'est tout. Frédéric reconnaît même quelques vieux meubles.

Pendant que les deux frères causent d'une voix cassée par l'émotion, Dine a ramené trois garçons dont l'aîné compte une quinzaine d'années et deux petites filles et elle les jette dans les bras de cet oncle de qui tout le village leur a tant parlé. Après les premières nouvelles données, les questions, les exclamations, tous se regardent et tombent dans un silence attristé.

Le colonel Ponto songe avec mélancolie en regardant cette maison, cette femme aimée jadis et ces enfants, à ce qu'il aurait pu être si la terrible aventure de la Révolution n'était venue tout bouleverser, l'enlever au lopin de terre picarde qu'il cultivait, pour lui donner l'Europe entière à labourer de sillons sanglants et faire de lui, au lieu d'un paisible travailleur des champs, un colonel des armées impériales.

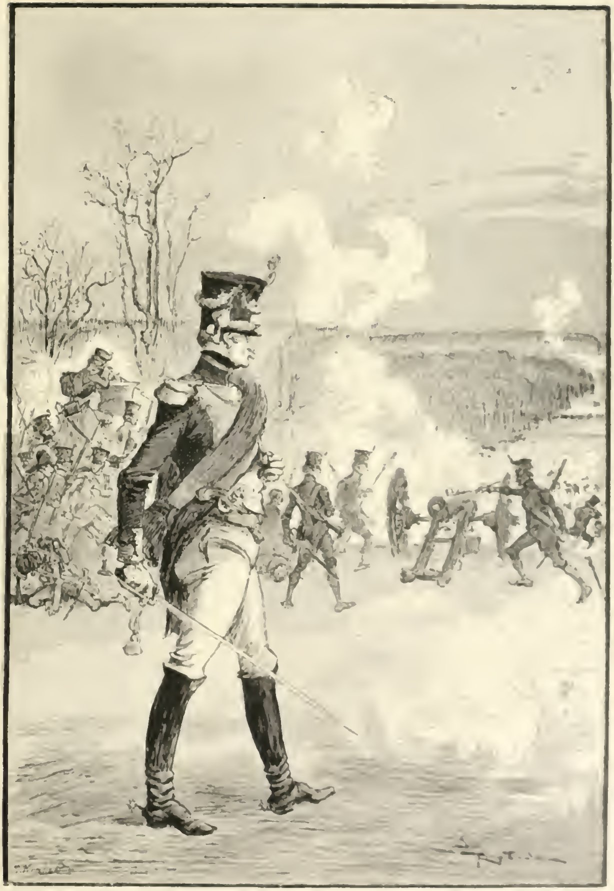
Quel changement ! Combien d'autres, des millions d'autres, en France, en Allemagne, en Italie, dans les plaines brûlantes de l'Andalousie et dans les steppes blanches de la lointaine Russie, ont eu comme lui, en même temps que lui, leur existence bouleversée, leurs rêves détruits, leurs espoirs tranchés, et, moins heureux que lui, ont été couchés sous terre avant l'heure... Combien, des amis levés en même temps que lui, ou connus dans ses premières campagnes, combien sont morts à l'aurore du siècle, fauchés en pleine jeunesse, en pleine vaillance !

Mais le colonel secoue la tête, il lui paraît inutile de se révolter contre le destin, il y a des générations sacrifiées. Il a confusément le sentiment d'une fatalité inéluctable qui pèse sur l'homme ; depuis longtemps se sont envolées les vagues idées humanitaires des premiers temps de la République, il ne croit plus guère à ces grands mouvements qui dans le sang et les larmes, à travers les résistances, préparent aux peuples un avenir plus heureux ; non, il croit à la brutalité, au déchaînement de l'animal humain sous la direction de quelque grand carnassier supérieur, qui n'est au fond d'aucune race ni d'aucun pays et qui obéit lui-même à un instinct.

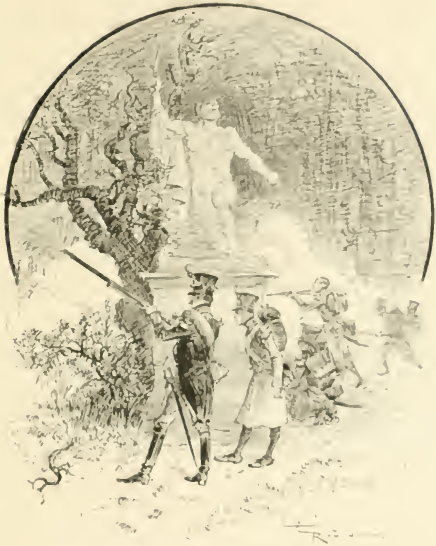


Le pont de Compiègne.

— Nous n'avons que des neveux, nous autres ! dit-il en regardant les enfants de Dine.



NAPOLEON AT TOULON.



— Allons, mon garçon, prête-moi ton fusil!

— Esperons qu'ils seront plus heureux que vous, repondit tristement Dine, et que vos guerres ne vont pas me les prendre aussi !

Le colonel jeta un regard circulaire autour de lui dans la petite pièce claire et gaie où tout respirait le calme et la paix, le travail et la prospérité.

— Je ne vois pas mon fusil, fit-il.

— Ton fusil d'honneur, dit Jean-Baptiste. Dine l'a caché

— C'est juste, à cause de l'ennemi !

— Non ! fit Dine, l'ennemi n'était pas encore chez nous, il y a deux ans ! mais quand j'ai vu mes enfants grandir et les guerres continuer, toujours, toujours, et prendre tous les garçons dès qu'ils arrivaient à l'âge d'homme, ce fusil-là m'a fait peur et horreur à la fois ! Chaque fois que mes yeux tombaient sur lui, mon cœur me sautait dans les flancs.. Je l'ai caché! Et tu m'en voudras peut-être, Frédéric, j'ai défendu à Jean-Baptiste d'en parler...

— Ah oui, dit Jean-Baptiste, tous les ans les garçons de la commune s'en vont, et jamais il n'en revient maintenant, sauf un de temps en temps avec une jambe ou un bras de moins! Il n'y a plus chez nous que des pères et des mères sans enfants ou des filles sans maris... C'est tout ce que ton empereur a laissé!...

— Mon empereur, dit Frédéric. Ah! j'ai fait comme les autres, je l'ai suivi avec enthousiasme autrefois, mais comme je me le reproche! Il est à bas aujourd'hui et la France avec lui, je ne peux pas me retirer de la bagarre au moment suprême...

— On dit qu'il est pris, tant mieux, s'écria Dine, l'ennemi c'est lui! Les tueries continueront tant qu'il sera là! Cinq conscriptions l'année dernière et une cette année! Tous les garçons depuis dix-huit ans ont été enlevés, il y en a qui se sont rachetés quatre fois et qui sont partis tout de même... Pourvu qu'il ne mange pas les miens!

— Regarde mes soldats, dit le colonel, il n'y en a pas dix qui aient plus de vingt ans!...

— Depuis la grande conscription de janvier 1813, à chaque appel les conscrits du pays font chanter la messe des morts et creuser une fosse dans le cimetière et tous l'un après l'autre y descendent, au milieu des pleurs de tout le monde, pères, mères, sœurs et frères dont le tour viendra bientôt. Après cette messe, ils trouvent sur la place les conscrits du canton qui en ont fait autant dans leurs villages, et tous partent en chantant :

Napoléon nous appelle,
Il nous faut mourir!

On entend le refrain s'en aller sur la route; il s'éloigne, il diminue, on pleure et c'est fini! Jamais on ne les entendra, jamais on ne les reverra, jamais, jamais!

Ils restèrent encore silencieux. Puis le colonel, passant la main sur son front, se leva.

— Il faut partir! dit-il.

— Déjà! s'écrièrent Dine et Jean-Baptiste.

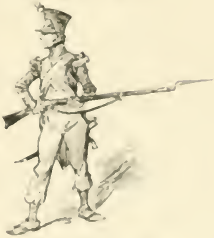
— Il le faut!... Mais tout est fini maintenant, on dit Napoléon prisonnier et Paris pris... Encore quelques jours, quelques combats peut-être et les survivants reviendront. . Que ferai-je ? je n'en sais rien... je reviendrai ici vous revoir et revoir vos enfants. — Allons, adieu !

Au dehors les petits soldats s'alignaient péniblement et les tambours exécutaient quelques roulements préparatoires sur leurs caisses.

Le colonel embrassa Dine, son frère et ses neveux et, domptant toute émotion, d'un pas saccadé mais ferme, il sortit de la maison. Il fut bientôt à cheval, il tira son sabre et fit un geste. Les tambours battirent et tout le détachement s'ébranla.

Un dernier regard en arrière avant de sortir du village, un dernier battement de cœur et ce fut fini. Jean-Baptiste et ses garçons marchèrent quelque temps à côté du colonel, mais à un kilomètre du village, celui-ci les força à rebrousser chemin. On pouvait à tout moment se heurter à l'ennemi qui de toutes parts marchait sur Paris.

A trois heures du soir la jeune garde arrivait en vue de Compiègne. Il était temps, la ville, dépourvue de garnison, était attaquée du côté de la forêt par une forte colonne prussienne. Du pont sur l'Oise, barricadé, des volontaires et des gardes nationaux venus du fond de la Bretagne tiraillaient avec un parti de Cosaques. Le colonel Ponto prit aussitôt la direction de la défense et refoula l'ennemi avec ses jeunes gens harassés.



GARDE NATIONAL DE BRETAGNE.

... Au coucher du soleil, après avoir inspecté les défenses de la ville, le colonel Ponto se promène sur la terrasse du château. Il a allumé la grande pipe de Praczy et songe mélancoliquement au passé, à tout ce qu'il a vu et souffert, aux grands jours d'autrefois, aux folies guerrières, aux tueries, aux revers, aux désastres lamentables... Fumée, fumée, toute cette gloire. Et c'est pour cette fumée qu'on a versé tant de sang et conduit à l'immolation toute une génération.

En haut du grand escalier, devant le palais impérial, quelques canons en batterie menacent la noire forêt pleine d'ennemis. Tout le long de la balustrade de marbre dominant une charmille construite peu de temps auparavant pour rappeler la gloriette de Schœnbrunn à Marie-Louise, au pied de chaque statue dont la blancheur blafarde se détache presque sinistre sur le bleu sombre du parc, la baïonnette d'un soldat étincelle. — En arrière, de l'autre côté de la ville, un village brûle...

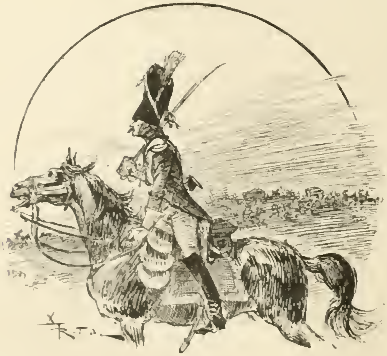
A la nuit tombante, la fusillade reprend tout à coup dans le parc. Le colonel descend aussitôt le grand escalier sous la batterie. A quelque distance une première ligne de tirailleurs abrités derrière les gros arbres escarmouche avec les Prussiens, qui essayent encore une fois de gagner le château sous le couvert des arbres ; le colonel avise aux pieds de la statue d'un guerrier grec un tout petit soldat imberbe qui charge maladroitement son fusil.

— Des enfants ! de vrais enfants ! grommelle le colonel, allons, mon garçon, prête-moi ton fusil, je vais te montrer comment on se sert de cet outil...

Le colonel charge méthodiquement son arme, cherche un instant devant lui, épaule et tire.

Comme il remet la crosse à terre et regarde du côté de l'ennemi, une balle prussienne le frappe en plein front, il tournoie et s'abat sur l'angle du piédestal, sous le guerrier grec qui brandit justement du côté de l'ennemi son glaive de marbre.

... Ainsi mourut le colonel Frédéric Ponto, le jour même où il avait revu, après vingt et un ans écoulés, son village natal, sa famille et la femme qu'il avait aimée.



1814.

# LA CONFESSION
## D'UNE
# ANCIENNE JEUNE ACTRICE

S..... 18..

AMI TRÈS CHER,

Oui, c'est bien moi, c'est bien votre Palmyre (ta, plutôt, dis, Petrus, te souviens-tu?) qui vous écrit du fond de l'Allemagne, de S..... capitale du grand duché de S..... après dix-huit mois de disparition!

Ah ! mon ami, prenez votre courage à deux mains, éteignez vite les quelques flammèches de l'ancienne jalousie qui pourrait renaître des cendres mal éteintes de votre ancien..... mettons *sentiment* pour être convenable, tenez-vous bien, tenez-vous bien et oyez la nouvelle : Je me marie !!!

Halte là, reprimez les railleries qui pointent sur vos lèvres contre mon futur et ne hasardez même pas le moindre compliment galant, vous pourriez manquer de respect à moi et à mon très auguste époux. Cher Petrus, je deviens gross-herzogin, vous ne savez pas ce que c'est ? triple ignorant ! une gross-herzogin c'est l'épouse d'un gross-herzog, et un gross-herzog c'est un grand duc ! J'épouse le gross-herzog Frantz Karl de S.....

C'est à Bruxelles où j'étais en représentation il y a huit mois que je fis sa conquête. Je ne sais pas ce qu'il pouvait y avoir ce soir-là dans mon œil, mais il paraît que mon premier regard le rendit malade. Pauvre Frantz Karl ! 5 pieds 6 pouces, deux brassées de tour, une santé jusqu'alors florissante, un appétit sérieux, un cœur qui n'avait jamais battu que pour la bière, les bonnes et fraiches saucisses et les candides Allemandes, tout cela n'avait pu tenir contre un clin d'œil de votre servante, l'artiste parisienne. Il perdit immédiatement l'appétit, le sommeil, la tranquillité et sa maladie commença. Il ne consulta même pas de médecins qui n'y auraient rien compris, car cette maladie, c'était l'amour !... Voilà huit mois que cela dure et depuis ce temps, moi, la cause de cette maladie, j'ai l'horrible courage de tenir rigueur à ce cher prince, de laisser gémir le pauvre malade sans lui rien donner de plus que de platoniques émollients... Depuis huit mois je me montre d'une vertu féroce et je resterai féroce jusqu'au 15 du présent mois, jour de la noce !

Ainsi vous le voyez, mon ami, la vertu trouve toujours sa récompense ; le 15 prochain, Frantz Karl sera guéri, du moins je n'aurai plus le droit de lui tenir la plus petite rigueur et le traitement deviendra plus énergique. Je serai gross- herzogin, grande duchesse si vous aimez mieux.

Ce n'aura pas été sans peine ! Savez-vous que j'ai failli être l'occasion d'une révolution ? Des ministres ont comploté contre moi et contre mon auguste malade ! Comme si je n'étais pas aussi apte qu'une autre à faire le bonheur de Frantz Karl et de son peuple ! Enfin Frantz Karl a balayé ses ministres et maté la révolution. J'ai un parti puissant à la cour, le parti des jeunes, aujourd'hui tout est arrangé, je triomphe ! Il reste une petite difficulté. Vous savez que la cour de S..... est très catholique. La cérémonie du mariage doit être précédée de la confession. Aïe ! un peu scabreux !

Frantz Karl en a eu l'intuition, ce qui est très délicat de sa part. Je ne pouvais vraiment songer à me confesser au grand aumônier de la cour ou à l'archevêque, des gens dont je suis la bête noire et qui voudraient marier mon Frantz Karl à je ne sais quelle archiduchesse.... C'est gentil les archiduchesses, mais le dessus du panier est pour les rois et empereurs, les simples grands ducs n'ont que du troisième choix. Frantz Karl y perdrait.

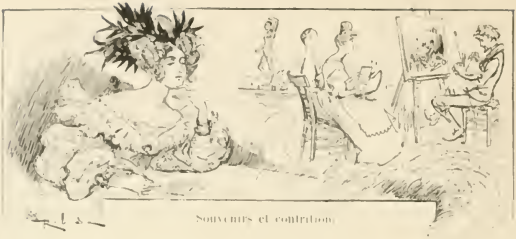
Pour ne pas recourir aux prélats de la cour ou du pays, nous avons cherché un biais et voici ce que j'ai trouvé : J'envoie à un ami dévoué ma confession écrite, cet ami la transmet à un prêtre de Paris ou d'ailleurs et il me la renvoie par le retour du courrier avec l'indication des pénitences imposées par le bon curé et l'absolution nécessaire à mon mariage.

Cet ami dévoué, c'est vous, n'est-ce pas ? Vous consentez à faire ma petite commission, à porter à un bon curé le rouleau ci-joint qui contient ma confession. Soyez discret surtout, n'abusez pas de la confiance énorme que je mets en vous, n'ouvrez pas le paquet. Le digne curé devra vous donner un reçu et aura l'obligeance de me dire si les douze cachets étaient bien intacts. Naturellement il brûlera la confession aussitôt lue.

J'attends avec impatience mon absolution. Vite ! vite ! vite !

PALMYRE CHASTELUS.

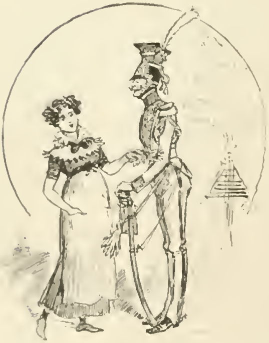
*P.-S.* — Mon ami, nous avons trois ordres de chevalerie dans le grand duché de S......, dont un pour les dames. Mon premier acte comme grossherzogin sera de vous faire envoyer les deux premiers et de mettre le troisième à votre disposition pour une dame à votre choix. Si ce cadeau peut vous faire faire un beau mariage, j'en serai très heureuse.



Souvenirs et contrition

## I

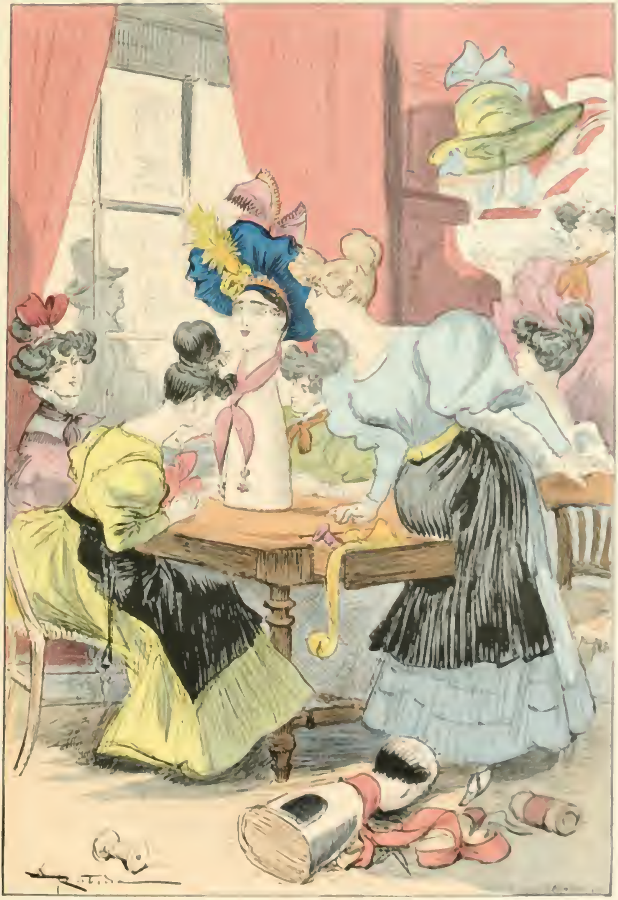
## PRÉAMBULE.



Les splendides chevau-légers !

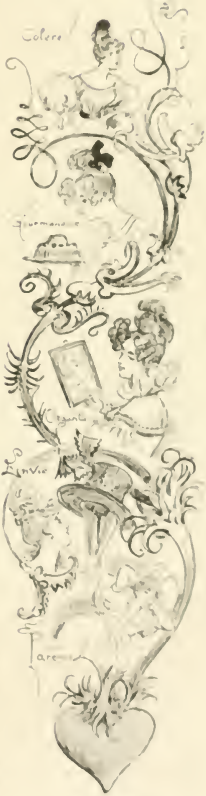
Qu'on n'accuse personne de ma naissance ! Je suis née d'un coup de soleil et d'un rayon de gloire. Je n'ai jamais eu d'autre père ; par les aveux de ma mère, j'ai appris que j'étais la suite d'une revue de la garde impériale. Les splendides chevau-légers lanciers ! ils revenaient de je ne sais plus quelle guerre et partaient pour je ne sais trop quelle campagne, une faible femme ne pouvait pas leur résister ! Mon père était chevau-léger, ça ne m'étonne pas. Et ensuite, hélas ! pas la moindre nouvelle ! Ma mère avait le droit de supposer que son séducteur, maréchal-des-logis en 1806, avait été fait lieutenant en 1807, puis capitaine, commandant, colonel, etc. Lorsqu'en 1816, en prenant la gérance de sa maison meublée, elle s'intitula veuve de colonel, c'était donc pure modestie, car le chevau-léger pouvait très bien avoir sauté plus haut que ça.

Je remonte peut-être trop loin dans ma confession, mais c'est pour



LES MODISTES

mettre un peu d'ordre dans mes aveux, car je ne sais vraiment de quelle façon commencer. Je n'eus jamais honte d'avouer que je suis issue d'un encouragement patriotique prodigué à un guerrier volant aux périls et à la gloire, ce qui prouve que je n'ai pas transgressé au quatrième commandement de Dieu : *Tes père et mère honoreras...*



Je n'ai rien de grave à me reprocher en ce qui concerne les trois premiers commandements ; pour le cinquième non plus, je n'ai pas été homicide, bien que certain vilain jaloux beaucoup trop aimé m'ait accusée jadis de l'assassiner à petit feu, de le tuer moralement, de massacrer son âme, de broyer son cœur, etc., etc.

Cela nous a coûté quelques cheveux arrachés dans les discussions trop vives, mais personne n'en est mort et cela ne l'a pas empêché de se marier, le traître !

Les deux commandements consacrés aux biens d'autrui me laissent tranquille, je n'ai jamais rien dérobé à personne. Je me trompe et je dois courber la tête, le vilain jaloux de qui je viens de parler, c'était le bien d'autrui quand je le connus, car il appartenait en toute propriété à l'une de mes amies, et j'avoue en rougissant que je l'ai un peu aidé à se détacher de cette amie. Peut-on appeler cela dérober ? Hélas ! le bien d'autrui ne profite jamais, car une troisième larronne me l'enleva avec l'autorisation officielle des autorités célestes et terrestres.

Je dois réfléchir avant d'aborder le huitième commandement : *Faux témoignage ne porteras...* Aïe ! j'avoue avoir plusieurs fois certifié, attesté, juré même, des choses dont je n'étais pas très sûre

Cela peut-il passer pour faux témoignage? Je ne dis pas que j'aie feint tout à fait des sentiments que je n'éprouvais pas, seulement je fus quelquefois portée à amplifier, à exagérer ces sentiments. Peut-on sérieusement me le reprocher, puisque c'était pour faire plaisir à mon prochain? Parfois, j'ai juré que j'*étais*, ou que j'*avais* été, ou que je *serais* fidèle... J'ai attesté le ciel que j'avais fait ou que je n'avais pas fait telle ou telle chose sans prendre un trop grand souci de la vérité et sans regarder à un serment de plus ou de moins. Faux témoignage! je m'accuse et je me repens!

Restent les deux autres commandements, le sixième et le neuvième. Je m'arrête toute confuse, rougissante même. Ah! c'est le point délicat de la confession... Je n'ose même pas les répéter, ils sont un peu légers... Chut! j'aime mieux dire en me frappant la poitrine: hélas! hélas! oui, j'ai péché!

Je m'aperçois en ce moment que ma méthode pour l'examen de ma conscience laisse à désirer, c'est un filet à mailles trop larges; en jetant le filet dans ma conscience, je ne ramène, malgré mon courage et ma bonne volonté, qu'une très minime partie de mes fautes, trop de péchés passent à travers les mailles et non pas des moins gros! Comment faire? si j'essayais de les rattraper en passant la revue des sept péchés capitaux!

*L'orgueil?* Dame, après tout, quand on se considère, malgré mes résolutions présentes et toute l'humilité que je veux y mettre, je suis bien forcée de m'apercevoir que je suis assez jolie et pas trop bête... on me l'a assez répété, Seigneur!

*L'envie?* J'ai connu des chapeaux qui m'ont fait rêver, et des chiffons et des robes qui m'ont empêchée de dormir.

*La lux...?* Nous en avons déjà parlé...

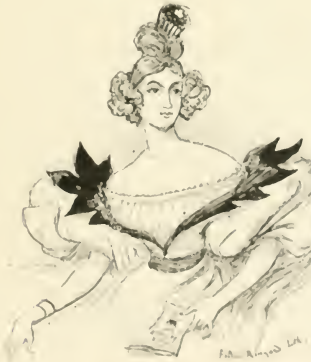
*L'avarice?* Connais pas. Je suis absolument pure sur ce chapitre.

*La gourmandise?* Oh! celui-là peut s'avouer dans le monde. C'était et je crains que ce ne soit encore mon faible malgré mes bonnes résolutions. Gourmandise de jolie femme, je vous prie de le croire, la qualité et non la quantité, petits plats fins, friandises délicates et soignées...

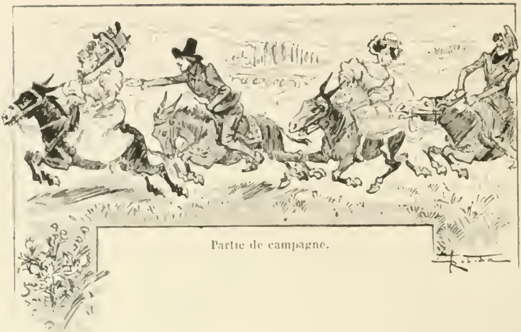
*La colère?* Vous savez qu'il y a aussi des moments où l'on ne peut se retenir, on a tant d'occasions, hélas! tant de motifs parfois, et très légitimes, pour monter sur ses grands chevaux!... Je suis vive, je le reconnais, emportée même, si vous voulez, et quand on me froisse, dame, je ne peux pas me laisser faire ! Dans ces moments-là, je crie, je bats, j'égratigne, je pique, je pince, ah ! j'avoue, je mords même... Tant pis pour ceux qui me mettent dans ces états-là !

Le moins, tout à fait le moins que je puisse faire, c'est de jurer... Un petit juron gentil, qui me vient de famille, ma mère le tenait de sa mère qui fut danseuse à l'Opéra sous Louis XV, et ma grand'mère devait le tenir de quelqu'un de la cour : *Jour de Dieu !* Voilà, c'est élégant et ancien régime !

*La paresse ?* Ah ! celui-là, peut-on le reprocher à une jeune et jolie femme ?... C'est presque l'accompagnement obligé de la beauté. Le matin dans mon lit, j'adore paresser, moelleusement, doucement, longuement. Je me repens, mais je sens que j'aurai de la peine à me corriger.



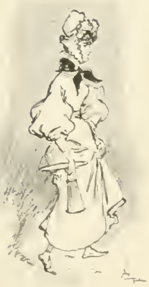
Mme Palmyre Chasteley, de la Porte-Saint-Martin



Partie de campagne.

## II

## J'ENTRE DANS LES DÉTAILS



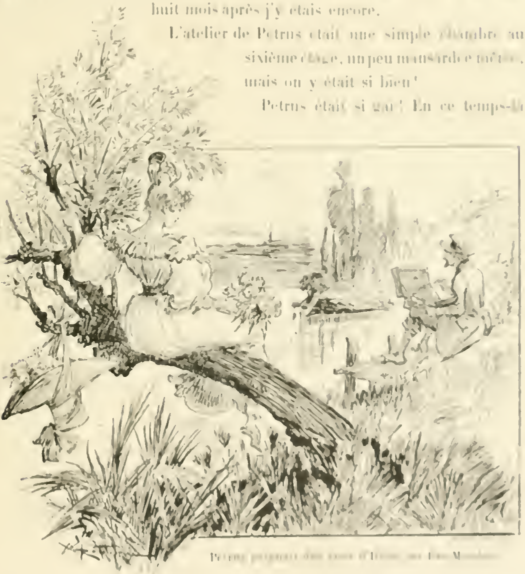
Je descendais chercher le café au lait.

Mon premier péché sérieux date de 1824. J'avais dix-sept ans, l'âge des premiers battements du cœur, des premières aspirations de l'âme et des premières faiblesses qui sont la conséquence de ces aspirations et de ces troubles.

Ma faiblesse fut d'écouter les brûlantes insinuations d'un jeune rapin qui passait des heures en mon honneur à contempler la devanture du magasin où j'apprenais les modes. Chaque soir à la sortie, je le retrouvais là, et il me reconduisait jusque chez maman en murmurant à mon oreille des choses poétiques ; d'abord il se contenta de marcher derrière moi, puis il s'avança un peu ; — ou peut-être oubliai-je de me reculer — enfin, il en vint à m'offrir son bras, que je finis par accepter. Dieu ! qu'il me paraissait joli garçon, avec ses grands cheveux bouclés et ses yeux noirs ! Je m'ennuyais tant chez ma modiste et Pétrus me glissait à l'oreille des choses si drôles ! J'avoue avec le rouge de la confusion sur le visage, qu'un beau soir au lieu de rentrer directement chez maman je consentis à faire un petit détour jusque chez Pétrus qui voulait me faire admirer son atelier, ses œuvres et surtout un portrait de moi qu'il avait exécuté de mémoire. Ce fatal détour me jeta hors du droit chemin. Je restai trop longtemps chez Pétrus, car dix-huit mois après j'y étais encore.

L'atelier de Pétrus était une simple chambre au sixième étage, un peu mansardée même, mais on y était si bien!

Pétrus était si gai! En ce temps-là



Pétrus peignait des vues [illegible]

il s'appelait Pierre Rungard et il n'avait pas le sou. La ville d'Angoulême lui faisait une pension de 400 francs par an pour étudier la peinture dans l'atelier du baron Gros; seulement, au moment où j'oubliais mes devoirs pour lui, cette pension allait lui être retirée parce que l'on trouvait à Angoulême que Pétrus tournait mal, — en peinture — ce qui n'était pas vrai du tout.

Amour et misère! Heureux temps de mes premiers péchés! Nous n'étions difficiles ni l'un ni l'autre, et nous nous contentions fort bien, quand nous ne pouvions faire autrement, d'un hareng arrosé d'eau claire pour dîner. Mais quelle gaîté ! L'existence de Petrus était une chanson perpétuelle et moi, en ce temps-là, je crois que je chantais en dormant. Les camarades de Pétrus l'avaient surnommé *Meurt d'amour,* Pétrus prétendait que c'était à cause de moi et de ses stations prolongées à la devanture de mon magasin, mais je ne suis pas certaine d'avoir été la cause unique de ce surnom.

Dans tous les cas, Pétrus m'aimait bien et il n'en mourait pas du tout.

Chaque matin, les chansons commençaient, pendant que nous faisions notre toilette devant notre petite glace ; puis je descendais chercher le café au lait, et le déjeuné expédié, nous partions tous les deux. Pétrus allait au Louvre ou chez M. Gros, et moi, je courais à mon magasin ; c'était le moment douloureux, nous ne nous retrouvions pas avant le soir. Comme c'était long ! Enfin, à 7 heures, Pétrus se promenait au bout de la rue, et je tombais dans ses bras. J'avais refusé de veiller sous prétexte que la lumière me faisait mal aux yeux. De temps en temps, une partie à Tivoli, avec montagnes russes et consultation du sorcier, et le dimanche, grande promenade, toujours à Meudon, soit dans les bois, soit sur les bords de la Seine, où Pétrus peignait des vues d'Italie qui nous aidaient à mettre les deux bouts.

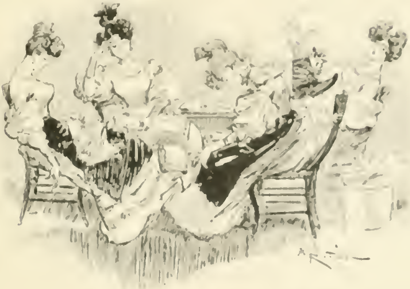
Pétrus avait des camarades et moi des amies ; nous étions cinq au magasin et à la fin cinq aux parties de Meudon. Tout le magasin sacrifiait aux Beaux-Arts ! Bien entendu le lundi, en tuyautant la gaze et la mousseline, nous dormions toutes les cinq sur nos chaises.

Pétrus n'aimait que moi et les Grecs. Oh ! les Grecs ! J'en étais presque jalouse. Pétrus un beau jour résolut de voler au secours de la Grèce. Il s'enferma chez nous au lieu d'aller au Louvre dessiner des Romains qui l'ennuyaient ou des Grecs anciens pour lesquels il restait plus froid, et il trouva l'idée de son fameux tableau : *La fiancée du Clephte.* Un Clephte est étendu mort ; sa fiancée, demi-nue, échevelée, farouche, a ramassé ses armes, et, agenouillée près de son cadavre, elle brûle la cervelle d'un pacha qui la croyait déjà tenir pour son sérail.

Vous pensez bien que c'est moi qui posai la fiancée du Clephte. Aurais-je laissé mon Pétrus recourir à une autre femme ! Jamais ! D'ailleurs il trouvait que j'avais tout à fait le type. Ah ! que de crampes me procura cette fiancée du Clephte ! La pose était si dramatique et si fatigante et

Petrus se montrait si difficile sous le rapport du beau désordre, de l'échevellement et de l'expression.

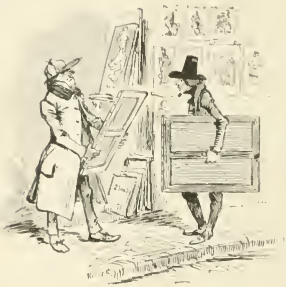
Quel succès au Salon de 1825! Petrus fut accablé d'injures par tout le monde, sauf par le groupe des jeunes révolutionnaires de l'Art. La ville d'Angoulême supprima la pension. Petrus ne fit qu'en rire. Pour le consoler, nous célébrâmes sa gloire future par une grande partie dans un bon restaurant à 28 sous. Nous étions une bande; à la fin du dîner, les amis de Petrus, dans l'excès de leur enthousiasme, nous portèrent en triomphe tous les deux sur les quais devant l'Institut, et nous faillîmes tous marcher au poste pour cause de tapage nocturne.



Nous dormions toutes les cinq sur une chaise.

A quoi tient la vie? Si Petrus ne m'avait pas remarquée au magasin et s'il n'avait, par ses œillades brûlantes, causé l'écroulement de ma vertu, je n'aurais sans doute jamais eu l'occasion de rencontrer le député d'Angoulême, je ne serais pas entrée au théâtre, et, pas de théâtre, bien des fautes de moins à confesser, mais aussi, pas de poète, pas d'écrivain et pour finir, pas de prince! Les émotions poignantes de l'amour trahi, je ne les aurais pas connues, ni les joies de l'amour partagé! Petrus fut la cause première de tout. O temps heureux! ô souvenirs! Tout me vint de Petrus, les larmes dans lesquelles je me noyais, les sanglots qui m'étouffaient dans les nuits de fièvre, lorsque toutes les passions se disputaient mon cœur, les blêmes désespérances (voilà que je parle comme Petrus!), les plaisirs grinçantes, les rages furieuses et les folles ardeurs, les joies paradisiaques, les éclats de rire, les journées embaumées!... O Pétrus, que n'es-tu grand-duc! O mon gross herzog, que n'es-tu Pétrus!

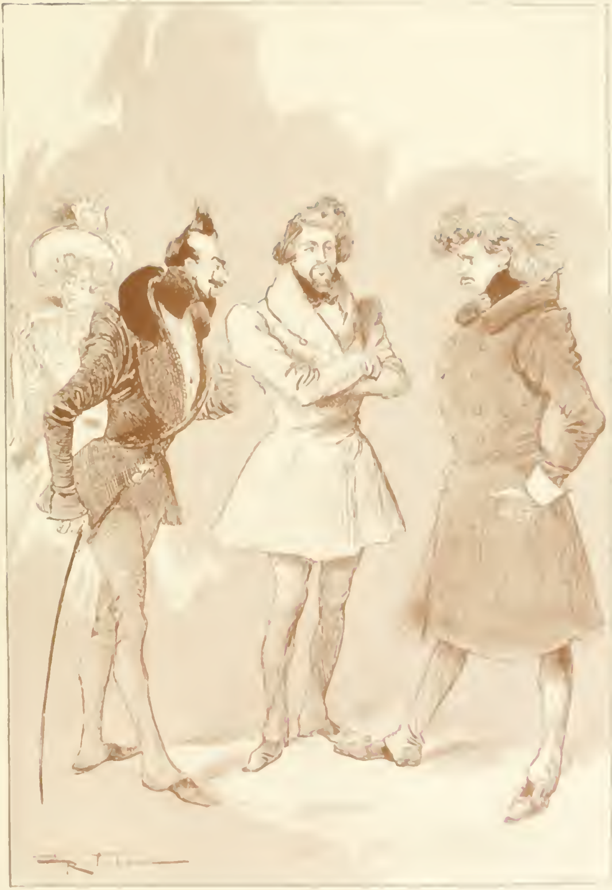
Je dois dire que du moment où Pétrus perdit sa pension d'Angoulême, nous fûmes forcés d'introduire beaucoup de poésie dans notre nourriture. Ce fut le temps des harengs saurs et des vers romantiques! Pauvre *Fiancée du Clephte*, après avoir présidé longtemps à nos repas de poissons secs et de ballades, elle en vint à nous horripiler, et Pétrus, lassé d'attendre des offres de l'État, courut de marchand en marchand pour essayer de la vendre... Hélas! hélas! personne n'en offrit plus de trente francs. Pétrus finit par accepter cette somme d'un étalagiste du quai, car les temps étaient durs et il ne pouvait plus venir à bout de placer ses vues d'Italie prises à Meudon. On avait assez de l'Italie. La Suisse devenait à la mode, Pétrus fit de la Suisse, cela nous coûtait très cher de voyage; il fallait aller à Marly et quelquefois plus loin chercher des motifs faciles à transformer en torrents, cascades, pics et chalets avec un vieux barde barbu ou un troubadour pinçant de la lyre sur un rocher ou bien encore une châtelaine captive au sommet d'une tour dans un coin. Que de bons souvenirs de bouquets et d'omelettes, de longues courses et de repas sous bois!



Vente de la Fiancée du Clephte.

Le départ de la *Fiancée du Clephte* nous porta chance, car Pétrus eut, peu après, une forte commande de natures mortes pour salles à manger, à 15 francs le panneau; ce n'était pas cher, mais le marchand fournissait les sujets, il venait tous les deux ou trois jours avec un chargement de melons, de homards, de poissons, de fruits et quelquefois de gibier. Ces victuailles nous faisaient envie, mais cet affreux marchand, en apportant les modèles pour un panneau, reprenait les autres; Pétrus fit exprès de garder longtemps ses victuailles pour les lui rendre avariées et à la fin il obtint de les garder à condition de consentir à un rabais sur le prix des

56

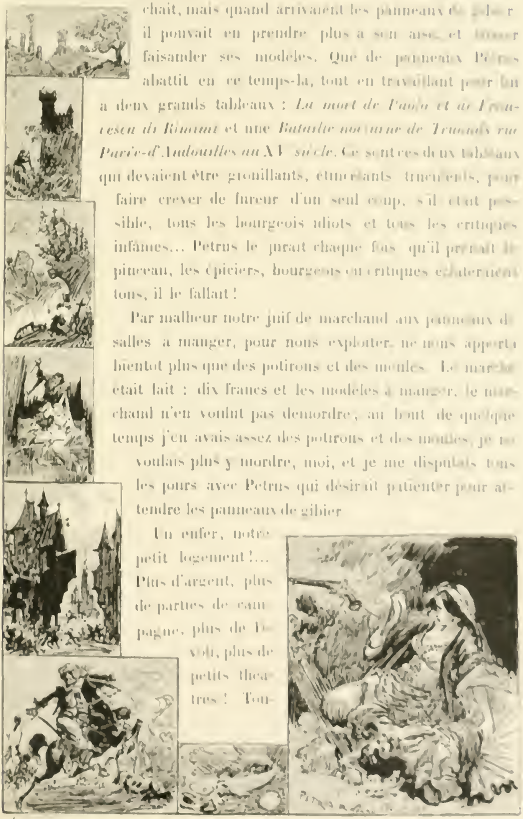


[illegible]

panneaux. Chaque tableau fut payé 10 francs; c'était assez puisque nous étions nourris. Quand il avait du poisson à portraicturer, Petrus se dépêchait, mais quand arrivaient les panneaux de gibier, il pouvait en prendre plus à son aise, et laisser faisander ses modèles. Que de panneaux Petrus abattit en ce temps-là, tout en travaillant pour lui à deux grands tableaux : *La mort de Paolo et de Francesca di Rimini* et une *Bataille nocturne de Truands rue Pavée-d'Andouilles au XV<sup></sup> siècle.* Ce sont ces deux tableaux qui devaient être grouillants, étincelants, truculents, pour faire crever de fureur d'un seul coup, s'il était possible, tous les bourgeois idiots et tous les critiques infâmes... Petrus le jurait chaque fois qu'il prenait le pinceau, les épiciers, bourgeois ou critiques éclateraient tous, il le fallait !

Par malheur notre juif de marchand aux panneaux de salles à manger, pour nous exploiter, ne nous apporta bientôt plus que des potirons et des moules. Le marché était fait : dix francs et les modèles à manger, le marchand n'en voulut pas démordre ; au bout de quelque temps j'en avais assez des potirons et des moules, je ne voulais plus y mordre, moi, et je me disputais tous les jours avec Petrus qui désirait patienter pour attendre les panneaux de gibier.

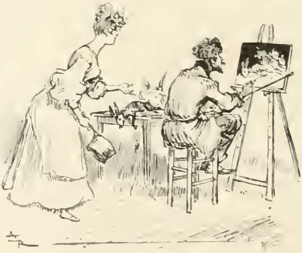
Un enfer, notre petit logement !... Plus d'argent, plus de parties de campagne, plus de Tivoli, plus de petits théâtres ! Tou-



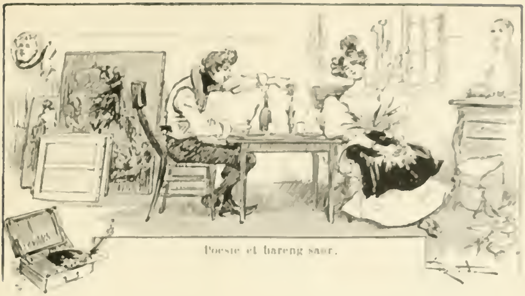
Les œuvres de Petrus Borel.

jours rester en tête à tête avec Pétrus et ses affreux potirons et se nourrir exclusivement de ces derniers! Je suis vive, je crois me souvenir qu'un beau matin je lui en envoyai une tranche à la tête. Et je partis! Adieu, amour et mansarde, peinture et misère!

Hélas, j'avais quitté ma modiste au moment de nos grandes promenades pour les vues de Suisse, je dus rentrer chez maman et affronter sa morale.



Natures mortes pour salles à manger.



Poésie et hareng saur.

## III

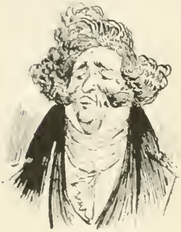
## PEINTURE, POÉSIE, ROMAN

Si j'étais restée chez ma mère, ma confession s'arrêterait là, mais je n'y restai pas ! O mon papier ! deviens écarlate pour montrer comme je rougis !

Ma vocation dramatique était née du temps de Pétrus, il avait tant d'amis dans la littérature ! Moi, j'aimais tout, les mélodrames où l'on sanglotait d'un bout à l'autre et les vaudevilles où l'on pleurait aussi, à force de rire. Mais le mélodrame surtout me faisait battre le cœur et tourner la tête. C'était le bon temps du gros *mélo* classique, des traîtres poignardant de bons seigneurs et régnant par la terreur à leur place, le temps des orphelines assassinées, des massacres, des empoisonnements, des vengeances, des fantômes de la vieille tour, des vieillards chargés de chaînes, des ermites de la forêt... En ai-je vu avec Pétrus, à l'Ambigu, à la Gaîté, à la Porte-Saint-Martin !... La *Tête de bronze*, la *Morte Vivante*, [illegible] *le cruel*, la *Muette de la forêt*, l'*Aigle des Pyrénées*, la [illegible], les *Remords*, le *Vampire*, le *Solitaire*, le [illegible], [illegible], *Sept heures*, l'*Honneur dans le crime*[1], etc. Pétrus riait quelquefois, mais je frissonnais ! J'en rêvais, j'ai toujours adoré avoir peur !

Comment je devins actrice, c'est plus difficile à dire. Voici : le député d'Angoulême qui faisait semblant d'aimer la peinture de Pétrus, m'avait déjà proposé de me faire entrer au Conservatoire. Il était trop laid, le député, j'avais refusé. Mais quand je quittai Pétrus, un de ses amis, M. Cussemard, qui avait toujours été très gentil pour moi, sans réciprocité encore, je vous jure, me fit travailler et parvint à obtenir une promesse d'engagement à la Porte-Saint-Martin...

Mon poète, Marc Cussenard, ou plutôt *Marcus Marcassus l'Agreste* comme il signait ses vers, était beau comme Pétrus, mais dans un autre genre, le genre terrible et fatal; il visait même à la beauté sinistre, presque macabre, avec son toupet pointu, sa barbiche en *pointe infernale,* ses dents blanches qu'il découvrait toujours dans un sourire dont il s'efforçait de faire un rictus ironique. Je le revois, serré dans un pourpoint noir Henri III, ouvert largement sur un gilet couleur *flamme d'enfer.* Il n'avait pas de montre et pour cause, mais sur son gilet fauve, on entrevoyait, lorsque le pourpoint s'écartait, deux petites têtes de mort en ivoire suspendues à un vieux chapelet porté comme une chaîne.



Le député d'Angoulême.

Marcus Marcassus l'Agreste rimait des vers aussi truculents que les toiles de son ami Pétrus.

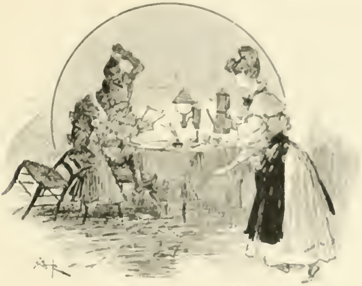
LA VILLE A SAC

« ... Les braves lansquenets à rouge hallebarde,
De crever des bourgeois saoulés depuis l'assaut,
Veulent enfin s'offrir vie aimable et paillarde,
Femmes de cardinal, vins forts à plein boisseau,
Aimer, se dilater, devant Rome qui arde !... »
. . . . . . . . . . . . . . . . .

et il accumulait sur sa table des monceaux de drames en prose et en vers que les directeurs de théâtre, hélas ! s'obstinaient à refuser. Enfin, un jour, une de ces pièces, portée sans grand espoir à la Porte-Saint-Martin, fut acceptée et mise en répétitions tout de suite ; c'était *La fille de l'alchimiste,* un drame très moyen âge, très noir et très féroce, où il n'y avait guère moins de dix-sept crimes variés, écrit en collaboration avec un autre ami de Pétrus, Alfred Boguin, qui signait Yvonnic Guindoulas, des romans-cauchemars en six volumes, à donner la fièvre quartaine à tous les habitués des cabinets de lecture.

Oh ! les séances de collaboration, la nuit, avec du café à pleine cafetière, des éclats de voix pour se mettre en train, et des coups frappés par les voisins que nous empêchions de dormir ! Je dis *nous*, car je collaborais aussi, en préparant le café !

Oh ! les clameurs de mes deux romantiques, les belles discussions débordant d'enthousiasme, les superbes chants d'orgueil artistique, les cris de rage contre le vil bourgeois !



Séance de collaboration

— A outrance ! criait Marcassus l'Agreste, tous l'un après l'autre, je les défie en champ clos, ces hideux et grotesques bourgeois, et ces classiques ridicules, tous, les jeunes comme les vieux, empaillés sous Louis XIV !... Je demande leurs têtes, diadémées de bonnets de coton, Guindoulas, il me les faut !

— Ce qu'il me faut à moi, clamait Guindoulas, c'est le massacre des conventions sociales, l'ultime soupir, le dernier râle des préjugés bourgeois ! ô rêve, ô douce sensation ! m'asseoir un jour, avec les autres grands et purs artistes, sur les ruines de nos institutions...

— Non, je reviens aux sentiments doux de ma nature, reprenait Marcassus après un instant, certes, le ventre de la bourgeoisie [illegible] doit très justement nous servir de fauteuil, mais je lui laisserai sa tête et me contenterai d'un chapelet d'oreilles bien choisies que je clouerai sur ma porte ou porterai en breloques...

— Contemplez le véritable tableau du monde : en bas l'humanité épicemarde, les bourgeois, vulgaire troupeau de grenouilles coassant dans les marais de l'imbécillité senile ; en haut, l'artiste planant comme l'aigle, rugissant comme le lion...

— Et ne payant jamais ses contributions !

— Ni électeur, ni éligible !

— Seigneur suzerain de tous les cœurs de femmes ! Ecrémant pour ses harems, les maisons, hôtels et palais !...

— Halte-là ! m'écriais-je en sentant les pointes de la jalousie percer mon sein, halte-là ! Je vous accorde tous les droits possibles sur les bourgeois, mais sur les bourgeoises, c'est trop !

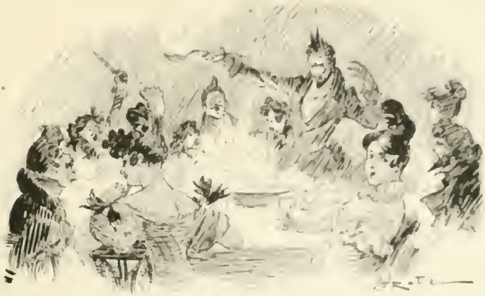
Oui, j'étais jalouse et jalouse des deux ! Ah je m'évanouis de confusion, vous avez deviné, n'est-ce pas ! Comment avouer, comment faire comprendre que j'avais le droit d'être jalouse de Marcassus l'Agreste et d'Yvonnic Guindoulas ? Ne m'accablez pas. Ils étaient si beaux tous les deux, et si pareils d'esprit, de cœur, de caractère ! Guindoulas comme Marcassus avait vingt-cinq ans, une âme fougueuse de poète, de longs cheveux noirs toujours voltigeant comme les serpents de la tête de Méduse, une redingote élégante serrée à la taille, avec les larges revers de son gilet rouge fièrement rabattus.

Ne leur devais-je pas à tous deux de la reconnaissance ? Tous deux s'employaient à réaliser mon rêve, tous deux tourmentaient le directeur de la Porte-Saint-Martin pour m'obtenir un engagement. Enfin, comme la Porte-Saint-Martin attendait une pièce de Casimir Delavigne, romantique en baudruche, (*Quasipire*, prononçait Marcassus), cinq actes en vers que l'auteur n'en finissait pas de raboter, la direction monta en deux semaines notre drame à nous, *La fille de l'alchimiste.*

On me donna donc un rôle de jeune ribaude amoureuse et naïve, qui n'avait guère que trois phrases à dire au quatre et à mourir traitreusement poignardée au cinq. Eh bien, ce rôle infime, quand vint le jour de la représentation, faillit sauver la pièce qui succombait sous les sifflets d'une cabale. Il paraît que j'étais très jolie en ribaude, que je dis très bien mes trois phrases, et aussi que je reçus d'une façon très romantique le coup de poignard destiné à un jeune seigneur pour lequel j'étais férue d'amour.

Mon costume de ribaude, c'était, comme tous les costumes de la pièce, l'œuvre de Pétrus Ringard, gloire naissante du romantisme. Ce pauvre

Petrus, il m'avait soignée autant qu'un premier rôle, il me disait en m'embrassant dans les coins, — pouvais-je lui refuser cela ? — que j'étais ruisselante d'inouïsme. Il exagérait, l'instinct dramatique et l'habitude de poser venaient en aide à mes petites qualités physiques, j'étais simplement très belle, je pourrais même dire très impressionnante, car je reçus après cette seule soirée pas mal de chaudes déclarations, tant de mes camarades de théâtre et de messieurs de la littérature que de fashionables du boulevard, jeunes ou vieux.



Racine, ombre rebelle, je te défie en combat singulier.

Palmyre Chastelus, abandonner l'art et la poésie, allons donc ! Dédaignant mes adorateurs de la fashion, ces fades bellâtres pommadés, je m'en fus souper avec mes romantiques, pour célébrer convenablement la chute héroïque et noble de *La fille de l'alchimiste*. Nous étions toute une bande, tous jeunes, tous romantiques à tous crins, et si le champagne ne coula pas à flots, c'est que la bande entière manquait de capitaux ; on se contenta d'un petit vin quelconque et de punch, et l'on se rattrapa sur les toasts qui ne coûtaient rien. Quelles acclamations, quels cris, quel tapage !

Marcassus en faisant flamber un bol de punch proposa, avec un rictus satanique sur sa figure, de marcher le punch en main sur l'Académie pour la brûler. Tous se levèrent enthousiasmés. Vengeance ! Vengeance ! Mais Guindoulas, blême encore des douleurs de la soirée, fit observer que les académiciens devaient à cette heure être couchés bourgeoisement et vertueusement chez eux, dans leurs lits, et qu'on ne brûlerait que des bâtiments hideux, mais relativement innocents.

— Soit, laissons vivre encore MM. Arnault, Baour Lormian, Laya et autres, cria Marcassus, aussi bien leurs flasques chairs de classiques mollasses et vides ne sont pas un fourreau digne de ma lame de Tolède, je ne tremperai pas mon noble poignard dans la tisane de guimauve qui coule lentement dans leurs veines, mais leur dieu, l'idole horrifiquement emperruquée du temple, Racine, comment, messeigneurs, comment nous venger de Racine ?

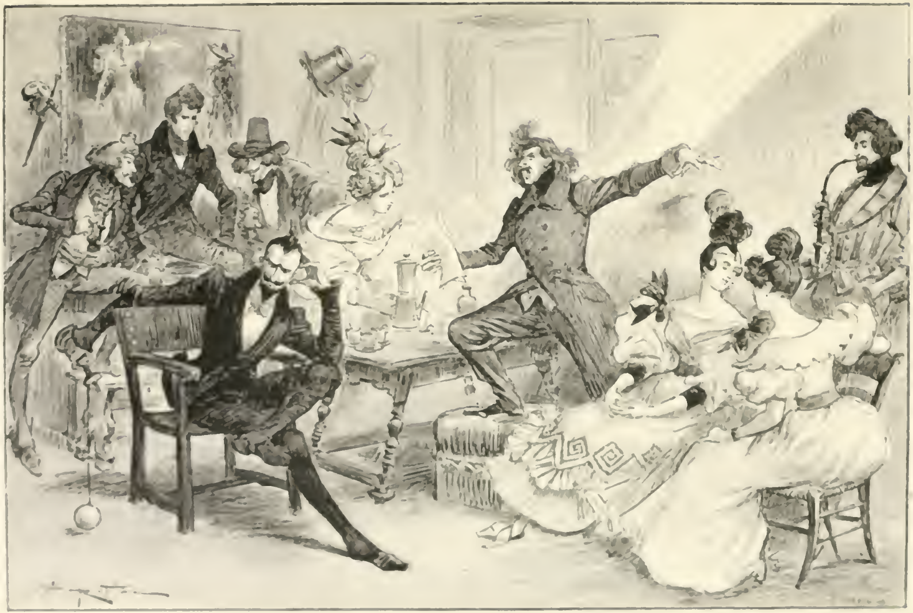
— A toi, Racine ! si tu as existé, et j'en doute parfois, car il est des limites en scélératesse, si tu n'es une invention monstrueuse et baroque d'académiciens délirant sous leurs bonnets de coton, à toi, Racine ! hurla Guindoulas debout sur la table avec un couteau de cuisine à la main, je te défie en combat singulier, ombre ridicule, à pied ou à cheval, à l'épée, à la hache, à la plommée, à la francisque, à la dague, à la vouge, à la roncone, à la guisarme, au fauchart, au godendac, au fléau, au goupillon d'armes !

— A la bassinoire !

— Eh bien soit, à la bassinoire, quoique cette arme à lui si familière l'avantage considérablement !... Qu'il se montre, qu'il ose paraitre, et je le pourfends, je l'assomme !... S'il ne se rend à merci et ne consent à faire amende honorable en chemise et la corde au col, je le tranche en deux hémistiches de la nuque aux talons, je l'écorche vif et je l'empaille pour faire un exemple ! ! !...

Racine n'osa point paraitre, le lâche, et Guindoulas épuisé retomba sur sa chaise. Seigneur ! dans quel embarras me trouvais-je ! Guindoulas et Marcassus, enflammés par le punch et la colère, dévorés par un fiévreux besoin de consolations, me serraient dans leurs bras et pleuraient presque dans mon corsage. Pétrus Ringard, aussi ému qu'eux, me disait à l'oreille des choses que je n'entendais pas dans le tapage, mais dont je comprenais fort bien le sens, de bien douces choses ! L'ancien amour, il parait, s'était réveillé et mugissait dans son cœur, car Petrus regardait les autres avec des yeux terribles.

Pouvais-je abandonner des amis dans le malheur ? Non, c'était impossible ! Je profitai du moment où le restaurateur nous faisait des observations sur le tapage et menaçait d'aller chercher la garde, j'entraînai Marcassus qui voulait descendre dans les catacombes pour essayer, à



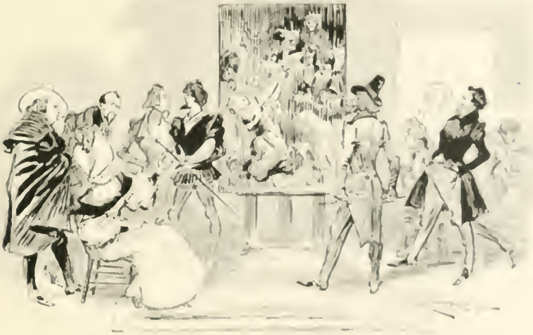
[illegible]

force d'injures, de faire surgir l'ombre de Racine. Nous rentrâmes épuisés dans notre domicile.

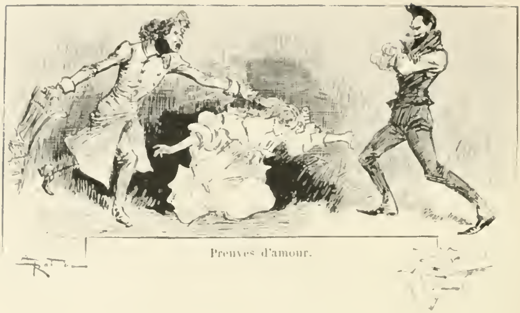
Le lendemain, hélas ! je dormais encore lorsqu'un bruit de dispute me réveilla. C'était Guindoulas et Pétrus qui avaient passé la nuit à veiller en parlant de moi et à maudire en chœur l'amour, la poésie, Racine et la pauvre Palmyre !

Éreintés, aigris, furieux, ils arrivaient pour chercher querelle à Marcassus.

Je ne compris rien d'abord aux explications embrouillées, aux reproches qu'ils se lançaient l'un à l'autre, mais comme je m'étais levée pour les séparer, je fus bientôt repoussée, brutalisée par eux, puis saisie par mes cheveux en désordre et presque traînée sur le plancher dans une rage terrifique, dans une frénésie de jalousie féroce !...



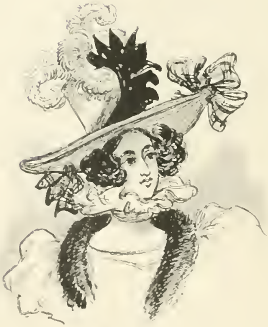
L'atelier de Pétrus.



Preuves d'amour.

## IV

## LES VERS DU SÉPULCHRE

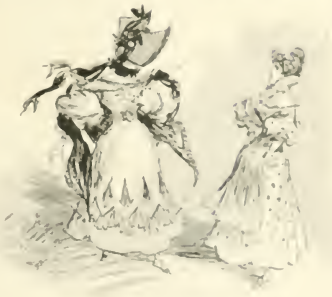


Ma rivale.

Tout de même, faut-il aimer une femme pour la traîner sur le sol par sa pauvre chevelure blonde ! Celui qui m'avait tirée le plus brutalement, c'était le romancier Guindoulas, aussi fut-ce avec lui que je m'enfuis après cette terrible scène.

Mettez-vous à ma place, je me trouvais cruellement embarrassée, pouvais-je savoir au juste lequel, du peintre, du poète ou du romancier, possédait des droits plus certains ? Mon cœur sauta du côté de Guindoulas, j'obéis à l'inspiration de mon cœur. Hélas ! hélas ! croyez-moi, jeunes filles, pauvres innocentes, le cœur est vraiment le plus mauvais conseiller que puisse choisir une femme. Ah! je m'en aperçus bientôt. Le traître! Le misérable! Cet homme qui m'avait arrachée à ses rivaux par les cheveux avec une brutalité que je pris, dans ma naïveté, pour une puissante marque d'amour, cet homme me trompait!

Sous prétexte d'études sur le cœur des femmes du monde, sur leurs mœurs et leurs sentiments, et sur les façons de tromper les maris pratiquées dans la bonne société, — études indispensables, paraît-il, pour faire du roman, — mon Guindoulas me trahissait épouvantablement avec une dame mystérieuse, la femme d'un banquier, une forte brune d'au moins trente-cinq ans. Pourquoi m'avait-il traînée par les cheveux alors? Pour ses études aussi peut-être, sur le cœur des femmes aimantes qui ne sont pas du monde et ne fardent pas leurs sentiments ni leur visage!

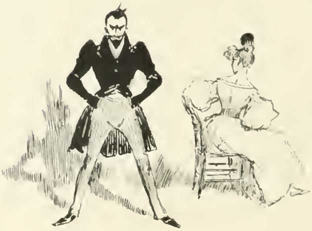


Face à face.

Un jour, la femme du monde ayant voulu, par jalousie ou simple curiosité, surprendre Guindoulas dans son petit appartement d'écrivain, nous nous trouvâmes face à face. Deux femmes, ou plutôt une lionne et une tigresse! La lionne c'était moi, la tigresse c'était elle, elle qui, surprise de me voir là, essaya un instant de s'en prendre aussi à mes cheveux et n'y pouvant parvenir se mit à ravager parmi les papiers de Guindoulas! Le lâche resté tout interdit devant sa femme du monde, quand elle ne menaçait que moi, retrouva tout son courage à la vue du péril que couraient ses manuscrits et les couvrit de son corps.

A la suite de cette terrible scène, je me réfugiai tout naturellement chez Marcassin : il avait bien l'âme d'un poète, lui, car il pardonna tout de suite et mêla ses larmes aux miennes. Il m'avoua que lors de la grande scène dont ma chevelure avait tant souffert, l'idée de m'assassiner et de se tuer ensuite le hanta pendant quelques jours. Ah! qu'il est doux à une femme d'inspirer de tels sentiments ! Comme il m'aimait, lui ! Et il avait raconté d'avance la scène du meurtre dans une pièce de vers qui me parut un vrai chef-d'œuvre quand il me la déclama :

Avant que d'étrangler Onofria la belle,
C'est la faux de la mort qui tranche les amours,
Le pâle Sténio voulut rêver près d'elle ;
Aimer encore, aimer, rongé par cent vautours !...
C'est la faux de la mort qui tranche les amours !

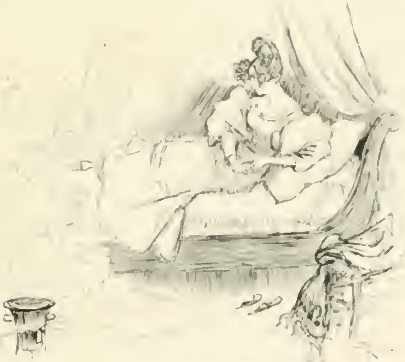


Orages et tempêtes.

Je revenais ; tout était oublié. Double bonheur pour lui, je l'aimais encore et son volume de vers « *Feux et Flammes !* » allait paraître. Il nageait dans la joie. Il avait 800 francs, extirpés à la sueur de son front à des oncles et des tantes peu littéraires, et cet argent devait servir à faire imprimer luxueusement son volume. Le soir, pour célébrer mon retour, nous prîmes quelque chose sur l'argent du volume et le lendemain, comme il faisait un temps superbe, nous partîmes cacher notre bonheur dans le sein de la nature. Nous restâmes tant qu'il fit beau, c'est-à-dire pendant trois semaines, à rêver dans les blés ou la verdure et à manger des omelettes dans les auberges de village. Aïe ! les huit cents francs étaient un peu écornés quand la pluie nous fit rentrer à Paris. Marcassus devint soucieux, il avait changé, comme le temps, et se mit à me tracasser avec des scènes de jalousie flatteuses mais absurdes. Il me parlait tout le temps de Guindoulas ou de Pétrus, et je ne pouvais, moi, prononcer leurs noms sans qu'il me regardât soudain avec ses yeux terribles en murmurant dans ses moustaches :

Avant que d'étrangler Onofria la belle.....

Brrr ! On a bien raison de le dire, il faut se défier des gens dont les sourcils se rejoignent en forme d'accent circonflexe au-dessus du nez. Les sourcils de Marcassus devinrent de jour en jour plus froncés et il me fit une existence épouvantable. Querelles et reproches, cris et larmes, désespoirs et rages, puis changement de ton, protestations, serments, pardons accordés... Tous les jours c'était même air, même chanson. Nous allions de la pâmoison à la violence et de la fureur à l'attendrissement. Il se roulait à mes pieds ou bien il menaçait de me poignarder! Et il me battait! Oui, Marcassus me battait. J'ai porté les marques de ses



On a recours au charbonnier

mains et il a plusieurs fois pu montrer les traces de mes ongles. Mais il me demandait ensuite pardon en vers, en si beaux vers!

> Oublie, ange adoré, parfum, fleur divine,
> Qu'hier, grinçant des dents, j'ai blasphémé l'amour!

Enfin, à force de grincer des dents, comme il disait, arrivés tous les deux à l'énervement, — il prononçait désespérance — nous prîmes le seul parti qui nous parut raisonnable pour en finir, nous convînmes de nous suicider ensemble. Grande discussion pendant huit jours sur le moyen à employer pour sortir de ce triste monde. Poignard, revolver ou poison? Tout cela était trop douloureux ou pas assez propre. Je proposai le charbon.

On s'endort après avoir allumé son petit fourneau et on quitte cette vallée de larmes sans trop s'en apercevoir, c'est très convenable et c'est poétique. Le charbon ou rien. Marcassus qui préférait le poignard fut obligé de céder.

Un soir après un bon souper pendant lequel Marcassus eut des éclats de gaieté macabre, tandis que je soupirais plongée dans une mélancolie bien naturelle, j'allumai le charbon. Marcassus arrangea une mise en scène sinistre : avec son poignard il cloua sur la table, parmi les assiettes, le manuscrit de son volume de vers dont il avait changé le titre : *Lyre posthume!* puis avec un charbon il écrivit sur le mur en grandes lettres :

> Mort au dix-neuvième siècle !
> Je me réfugie dans ton sein, ô Néant !!!
>
> Marcus Marcassus l'Agreste, poète.

Il marchait à grands pas en déclamant des vers, dans la chambre bien calfeutrée ; je m'étais étendue sur le lit, assez coquettement habillée avec ma plus belle robe et ma plus belle collerette. Une petite fumée bleue sortait du fourneau et je la regardais, avec un redoublement de mélancolie, tourner, virer, monter lentement au plafond. Ma vie filait avec elle ; je sentais déjà un violent mal de tête ; d'ailleurs les préparatifs seuls m'avaient donné la migraine.

Tout à coup, comme je soupirais malgré moi, Marcassus bondit sur son manuscrit et arracha le poignard.

— Ce n'est pas ça ! ce n'est pas ça ! rugit-il.

J'eus un instant de vive terreur. Je crus que, renonçant au charbon trop lent à son gré, il voulait me poignarder et se percer le cœur ensuite, mais c'était autre chose.

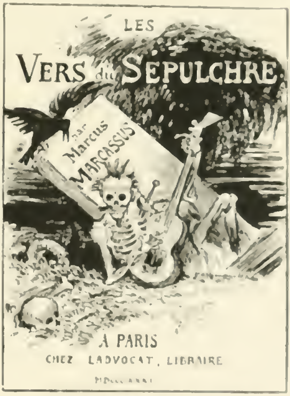
— *Lyre posthume* ! grondait-il, c'est plat ! c'est bourgeois ! c'est épicier ! Je déchire ce titre et j'intitule mon œuvre poétique :

LES VERS DU SÉPULCHRE

Entends-tu, ô ma Palmyre, quelle belle inspiration ! « *Les vers du sépulchre !* C'est romantique, ça. Mort de vie ! Ce qu'il faudrait, c'est une vignette à la Devéria ou à la Célestin Nanteuil. Je la tiens, je la vois : un spectre soulevant la dalle du tombeau, un spectre aux yeux caves qui me ressemblerait, avec un poignard planté entre les côtes et une mandoline dans ses doigts de squelette ! Je vole chez Pétrus lui commander ma vignette !

Et Marcassus, ouvrant précipitamment la porte, descendit au grand galop, sans plus penser à moi, oubliant que j'étais là, en train de m'asphyxier à cause de lui !... Ces poètes, quels égoïstes ! Ah ! c'est comme cela, je m'en irais sans lui dans l'autre monde ? Mourir seule, jamais de la vie ! Ah mais non, je ne pars plus ! Tout étourdie déjà, je me jetai en bas du lit, je portai le fourneau dans la cuisine et j'ouvris les fenêtres toutes grandes ! L'air frais entrait à flots, et en même temps dans mon cœur l'amour de la vie. C'est beau et c'est bon, la vie, le soleil, les champs, les petits oiseaux !... Affreux Marcassus ! ah, il est allé chez Pétrus, eh bien, j'y vais aussi !

En trois minutes, j'eus fait un paquet de ce qui m'appartenait et après un coup d'œil à la glace pour voir si je n'étais pas trop décoiffée, je quittai cette maison où j'avais failli trépasser.



Frontispice des poésies de Marcassus.

Quelle scène chez Pétrus où je trouvai Marcus Marcassus en train de détailler son idée de vignette à son ancien ami, quelle scène ! quelle explication ! Pétrus prit mon parti, le feu couvait toujours sous les cendres. Pour en finir il consentit à exécuter la vignette. Marcassus partit tranquille et consolé avec son manuscrit et je restai chez Pétrus, mon premier amour !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Qu'ai-je encore à vous avouer sur cette époque de ma vie ? Je vivais dans un milieu aimable et charmant d'artistes jeunes, chevelus et échevelés, étincelants, frénétiquement romantiques ou romantiquement frénétiques comme vous voudrez, dans un milieu qui pouvait passer pour le royaume ou plutôt pour la république de la fantaisie. On n'avait pas toujours le sol, mais on s'en vengeait noblement en ne le plaçant pas sur le grand livre. Tant pis, au diable les bourgeois, les bourgeoises et les bourgeoisillons !

Pétrus avait en ce temps-là un atelier somptueusement meublé de ses toiles, de deux ou trois salades et de quelques hallebardes bien fourbies ; ses amis y arrivaient tous les soirs par bandes et nous donnions des soirées littéraires tous les dimanches depuis midi jusqu'au lundi matin, avec rafraîchissements suivant l'état de nos finances. Quelles bonnes soirées ! Quel entrain et quel train, lorsque après une lecture de poésie ou de prose également truculentes, également « cauchemar de juste milieu, » à faire dresser des crins sur des crânes de notaires chauves, on se trouvait un peu surexcité. Il n'y avait pas à se gêner, puisqu'il n'y avait dans la maison du haut en bas que des épiciers qui nous considéraient comme une bande de sauvages et nous ne nous gênions point.

Nous étions avec eux toujours en guerre ouverte, naturellement, surtout avec le monsieur de l'appartement immédiatement au-dessous de l'atelier, un ancien magistrat, triple bourgeois enfilé dans sa cravate blanche, sec et raide comme l'injustice, qui voulait absolument nous faire décamper sous prétexte que nous troublions ses insomnies. Il passait, le pauvre homme, ses jours et ses soirées à ruminer dans les recueils de jurisprudence les doux souvenirs de sa belle jeunesse au palais de justice. Est-ce que ça nous gênait, nous ? est-ce que nous nous en plaignions ? nous n'intervenions pas dans la vie privée de ce remâcheur de codes, pourquoi se mêlait-il de la nôtre, je vous le demande ?

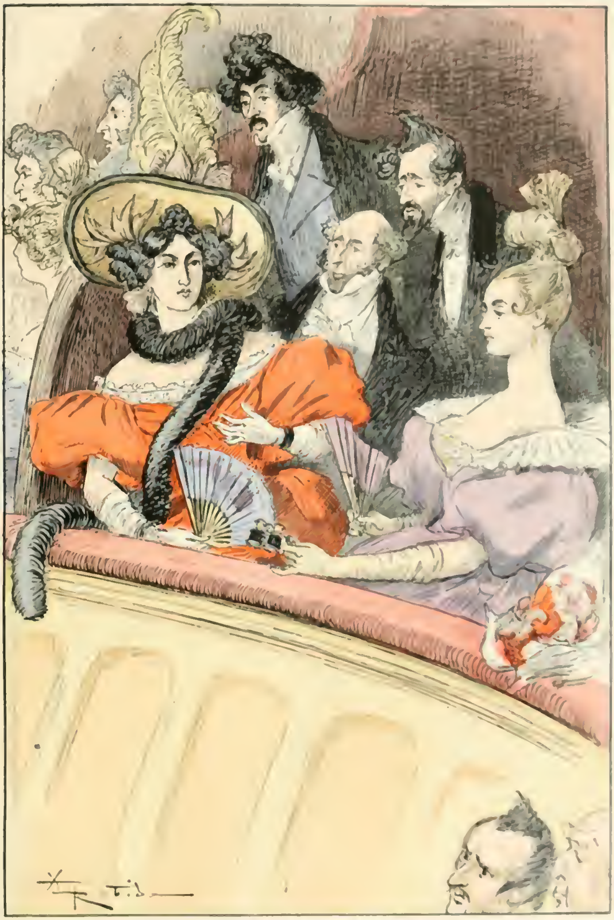
Henry Monnier qui était des amis de Pétrus et venait souvent nous voir, se chargea de nous venger.

Un jour notre voisin reçut la visite d'un horrible individu, bouffi, rasé, l'œil ignoble, traînant la jambe et hideusement accoutré.

— Mon magistrat, dit-il, quand il eut, malgré la bonne, pénétré dans le cabinet de travail du voisin, c'est moi, vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, dit le voisin étonné et déjà effaré de la visite.

— C'est étonnant, voyons, mon juge, regardez-moi bien ?... cinq ans qu'vous m'avez adjugés autrefois, il y a longtemps, cinq ans pour une vétille, une affaire d'effraction, la nuit, dans une cambuse habitée, que je m'y étais laissé entraîner, vu ma jeunesse et que je ne possédais pas mon code sur le bout du doigt, comme vous !... Me remettez-vous, maintenant ? après ça vous me direz que vous en avez administré autant à bien

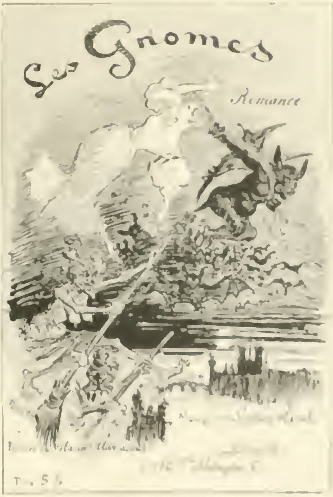


UNE LOGE UN JOUR DE PREMIÈRE ROMANTIQUE

d'autres ! Mais moi, je m'ai toujours souvenu de vous, quand on a débuté avec quelqu'un ça vous lie pour la vie ! c'est sacré !

— Enfin, qu'est-ce que vous voulez ? dit le magistrat songeant déjà à se débarrasser du gredin avec une pièce de quarante sous.

— Voilà, mon juge, voilà, reprit l'autre avec une voix pleurarde, voilà : après mes cinq ans, j'ai encore fait des bêtises, mais j'avais compris votre leçon, j'ai risqué que de simples escroqueries toutes pures, mais sans gros bénéfice, vu que la vie est si chère ! Plus de quoi joindre les deux bouts !... Dix-huit mois ou deux ans tout au plus, de temps en temps, que ça m'a valu en guise de boni !... maintenant vous voyez comme je suis nippé, la dèche, quoi, vous connaissez ça, si ce n'est par vous, par des amis au moins... Plus même moyen de fricoter de la simple et honnête escroquerie... avec mes frusques, ça ne prendrait pas... j'ai donc pensé à vous, mon premier juge, à vous qui m'a appris le code, et je m'ai dit que vous ne me laisseriez pas retomber dans les affaires d'escalade...

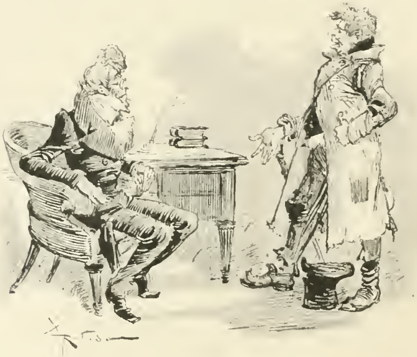


Romance pour [illegible]

Le voisin ahuri réfléchissait. S'esquiver pour envoyer la bonne chercher la police, c'était peut-être dangereux, le gredin pouvait se fâcher ; d'un autre côté, capituler et donner au forçat quelques hardes de sa garde-robe ainsi qu'il semblait le demander, c'était grave. Voyez-vous une vieille redingote de juge entraînée à des actes criminels, participant à des escroqueries, les aidant puissamment même, grâce à sa respectabilité et revenant ensuite au tribunal, du mauvais côté, non, c'était impossible !

— V'là donc, reprit le forçat, ce que je vous demanderais, de me requinquer, c'est-à-dire de m'aider à me requinquer par le travail, car je ne connais que ça, moi, le travail ! J'ai une belle écriture, on me l'a déjà reproché pour des affaires de signatures en imitation, vous me trouveriez une place, pas bien grosse, car je ne suis pas exigeant, que je la remplirais en conscience, et que je vous ferais honneur pour sûr... vous me devez bien çà, voyons, à un ancien client...

L'ancien juge eut beaucoup de peine, avec quelques vagues promesses, à se débarrasser du quidam qui partit en promettant de revenir dire un petit bonjour à son bienfaiteur et se rappeler à son souvenir quand il passerait dans le quartier.



Plus moyen de fricoter de la simple escroquerie.

Quinze jours après un gaillard barbu, l'air brute et insolent, la figure allumée par l'ivrognerie et par tous les vices, se présenta un jour que le magistrat était sorti, inquiéta longuement la bonne par ses questions sur les habitudes de son maître, sur sa fortune, sur son argenterie, et s'en alla en laissant des traces de cire à la serrure d'entrée. Il vint ensuite et successivement à quelques jours d'intervalle deux autres individus à mine d'escarpes ou de filous qui eurent de longues conversations avec le portier et se donnèrent l'un pour le fils naturel et l'autre pour le neveu de notre voisin.

Ce qui stupéfia le plus le pauvre portier, c'est qu'il vit monter les deux escogriffes et ne les vit jamais redescendre, bien que chaque fois il eût fait le guet à la porte de sa loge.

Le forçat libéré, le gaillard barbu, le fils naturel et le rêveur, c'était tout simplement notre ami Monnier qui se costumait dans l'atelier de Pétrus et après la visite au-dessous remontait chez nous sans bruit. Notre voisin, très inquiet, se cadenassa chez lui et fit emplette d'un grand chien dont les aboiements accompagnaient souvent, en sourdine pour nous, nos éclats de gaieté et devaient bien ennuyer son maître ! Nous étions vengés !

Je me suis laissé entraîner par cette histoire de mystification parce que je voulais retarder un aveu qui me coûte ! Je l'ai dit, nous étions toute une bande d'artistes aimables... et aimants. Chacun avait son amie, sauf un, le musicien Stéphan Miral, doux et timide, gentil garçon, mais élégiaque comme un jour sans pain. Il m'accablait de déclarations musicales au nez et à la barbe de Pétrus, qui ne comprenait pas et qui d'ailleurs se moquait bien de la musique. Stéphan avait fini par apporter son piano à l'atelier sous prétexte de l'enlever à ses créanciers.

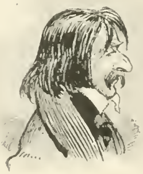
— C'est que je ne réponds pas des miens, avait dit Pétrus pour toute objection.

Donc ce Stéphan encombrait chez nous un tas de romances ou de valses intitulées : *Valse des vampires*, le *Squelette de la Fiancée*, romance, *Djinns et psylles*, etc. Il avait mis en musique toutes les poésies de Marcassus et Pétrus lui dessinait des en-têtes en lithographie. Lorsque Stéphan, pris du mal de composition, se mettait au piano, Pétrus très courageux continuait à peindre sans broncher. Tope, mon bonhomme, ça ne me gêne pas plus que si c'était *Au clair de la lune !* Et pourtant, s'il avait su que chaque note de Stéphan était une déclaration d'amour et qu'il cherchait à m'attendrir en musique ! Oh ! croyez-le, la musique, c'est un art dangereux ; bien certainement le serpent qui tenta Ève dut lui chanter quelque langoureuse romance. Je résistais, mais je sentais malgré moi la musique de Stéphan m'engourdir le cœur, d'autant plus qu'il est tout de même flatteur de voir chaque morceau paraître avec une dédicace imprimée : *Les Gnomes*, romance dédiée à Mlle [illegible], de la Porte-Saint-Martin. Je ne sais ce qui serait arrivé si tout à coup Stéphan ne s'était laissé pincer par les recors et mener à Clichy pour des billets oubliés.

Le charme était rompu, je ris au nez de Stéphan quand il revint toumois après avec un opéra composé sous les verrous. J'aurais dû rire également au nez de Garrigues, le sculpteur, qui ne pouvant me témoigner sa flamme en musique, cherchait à me la montrer par des petits cadeaux gracieux, tels qu'une tête de mort arrangée en vide-poche ou le moulage de la main de Papavoine monté sur satin rouge. Mais je venais de me disputer avec Pétrus et aujourd'hui encore je ne sais vraiment pas tout à fait jusqu'où j'ai pu aller dans ma colère et mon égarement. Pourvu, Seigneur ! que ce ne soit pas trop loin.

Heureusement Pétrus ayant témoigné du repentir, je laissai mon incandescent sculpteur m'attendre à la voiture de Sceaux pour une partie projetée à Robinson et je me jetai dans les bras de Pétrus. J'appris plus tard une chose horrible : Garrigues sculptait les portraits de ses amies en gargouilles de cathédrale ; on en peut voir toute une série le long d'une balustrade à l'église de X...

Je l'avais échappé belle !



Le musicien Stephan Miral.

## V

## LE DÉPUTÉ-BANQUIER

A la Porte-Saint-Martin on répétait la Tour de Nesle. O bonheur ! on m'avait distinguée dans le drame de Guindoulas et j'avais un rôle pas bien long encore, mais un vrai rôle. Dans le jour je posais *La Fiancée d'Abydos pleurant sur le corps de son amant*, un tableau dont l'idée était venue à Pétrus en me contemplant pendant une crise de larmes. Un tableau superbe, Pétrus le disait bien. Jamais Delacroix, Devéria ou Boulanger n'avaient mis de ces rutilances sur la toile, jamais ils n'avaient fait flamboyer et rugir les couleurs comme elles flamboyaient et rugissaient dans cette *fiancée d'Abydos*.

Le soir, au théâtre, je paraissais dans le rôle de la *Femme voilée* qui vient dans la taverne d'Orsini donner rendez-vous aux jeunes gentilshommes distingués par Marguerite de Bourgogne :

« — Seigneur capitaine, une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine…

« Devant la seconde tour du Louvre, à l'heure du couvre-feu, un homme viendra à vous et dira : Votre main ? … Vous lui montrerez cette bague et vous le suivrez… »

Sur ces entrefaites, le banquier député d'Angoulême qui jadis m'avait voulu faire entrer au Conservatoire, m'ayant revue à la Porte-Saint-Martin, revint chez Pétrus sous un fallacieux prétexte.

— Jeune homme, dit-il, j'ai vu vos œuvres, vous ne suivez pas la voie droite et saine indiquée par vos illustres maitres de l'école, mais enfin, sous vos égarements picturaux, à travers les tendances fâcheuses d'un pinceau emporté par une fougue tumultueuse et quelquefois indécente, l'œil du critique, de l'impartial critique, distingue quelque chose... j'oserai dire un je ne sais quoi... une sorte de... enfin, qui fait que je m'intéresse encore à vous et que je pense obtenir de la haute munificence de notre beau département une commande importante pour l'hôtel de ville d'Angoulême.

Pétrus était content. Pendant qu'il retournait des toiles pour les montrer au député, le vieux serpent trouva le moyen de me glisser quelques mots à l'oreille :

— Je vous ai vue, bel ange, vous êtes adorable !...

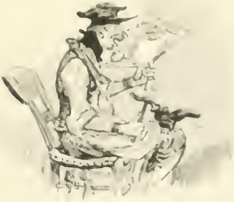
Puis à Pétrus qui se retournait, car il avait l'oreille fine : Hem ! hem ! oui, mon jeune ami, travaillez, progressez... hem ! hem ! faites de la peinture moins... plus... en quelque sorte plus distinguée... le département aura l'œil sur vous !... — Adorable, bel ange, et adorée !... hem !... hem ! Travaillez, jeune homme !

A partir de ce moment-là, plus de tranquillité. Le député d'Angoulême venait nous tanner à tout instant ; il demeurait justement dans la rue à quatre maisons plus bas. Et il fallait le ménager, car c'était un homme considérable, un gros banquier, un monsieur du gouvernement, le dispensateur des commandes rêvées, des grandes décorations pour les édifices et les palais, dans lesquelles Pétrus pourrait étaler toutes ses grandes idées à la flamme de son génie. Cela semblait dur à Pétrus et surtout aux amis qui venaient à l'atelier, tous romantiques ou bonsingots ; la présence du député les gênait dans l'expansion de leurs enthousiasmes, les forçait à modérer un peu l'outrecuidance de leurs théories, et cela leur était d'autant plus douloureux que Pétrus avait défendu de le faire poser, trop visiblement du moins.

Comment, sans un esclandre préjudiciable à Pétrus et à l'art romantique dont Pétrus voulait planter le glorieux drapeau chez les bourgeois ennemis, dans Angoulême épouvanté, comment me débarrasser de ce monsieur qui n'était ni jeune, ni beau, ni artiste, et qui s'obstinait à soupirer sur mes talons, à m'écrire des petits billets que je ne lisais pas, et à m'envoyer des bouquets dont je rafraichissais régulièrement le nez du brave savetier notre concierge, enluminé par cinquante ans de gouttes matinales !

Quand je voyais arriver ce député avec son toupet prétentieux et ses airs importants, je frémissais d'horreur, il me semblait apercevoir la quintessence de cinq cents épiciers ! Et sa mine grave quand il parlait à Pétrus, et ses clignements d'œil grotesques de mon côté, et ses déclarations pâteuses ! Ça ne pouvait pas durer ! Un jour il alla trop loin. Sachant que Pétrus devait s'absenter pour aller entendre chez Victor Hugo la lecture d'un drame nouveau, il m'envoya un joli chapeau et me pria de le recevoir le soir dans l'atelier de Pétrus.

Je montrai la lettre à Pétrus qui bondit furieux. Ah ! misérable bourgeois, double notaire, triple épicier, tu oses t'attaquer aux arts, à l'artiste sacré ! Par notre bonne dague de Tolède, tu en garderas éternellement remembrance et repentir !



Le bourgeois du temps [illegible]

Sur mes instances, Pétrus consentit cependant à ne point faire tourner les choses au tragique, il ne pourfendrait pas le député, il s'en vengerait par le rire. Immédiatement quelques amis furent convoqués, tous peintres, poètes ou étudiants, et l'on prépara une petite mise en scène. Je m'habillai coquettement, je mis le chapeau envoyé par mon soupirant, je plaçai sur mon cœur des fleurs de son bouquet et j'attendis en répétant sur ma chaise les petites mines confuses et embarrassées avec lesquelles je devais recevoir le rubicond roquentin. Pétrus et ses amis s'étaient dissimulés derrière des chevalets ou sous des draperies dans les coins sombres ; une petite lampe éclairait à peine le grand atelier, un simple lumignon que le député devrait prendre en entrant pour l'étoile du berger.

A l'heure indiquée par sa lettre, un petit coup frappé à la porte annonça l'arrivée du grotesque chevalier. Je me levai et j'allai ouvrir doucement. C'était lui, beau comme un astre, le toupet [illegible] une fleur à la boutonnière et un gros bouquet à la main. Je ne dis pas un mot pour ne pas lui éclater de rire à la figure, mais j'eus la force de minauder, de pousser de grands soupirs en plaçant ma main sur mon cœur comme pour en comprimer les battements.

— Bel ange ! bel ange ! dit le député en essayant de prendre ma main pour la porter à ses lèvres.

Je m'assis devant la lampe sur le divan. Il se laissa tomber lourdement à côté de moi. Gros éléphant, va !

— Bel ange ! bel ange ! répéta-t-il... il est parti !

— Oui, soupirai-je tout bas.

— Chez ce poète, entendre la lecture de cette horreur ?

— Oui...

— Bel ange ! bel ange !

Il ne trouvait rien autre chose à dire, l'éloquence ne l'étouffait pas, il lui fallait sans doute la Chambre ou les réunions d'actionnaires, mais il couvrait ma main de baisers. Cela ne faisait pas l'affaire de Pétrus qui avait espéré s'amuser aux discours préliminaires du monsieur, aussi avança-t-il le moment de son intervention.

Tout à coup, le député répétant encore son « bel ange ! bel ange ! » un jet de flamme brilla, une douzaine de fusées, sifflant à travers l'atelier, éclatèrent à la fois ; en même temps des roulements de tambour, des sonneries de cors de chasse, des coquericos de coqs enroués et des beuglements musicaux sortirent de tous les coins, et Pétrus se montra avec sa demi-douzaine d'amis.

Pétrus pour la circonstance s'était coiffé d'un casque du moyen âge et brandissait une farouche colichemarde.

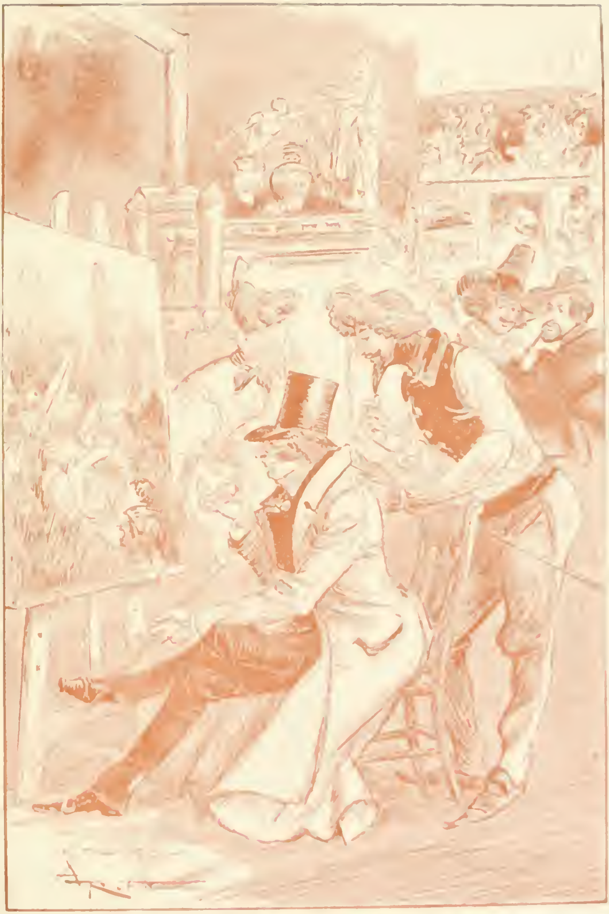
— Ha ! ha ! ha ! clama-t-il pendant que ses amis reprenaient leurs musique.

Mais le député renversé sur le divan semblait à moitié mort de peur, on n'avait pas le temps de s'amuser avec cet homme, il menaçait de s'évanouir pour tout de bon.

— Tête bleue ! Ventrebœuf ! Cornes du diable ! Par la belle-mère de messire Belzébuth ! s'écria Pétrus cherchant des jurons terribles, il me semble, beau seigneur, que vous manquez notablement de ce que j'appellerai le vrai courage civil... Notre sire le roy est bien loti s'il n'a dans ses conseils que des cadets de votre trempe !... faites donc tête, cornebœuf ! faites donc tête !

— Je vais vous expliquer... gémit le député, je vais vous expliquer... ne faites pas de scandale, c'est un quiproquo...

Le tambour battait toujours, les cors sonnaient et les instruments bizarres, les vieux serpents de paroisse beuglaient à réveiller tout le quartier.

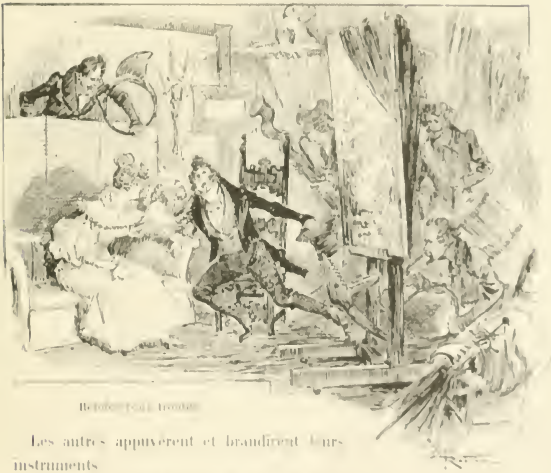


L'ATELIER DE [illegible]

Le député ne trouvait pas plus facilement ses mots pour les explications que pour ses déclarations. Il regardait la porte et cherchait le moyen de s'esquiver.

Petrus eut une idée.

— Très flattés de votre gracieuse visite, illustre seigneur, ineffable et sérénissime belître, nous voulons vous rendre politesse pour politesse : nous allons vous reconduire en grande cérémonie chez madame votre épouse... à seule fin qu'elle n'en ignore ! déclara-t-il.



Il jouait pour trouver.

Les autres appuyèrent et brandirent leurs instruments.

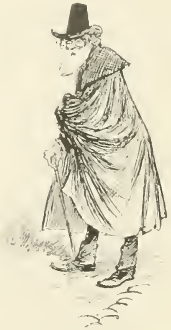
— Vive le député ! vive le gouvernement !

Cinq minutes après tous étaient dans la rue. Petrus tenait le député par le bras, ses amis suivaient en cornant effroyablement, au grand ébahissement des voisins. Le député ne demeurait pas loin ; les fanfares avaient attiré le concierge et sa famille devant la porte ; le troupeau n'eut qu'à prendre l'escalier. Sur le palier du premier étage, après avoir sonné, toute la bande s'arrêta pour une dernière aubade. Toutes les portes s'ouvraient dans la maison mise sens dessus dessous par cette musique effroyable : seule la porte du député restait fermée ; enfin elle s'ouvrit... Des domestiques, la femme du député et un monsieur parurent, la mine effarée...

Le monsieur, c'était Guindoulas le romancier, notre ancien ami.

Petrus le regarda un instant. Tout à coup il comprit, il éclata de rire et dégringola l'escalier avec sa bande.

Pauvre député ! nous étions vengés d'avance. Guindoulas étudiait les femmes du monde chez lui !



Petrus Ringard.

[illegible]

## VI

## PRINCESSE !

« — Ton secret est un de ces poisons, Buridan... Il y a dans cette prison un anneau de fer pareil à celui-ci, des murs aussi sourds et aussi épais que ceux-ci, des murs qui étouffent les cris, étranglent les sanglots, absorbent l'agonie...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

> « ... Il vaudrait mieux pour vous aller, aux [illegible],
> Arracher leurs petits [illegible] !
> Savez-vous ce que c'est que cela ?... »

C'est moi qui dis cela. C'est moi qui fais Marguerite de Bourgogne dans la Tour de Nesle et doña Sol dans Hernani, non pas à Paris, mais à Bruxelles, où j'ai trouvé un engagement pour jouer les premiers rôles quand je me suis brouillée avec Petrus, car, moins de quatre ou cinq mois après l'affaire du député d'[illegible], nous eûmes encore quelques petites querelles à la suite desquelles nous prîmes notre vol, moi pour Bruxelles, lui pour l'Italie, à pied avec un [illegible] de 1,500 francs à eux deux — de quoi vivre un an dans la patrie du Tasse et du macaroni.

Quel succès à Bruxelles ! Ne regretterai-je pas ces applaudissements d'un public idolâtre lorsque je serai grande-duchesse, ne regretterai-je pas, quand la froide étiquette des cours pèsera sur moi, ma belle liberté, au doux temps de ma jeunesse !

Un jeune prince allemand, le grand-duc de S..., qui s'ennuyait en son grand-duché, faisait son tour d'Europe ; il passa par Bruxelles, me vit dans doña Sol et dans Marguerite. Le premier soir il me fit complimenter par un chambellan, le second soir il vint lui-même m'apporter le témoignage de son admiration, le troisième soir...

Le troisième soir il se roulait à mes genoux, me déclarait son amour tantôt en français, tantôt en allemand, avec des soupirs, des sanglots et des rires... Il était à la fois gai, élégiaque, passionné, larmoyant, naïf, malin, rêveur... Il arrosait mes mains de larmes, il menaçait de mettre le feu au théâtre pour m'enlever, il me faisait des vers allemands très tendres à ce qu'il paraît, mais qui pour mon oreille en disaient tout autant que :

« Ouachte ouachte ouachte ouachte... »

ou des vers français un peu irréguliers mais bien tendres aussi :

« L'amour tout plein mon cœur, chérie, douce petite colombe. »

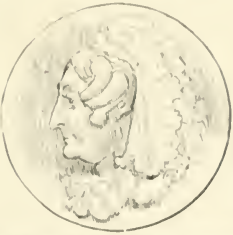
J'arrive à la fin de ma confession, je n'ai plus rien à me reprocher, pas ça !... Malgré ses transports, malgré ses vers français et allemands, je tins rigueur au grand-duc. Le ciel récompense toujours la vertu, je le vois bien, car l'amour du grand-duc a grandi et s'est purifié à ce point, que rompant avec toutes les traditions de son antique race et avec les vains préjugés de sa caste, il m'a demandé ma main, — pour de bon. Après avoir essayé, avec une magnanimité dont le ciel me tiendra compte, de le détourner de cette idée qui pouvait lui susciter des embarras dans son grand-duché ainsi que dans sa famille, j'ai fini par me laisser toucher. Je vais être grande-duchesse. On nous marie dans deux semaines. J'écris cette confession dans le petit château de Z..., que Frantz Karl m'a donné en y joignant, par une attention délicate, le titre de baronne, qui me va bien... en attendant. J'ai avoué toutes mes fautes avec une parfaite contrition et une résolution très ferme de ne jamais retomber dans ces abimes où le péché se dissimule sous des buissons de fleurs embaumées.

Toutes ces pâquerettes, toutes ces roses, toutes ces branches de lilas qu'il me semble voir quand je jette un regard en arrière, ce sont, malgré leurs grâces et leurs parfums, autant de péchés dont je dois me repentir, dont je dois demander pardon au ciel, avec une contrition aussi parfaite que possible, et enfin — ce qui me sera peut-être la plus dure pénitence — que je devrai oublier, oublier à jamais ! »

Palmyre Chastelus, baronne de Z...

⁂

La confession qu'on vient de lire a été trouvée dans les papiers de M. Pierre Ringard, un vieux peintre qui donnait des leçons de dessin dans quelques pensionnats de jeunes demoiselles, décédé vers 1879, en laissant M. Ponto, son arrière-cousin, pour unique héritier de tous ses biens, lesquels consistaient surtout en vieilles toiles empilées dans son petit atelier.



Son Altesse Sérénissime Palmyre, grande-duchesse de S...

Petrus Ringard avait-il donc abusé de la confiance de Mlle Palmyre Chastelus et gardé sa confession ? Cela semble très probable. A ce manuscrit étaient joints : 1° un petit portrait sur acier extrait de l'*Almanach de Gotha* de 1869 représentant S. A. S. *Palmyra grosse Herzogin von* S..., une vieille dame à figure majestueuse ; 2° une lettre ainsi conçue :

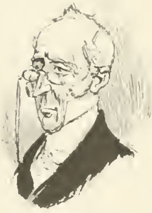
... 1875

« Monsieur,

« Un hasard a fait prononcer aujourd'hui votre nom devant moi et ce nom a rappelé soudain toute sa jeunesse au vieillard morose et grognon que je suis.

« Êtes-vous le fils, le parent ou simplement l'homonyme de Petrus Ringard, peintre romantique des environs de 1830, cette belle, heureuse et lumineuse époque qui, dans notre triste et orageux XIX<sup></sup>e siècle, fait l'effet d'un superbe coup de soleil ? Êtes-vous Petrus lui-même ? Sorti de la lutte, disparu complètement depuis vingt-cinq ou trente ans, je le croyais mort, comme lui-même a pu me croire enterré depuis plus longtemps encore. Si vous êtes Petrus Ringard, si tu es Petrus, mon vieil ami, permets qu'après quarante années je te serre la main aussi vigoureusement que je pourrai.

« Je suis l'ex-poète *Marcus Marcassus l'Agreste*, actuellement M. Marc Cussemard, ancien préfet de Tarn-et-Garonne et conseiller d'Etat en retraite !!! O Pétrus, qui l'eût dit, au temps où je rimais des vers flamboyants d'inouïsme et des drames horrifiques, au temps où tu dessinais les costumes de *La fille de l'alchimiste*, une pièce écrite ou plutôt rugie en collaboration avec ce pauvre Guindonlas ! Qui l'eût cru !... J'ai mal tourné, j'ai abandonné la poésie pour l'administration et la politique, j'ai fait ce qu'on appelle un beau mariage, je suis devenu riche... et je crois, Dieu me damne (pardonne ce juron à l'ancien romantique), que je le regrette, car je suis aujourd'hui veuf, sans enfants, après trente-cinq ans d'une union sans orages, mais criblée de giboulées, et j'ai collectionné un tas de maladies désagréables dont je t'épargnerai le catalogue.



Marcus Marcassus.

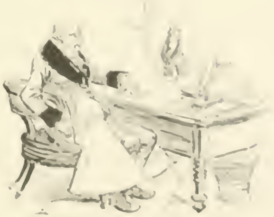
Je viens réclamer de ta vieille amitié un immense service. En ta qualité de peintre tu dois avoir conservé dans tes cartons d'études quelque portrait de Palmyre Chastelus... Permets-moi de prononcer ce nom, après tant d'années la jalousie serait ridicule, tu l'as aimée, mais je l'ai aimée aussi. Admettons, si tu veux, qu'il y avait deux Palmyres et que nous conservons chacun le souvenir d'une Palmyre différente. C'est le meilleur souvenir de ma vie ; si tu m'envoies ce portrait que je te demande, un crayonnage quelconque, les derniers jours qui me restent à vivre en seront embellis, j'oublierai que j'ai gouverné un département, que j'ai été conseiller d'Etat, je supprimerai quarante ans de ma vie, M. Marc Cussemard disparaîtra, et le poète Marcus Marcassus l'Agreste achèvera tranquillement de vivre avec le portrait de Palmyre sous les yeux et le souvenir de l'ami Petrus dans le cœur.

— J'attends.

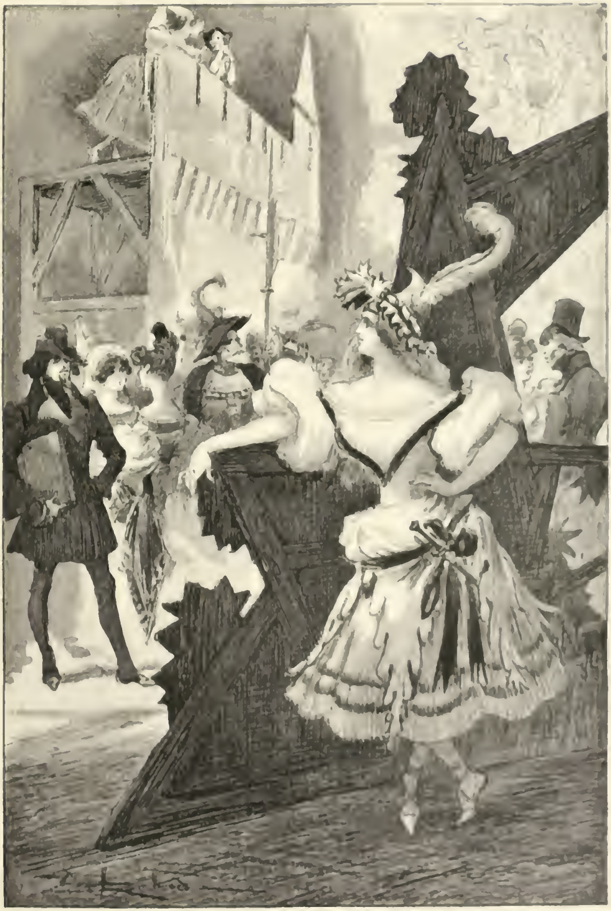
(Marius [illegible])

« Et j'oubliais de te parler de Guindoulas, notre ancien compagnon ! Sais-tu ce qu'est devenu le farouche romantique Yvonnic Guindoulas ? Tout simplement M. Alfred Bozuin, grand tartufier politique et rédacteur en chef du ***, journal ultra-bourgeois ! N'abuse pas de nos confidences pour le tourmenter : songe quelle pluie d'épigrammes dans la presse si l'on venait retrouver le romantique Jeune-France sous la vénérable perruque politique, sous l'économiste distingué ! Au temps où j'administrais le Tarn-et-Garonne, le *** m'avait pris à partie ; j'ai menacé son rédacteur en chef de tout dire. Guindoulas épouvanté fit volte-face immédiatement et les louanges qui accueillirent à partir de ce moment mes actes ne furent pas pour peu de chose dans mon entrée au conseil d'État.

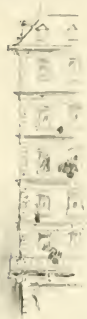
« Envoie-moi le portrait de Palmyre, et si tu es en veine de bonté, donnes-en un aussi à Yvonnic Guindoulas. »



M. Alfred Bozuin.

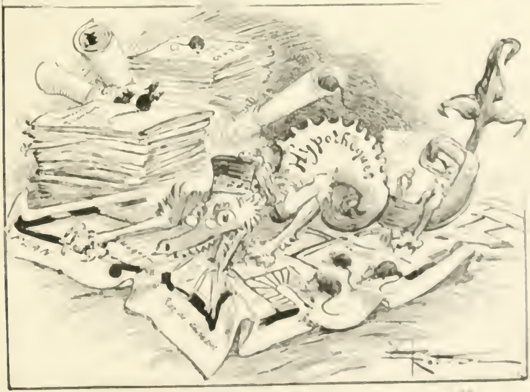


[illegible]



# LES MEMOIRES D'UNE MAISON

De toute la fortune que devait me léguer et que m'a léguée le vénérable cousin Ponto, la pièce principale, le gros morceau, était une maison de rapport à Paris — bien placée, je vous prie de le croire, car elle élevait ses cinq étages au-dessus de l'entresol, sans compter les mansardes, — dans le plus bel empla-



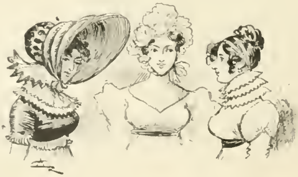
cement du boulevard du Temple, en encoignure sur une large rue, en plein cœur du Paris vivant de 1840.

Hélas! Hélas! Le digne parent que pendant toute sa vie je considérai d'avance comme un bienfaiteur, l'austère cousin Ponto avait des vices cachés, il spéculait, il jouait à la Bourse, il entretenait sur ses vieux jours des agents de change et des coulissiers. O mon cousin! que ne vous ai-je fait de la morale quand il en était temps encore, que n'ai-je connu vos débordements financiers pour vous en faire rougir!

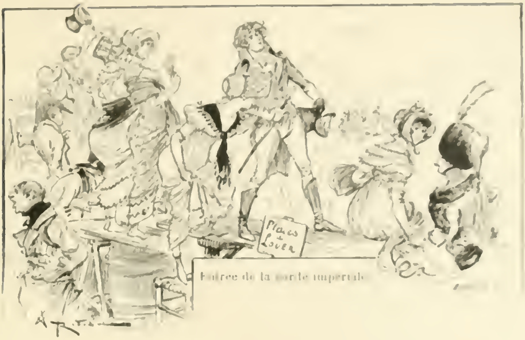
Lorsque j'ai recueilli la succession du vénérable cousin, il ne restait guère de la superbe maison en si bel emplacement qu'un carton plein de vaines paperasses! Mémoires d'entrepreneurs, — ces apothicaires des immeubles, — factures, avis ou quittances de monsieur le percepteur des contributions, réclamations, lettres de portiers, de locataires de toute catégorie, etc., etc. On devine avec quelle mélancolie je jetai tout cela au feu et regardai mon héritage se dissoudre en légère fumée!

Cependant, sur toutes ces paperasses que je faisais flamber assez tristement, en marge de ces factures ou de ces lettres, la main du vénérable cousin Ponto avait çà et là griffonné quelques notes ou réflexions qu'au fur et à mesure je pris la peine de transcrire et qui, réunies, me semblèrent former à peu près quelque chose comme les *Mémoires* d'une maison parisienne.

J'aimerais mieux certainement les cinq cent mille francs qu'à l'heure actuelle l'immeuble doit valoir, c'est-à-dire trente mille francs de choses délicieusement superflues à m'offrir bon an mal an, mais le sage doit se moquer de ce qu'il n'a pas.



M^{lles} Liberté, Égalité, Fraternité.



Entrée de la garde impériale

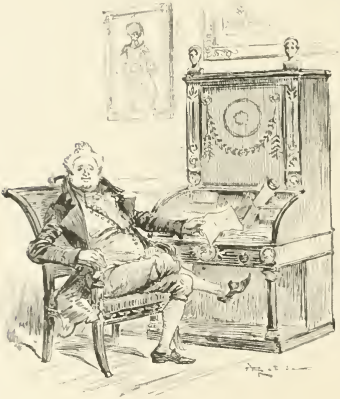
# I

## BEAUX JOURS ET DATES LUGUBRES

La nuit des temps pour ma maison, c'est la fin du siècle dernier. Je sais seulement que le citoyen Arsène Ponto, mon père, avait acheté le terrain moyennant une forte somme, — en assignats. Par suite d'heureuses spéculations, il se trouvait alors archi-millionnaire en petits papiers ; c'était un homme sage et prévoyant, pour être certain d'avoir du pain sur ses vieux jours, il a très bien placé ses millions en papier. Ce citoyen Arsène Ponto, dit *Arsenic Mort-aux-Rats*, suivant un calembour du joyeux Fouquier-Tinville, était un malin. En 93, il réussit à se tirer d'affaire sans accident et pourtant il vivait au milieu de la fournaise, il était l'ami de Danton, l'ami de Robespierre (brrr !) il connaissait le doux Marat, l'ami du peuple, et Fouquier-Tinville dînait chez lui tous les décadis. Il conserva sa tête et ne coupa celle de personne, toutes ses marques de civisme consistèrent à donner à la patrie, de 92 à 96, trois filles qu'il baptisa : Liberté, Égalité, Fraternité.

Il m'avoua plus tard qu'à la quatrième offrande à la patrie, il fut très embarrassé, car enfin, si c'était encore une fille, comme la citoyenne Ponto semblait en avoir pris l'habitude, quel nom donner à l'enfant ? Il ne restait plus que *ou la mort* pour compléter la devise républicaine. Heureusement ce fut un garçon, ce fut moi. Mon père jouit du choix pour les noms, il m'en donna généreusement quatre : Julius, Brutus, Cassius, Gracchus, que vers 1802 il transforma en Jean-Baptiste, Casimir, Gabriel, de même que ma sœur *Liberté* devint Louise, ma sœur *Egalité*, Eugénie, et *Fraternité*, Félicité.

Le chaud patriote qui donnait à ses enfants des noms aussi républicains ne pouvait être qu'un pur, son civisme ne fut jamais mis en doute, et tout doucement mon père gagna au complet des temps plus tranquilles. En 96 ou 97, il eut l'idée de bâtir sur son terrain et s'occupa des plans avec un architecte élève de Percier. Grave affaire. La discussion des plans et devis dura deux ans. Mon père voulait d'abord quelque chose de romain, mais il réfléchit et s'enflamma ensuite pour la Grèce, mère des beaux-arts, la Grèce qui avait Sparte mais qui brillait avec Athènes ! Au cours de la discussion, mon père changea encore d'idée et voulut définitivement au lieu de la maison à péristyle athénien, une maison de rapport étrusque. On commençait les fondations quand, aux premières victoires de Bonaparte en Egypte, l'enthousiasme de mon père changeant encore une fois d'objet devint tout égyptien.



M. Arsène Ponto.

Sésostris, Cléopâtre, les Mamelucks, le Caire, les Pyramides, les quarante siècles contemplant les demi-brigades de Bonaparte, comment faire entrer tout cela dans l'architecture d'une maison ? Il le fallait pourtant.

L'architecte reprit ses plans. Mon père voulait lutter avec le passage du Caire alors en construction et faire quelque chose de mieux. Après six mois d'interruption les maçons se remirent au travail, un rez-de-chaussée égyptien sortait de terre, on allait passer aux étages supérieurs, ouvrant entre de hauts pilastres couverts d'hiéroglyphes, surmontés en guise de chapiteaux de têtes de dieux et de déesses, lorsque les revers survinrent. Plus d'Égypte. Dans sa tristesse patriotique, mon père décida l'abandon du style égyptien. Le rez-de-chaussée resta comme il était, avec une porte flanquée de gaines de momies, mais les étages supérieurs furent simplement parisiens.

[illegible]

Dès que les plâtres furent secs, les premiers locataires arrivèrent. Un café s'installa au rez-de-chaussée. Il s'intitula naturellement *Café Égyptien* et par sa décoration intérieure s'efforça de donner à ses habitués l'idée qu'ils prenaient des bavaroises ou des punchs dans la chambre sépulcrale d'un Chéops quelconque. Que de fois, petit garçon, amené par mon papa, j'ai passé, avec une certaine frayeur qui n'excluait pas l'admiration, la revue des têtes de sphinx, d'oiseaux ou de chiens, et des fleurs de lotus, des signes mystérieux peints sur les lambris du *Café Égyptien*.

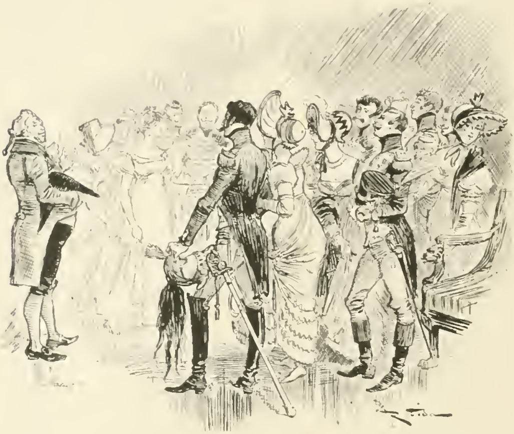
Ce fut d'une fenêtre de l'entresol du *Café Égyptien* que j'assistai avec mes parents et mes sœurs à l'entrée solennelle de la Garde impériale au retour de la campagne de Prusse. Je vois encore s'agiter les bonnets à poil, briller les casques, les cuirasses et les sabres, se balancer les hauts plumets multicolores semblables à un champ de fleurs énormes agitées par le vent. Quels transports! Quels cris de: « Vive l'empereur! Vive l'armée! Vive la garde! » Mon père, l'ex-citoyen *Arsène Mort-aux-Rois*, homme d'enthousiasme avant tout, attrapa une telle extinction de voix qu'il fut pendant quinze jours obligé de ne converser qu'au moyen d'une ardoise.

[illegible]

1809. — Notre premier portier vient de passer de vie à trépas. C'était un ancien clubiste de 93, un franc sans-culotte celui-là, une ancienne influence de quartier. Bien que le règne des robespierristes fût passé, mon père le craignait encore un peu. C'était surtout un fainéant qui s'était imposé à mon père en souvenir de leurs anciennes relations au doux temps de la Terreur. Il tenait horriblement la maison en dépit des réclamations des locataires. Mon père pouvait-il faire des observations à un homme avec qui maintes fois il avait dîné chez Fouquier-Tinville?

— Est-ce que tu me prends pour ton officieux, citoyen Arsenic ? dit le portier en revenant à l'ancien tutoiement, une fois que mon père essayait timidement de lui insinuer que l'escalier de sa propriété demandait à être balayé de temps en temps.

Le citoyen Arsenic se le tint pour dit. J'ai assisté plusieurs fois à de curieux dialogues entre mon père et lui; quand l'ex-sans-culotte, qui aimait à bougonner politique, pouvait l'attrapper dans sa loge, il le tenait par un bouton et ne le lâchait qu'après avoir dégoisé ses idées sur les affaires publiques, assaisonnees de regrets pour la belle époque robespierriste. Mon père n'osait trop le heurter et cherchait à s'en aller. Et le portier, repris par les souvenirs, tutoyait son propriétaire qui lui disait timidement *vous.*



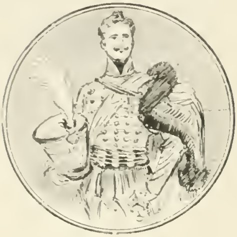
Brillants mariages.

Le successeur de notre terroriste est un vieux soldat réformé, *quinze ans de service, trente campagnes et suffisamment de blessures, rhumatismes et douleurs.* Il est cordonnier, le brave homme, et fabrique de ses grosses mains lourdes de tout petits souliers pour dames. Il a de longues moustaches, une queue et un énorme bonnet de poil. Ce n'est plus comme l'ex-clubiste, quand mon père arrive, notre nouveau portier se met presque au port d'armes, et porte la main à son bonnet de police, de même pour maman ou pour les dames qui l'honorent de leur confiance. Il n'a qu'un défaut : il est joueur, mais il n'y a pas à craindre qu'il mange son argent dans les tripots ou à la loterie, il ne joue qu'avec sa femme, le soir après le travail, et seulement à la drogue, pour ne pas mettre d'argent au jeu. Il faut voir les deux époux droguant avec entrain, chacun avec un plus ou moins grand nombre de [illegible] enfourchées sur le nez.

1810. — Ma sœur Liberté-Louise se marie. Elle épouse un officier d'ordonnance du maréchal Davoust, décoré par la main de l'empereur sur le champ de bataille de Wagram. Il a vu Louise au bal donné par la municipalité en l'honneur de nos victoires et il en est tombé éperdument amoureux. — Il était superbe, étincelant : il faisait, je m'en souviens, mon admiration de jeune homme de treize ans et je l'adorais tout comme ma sœur Louise, qui n'en dormait plus ; quand il venait nous voir, je tournais autour de lui sans me lasser pour le contempler sur toutes ses faces, pour admirer ses chamarrures, son sabre et sa sabretache. — Le mariage de Louise est à peine décidé que la main de ma sœur Égalité-Eugénie est aussi demandée par un ami de mon futur beau-frère, officier aussi, bel homme aussi et brillant cavalier, M. de [illegible], lieutenant-colonel à vingt-neuf ans. On décide que les deux mariages se feront en même temps. Comme ma sœur Fraternité-Émilie, qui n'a que quinze ans, soupire en regardant ses futurs beaux-frères, ceux-ci lui ont promis en riant de lui rapporter un mari d'Espagne où ils vont partir aussitôt après leur mariage.

A l'occasion de ce double mariage, nous allons habiter le grand appartement du premier étage de notre maison. Mes parents donnent quelques soirées. Toute la maison est sens dessus dessous. Je suis aux anges, mes deux beaux-frères ont amené des échantillons de toute l'armée, des officiers de toutes armes et de tous grades, depuis des lieutenants jusqu'à des généraux. Une fois même, à la soirée de contrat, nous avons eu un maréchal, Davoust, duc d'Auerstaedt ! Un demi-dieu ! un lieutenant de Jupiter tonnant, canonnant et mitraillant ! Il faut savoir quelle quantité de poudre, de boulets et de balles ce mot maréchal représentait en ce temps-là et de quelle splendide auréole de flammes il était entouré.

Je m'attendais, je crois, à voir le maréchal duc d'Auerstadt pénétrer à cheval dans notre appartement, à la tête d'un escadron de cuirassiers; mais pas du tout, il entra dans le salon comme tous les autres, en simple mortel, à pied sans même la moindre batterie d'artillerie à sa suite.



Le mari de Louise.

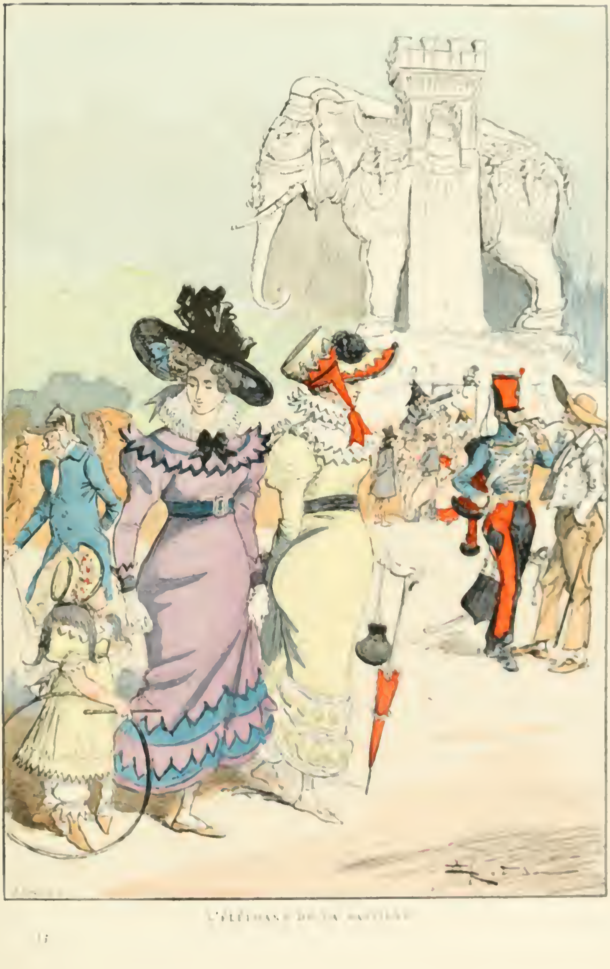
La double noce se fit au célèbre *Rocher-de-Cancale*, rue Mandar. Ce fut magnifique! Que d'officiers, que de plumets, que de sabres! Pour festoyer dignement tous ces militaires, mon père avait bien fait les choses. J'ai bu beaucoup de champagne avec mes beaux-frères. Je voulais m'engager. Toute la noce porta des toasts au bonheur des jeunes ménages, à la beauté des épouses, aux succès, à la gloire des époux, à l'espérance! Quelle ivresse!

Huit jours après, chacun avait le cœur gros à la maison; mes beaux-frères partaient pour l'Espagne; leurs congés étant expirés, ils allaient rejoindre, l'un, le général Suchet et l'autre son régiment à Tolède. Ils emmenaient mes sœurs. Mon père les conduisit avec moi jusqu'à Orléans, mais il fallut se séparer.

Par tous les dieux de l'Olympe! comme j'aurais voulu les suivre vers la gloire et les combats!

Nous avions dans un petit appartement au cinquième, M^lle^ Rose Cabry, une petite actrice de Montansier, gentille, tranquille, tout à fait convenable. Vrai, mon père disait que malgré sa profession dangereuse, il lui aurait donné sa voix pour un prix de vertu. Elle vivait là-haut avec sa maman et sa chatte Blanchette. La maman, une très grosse dame à l'air respectable, ne descendait que tous les deux ou trois jours pour les provisions et par prudence emportait dans ses courses sa chatte dans un panier bien fermé, ou donnait en garde au portier le panier et son contenu quand les courses étaient trop longues.

Comment cela s'est-il fait, je l'ignore! Toujours est-il que le lendemain du mariage de mes sœurs un général qui avait honoré la noce de sa présence et qui sans doute avait rencontré M^lle^ Rose dans la maison, enlevait la petite actrice. M^lle^ Cabry ne voulant pas se séparer de sa maman.

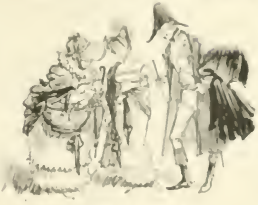


L'ÉLÉPHANT DE LA BASTILLE

il enlevait la grosse dame et la grosse dame ne voulant pas davantage quitter Blanchette, il enlevait Blanchette ! Ces militaires ont toutes les bravoures. Quelques jours après le général emmenait en Espagne, attachés à son état-major, Mlle Rose Cabry, la grosse dame sa maman et Blanchette dans son panier.

1811. — Premières tristesses de la maison : une lettre d'Espagne ! C'est de ma sœur Liberté. Quelle catastrophe ! Ma mère malade, alitée depuis le départ de ses deux aînées, faillit en mourir sur le coup. En arrivant en Espagne, la guerre avait tout de suite séparé les époux, mon beau-frère avait dû rejoindre l'état-major du général Suchet au siège de Tortose, laissant sa femme à Tolède avec Eugénie ; après Tortose, il allait au siège de Tarragone, ensuite à celui de Sagonte et dans la tranchée devant Sagonte un boulet espagnol venait de le couper en deux !

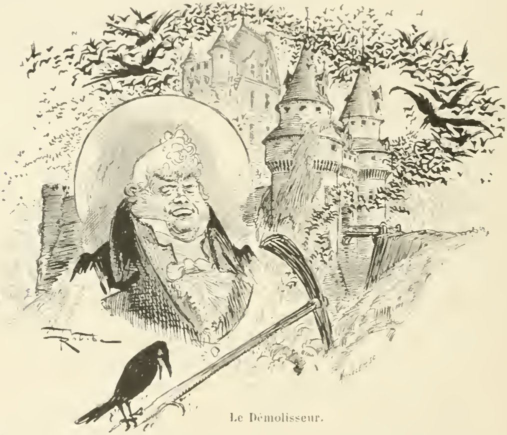
Et quand la nouvelle était tombée sur ma pauvre sœur folle de douleur, à Tolède, chez Eugénie, celle-ci se trouvait aussi dans les plus grandes inquiétudes. Elle était sans nouvelles de son mari, le colonel de Lozals, parti depuis six semaines avec une colonne à la poursuite des guerillas du Capucino, dans la Sierra Morena.



[illegible]

Dans quelles angoisses vécûmes-nous après cette lettre, dans l'attente d'une seconde qui nous dît ce que Louise allait faire et qui nous rassurerait sur Eugénie ! Hélas ! Je me rappellerai l'arrivée de cette seconde lettre, je verrai toujours le vieux soldat notre portier, son bonnet de police à la main, nous remettant le fatal carré de papier chargé de timbres, de mentions et mon père, les mains tremblantes, s'efforçant de rompre le cachet sans pouvoir y parvenir.

Eugénie aussi était veuve ! Le détachement rentrait à Tolède éclopé, réduit de plus d'un tiers de son effectif laissé dans les rochers de la Sierra ; le colonel de Lozals avait été tué dans un pli de montagne en lançant ses hommes à la baïonnette sur les guérilleros embusqués ! Mes deux pauvres sœurs restaient veuves, à la fleur de l'âge, après quelques mois de mariage ! Le grand jour où tant de belles espérances et de promesses de bonheur avaient paru luire au-dessus de leurs têtes, la noce brillante et joyeuse, remontait à peine à six mois, et tout ce bonheur s'était écroulé, les époux vaillants et forts, pleins de vigueur et de santé, étaient couchés sanglants dans des coins inconnus de terre étrangère et les deux épouses revenaient enveloppées pour toute la vie de leurs voiles de deuil. Hélas, en ce temps-là, que de bonheurs ainsi fauchés chaque jour !



Le Démolisseur.

Mes sœurs sont revenues. Jours de tristesses et d'angoisses ! Tout ce que ma mère, touchée aussi par la mort, a pu faire, ç'a été de les attendre, de se cramponner à la vie jusqu'à leur retour. Elle les a vues, elle a pleuré avec elles, et à son tour elle est partie...

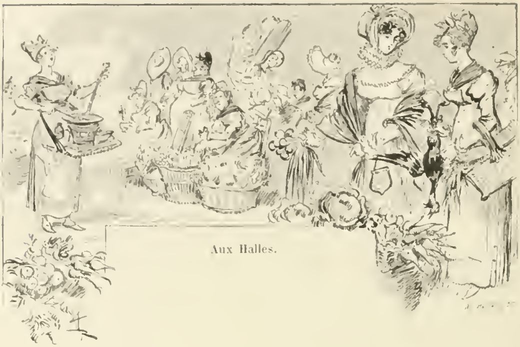
1812. — Par mesure d'économie, nous avons loué l'appartement du premier et transporté nos pénates au second. Mes sœurs ont repris leurs anciennes places à la maison, il n'y a rien de changé, si ce n'est, dans leurs chambres, des panoplies d'armes de toutes sortes, épées, sabres, pistolets ayant appartenu à leurs maris, et un berceau d'enfant dans la chambre d'Eugénie.

Il n'y a pas de berceau dans la chambre de Louise et c'est son désespoir et des larmes coulent de ses yeux quand elle voit sa sœur Eugénie donner le sein à une charmante petite fille, blonde comme son père et rose comme sa mère. Malheureuse Louise, rien ne lui restera de ses quelques mois de bonheur, nul autre souvenir qu'un pauvre petit portrait du commandant et ces sabres qu'il a maniés dans les batailles.

Le locataire de notre ancien appartement du premier est un gros négociant qui a fait fortune dans les biens nationaux en achetant pour les démolir les vieux châteaux, jadis vivants, fiers et glorieux, aujourd'hui grands cadavres de pierre abandonnés à la pioche. Je n'aime pas notre locataire, ce bonhomme grossier et brutal, et son argent me fait horreur. Il a exercé un métier de ravageur presque d'assassin. A vil prix, pour quelques centaines d'écus, il achetait une grande vieille demeure seigneuriale, se jetait dessus avec une rapacité de bandit, abattait les tours, rasait les bâtiments et transformait en carrière de pierres à bâtir ces donjons plantés sur les plaines qu'en d'autres temps ils avaient glorieusement défendues.

Ce démolisseur nous a confié qu'en maintes occasions la vente du seul plomb des toitures lui payait le prix de ses acquisitions. Tout le reste des matériaux et le terrain fournissaient le bénéfice.

1814. — Défilé de troupes. Ce n'est plus la garde impériale comme il y a six ans. Où sont-ils, les vieux grenadiers, où sont-ils, les beaux cuirassiers, les hussards, les dragons que nous vîmes passer sous nos fenêtres en 1808? Çà et là par l'Europe, sous des tertres gazonnés bossuant les plaines! Aujourd'hui, ce sont les Cosaques et les Prussiens qui défilent en colonnes joyeuses sur nos boulevards.



Aux Halles.

## II

## REPOS ET TRANQUILLITÉ

1815. — Mlle Rose Cabry vient de rentrer d'Espagne avec sa mère. Elles sont venues nous reprendre leur ancien logement. Et la chatte Blanchette ? Sur cette question qu'on lui pose, la maman lève les bras au ciel; l'infortunée Blanchette n'a même pas vu les Pyrénées ; avant la frontière, les ordonnances du général avaient volé le panier et fait un civet de la chatte. Ces dames ont raconté leurs aventures, leurs voyages à travers l'Espagne ; leurs campagnes, dois-je dire, à la suite des armées, tantôt poussant en avant et s'établissant avec le quartier général dans un palais de grande ville, ou suivant le général à quelque expédition, à quelque siège; logeant dans des couvents abandonnés, dans des bicoques plus ou moins délabrées, s'accommodant forcément de tout et chantant à l'état-major les refrains des Variétés, aussi bien sous les ombrages des patios mauresques qu'entre les quatre murs de quelque fonda dévastée, près des tranchées de siège, au bruit des canonnades. Elles ont vu le feu, assisté à des batailles, souffert de la faim, mangé du

L'Émigré.

cheval, couru des dangers et failli plus d'une fois être enlevée par les guérillas.

A vivre cette existence, la grosse maman a pris autrefois [illegible] et les façons d'un vieux troupier, elle jure en français, en espagnol et même en polonais ; elle a dû, dans la retraite, apprendre à monter à cheval et, trottant éperdument avec les convois, laisser secouer ses 160 livres pendant bien des étapes.

Nous avons pour locataire au-dessus de nous un vieil émigré rentré depuis quelques mois, après vingt-deux ans d'exil. Une ruine, un débris ! C'est un vieux, maigre et courbé, flottant dans un habit à grandes basques ; sa culotte nankin et ses bas tire-bouchonnent sur ses jambes étiques, il a un grand chapeau à cornes en bataille sur une perruque poudrée à longue queue. Le pauvre homme, revenu tout seul après avoir inhumé tous les siens là-bas, sous la terre d'exil, attend dans son petit appartement sa part de l'indemnité nationale. Après les premiers jours passés à courir Paris dans une sorte d'ivresse mélancolique, le vieil émigré a senti monter dans son âme et la submerger peu à peu des flots d'amertume. Quel changement en si peu de temps ! Quel bouleversement ! Ce pays est-il bien le sien ? De la société que cet homme du XVIIIe siècle a connue il ne reste rien ; les gens, les institutions, les mœurs, tout a disparu pour faire place à un monde nouveau qu'il regarde effaré et dépaysé.

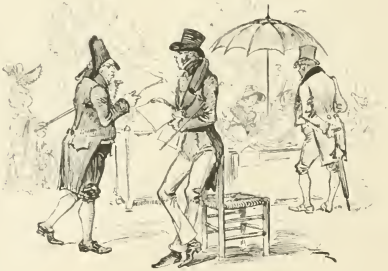
Dame du palais.

Et par un coup du hasard, comme le hasard en produit plus souvent qu'on ne pense, cet émigré qui végète misérablement [illegible] et vit aujourd'hui de ses derniers écus en attendant son indemnité, cet homme ne se doute pas qu'au-dessous de lui, dans le luxueux appartement du premier étage, l'épais bonhomme gonflé de richesse et de sotte fierté qu'il croise parfois dans l'escalier, doit une partie de sa fortune à la démolition de son château patrimonial. Il ne se doute pas que cet homme a brisé à coups de pioche l'écusson de sa famille, et renversé, pour en vendre les pierres, la demeure élevée par ses ancêtres.

1817. — Le *Café Égyptien* arrive à fin de [illegible]. Il était [illegible]

Le patron, fervent bonapartiste, n'avait plus pour clients que des officiers en demi-solde. Un magasin de denrées coloniales s'installe à sa place. Notre démolisseur du premier a été emporté par une attaque d'apoplexie, occasionnée non par une indigestion, mais par la fureur de n'avoir pu se faire admettre malgré de longues instances aux mardis dinatoires et chantants d'une Société de gastronomes émules de Grimod de la Reynière et du fameux *Jury dégustateur*.

Le vieil émigré vient enfin de toucher son indemnité, elle est moins forte qu'il ne le souhaitait, mais comme il est seul, sans famille, elle va lui permettre de vivre convenablement. Il a renoncé à l'idée de retourner dans sa province et de chercher la place de son château pour en réédifier au moins une tour; il reste à Paris, il prend l'appartement du démolisseur. Chassé-croisé.



Aux Tuileries.

La maison est très tranquille : l'émigré au premier, nous au second, et dans les étages supérieurs, rien que des employés de ministère logés ici pour être plus près de la campagne, des bosquets de Belleville et des champs de Ménilmontant. Nous avons un chef de bureau et un sous-chef, et quelques commis à 2.000 ou 1.800 francs. Quelques-uns de ces messieurs, tous très comme il faut, viennent le dimanche faire la partie de cartes avec mon père. Mes sœurs ont pris la direction de la maison ; après quelques années leur chagrin est devenu mélancolie résignée. Leurs six mois de mariage, la transplantation en Espagne à la suite des régiments impériaux, les terribles épreuves, tout cela leur fait l'effet d'un rêve. Mais les sabres accrochés dans leurs chambres, la présence d'une adorable petite fille blonde leur rappellent que tout est vrai, que tout a été vécu.

Ma sœur Eugénie a donné à sa fille le nom de Dolorès en souvenir des catastrophes d'Espagne. Dolorès de Nozals est bien le plus charmant petit diable que l'on puisse imaginer, vive, rieuse, toujours en courses et en jeux à travers l'appartement, faisant voltiger ses cheveux blonds dans des sauteries qui bousculent les meubles, elle est l'animation et la joie de la maison.

Qui croirait à voir le bon grand-papa faire danser la petite fille sur ses genoux que cet homme a connu Fouquier-Tinville et Robespierre aux mauvais jours de la Terreur ?

Chaque matin, pendant qu'Eugénie s'occupe de Dolorès, l'habille, la coiffe et lui donne une leçon de lecture très mouvementée qui commence dans une chambre et finit à l'autre bout de l'appartement, Louise, qui a pris la direction du ménage, s'en va aux Halles avec notre petite bonne faire les provisions de la journée.

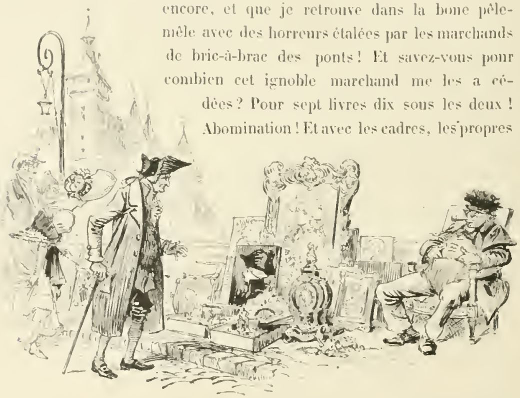
L'après-midi on sort. Mes sœurs promènent Dolorès sur le boulevard, à la place Royale ou, dans les grands jours, aux Tuileries. Mon père va lire les gazettes, le *Constitutionnel* surtout, car il est libéral, grand partisan de Decazes et chaud admirateur de Béranger. Il pousse quelquefois jusqu'aux Tuileries avec mes sœurs, mais s'éloigne avec horreur de la Terrasse du bord de l'eau, rendez-vous des ultras, des voltigeurs de Coblentz, abonnés du *Drapeau blanc* et de la *Quotidienne*.

1818. — Une nouvelle figure dans la maison. Nous avons comme locataire, tout en haut, un vieux monsieur toujours en habit d'une vieille coupe et en culotte courte. Je le prenais d'abord pour un émigré pauvre, mais il paraît que c'est un peintre jadis célèbre, aujourd'hui oublié et dédaigné ; il était à la mode à la fin du règne de Louis XV, ses scènes galantes et légères, ses fines estampes ravissaient le monde frivole du XVIIIe siècle, cette belle et légère société se retrouvait là-dedans comme dans un miroir. Il est bien question aujourd'hui de frivolité et de légèreté ! Ce pauvre monsieur est une épave du siècle dernier, il y a un air de désolation lamentable dans ses traits tirés, dans la grimace de sa lèvre, dans toute sa personne.

Ces jours-ci, il est rentré furieux avec deux petits cadres sous le bras et une vieille toile à la main. — Croiriez-vous, messieurs, nous dit-il en nous croisant dans l'escalier, croiriez-vous ? J'en étouffe, parole d'honneur ! Je les retrouve dans le bric-à-brac, sur le pavé du Pont-au-Change !

— Quoi donc, monsieur !

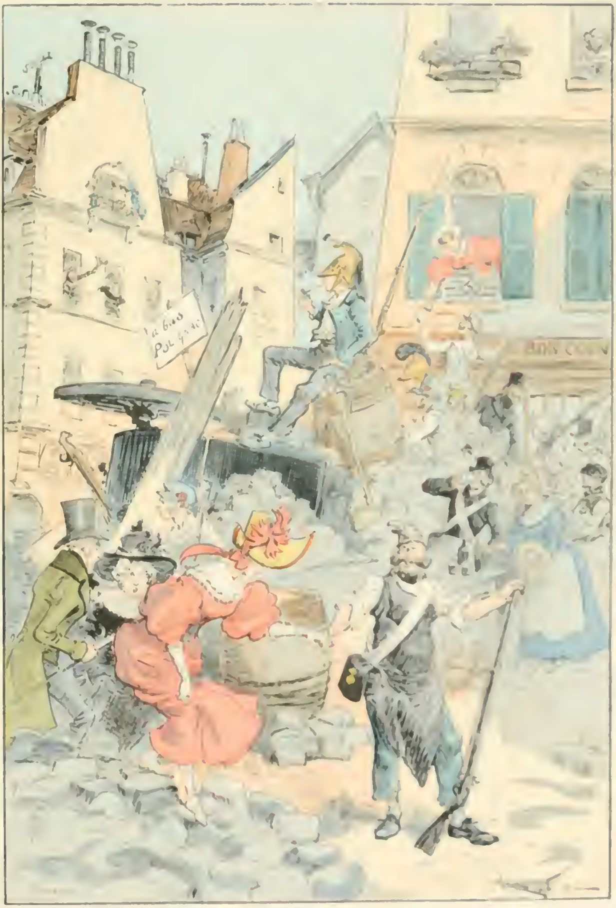
— Ceci, deux œuvres de moi, deux gouaches que je fis au bon temps de ma jeunesse, vers 1764, je crois, et que Mme de Pompadour me paya cent louis chacune !... Deux choses très remarquables, j'ose le penser encore, et que je retrouve dans la boue pêle-mêle avec des horreurs étalées par les marchands de bric-à-brac des ponts ! Et savez-vous pour combien cet ignoble marchand me les a cédées ? Pour sept livres dix sous les deux ! Abomination ! Et avec les cadres, les propres cadres exécutés pour Mme de Pompadour !... Ce qui peut me consoler, c'est que j'ai acquis du même revendeur pour onze livres cette toile de mon maître Boucher. Le grand Boucher ! onze livres ! Une toile couverte de boue, maculée, mais que je vais nettoyer avec respect... Onze livres ! Boucher ! Leur révolution, je l'avais prévue, je l'avais prédite dès les premiers tableaux de leur David ! Quel symptôme ! Et ils n'ont pas voulu me croire !



Dans le bric-à-brac.

De temps en temps le vieil artiste et l'émigré causent ensemble. Ils doivent gémir en duo ; l'émigré charge Voltaire de tous les excès de la Révolution, le vieux peintre n'accuse que David; pour lui, le serment des Horaces annonçait clairement la guillotine.

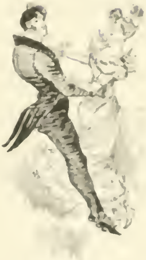
1824. — Ma sœur Félicité se marie, un fort joli mariage, mais amené si



[illegible]

drôlement ! Mon beau-frère, riche et joli garçon, est le fils d'un ancien conventionnel préfet de l'empire. En 93, mon père, le citoyen Arsène Mort-aux-Rois, a beaucoup connu certain député de Picardie, pur entre les purs, le farouche citoyen Mesnil, ultra-Dantoniste puis Robespierriste forcené jusqu'en Thermidor, devenu sous l'empire le baron Mesnil de la Hugnotière, très dévoué préfet de S. M. l'empereur et roi, l'un de ses meilleurs fournisseurs de conscrits-chair à canon.

C'est dans les quelques soirées où nous allons chaque hiver que nous avons connu le fils du baron de la Hugnotière, très séduisant valseur qui plut tout de suite à Félicité. Le jeune homme étant devenu notre ami après toute une saison de sauteries, nous ne fûmes pas étonnés de voir un jour M. de la Hugnotière chercher à faire la connaissance de mon père. C'était dans une soirée chez notre banquier, les deux pères présentés l'un à l'autre par le maître de la maison causaient pendant une valse.



[illegible]

— Voyons, il me semble... il me semble... nous devons nous être rencontrés jadis, à une triste époque..

— C'est possible ! En effet, votre figure ne m'est pas inconnue...

— Je crois vous avoir vu chez Fouquier-Tinville.

— Cet abominable Fouquier ! Il fallait bien faire preuve de civisme !

— Oui, dit mon père, il y avait là, dînant régulièrement tous les décadis, un citoyen Arsène...

— Une canaille ! il doit avoir été guillotiné avec les autres, dit le baron.

— Non, fit mon père.

— C'est dommage ! Avez-vous connu aussi, puisque vous fréquentiez Fouquier-Tinville, un nommé Mesnil, député à la Convention ?

— Parfaitement, un gredin ! répondit mon père, a-t-il été guillotiné ?

— C'est moi le gredin ! s'exclama le baron.

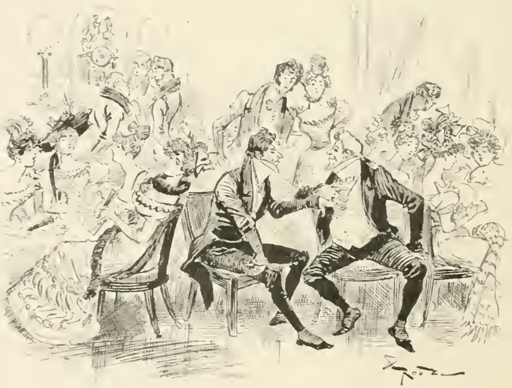
— Et moi, je suis le citoyen Arsène, la canaille !

— Bien, nous tenions autant l'un que l'autre à nos titres ! dit le baron, je vois que nous avons besoin de renouer connaissance pour nous apprécier mieux... j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille pour mon fils.

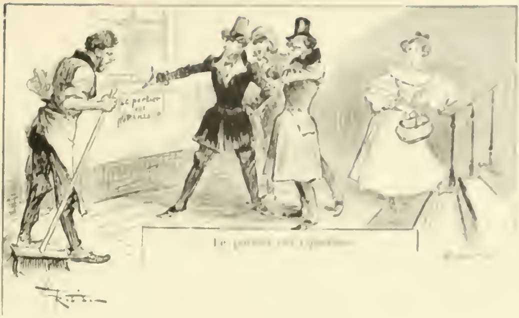
Les jeunes gens assistaient épouvantés à l'entretien ; à cette conclusion qu'ils n'attendaient plus, ils poussèrent un soupir de soulagement et Félicité se laissa tomber sur la banquette.

Et c'est ainsi qu'un mois après, une belle voiture blanche emmenait à l'église la petite baronne Mesnil de la Hugnotière.

1828. — Le temps passe. Pendant quelques années, la vie de la maison a continué sans changement. Mes sœurs ne se sont pas remariées. Comme il y a quinze ans, tous les matins, ma sœur Louise s'en va aux Halles, pendant que ma sœur Eugénie s'occupe du ménage, et l'après-midi est consacrée à la promenade. Dolorès est maintenant une belle jeune fille de seize ans que l'on nous demandera en mariage un de ces jours. Nous sommes redescendus au premier étage. Tout le monde vieillit, hélas ! Coup sur coup, de grands changements sont survenus, mon père, longtemps vert et solide, baisse bien depuis quelque temps. Le vieil émigré et le vieux peintre sont partis presque ensemble, puis le portier lui-même, le père Schmidt, l'ancien soldat.



— Et moi, je suis le citoyen Arsène, la canaille !

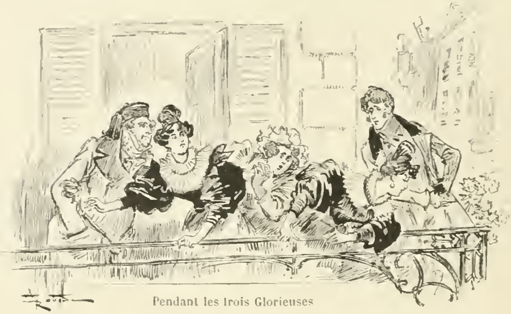


## III

## ÉPICIERS ET ROMANTIQUES

Juillet 1830. — Graves événements. Un orage parisien a emporté les Ordonnances, le ministère Polignac et la monarchie. La maison [illegible] a reçu le baptême du feu. Quelles journées et quelles nuits ! Le 28 au matin, le soleil éclaire sous nos fenêtres une barricade, élevée pendant la nuit. De notre balcon, nous en apercevons d'autres fermant les carrefours des rues avoisinantes et d'autres encore à perte de vue sur les boulevards. On a forcé les boutiques des armuriers, des fusils reluisent derrière ces tas de pavés que surmontent les trois couleurs ! Tous les défenseurs des barricades portent la cocarde proscrite depuis quinze ans et dans la foule apparaissent des uniformes de la garde nationale, licenciée depuis ses cris de *Vive la Charte* à la revue de 1827. Il fait chaud, des dames descendent des rafraîchissements aux défenseurs de nos libertés. Tout à coup la fusillade éclate du côté du Château-d'Eau. C'est une colonne de troupes en marche sur la Bastille. La garde royale ! Les femmes se sauvent, quelques-unes continuent à faire des cartouches. Dans les boutiques, au sommet des barricades, les hommes, le fusil à la main, attendent... Le canon gronde, les boulets écornent les forteresses parisiennes, font sauter les pavés, puis la charge retentit et la troupe paraît. De toutes les maisons on fait feu sur elle, un nuage de fumée enveloppe tout. Quand il se dissipe un peu, la barricade est déserte; il y a du sang sur les pavés. La troupe est de l'autre côté, aux prises avec la barricade suivante; une demi-heure après, le drapeau tricolore est relevé et la barricade réoccupée, derrière la troupe, tenue en échec place de la Bastille.

Notre maison est criblée de balles. Mes sœurs ayant déjà vu le feu en Espagne et ma nièce, en qualité de fille de militaire, n'ont pas eu trop peur. Mes sœurs acclamaient les trois couleurs, le drapeau de leurs maris et s'occupaient des blessés.



Pendant les trois Glorieuses

Coût des trois glorieuses pour la maison Ponto : quarante bouteilles de vin aux insurgés et 990 francs de réparations à la maison.

1831. — M. Goussard, l'épicier du rez-de-chaussée, commerçant notable est officier de grenadiers dans la garde nationale réorganisée et devenue le plus ferme appui de nos institutions. Il est superbe avec son ourson et martial! Sa femme dit qu'il fait honneur à la maison. Moi, je ne suis que simple voltigeur en raison de ma taille modeste et de mes goûts pacifiques.

1832. — Encore un artiste dans la maison, M. Pétrus Ringard qui a pris le logement et le petit atelier de M. A..., l'élève de Boucher. Je dois dire que tout le monde se plaint du voisinage. M. Morel, l'ancien chef de bureau, un locataire de trente ans, lève les bras en l'air quand on prononce le nom du peintre qui loge au-dessus de lui, et M. Goussard, l'épicier, déclare que M. Petrus Ringard déshonore une maison tranquille.

M. Pétrus Ringard est un romantique, il reçoit toutes sortes de monde, des romantiques comme lui (1) des deux sexes, m'a dit l'ancien chef de bureau, qui le distingue au bruit des pas sur le palier. — Et des créanciers! ajoute M. Goussard qui s'avance un peu en disant que M. Petrus reçoit des créanciers, car mon locataire ne les reçoit pas tout à fait : il les laisse carillonner à sa porte sans répondre ou leur donne audience sur son palier. Il doit avoir en ce moment des difficultés d'ordre financier, car ses amis ont un mot de passe pour se faire reconnaître.

— Suavité! Délice! crie le survenant dans la serrure.

— Qu'est-ce qui est suave? demande la voix de Petrus de l'autre côté de la porte.

— La potence!

— Pour qui?

— Pour ces idiots de bourgeois! clame le visiteur.

— Entre, tu es un frère! dit Petrus en ouvrant la porte.

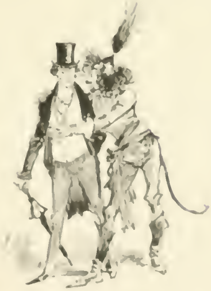
Mon portier, un honnête et paisible petit tailleur qui a remplacé le vieux soldat, a entendu une fois ce dialogue et il est descendu terrifié, pendant que Pétrus, penché sur la rampe, lui criait, avec un organe de mélodrame :

— Et pour les crétins d'épiciers et les estimables portiers!

Le portier tout ému vint me faire son rapport.

— Monsieur, il faut s'attendre à tout; c'est 93 qui va revenir!

1833. — Ces artistes! M. Petrus Ringard ne se gêne vraiment pas assez. Ce matin, le commissaire de police m'a envoyé chercher, un jeune homme, mis au poste à la descente de la Courtille pour ébats carnavalesques exagérés se réclamait de moi. Je n'ai pas de fils, ni de neveu, je ne connais pas de jeune homme qui ait de pareils droits sur moi. Enfin j'y vais. Le commissaire me parle sévèrement. — C'est honteux, vous devriez faire comprendre à ce monsieur qu'il y a des limites aux saturnales permises! Vous ne lui faites donc pas de morale? Tenez-le plus sévèrement, sapristi!



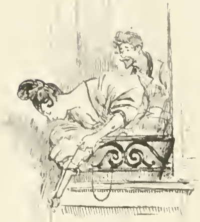
[illegible]

Je proteste, moi, je m'indigne, je n'ai pas de morale à faire à personne

Enfin on m'amène le délinquant et je reconnais, non sans difficulté, mon locataire Pétrus en sauvage, tatoué, emplumé et débraillé...

Nous avons dû revenir ensemble et pendant tout le trajet, cramponné à mon bras, le sauvage n'a pas cessé de me jurer une amitié éternelle.

— Je te ferai ton portrait, avec ta bonne, avec ton chien, en buste, en pied, à cheval, comme tu voudras !



Pétrus persécuté.

1833. — Le peintre Pétrus Ringard continue à faire des siennes. Un de ses créanciers s'est fâché et a obtenu contre lui un jugement de prise de corps. Pétrus est menacé de Clichy, mais il se moque des gardes du commerce comme des créanciers. Dans le jour il ne sort plus et n'ouvre à personne. Il a collé sur sa porte une pancarte portant cette inscription :

DOMICILE INVIOLABLE
DU CITOYEN PÉTRUS RINGARD, ARTISTE.
*fermé de 6 heures du matin à 8 heures du soir pour cause de créancier barbare.*

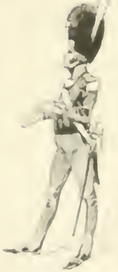
Avis. — M. Pétrus Ringard, homme du monde quand même, n'interrompt pas ses réceptions quotidiennes, il reçoit ses amis et amies de 8 h. 1 m. du soir à 5 h. 55 m. du matin.

Dans le jour on est prié de glisser les communications pressées ou les déclarations sous la porte.

Ce matin, comme je me mettais à ma fenêtre, un panier descendant des étages supérieurs par une ficelle m'a effleuré le bras ; un garçon marchand de vins attendait le panier en bas, il a mis dans le panier deux plats soigneusement couverts, un pain et deux bouteilles de vin. Le panier est remonté et en levant la tête, j'ai pu le voir arriver chez Pétrus Ringard ; un bras blanc et rond qui ne devait pas appartenir à Pétrus saisissait la ficelle ; c'est tout ce que j'ai vu avec quelques boucles blondes voltigeantes. M. Pétrus Ringard donnait à déjeuner. Maintenant, à toutes les heures de repas, en regardant vers ma fenêtre, je suis certain de voir le panier aux victuailles descendre et remonter ; cela n'est pas bien gênant, ce qui l'est davantage, ce sont les sorties nocturnes de Pétrus ou les visites également nocturnes de ses amis. La maison ne dort plus, le portier gémit, mais je ne puis me résoudre à donner congé à ce locataire bruyant, j'ai été jeune aussi... La guerre est tout à fait ouverte entre le peintre et le portier; un de ces matins, comme Pétrus rentrait un peu avant le lever du soleil, le portier l'a laissé frapper et carillonner dans l'espoir de voir tomber sur lui messieurs les recors. Ce portier est devenu la bête noire des amis de Pétrus; comme il a un écriteau à la porte de sa loge annonçant que :

LE PORTIER EST TAILLEUR

ces jeunes gens enlèvent l'écriteau, ajoutent quelques lettres et le remettent ainsi modifié : le portier est railleur, — bâilleur, — ripailleur, etc...



[illegible]

... Un oncle de Pétrus, curé dans une bonne ville de province, ayant appris que son neveu se trouvait ainsi exposé aux foudres de la loi, a fait payer le créancier de son neveu. Pétrus est furieux, on l'a entendu déclarer à ses amis que son oncle, puisqu'il voulait l'accabler de ses bienfaits, n'avait qu'à lui envoyer personnellement l'argent de sa dette, au moins ce bon argent eût été mieux employé.

1834. — *Carnaval.* Mon locataire Pétrus, pour célébrer [illegible], donne un bal masqué à ses amis. Les autres locataires s'étaient endormis sans défiance, lorsque vers onze heures les premiers invités du peintre ont paru dans l'escalier. Une violente dispute sur mon palier m'a fait sortir. C'était mon portier qui défendait l'escalier [illegible] contre deux jeunes personnes habillées en pierrettes, [illegible] par un monsieur déguisé en sauvage. Je refermai doucement ma porte pour n'avoir pas à intervenir, mais je restai à écouter.

Pour obtenir le passage, les deux pierrettes voulaient absolument embrasser le portier, qui reculait d'étage en étage pendant que le sauvage, formant l'arrière-garde, tenait en respect la portière elle-même armée d'un balai.

D'autres invités de Pétrus survenant, le portier dut regagner sa loge où il se barricada. Et jusqu'au matin la maison fut livrée aux pierrots, pierrettes, débardeurs, débardeuses, sauvages et sauvagesses. Dans le très petit appartement de Pétrus, ils étaient bien vingt-cinq, sur une têtes qui faisaient du bruit comme deux cents. Confiant dans la solidité de mes plafonds, je finis par m'endormir, et jusqu'au matin je rêvai que je faisais moi-même, déguisé en ribaud, ma partie dans la fête.

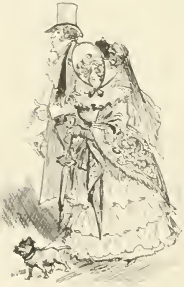
Au matin, une députation de mes locataires tranquilles vint me sommer de débarrasser mon immeuble de cet artiste romantique et tapageur, et je dus céder devant la menace d'un déménagement général. Il fut entendu que j'enverrais l'huissier à mon peintre pour le sommer de déguerpir au prochain terme.

15 avril. — Un duel! Goussard et Pétrus se sont rencontrés au bois de Vincennes pour un combat singulier. Singulier est le mot! Depuis le congé donné à Pétrus à l'instigation de Goussard après le bal de la mi-carême, la guerre était allumée entre mes deux locataires. Pétrus et ses amis avaient couvert les murailles du quartier et jusqu'aux panneaux de sa boutique de dessins représentant un pain de sucre coiffé d'un bonnet à poil, avec cette inscription :

GOUSSARD

CAPITAINE AU ROYAL-ÉPICIER

Le modèle fourni, les gamins s'étaient empressés de le reproduire à profusion jusque par delà les limites du quartier, dans des parages où le nom de l'honorable marchand de denrées coloniales demeurait pour les passants une obscure énigme. Bientôt le pain de sucre de *Goussard, capitaine au Royal-Epicier* fut aussi répandu que le nez de Bouginier, le « Crédeville voleur » ou la poire de Louis-Philippe.

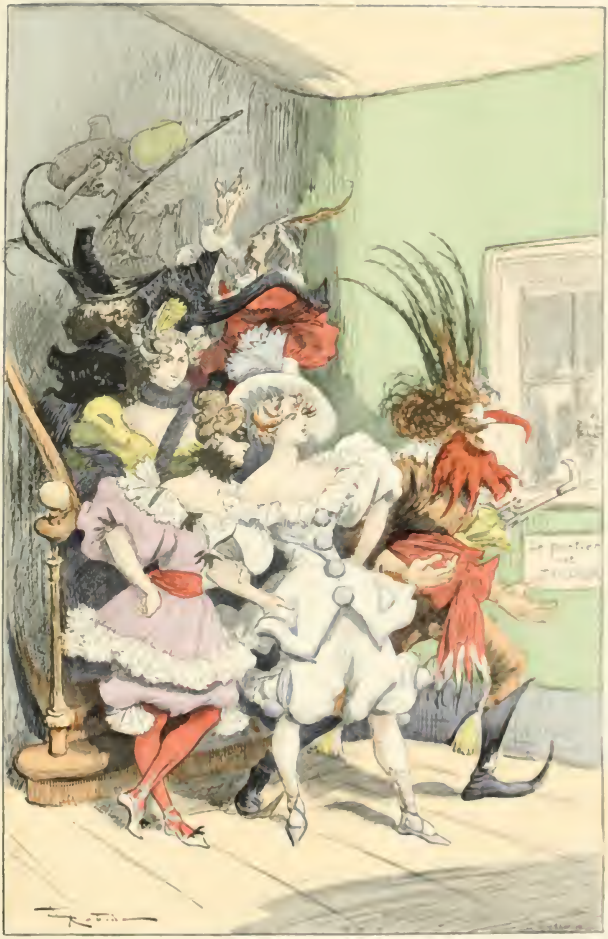


Locataires tranquilles.

Pétrus et ses amis affectaient, en passant devant Goussard, de faire le salut militaire en chantonnant :

« Ne raillons pas ceux d'la garde épicière!... »

Goussard avait beau effacer lui-même ou faire effacer par ses garçons



POLKA CARNAVALESQUE

le pain de sucre en bonnet à poil, il reparaissait toujours. La lithographie s'en est mêlée. La Caricature de Philipon vient de publier un dessin de Pétrus représentant une patrouille de pains de sucre à buffleteries et à bonnets à poil, commandée par un Goussard héroïque très reconnaissable.

Et Goussard affolé, après un échange de lettres injurieuses avec l'artiste, parla le premier d'un duel pour en finir. Pétrus sauta sur l'idée. Immédiatement deux de ses amis, boutonnés jusqu'au col et prenant des mines féroces, arrivèrent chez l'épicier et le sommèrent de [illegible] des témoins. Après trois jours de pourparlers et de disputes entre les témoins des deux adversaires qui prétendaient chacun à la qualité d'offensé, Goussard et deux amis, négociants et officiers comme lui, partirent un beau matin pour Vincennes. Pétrus sortit derrière eux, rejoignit ses témoins qui l'attendaient dans un fiacre. On arriva dans le bois. Les témoins de Goussard, pendant que celui-ci restait fièrement les bras croisés, examinaient deux sabres d'officier apportés sous un manteau. L'adversaire et ses témoins descendirent de leur fiacre à quelque distance et Pétrus, marchant le premier, s'avança, une hallebarde à la main, la pointe en avant, vers le groupe Goussard stupéfait.

Un témoin de Goussard m'a rapporté le dialogue échangé entre les deux ennemis.

— Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ? demanda Goussard.

— Ça, c'est la hallebarde de mes pères, répondit Pétrus, c'est mon arme !

— Votre arme ! fit Goussard reculant devant Pétrus toujours en garde.

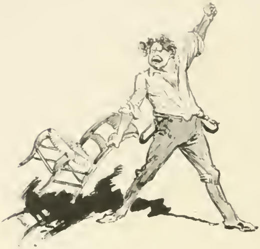
— Oui !

— Vous prétendez vous battre à la hallebarde ?

— Vous prétendez bien vous battre au sabre ! Vous êtes un homme de guerre, vous, monsieur Goussard, le sabre est pour vous une arme familière, tandis que moi, paisible homme d'étude, je n'ai jamais pratiqué que les sabres de bois et encore dans ma plus extrême jeunesse ! Dans ces conditions, si je croisais le fer avec vous, vous auriez bien vite raison de mon inexpérience, vous m'embrocheriez comme une mauviette ! Je suis brave, mais soigneux de ma peau, je ne me laisserai pas égorger par un bretteur sans essayer de me défendre. Voilà !

— Monsieur ! balbutia Goussard, il était convenu avec vos témoins...

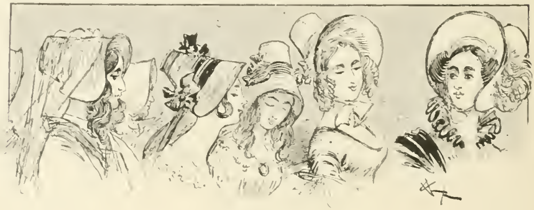
— S'ils ont consenti au sabre, je les désavoue ! fiez-vous donc à la mitié ! Heureusement, si mes témoins sont disposés à me laisser éventrer, égorger, ou estropier, moi, je m'insurge !... Ecoutez, tout ce que je puis vous concéder, c'est ceci, vous combattrez au sabre, puisque vous tenez au sabre et moi à la hallebarde qui rétablit un peu l'équilibre entre votre force et mon infériorité... allons, en garde !



Repétitions à domicile.

Les témoins se précipitèrent entre la hallebarde de Pétrus et Goussard, qui ne trouvait plus un mot à dire. On discuta longtemps et chaudement. Pétrus cria plus fort que les autres, puis Goussard et ses témoins rengainèrent leurs sabres, Pétrus releva sa hallebarde et chacun partit de son côté.

1842. — Mon toit a l'honneur d'abriter M. Frédérick Lemaitre, le célèbre acteur. Frédérick, le grand Frédérick est mon locataire depuis deux ans. Il me tutoie depuis dix-huit mois ; cette familiarité avec un grand homme fait ma joie, aussi je passe sur certaines choses que je ne pourrais permettre à d'autres locataires. Certes, ma maison est une maison tranquille et mes locataires sont des gens sages et paisibles, du rez-de-chaussée, occupé par la grande épicerie Goussard fils, au deuxième, et du troisième aux mansardes, mais le deuxième étage, en sa qualité de sanctuaire d'un grand artiste, a droit à des licences, à de nombreuses licences. Ce deuxième étage est bruyant, irrégulier, fantaisiste, noctam-



Des actrices

bule, révolutionnaire ; sa devise est : désordre et génie ! [illegible] il y demeure des actrices... très variées ! Peut-on exiger d'un artiste la sévérité de mœurs d'un bon bourgeois ? Fermons les yeux ou plutôt ouvrons-les tout grands quand nous rencontrons ces dames dans l'escalier. Elles sont toutes belles et toutes remarquables par quelque attrait particulier, des yeux noirs — des yeux de drame — des cheveux extraordinaires, de grands airs ou des mines drôles quand *il* est pour [illegible], que sais-je, il a tant de goût !

Le grand artiste donne parfois des déjeuners dînatoires et soupatoires, comme il dit en me tapant sur le ventre, des déjeuners qui durent jusqu'à deux heures... de la matinée du lendemain.

Le grand artiste étudie ses rôles à des heures indues parfois, et je suis réveillé en sursaut au milieu de la nuit par des cris, des hurlements ou des pleurs qui m'inquiètent d'abord, mais à travers lesquels je distingue bientôt des tirades en prose ou en vers qui me tranquillisent. Je tends l'oreille pour écouter et j'ai ainsi par bribes la primeur du grand drame qui va bientôt faire courir tout Paris, à la Porte-Saint-Martin ou à l'Ambigu.

[illegible]

Personne ne se plaint ! Il y a un ancien magistrat qui demeure précisément sur le palier de Frederick : ni le magistrat ni sa femme, une vieille dame sévère pourtant, ne font la moindre observation à leur voisin. Je ne dis pas qu'ils ne soient quelquefois ennuyés la nuit quand Frederick est en veine de tapage, mais le matin venu ils sourient avec indulgence. Ce diable à quatre de Frederick a conquis toute la maison !

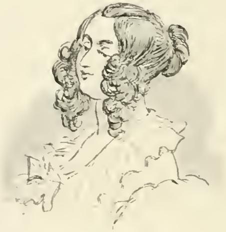
D'ailleurs tous mes locataires sont amateurs forcenés de spectacle. Peut-il en être autrement quand on habite le boulevard du Crime, au milieu de tous les théâtres, en face ou à deux pas du Cirque Olympique, des Folies-Dramatiques, des Délassements-Comiques, lorsque les affiches des pièces en vogue vous tirent par les yeux, lorsque tous les jours à partir de quatre heures on voit les queues se former devant les barrières, et, tranquilles d'abord, devenir bientôt agitées, gouailleuses, tapageuses, lorsque l'on croise tous les jours sur son trottoir tous les jeunes premiers, tous les traîtres, tous les comiques, toutes les jeunes premières et ingénues de Paris, lorsque, les soirs de première, on [illegible] d'acte en acte, les spectateurs, encore émus et transportés, raconter la pièce, expliquer la marche des événements, commenter, discuter, faire des suppositions sur la suite, chercher à deviner le dénouement, répéter les mots de la pièce ou les grandes tirades à effet...

Frédérick appelle le portier *Pipelet* et le portier ne se fâche pas ; au contraire, il paraît flatté.

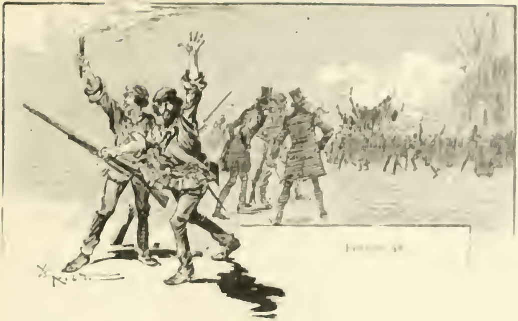
— Pipelet, quand tu recevras du papier timbré, tu me feras le plaisir de ne pas le monter, n'est-ce pas, vieux cloporte ?

— Oui, monsieur Frédérick !

Oh ! si c'était un autre !



Mme Eusèbie Lamisse.



Février 48

# IV

## ANNÉES AGITÉES

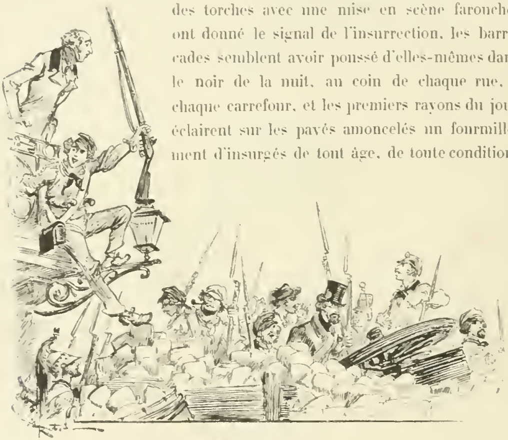
Février 1848. — Certes, lorsque avec les fortes têtes de ma compagnie je réclamais la Réforme, je ne pensais pas du tout renverser Louis-Philippe. Quels événements ! Quelle catastrophe ! J'étais pour les banquets, je souhaitais la chute du ministère Guizot, — j'allais dire Polignac, vieux souvenir de 1830. Je voulais l'adjonction des capacités, comme on disait dans un jargon politique dont je sens aujourd'hui tout le ridicule, mais je voulais l'ordre surtout, l'ordre dans la liberté, l'ordre avec le Roi !... Patatras ! tout est par terre !

Et dire qu'hier soir, je me suis couché content, triomphant... on avait la réforme avec un ministère vraiment libéral... et tout à coup des clameurs épouvantables me réveillent en sursaut ; je cours à ma fenêtre et j'aperçois sur le boulevard noir de monde une chose horrible, indistincte d'abord, s'avançant à la lueur rouge des torches...

Un tombereau marchant lentement dans la foule, aux quatre coins de ce tombereau, un homme armé, [illegible] d'une main [illegible] de l'autre une torche, et dans le tombereau plein jusqu'aux bords, des cadavres, des cadavres sanglants, convulsionnés, horribles, entassés les uns sur les autres, des cadavres auxquels les secousses du pavé donnaient des tressaillements tragiques qui semblent vraiment des appels de la mort à la vengeance.

La funèbre vision passe lentement, elle passe comme un cauchemar, le boulevard redevient noir. Non, je n'ai pas rêvé, en me penchant j'aperçois au loin vers la Bastille les teintes rouges des torches et j'entends courir la grande clameur : Vengeance ! Vengeance !

... Aujourd'hui tout est fini. L'échauffourée du boulevard des Capucines a mis le feu à la mine ; ces cadavres des victimes, promenés à la lueur des torches avec une mise en scène farouche, ont donné le signal de l'insurrection, les barricades semblent avoir poussé d'elles-mêmes dans le noir de la nuit, au coin de chaque rue, à chaque carrefour, et les premiers rayons du jour éclairent sur les pavés amoncelés un fourmillement d'insurgés de tout âge, de toute condition, en blouse, en veste, en redingote, en tunique de garde national...



Ma barricade.

A l'angle de mon balcon, lorsque j'ouvre ma fenêtre, je trouve un gamin de seize ans installé sur la corniche, les pieds posés sur les premiers pavés d'une haute barricade, un bras passé dans les barreaux du balcon et l'autre appuyé sur un fusil de munition.

— Bonjour, citoyen, fait le gamin en riant, ça va chauffer tout à l'heure, vous dérangez pas, vous pourrez, si le cœur vous en dit, tirer sur les cipaux de votre fauteuil !...

... Pourvu que Lamartine nous sauve maintenant !

10 mars. — Planté un arbre de la liberté devant ma porte. Un tas de gens que je ne connais pas sont arrivés avec un peuplier arraché je ne sais où. C'est un arbre de liberté que les citoyens ont l'amabilité de m'offrir. J'ai dû les aider à faire un grand trou dans mon trottoir, puis, comme je connaissais le cérémonial, je suis allé chercher M. le curé de Sainte-Élisabeth pour bénir notre arbre. Après la bénédiction, pendant laquelle les citoyens ont été très convenables, ceux qui fumaient ayant même éteint leurs pipes, arrosage de l'arbre. Il était très altéré, cet arbre de liberté, car il m'a bu une quarantaine de bouteilles.

15 mars. — Les maçons réparent les avaries de ma maison. J'en aurais au moins pour 1500 francs, c'est plus qu'en 1830.

15 mai. — Que de transes, que d'émotions depuis février! Tous les jours presque c'est une manifestation, une émeute ou une fête, un défilé, un cortège, un banquet, une illumination, une bousculade, une descente des faubourgs ou une montée des ateliers nationaux, que sais-je! De ma fenêtre sur le boulevard, je vois le commencement, le milieu ou la fin de tout cela. Rien de trop grave jusqu'à présent, mais que sera la fin? J'ai peut-être été trop prompt à faire réparer les avaries de février.

[illegible]

Je ne reconnais plus ma maison ni mes locataires. Goussard fils, le grand épicier, parle dans les clubs; ce garçon est ambitieux, il est déjà capitaine de la garde nationale, président de plusieurs comités électoraux et autres. Il me traite de vieux réac. [illegible], l'ami des artistes, s'est sauvé en province, il avait laissé son appartement en garde à un jeune neveu basochien qui a planté là ses études et s'est engagé dans la mobile. A côté, l'ancien appartement de Frédérick était occupé depuis deux ans par une dame Eusébie Lamisse, rentière fort tranquille, encore assez jolie personne, bien qu'ayant visiblement dépassé les trente-cinq printemps qu'elle se donnait, un peu boulotte peut-être, mais de belles mains et un visage d'un ovale grassouillet très agréable, d'un joli teint et encadré de longues anglaises splendidement blondes et bouclées.

Je savais vaguement que cette dame s'occupait de littérature et publiait de temps en temps dans des revues qu'on ne lisait guère des vers qu'on ne lisait pas. Voilà tout à coup que cette rentière tranquille, ce bas-bleu jusqu'alors inoffensif, se transforme en ardente révolutionnaire, en réformatrice de la société ! Cela lui a pris vers le 15 mars. Ce jour-là je fus surpris, en rentrant d'une promenade, de trouver sur ma porte une plaque portant l'indication suivante :

LE DROIT DES FEMMES

*Journal des revendications politiques et sociales des femmes françaises.*

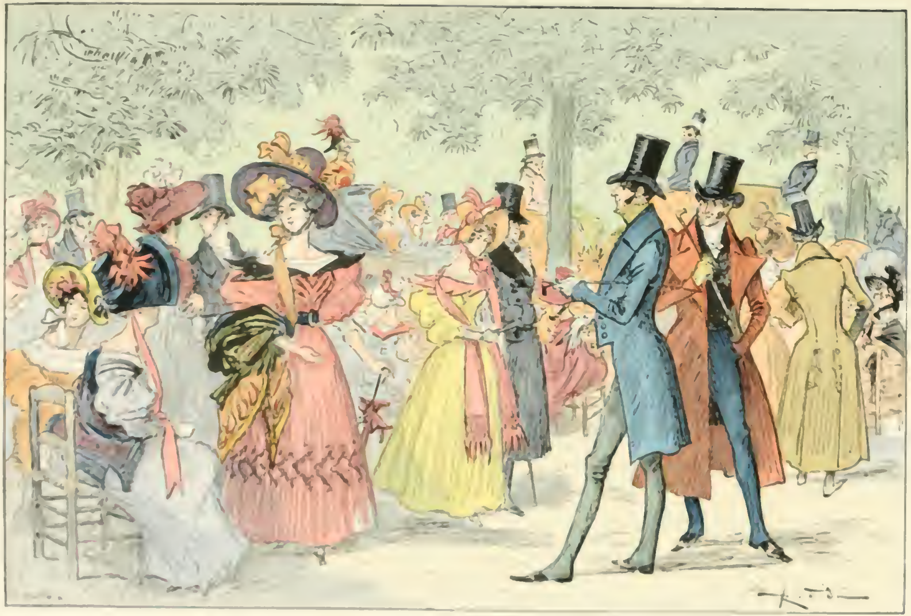
*Rédactrice en chef*, Mme Eusébie Lamisse

— Qu'est-ce que c'est que ça? demandai-je à mon portier, le père Boulard, le vieux tailleur jadis molesté par Pétrus.

— Ça, monsieur, c'est encore une de leurs abominations, répondit Boulard en me présentant une petite feuille, tenez, lisez, c'est votre locataire qui écrit de ces choses-là ! Une dame si tranquille, elle veut renverser la société et que les femmes portent des culottes... Lisez, c'est dessus !

En effet, le premier numéro du Droit des femmes portait en tête un article *manifeste* contenant un certain nombre d'aberrations qui me firent rire au premier abord. La femme égale de l'homme. Ah ! Mme Eusébie Lamisse, nous y gagnerions, vous aspirez à descendre !... La femme citoyenne et électrice ! La femme garde national même !

Mais huit jours après, je ris un peu moins. Deux autres numéros avaient paru et fait leur petit effet; des allées et venues de femmes jeunes ou vieilles, mais toutes excentriques d'allures, remplissaient la maison. Il venait même des hommes très barbus apporter sans doute



[illegible]

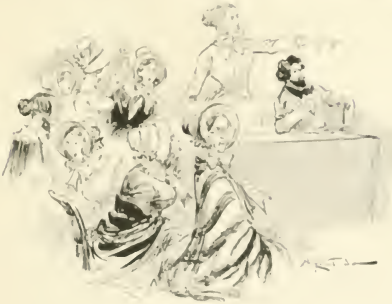
des articles au journal. Jusque-là ce n'était rien. Mais un beau soir le père Boulard monta effaré.

— Savez-vous, monsieur, la nouvelle invention de la citoyenne Lamisse? Un club, monsieur, elle a fondé un club! ici, chez vous, dans votre maison!

— Un club?

— Oui, monsieur, un club de femmes!

Je montai immédiatement au second étage. Boulard disait vrai. Il y avait sur la porte de Mme Eusébie Lamisse une grande pancarte avec ces mots :



Le club du droit des femmes.

CLUB DU DROIT DES FEMMES

*Tous les soirs à huit heures. Entrée libre pour les citoyennes.*

On entendait un murmure de voix dans l'intérieur; sans réfléchir que je n'avais aucun droit au titre de citoyenne, je poussai vivement la porte. L'ancien appartement de Frédérick avait été transformé, le petit salon était devenu la salle de rédaction du journal et la salle à manger dont les gros meubles avaient été enlevés servait de club. On avait posé dans le fond, sur une estrade, une table représentant la tribune et à cette tribune Mme Eusébie pérorait devant une dizaine de femmes et deux messieurs. Les femmes pouvaient encore prétendre à la jeunesse, sauf deux ou trois matrones opulentes de formes essayant de paraître seulement entre deux âges; les citoyens transfuges du sexe fort, tous deux jeunes, étaient noirs de cheveux et de barbes, très remuants et très à leur aise au milieu des révoltées. Je n'eus pas beaucoup le loisir d'étendre mes observations, car mon entrée avait interrompu l'oratrice et fait retourner tout le monde.

— Que désirez-vous, citoyen? demanda Mme Eusébie Lamisse à travers la salle.

— Madame, je désire savoir de quel droit vous établissez un club dans ma maison? M'en avez-vous demandé l'autorisation?

— Hein? Qu'est-ce que c'est? s'écria l'un des citoyens en s'approchant.

— Attendez, citoyen! fit Mme Eusébie frappant sur la tribune avec une règle, attendez, ceci me regarde, laissez-moi répondre! Vous demandez de quel droit! D'abord, de par le droit des femmes dont nous avons planté le drapeau sur les débris de l'ancienne société... La femme libre, la femme égale de l'homme!

— Je ne vois pas... essayais-je de dire.

— Ensuite, de par le droit de réunion conquis en Février! Les citoyennes ne sont-elles pas libres d'en user comme les citoyens? Maintenant que j'ai condescendu jusqu'à vous donner ces explications bénévoles, vous pouvez vous retirer, vous avez dû voir sur la porte que l'entrée du club était libre *seulement* pour les citoyennes!

Des dames me poussaient déjà vers le palier.

— Mais... ces messieurs?

— Ces messieurs sont le secrétaire du journal et mon secrétaire particulier! s'écria Eusébie d'un ton d'impatience en donnant nerveusement des coups de règle sur la table.

Je résistais lâchement aux citoyennes, mais devant l'intervention des secrétaires, je pliai et regagnai l'escalier.

Eusébie Lamisse avait raison, on possédait pleinement le droit de réunion depuis Février et elle avait le droit de faire un club de son appartement particulier. Et je dus subir le club, voir monter dans mon escalier toutes les citoyennes révoltées de Paris, entendre tous les soirs piétiner au-dessus de ma tête la foule des dames revendicatrices des droits du sexe faible, et je dus apprendre à m'endormir au bruit de leurs discours, de leurs disputes mêmes, qui perçaient le plafond et me faisaient sauter dans mon lit.

20 mai. — En voilà bien d'une autre ! Le citoyen Gaumiel a prêté à Mme Eusébie Lamisse un petit magasin dans lequel il rangeait et empilait autrefois des caisses de marchandises ; le commerce va si peu ! et Mme Eusébie Lamisse va en faire un corps de garde ! Eusébie ne se contente pas de son journal et de son club, elle organise un bataillon de femmes ! Il y a déjà un certain nombre de volontaires inscrites, le corps de garde est prêt et l'on a monté dans la salle du club une caisse de fusils et un tambour sur lequel une femme s'exerce toute la journée sous la direction d'un tapin de la garde mobile... Un tambour au-dessus de ma tête !

Il paraît que l'on n'attend plus que les uniformes.

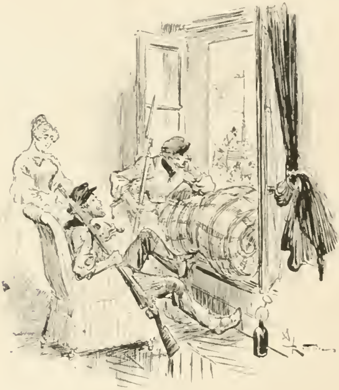
25 mai. — Le corps de garde est occupé. Cinq ou six femmes se sont colletées avec Boulard qui leur défendait l'entrée et elles ont conquis le poste. Il y a une factionnaire à la porte. Ce n'est que le premier noyau du bataillon d'Eusébie, on attend de nombreuses adhésions. Eusébie se démène beaucoup, l'hostilité des autorités masculines lui crée des embarras, paraît-il, mais elle les surmontera et le bataillon des Vésuviennes défilera devant le gouvernement, avec la mobile et la garde nationale à la prochaine fête.

Juin. — Quelles journées ! J'ai eu bien tort de réparer trop vite les dégâts de février, ma maison est dans un bel état ! Du haut au bas mouchetée par les balles, elle semble avoir une violente éruption de petite vérole et sur certains points elle est trouée comme une écumoire ! J'ai eu trois boulets dans ma chambre à coucher ; heureusement que je n'étais pas là et que mes pauvres sœurs s'étaient réfugiées dans la cave avec les autres locataires. Enfin, les insurgés s'étant emparés des fenêtres pour tirer sur la troupe, il ne me reste pas un carreau.

Je commence à connaître le programme : à chaque révolution j'ai ma grande barricade en travers du boulevard à l'angle de ma maison et une autre en retour sur la petite rue. Ce sont les mêmes pavés que je retrouve entassés de façon différente avec des perfectionnements chaque fois. Cette fois-ci, il y avait une plate-forme et des manières d'embrasures en haut de la barricade, avec un grand drapeau rouge planté au milieu ! Ce nouveau drapeau couleur de sang fit une sinistre impression sur mes sœurs quand elles l'aperçurent flottant dans l'air lourd ; comme les insurgés s'installaient sans façon dans nos fauteuils, à nos fenêtres et garnissaient nos balcons de pavés et de projectiles, elles donnèrent prudemment le signal de la retraite dans nos caves pour laisser passer l'orage.

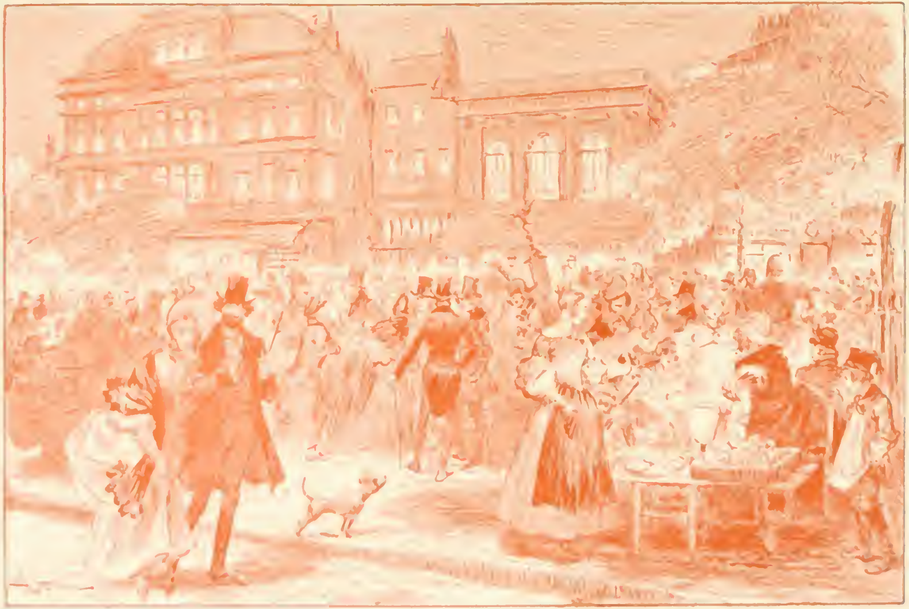
Les Vésuviennes n'avaient même pas songé à défendre la maison, elles s'étaient toutes envolées, probablement chez leurs secrétaires particuliers.

Et bientôt la bagarre commença. La fusillade et la canonnade après avoir fait rage dans le lointain se rapprochèrent de nos barricades. Le moment difficile était arrivé. De la cave on entendait des pas, des cris, des appels, puis un peu plus loin des roulements de tambour, des sonneries de trompettes et soudain la fusillade éclata devant la maison. Toute la soirée et toute la nuit elle continua irrégulière, saccadée, s'arrêtant et reprenant, entrecoupée de coups de canon. De temps en temps une secousse, un bruit d'écroulemnt sourd, le fracas terrible d'un boulet frappant les pavés de la barricade ou perçant une muraille, et alors des cris horribles, comme des hurlements d'animal égorgé, des plaintes, des soupirs, que les sens aiguisés par l'horreur percevaient à travers les murs.



Les insurgés s'installaient sans façon dans nos fauteuils.

On avait soigneusement bouché les soupiraux des caves, et à la faible lueur d'une lanterne, les réfugiés se regardaient les uns les autres, effrayés par leurs figures blêmes, par leurs yeux effarés. Au milieu de tout cela, les lamentations du portier qui gémissait depuis la veille de manquer de tabac à priser ; le père Boulard, très poltron, ne serait pas



LE BOULEVARD DU CRIME

remonté dans sa loge pour sauver sa femme, mais il sortait de temps en temps, quand il se produisait une accalmie, pour regarder du côté du marchand de tabac au bout de la rue. Aurait-il le temps de courir jusque-là et de se faire ouvrir ?

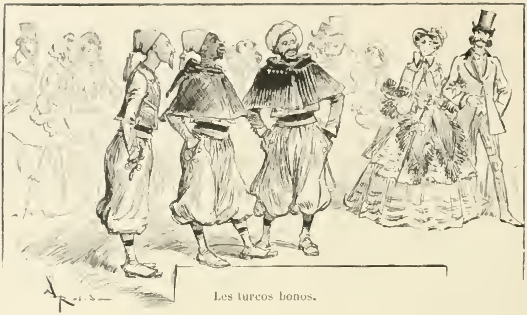
La reprise des coups de fusil le faisait redescendre bien vite, il rapportait de ces courtes sorties des histoires terribles, plus ou moins invraisemblables, qui donnaient la chair de poule.

Et moi pendant ce temps-là je guerroyais le moins mal possible. Appelé au premier moment par le rappel et la générale, j'avais endossé mon uniforme de garde national et rejoint ma légion. Je ne dirai pas que pour mes débuts à la guerre je me suis couvert de gloire, mais j'ai fait de mon mieux, j'ai bivouaqué, j'ai marché, j'ai tiraillé, j'ai donné des coups de collier ; quatre fois, en colonne avec une compagnie du 11e léger, ma compagnie s'est élancée à l'assaut des barricades, sous la grêle des balles, et enfin je me suis trouvé devant ma maison pleine d'insurgés, devant ma barricade. Je ne prétendrai certainement pas que cette barricade valait la prodigieuse forteresse de pavés défendant l'entrée du faubourg Saint-Antoine, mais enfin elle était déjà gentille et nous donna du mal. Il fallut tout un bataillon de ligne et deux compagnies de notre légion entraînés par Lamoricière et par des représentants du peuple, pour enlever le morceau. J'eus la joie de retrouver mes pauvres sœurs saines et sauves et d'apparaître à leurs yeux dans toute ma gloire de guerrier ou plutôt de vieux conscrit.

Et ensuite quelle grimace à la vue de ma maison criblée de balles et de boulets ! Je n'en sortirai pas à moins de 10,000 francs. Mais cette fois, sapristi, je ne me presserai pas. J'attendrai, pour réparer le dommage, le retour complet de la tranquillité.

Octobre 48. — Congé donné à Mme [illegible], le bal est fermé.

1850. — Goussard, le gros négociant, orateur de clubs, socialiste pendant trois mois, officier de la garde nationale [illegible] jusqu'ici peu brillant en un mot, candidat aux élections de 1849 (45,000 voix), est devenu un séide du prince Louis. L'ordre et la démocratie, la paix avec la gloire, la liberté avec un pouvoir fort et des institutions solides, etc...., je ne comprends pas très bien les beaux discours de Goussard qui me traite de vieux philippiste ! Je ne dis pas le contraire !



Les turcos bonos.

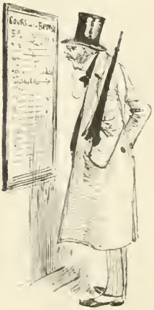
# V

## NOUS VIEILLISSONS

1851. — Encore ! Cette nuit j'ai été réveillé par un bruit de pavés sous mes fenêtres. C'était la barricade, l'éternelle barricade, que l'on recommençait. Je m'y attendais d'ailleurs, le prince Louis a fait son coup d'Etat et toute la journée nous avons eu du bruit sur le boulevard. Goussard rayonne. Ce matin il rentre son enthousiasme à cause de quelques insurgés qui continuent à entasser des pavés. Ils ne sont pas très nombreux, à moins d'imprévu, ce sera moins grave, la maison, je l'espère, s'en tirera plus facilement qu'en Juin.

Peu de chose, comme je m'y attendais, une dizaine de coups de fusil à peine. J'en aurai pour cinquante francs.

Aujourd'hui mes balcons sont occupés militairement par la troupe qui surveille le boulevard pendant qu'on enlève çà et là quelques petites barricadettes. L'empire est fait. La grande révolution attendue pour 52 est étouffée dans l'œuf. Enfin, j'en avais assez ! Nous allons être tranquilles, dit-on !



Monsieur.

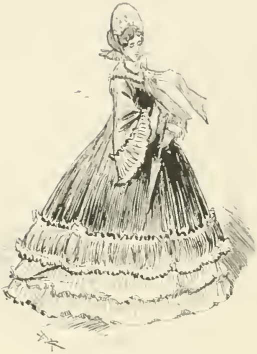
1855. — Rentrée des troupes de Crimée. Sous nos fenêtres pavoisées défilent les vainqueurs de Sébastopol, les soldats de l'Alma, d'Inkermann et de Malakoff !... Transports, enthousiasme, joie folle ! Je reste des heures à voir passer les braves enfants barbus, [illegible]. Les drapeaux noirs et déchirés, les baïonnettes étincelantes, les canons mêmes qui me semblent aussi des êtres animés, de vieux troupiers de guerre... Je bats des mains, je crie... Mais je me retourne et je vois derrière moi mes deux vieilles sœurs, la figure inondée de larmes. Et je me rappelle mes deux beaux-frères rentrant glorieusement des guerres de Wagram pour aller mourir six mois après en d'autres [illegible] !

1859. — Rentrée des troupes d'Italie. Le défilé d'il y a quatre ans avec encore plus d'ivresse et de transports ! L'Italie délivrée, la nation-sœur chantée depuis 1820 par tous nos poètes, célébrée par tous nos écrivains, par tous nos journaux, enfin arrachée aux Pandours ! Les vieux souvenirs de 49 remués dans les cœurs, et le soleil, et tous ces jours de bataille éclatants comme des coups de cymbales !..

J'ai entendu des gens emballés parler de courir maintenant à la délivrance de la Hongrie, de la Pologne et enfin de tout ce qu'il peut rester de peuples à délivrer dans la vieille Europe. N'importe, cette fois, mes pauvres vieilles sœurs n'ont pas voulu regarder !

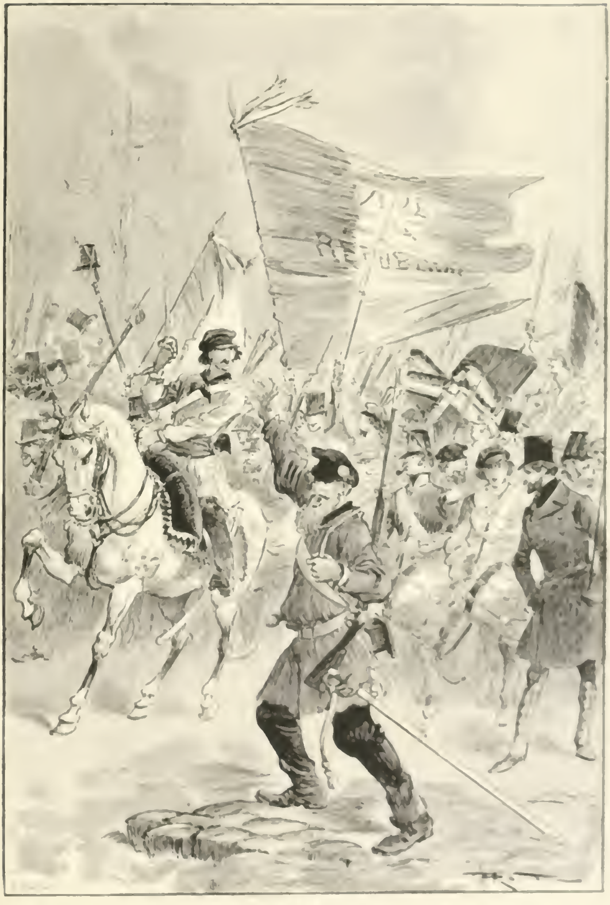
Grave événement. La femme du successeur de Guimard disparaît enlevée avec sa bonne ! Elles allaient trop souvent rôder, voir au camp de Saint-Maur, où les vainqueurs d'Italie se reposaient de leurs fatigues. Ce camp de Saint-Maur, la folie de tout un été parisien ! Dans notre quartier pas trop éloigné de Vincennes, les petites boutiquières partent le matin à l'aube, font leurs petites politesses aux [illegible] et reviennent pour neuf ou dix heures. L'épicière est restée trois jours dehors et la bonne n'est pas rentrée du tout. Il y a eu je crois des explications un peu chaudes au retour. L'épicier prétend maintenant que sa femme avait reçu une lettre pressante d'une tante malade, mais le quartier demeure persuadé que la tante était un officier de zouaves, de même que l'oncle de la bonne devait être un Turco.

1864. — Comme tout se renouvelle, comme tout change ! Quand je ferme les yeux et que je pense à ce qu'était ma maison il y a trente ou quarante ans, je distingue plus nettement la transformation qui s'est opérée peu à peu, un peu partout. Je n'ai plus ces bons ménages tranquilles d'autrefois, ces gros bourgeois vivant sans faste, sans ostentation, mais joyeusement et sainement dans une large abondance, avec un certain fixe et certain, se festoyant le dimanche ainsi qu'aux anniversaires, chantant au dessert les refrains du *Caveau*, les chansons de Desaugiers et de Béranger; je n'ai plus ces employés plus modestes mais tenant rang de petits bourgeois, à l'abri des soucis, joyeux aussi et amis des plaisirs peu coûteux, comme la pêche à la ligne le dimanche ou le jeu de boules dans un café-guinguette; ces commerçants modestes aussi, ennemis de la poudre aux yeux, travaillant tranquillement sans âpreté au gain, sans ce furieux besoin de faire fortune très vite et n'importe comment qui tient ceux d'à présent.

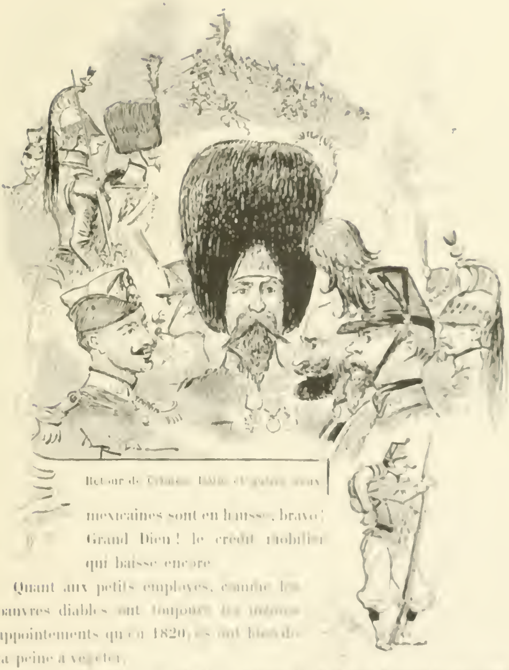

Madame.

Maintenant, bourgeois gros et minces ont la même morgue de grand d'Espagne, de la suffisance et de la raideur, avec des prétentions au grand luxe; le sans-façon d'autrefois est parti, tout le monde pose pour son voisin, madame ruine monsieur en toilettes, elle a *son jour,* on donne des soirées. Et ces prodigalités en poudre aux yeux sont payées par une mesquinerie lamentable dans les dépenses d'ordre intérieur. Ils ne ressentent aucune faim intellectuelle sans doute, car il n'entre pour ainsi dire pas de livres chez eux, pas de revues, ils se contentent d'un journal pour pâture quotidienne et madame ne connaît que son *Moniteur de la Mode* ou sa *Gazette du Monde Élégant.*

Et plus de stabilité dans les situations, tout le monde a des hauts et des bas. Le commerçant plus exposé qu'autrefois a perdu la belle tranquillité d'âme que la marche régulière du commerce lui permettait, il a mille tourments : la concurrence, le bouleversement apporté par les chemins de fer, l'exportation, l'importation, les questions de douanes qui peuvent tout d'un coup l'enrichir ou le ruiner, les échéances, les faillites... S'enrichir vite et se retirer de la bagarre, c'est le plus sûr. Le rentier est touché par les fluctuations de la bourse; le mois dernier son capital prospérait, le mois prochain, il sera en danger. Les obligations


REPUBLIQUE

1848.



Retour de Crimée. [illegible] mexicaines sont en hausse, bravo! Grand Dieu! le crédit mobilier qui baisse encore.

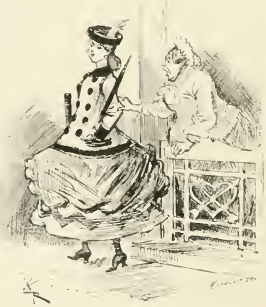
Quant aux petits employés, comme les pauvres diables ont toujours les mêmes appointements qu'en 1820, ils ont bien de la peine à végéter.

Mon concierge (on ne dit plus portier) vient de me donner son compte. Il se retire à la campagne dans une jolie petite maison que lui offre sa fille, danseuse à l'Opéra. Quelle satisfaction pour un père et une mère! Je me rappelle la demoiselle, une pauvre petite Parisienne aux coudes pointus, à l'œil hardi, vive, futée du bec, que je voyais partir tous les jours avec son petit paquet en grignotant un petit pain; les parents, confiants dans ses hautes destinées, lui faisaient donner de continuelles leçons de musique et de français. — Oui, monsieur, il faut savoir faire des sacrifiers quand on a une enfant que tout le monde vous en fait des compliments, » me disait la maman. Et pour veiller sur cette précieuse enfant, la prudente mère ne manqua jamais d'accompagner sa fille, les jours d'Opéra, il y a des gens si pernicieux dans les coulisses!

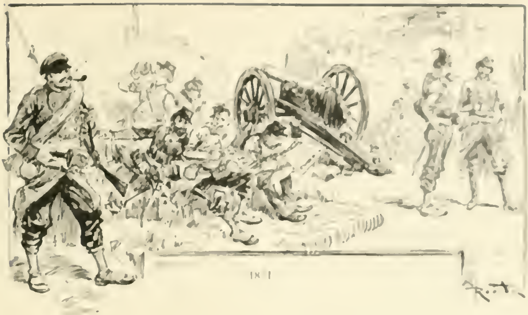
Enfin tous ces soins ont eu leur récompense, mademoiselle a réussi à ses examens, elle est coryphée du premier quadrille et promise à un brillant avenir. Elle a pris son vol grâce à un monsieur qui lui veut du bien, et elle a pu donner à ses bons parents une modeste petite campagne près Paris avec une petite rente.

1865. — Le successeur de Goussard, l'épicier parti il y a trois ans pour s'établir dans une rue qui devait être expropriée prochainement, d'après des renseignements *confidentiels*, voudrait bien revenir. On ne l'exproprie pas là-bas et d'autres renseignements également *confidentiels* lui ont donné la certitude que c'était ma maison que l'expropriation devait toucher.

La vérité est qu'il est au bout de son rouleau et que cette chimérique expropriation, le rêve de tant de gens actuellement, pourrait seule le sauver.



La demoiselle de la concierge.



1871

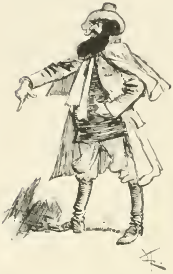
# VI

## DE CATASTROPHE EN CATACLYSME

1870. — Je suis bien vieux, hélas, et voici qu'il me semble recommencer la vie, j'ai revu les jours brillants, les panaches, les triomphes du premier empire avec le second, et je revois aussi, hélas! les tristesses de 1814. Le canon aura été la musique de ma jeunesse et l'accompagnement funèbre de ma vieillesse, je suis né au temps des tueries révolutionnaires, et nous reverrions ces égarements horribles et stupides que je n'en serais pas surpris. Mes pauvres sœurs sont mortes à temps, moi j'aurai l'amertume de finir dans les bouleversements, perdu dans un brusque reflux de la barbarie humaine.

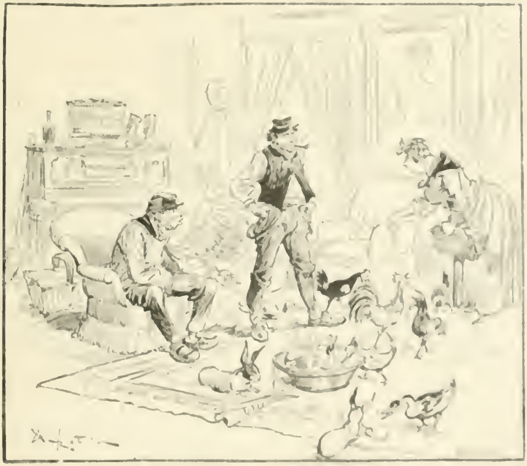
[illegible]

Janvier 1871. — Nous en avons vu de belles! D'abord pour commencer par la tête de colonne de la maison, mon concierge est socialiste! Depuis les premiers troubles, il pérore dans les réunions publiques et peu à peu il est devenu l'une des fortes têtes des comités démocratiques, un des meneurs du quartier. Aussi [illegible] *il pense*, et sa femme, [illegible] pondance, n'a guère le temps de donner un coup de balai à l'escalier; si les citoyens locataires veulent avoir leurs lettres à l'heure, ils peuvent bien descendre à la loge. Je n'ose pas le renvoyer, il ne cache pas le profond mépris que je lui inspire en qualité d'exploiteur du peuple et m'a fait comprendre que je n'en avais pas pour longtemps, le joug de l'infâme capital devant être brisé prochainement.


Le vibrant Saillard.

J'ai d'étranges voisins en ce moment. Au premier étage, dans l'appartement à côté du mien, au second, dans les deux grands appartements donnant sur le boulevard, les locataires étant partis au commencement du siège, la municipalité, prévenue par mon concierge socialiste, m'a fourré des gens de la banlieue. J'ai à côté des chiffonniers de Clichy dont les cahutes ont été démolies par l'autorité militaire, une famille nombreuse, deux vieux, leur garçon et sa femme, trois grandes filles et deux enfants, plus deux chiens, tout ça en tenue de chiffonniers, se servant de tout comme en pays conquis, mangeant avec la vaisselle, s'allongeant dans les fauteuils et couchant dans les lits de mes pauvres locataires. C'est comme un rêve pour ces gens-là, ils souhaiteraient un siège à perpétuité. Les hommes touchent trente sous, les femmes quinze sous par jour, ils reçoivent des bons de pain, des bons de fourneaux municipaux et ils travaillent encore un peu, *pour s'amuser seulement*, dit le vieux, qui ne sort jamais sans sac. Que font-ils de tout ce qu'ils ramassent ainsi par les rues, je les soupçonne d'avoir converti une pièce de l'appartement en dépôt de chiffons. Au second étage, autre transformation, ce n'est pas un entrepôt de chiffonniers, c'est une ferme. J'ai des gens de Noisy-le-Sec, une famille de paysans réfugiés avec toute leur basse-cour. Ils prétendent avoir mangé tout de suite leurs lapins et leurs volailles, mais j'ai entendu longtemps au-dessus de moi des coins-coins de canard et sans nul doute ils les ont gardés le plus longtemps possible pour les vendre aux prix de famine. Mes pauvres plafonds!

Enfin au troisième, j'ai depuis deux ans le célèbre Saillard père, le révolutionnaire à la belle barbe, démocrate, socialiste, communiste. Il est mal avec mon concierge, tous deux se traitent [illegible] de [illegible]. Mais auprès de l'immense Saillard père, mon [illegible] de [illegible] n'est qu'un ciron. Saillard père est un des trois ou quatre [illegible]-étoiles des réunions publiques — des dieux pour le pauvre troupeau de moutons enragés qui les écoute bouche béante, — [illegible] sur l'affiche fait salle comble.



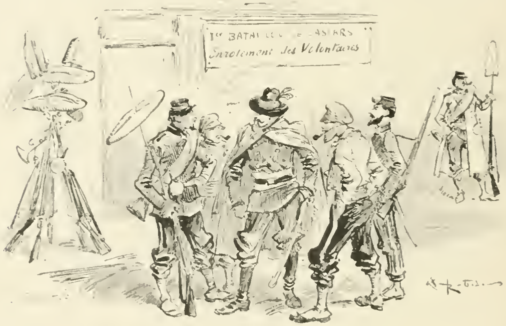
[illegible]

Saillard père me [illegible] encore plus de mépris que mon concierge.

— Monsieur, me dit-il avec son accent méridional (il ne daigne pas m'appeler citoyen), votre [illegible] est bien [illegible], c'est un point [illegible]gique, quand la cause du peuple l'exigera, nous vous l'[illegible] pour en faire le centre d'une [illegible]... Et si ça ne suffit [illegible] bien, nous [illegible]!

Il remue sa barbe noire en débitant ces discours et me regarde avec ses yeux railleurs ; il tiendra parole, il nous fera sauter peut-être, mais je jurerais bien qu'il ne sautera pas.

Mars 71. — Décidément je regrette ma Vésuvienne de 48, la citoyenne Eusébie Lamisse ! Saillard est parti habiter les hauteurs, mais il a cédé son logement à un citoyen plus farouche encore, qui organise dans mon immeuble un corps franc, *les Enfants perdus*, composé, à ce qu'il me semble de jolis chenapans. La maison est pleine de chassepots et de revolvers ; sur le trottoir, devant l'ancien poste des Vésuviennes transformé en bureau d'enrôlement, auprès des fusils en faisceaux avec des pains embrochés dans les baïonnettes, les Enfants perdus boivent et fument. Dans l'escalier, on marche sur d'autres Enfants perdus couchés en travers des marches. Encore si ces Enfants perdus n'avaient pas de cantinières, mais le bataillon en possède trois, toutes trois constamment munies de leurs chassepots, trois drôlesses sortant de je ne sais où, qui boivent et fument avec le bataillon, qui s'amusent à perquisitionner, à désarmer ou à arrêter les gens suspects de tiédeur vis-à-vis de l'aimable Commune. Déjà les Enfants perdus, en réponse à des observations polies, ont parlé de me fusiller en me traitant de Versaillais. Comment tout cela finira-t-il ?



Le corps franc.

Mai. — C'est fini. Ma maison et moi, nous sommes encore vivants ou à peu près. Ma maison a retrouvé sa barricade de chaque révolution, revue et augmentée chaque fois. [illegible] de Juin [illegible] barricade, de poche auprès de la citadelle construite ainsi qu'il me l'avait promis, par le citoyen Saillard père. Et cette fois, nous avions des canons, deux pièces braquées sur le Château d'Eau. Dès l'entrée des troupes de Versailles, ma maison a été envahie par les fédérés, qui ont percé les murs et bordé les balcons avec tous les matelas de la maison. C'est à peine si j'en ai pu sauver un pour m'installer dans un petit cabinet de débarras sur la cour. La bataille a été dure. J'en ai suivi de l'oreille toutes les péripéties, m'attendant avec philosophie à attraper quelque éclat des nombreux obus qui ont pénétré chez moi avec effraction.

Quand nos braves petits troupiers sont entrés à leur tour — par les brèches — j'avais pris machinalement un livre ; c'était Rabelais, et dans le vacarme de la bataille, mes yeux étaient tombés sur cette phrase : « J'appelle pantagruélisme certaine gaieté d'esprit confite en mépris des choses fortuites. » Est-il rien de plus fortuit qu'une balle pénétrant tout à coup dans l'habitat de l'âme et la chassant d'un vieux corps usé ? Cette simple phrase me rasséréna. Bah ! tout ça passera ! Le soleil luira encore après l'orage, il naîtra encore des milliers et des milliers de bons, braves et honnêtes Français pour nous consoler des vilaines œuvres de l'heure présente.

La balle ne vint pas. Après un effroyable tintamarre de coups de fusils, de cris, de vociférations, de courses éperdues, des fracas de portes enfoncées et de fenêtres volant en éclats, la porte de mon refuge s'ouvrit brusquement et dans la fumée apparut un brave garçon en pantalon rouge, se présentant la baïonnette en avant.

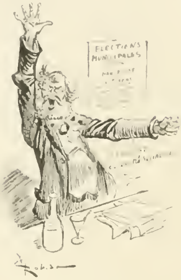
— Ah ! fit-il en la relevant, il n'y en a plus ?

— Probablement, répondis-je, puisque vous voilà !

Nous nous étions compris. Je le suivis ; la barricade était [illegible], la maison prise. Malgré le mépris des choses fortuites prêché par Rabelais, mon cœur saigne. Quelle dévastation ! des trous partout, et dans toutes les chambres, des fusils brisés, des uniformes et même des cadavres.

Juin 71. — D'après devis d'architecte, j'en aurai pour 30,000 francs de réparations. Aïe ! Qui va me les payer ?

Juillet. — Mon ancien concierge, le socialiste qui a réussi à se tirer de la bagarre, pose sa candidature au conseil municipal. Je ne lui donnerai certes pas ma voix, mais il peut la dédaigner, plusieurs milliers d'électeurs porteront certainement son nom aux urnes. Paris, la Ville-Lumière (après le grand éclairage au pétrole de la Semaine sanglante, on peut sans marchander lui donner ce nom), aura l'honneur de le compter parmi ses édiles.

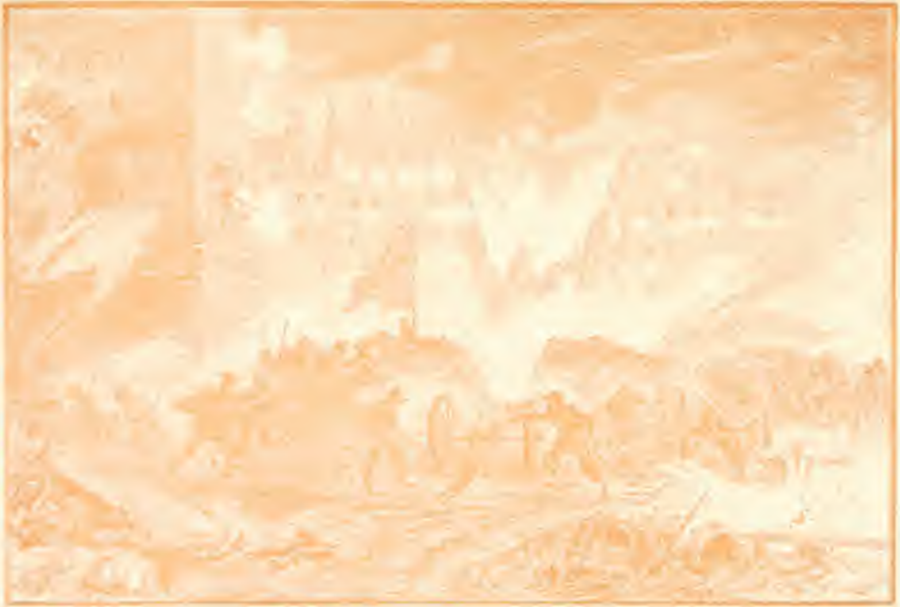


Candidat au conseil.

*Note du compilateur.*

1887. — Mon vénérable cousin Ponto n'étant plus, les Mémoires d'une maison parisienne s'arrêtent ici. Je ne trouve après juillet 71 que des mémoires, des devis, des papiers timbrés, des assignations, des significations d'avoué, mille autres paperasses désagréables et enfin, dernière relique, l'affiche de la vente au Palais de justice, tout cela pêle-mêle avec des paquets d'actions dont je tirerai bien vingt-cinq centimes au poids. Mais j'ai voulu revoir la maison dont mon vénérable cousin m'a légué tout au moins le souvenir et j'ai rapporté de mon douloureux pèlerinage les éléments d'un petit appendice à ces mémoires.

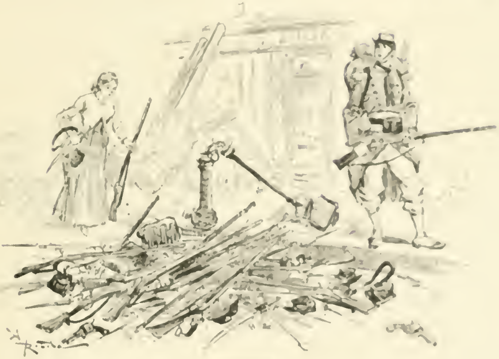
La maison a toujours belle apparence, avec un aspect de bâtisse neuve dû aux grandes restaurations de 71. Au rez-de chaussée, aucune trace du style égyptien primitif. J'ai vu le concierge, le successeur du portier jacobin, du vieux soldat, du portier molesté par les rapins, etc., etc. Ce concierge trônant majestueusement dans une loge ou plutôt un écrin tout en glaces, acajou et velours rouge, est un monsieur très chic que mon cousin aurait certainement pris pour un ancien magistrat s'il



[illegible]

avait pu le voir balancer son lorgnon sur son doigt tout en donnant à sa bonne des ordres relatifs aux tapis de l'escalier.

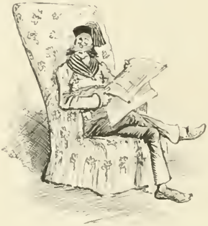
Le rez-de-chaussée est occupé par une brasserie, laquelle avait la prétention de figurer la Taverne du Roy des Ribauds de la rue Pavée d'Andouilles au XV<sup></sup>e siècle. Mais comme elle ne fit pas beaucoup d'affaires à cause de la quantité d'établissements analogues que le succès du supercoquentieux Chat noir a fait éclore, le patron se propose d'établir à sa place un panorama ou tout au moins un diorama. Il a trouvé des bailleurs de fonds.



[illegible]

Quand le concierge a su que la maison représentait pour moi un héritage envolé, il m'a donné immédiatement sa confiance. Lui aussi a eu des malheurs, c'est un ancien propriétaire ruiné par le Krach, placé là par le propriétaire actuel de la maison, qui fut aussi ruiné par le même Krach!

Avec le récit de ses malheurs, j'ai obtenu de nombreuses confidences sur ses locataires, avec des détails sur leur vie privée, sur leurs sentiments cachés, sur leurs caractères, sur leurs occupations vraies, sur leurs défauts et leurs vices, les défauts et les vices de leurs amis et connaissances... Les répéterai-je? Une petite esquisse des habitants actuels de la maison Ponto terminerait bien ces mémoires, mais non, j'aime mieux ne rien dire, je soupçonne ce concierge d'être en proie à un noir pessimisme, et de voir du naturalisme partout. Tout ce que je puis dire, c'est que d'après lui le toit de la vieille maison n'abrite actuellement qu'une seule personne absolument respectable, digne et intelligente, et que cette personne, c'est le concierge !



Le concierge élu.

## LES VIEUX DE LA VIEILLE

### I

Quand arrivait le premier jour de chaque trimestre, les grandes époques de l'année pour tous les retraités ou pensionnaires de l'État, le petit Antoine Ponfe, assis au fond de l'étude, sur sa chaise de simple soldat ruisseau ou de quatrième clerc, pouvait presque se considérer comme le successeur de Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, etc.; car il passait en revue, ce jour-là, tout ce qui restait dans la ville de S... des armées de Sa Majesté l'Empereur et roi, tout ce qui, parmi les vieux débris des anciennes guerres, revenus au pays natal ou échoués dans la petite ville, avait jusqu'alors échappé aux coups de la faux régulière et infatigable du Temps.

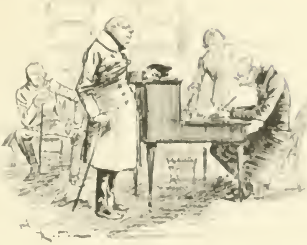
Ce n'était pas la grande revue nocturne du poète, mais c'était presque aussi macabre, dans son réalisme cruel, ce défilé devant le pupitre du petit clerc des vieux soldats courbés par l'âge, fatigués, amaigris, desséchés pour la plupart, ou, — plus rarement, — gonflés et empâtés, abîmés parfois, enlaidis et dépoétisés par les infirmités et les décrépitudes, les vulgarités et les misères de la vie.

Parmi tous ceux qui venaient signer leur certificat de vie et toucher le trimestre des maigres pensions, salaire de peines et de dangers inouïs, indemnité des pintes de sang versé ou des membres perdus en de lointaines batailles; parmi cette cohorte de vieux de la vieille, il y avait de vigoureux et nobles spécimens de ce type du vieux soldat, un des quatre ou cinq grands types éternels de tous les âges et de tous les pays, de vieilles moustaches énergiques, de superbes têtes blanches frappées comme des médailles et dignes du crayon de Charlet ou de Raffet.

Le petit clerc, assez dédaigneux des clients ordinaires, paysans ou citadins, se montrait poli et plein d'égards pour tous ses visiteurs trimestriels, pour les pauvres invalides, impotents, sourds, à demi tombés en enfance, ne comprenant ou n'entendant plus guère, comme pour certains autres aux nez rubiconds, vieux drôles dépourvus de toute vergogne, qui avaient dû, certes, en leur temps, en faire de belles, lâchés par toute l'Europe. Mais, lorsque se présentaient devant son pupitre quelques-uns de ces grands vieillards droits et fiers, héros obscurs de la prodigieuse épopée, il laissait voir une particulière et respectueuse admiration.

Il les rédigeait de bon cœur, les certificats de vie des vieux braves aux rangs éclaircis à chaque trimestre; cela seul lui agréait de toute l'insipide besogne qui lui était dévolue d'un bout de l'année à l'autre, du grossoyage assommant sur lequel il dormait à l'ordinaire. Au diable les actes et le papier timbré, cette revue des vieux pensionnés, c'était de la belle et bonne poésie, c'était un écho affaibli des jours terribles et des grandes guerres passées qui roulait soudain dans l'étude, comme un dernier éclair des anciens canons qui devait illuminer les cartons moisis.

Pour se consoler de la besogne prosaïque des expropriations, des ventes et des baux, des partages de paysans où chaque lambeau de bien est âprement disputé et comme tiré aux dents par chacun, des liquidations longuement élaborées, de l'entortillement formaliste des moindres affaires, du spectacle des intérêts en lutte, des gens qui se chamaillent, qui s'écorchent ou qui se pillent, le petit clerc avait alors, à part lui, comme une envolée dans un idéal surhumain : le défilé des Vieux débris et la conversation du commandant Hector Clausse.



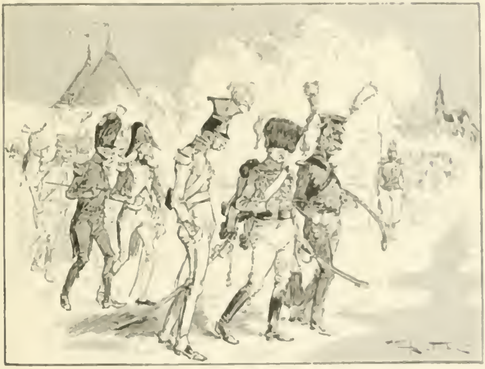
Les pensionnaires.

Ancien officier d'artillerie de la garde impériale, le commandant Hector Clausse, une des plus hautes tailles de l'ancienne armée, maigre et comme desséché, se tenait droit encore et portait haut ses traits aux angles fortement accusés, aux lignes franches qui semblaient taillées dans un bloc de chêne, par le ciseau vigoureux d'un sculpteur. Des yeux vifs et clairs qui cherchaient toujours l'œil de l'interlocuteur, une bouche quelque peu railleuse sous la longue moustache des grognards, rachetaient ce que l'ensemble des traits pouvait montrer de rudesse et appelaient la sympathie. Logé dans un petit appartement à deux pas de l'étude, le commandant Clausse arrivait toujours le premier, le jour du trimestre, devant le pupitre du clerc et, son parapluie droit comme une lame de sabre appuyé au bas du cartonnier de vis-à-vis, il s'attardait volontiers pendant une heure ou deux pour assister au défilé des anciens compagnons d'armes en causant avec le petit Antoine Ponts. Entre le petit clerc et le vieux soldat séparés par près de soixante années, un courant de sympathie s'était établi ; malgré la différence des âges, deux natures pareilles s'étaient devinées et comprises, deux âmes chaudes et enthousiastes, montrant pour les banalités et les platitudes sociales un dédain calme et railleur chez le vieux soldat, violent et emporté chez le rageur petit clerc.

Fils de tout petits commerçants, petits épiciers dans la petite ville, qui rêvaient de faire de lui un homme de chicane, un greffier, ou peut-être, gloire suprême, un notaire, Antoine Ponto, par une loi de contraste que l'atavisme seul expliquerait, était un garçon bouillant, nerveux, un brin exalté, qui faisait aussi bon marché du notariat que de l'épicerie, mettait au même rang les chandelles et le papier timbré, et ne demandait au Ciel d'autre grâce que de faire arriver au plus vite le premier jour de sa dix-huitième année, jour béni et très prochain, qui lui permettrait d'envoyer promener le Code et lui mettrait en main, au lieu d'un porte-plume de clerc, un fusil ou un sabre de troupier.

Depuis son enfance, les récits d'un grand-père, vieux soldat, les souvenirs d'un oncle paternel, officier supérieur à la fin du premier Empire et mort dans les derniers jours de la grande tragédie, la vue des soldats, les passages fréquents de troupes dans la ville d'étape, les retraites avec les tambours et les trompettes de la garnison éclatant chaque soir au premier coup de huit heures, tout avait contribué à faire naître et à entretenir le fanatisme militaire du garçon. Les premières victoires du second Empire l'avaient encore surexcité ; il se les rappelait, ces victoires dont le nom éclatait soudain dans une apothéose de drapeaux et de lanternes vénitiennes à toutes les maisons ; il se rappelait les tambours des pompiers parcourant la ville par une belle après-midi de soleil, ou le soir à la lumière des torches, et sur toutes les places, le maire, ceint de son écharpe, lisant après les roulements des tapins civils, les dépêches annonçant la victoire d'Inkermann, la prise de la tour Malakoff ou la victoire de Turbigo, la victoire de Magenta, la victoire de Solférino et enfin, la plus récente de toutes, la prise de Pékin après Palikao. Et les pavoisements soudains, les illuminations spontanées et les salves d'artillerie de la garde nationale en l'honneur des soldats de France, des braves petits pioupious toujours dehors, combattant un peu partout sous tous les ciels, en Europe, en Afrique, en Asie, en Amérique, répandant leur sang sous tous les climats et pour toute autre chose souvent, hélas ! que l'intérêt sacré de la France.

Oh ! ces roulements victorieux des tambours aux grandes journées, les cœurs les plus endormis sursautant soudain, toute la ville sentant passer au-dessus d'elle comme un souffle d'ivresse héroïque et planer l'âme de la vieille Gaule guerrière, comme ils enflammaient, ces joyeux tambours, le cœur et la tête du petit Poulo ! C'est déjà loin l'enfance, hélas, mais leur retentissement n'est pas tout à fait éteint, et parfois mon oreille croit encore entendre vaguement leur sourde rumeur... Roulements du passé ou roulements de l'avenir, qui peut savoir au juste ?



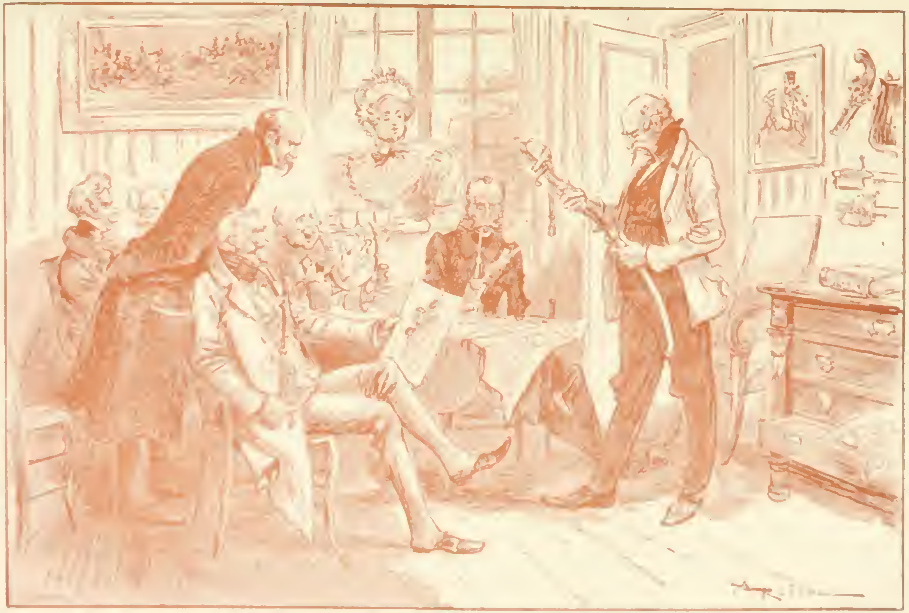
[illegible]

« ... Nobles tambours, [illegible]
Sainte [illegible] ... »

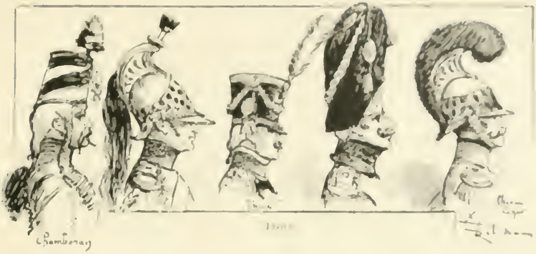
D'autres émotions, les 15 août, faisaient tressaillir le jeune [illegible]. C'était le défilé des vieux de la vieille allant entendre la messe solennelle à la cathédrale, dans leurs uniformes usés, devenus trop étroits ou trop larges, chamarrés de dorures ternies, avec de vieux plumets mélancoliques ayant, comme les hommes, la colonne vertébrale fatiguée. Les anciens de la cavalerie faisaient instinctivement bande à part et se tenaient dans les premiers bancs, à la droite du chœur. Parmi les hussards peu nombreux et les lanciers au lourd schapska, des casques brillaient ; quelques dragons, trois cuirassiers et un [illegible], maigre et desséché, s'appuyaient, pour se redresser, sur leurs grandes lattes aux fourreaux bosselés ; des artilleurs à l'uniforme sombre se groupaient autour du haut bonnet à poil d'un grenadier à cheval dont les joues glabres, rasées de frais, disparaissaient jusqu'aux oreilles dans le col carcan de son uniforme. A gauche, c'était l'infanterie, un colonel de voltigeurs en tête, rouge, apoplectique, étouffant dans son uniforme trop étroit ; derrière lui se serrait un état-major de vieux officiers, de petits hommes râblés, quelques-uns presque verts encore et qui n'avaient dû servir que dans les vélites ou la jeune garde, aux derniers jours de l'Empire ; des habits bleus, passés et plissés, des shakos de toutes formes, immenses, évasés, garnis de torsades, avec l'aigle sur la plaque, passée au tripoli pour ce grand jour. Il y avait dans le nombre quelques uniformes incomplets et quelques habits civils aux derniers rangs ; mais tout ce qui n'était pas trop invalide parmi les vieux ayant tenu le fusil ou brandi le sabre dans les grandes guerres était là ; certains n'habitaient pas la ville et venaient des villages d'alentour, pour se retrouver avec leurs anciens compagnons. Mais tous les ans l'effectif diminuait, il se faisait des vides parmi les hauts plumets ; les groupes se tassaient devant le chœur de l'église et semblaient serrer les rangs comme autrefois sous les volées de mitraille. D'un regard mélancolique, on se comptait ; cette année-ci, la cavalerie avait souffert, il manquait quelques casques parmi les cuirassiers, ou l'infanterie perdait un banc tout entier. Résignés, les vieux de la vieille relevaient la tête en mâchonnant leurs blanches moustaches et essayaient instinctivement de cambrer leurs vieilles poitrines pour faire bonne contenance sous la faux invisible.

Et l'orgue emplissait l'église de sa grande voix roulante, les chants montaient vers les voûtes, graves et pleins, coupés par le fausset aigu des enfants de chœur. Dans la nef où s'alignait une compagnie de la garnison en grande tenue, éclatait à l'élévation le commandement : Garde à vous ! lancé par un jeune officier sur qui, pendant tout l'office, les regards des anciens restaient attachés — Genou... terre !

Toutes les crosses de fusil sonnant sur les dalles, puis des bruits plus clairs, les fourreaux des sabres tintant à leur tour, et tous les soldats, dans le grand silence de l'église et le frémissement des cœurs, un genou en terre, les fusils baissés devant l'autel...



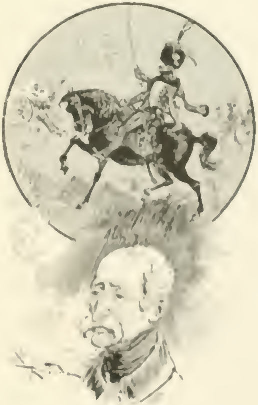
[illegible]



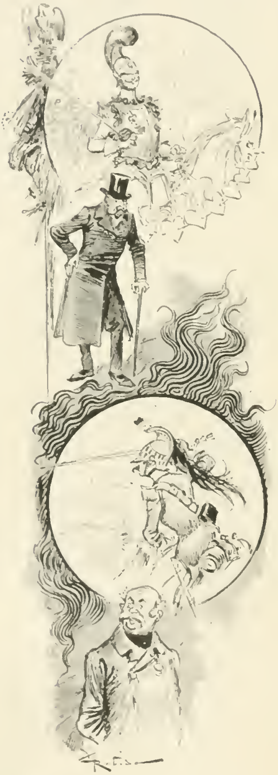
[illegible]

## II

— Ah ! mon garçon ! disait le commandant Hector [illegible], moi je suis un vieux refroidi et le temps est passé où je partais comme un cheval échappé, sans réfléchir, sans regarder, hop ! hop ! En avant ! J'ai piaffé dans mon bel âge, je ne piaffe plus et je regarde derrière moi, j'examine la route faite, le long ruban d'étapes parcourues !... Hum ! nous avons eu terriblement du mal, nous avons récolté à nous tout seuls de la gloire et des coups, la suffisance de cinquante ans... Pour quel résultat au fond, je le cherche encore... bon ou mauvais, je me le demande ! Nous avons cogné comme des sourds, sans nous demander pourquoi ; j'ai dans l'idée que nous avons eu tort ! Ceci, je me permets parfois de l'insinuer à quelques amis qui me regardent de travers... et pourtant, parmi tous ces vieux débris qui vont tout à l'heure venir te répondre « *Présent* ! », combien étaient déjà fourbus en 1808, dégoûtés en 1809 et [illegible] le



Le commandant [illegible]



Vieux de la Vieille. Delmas et Lacoche.

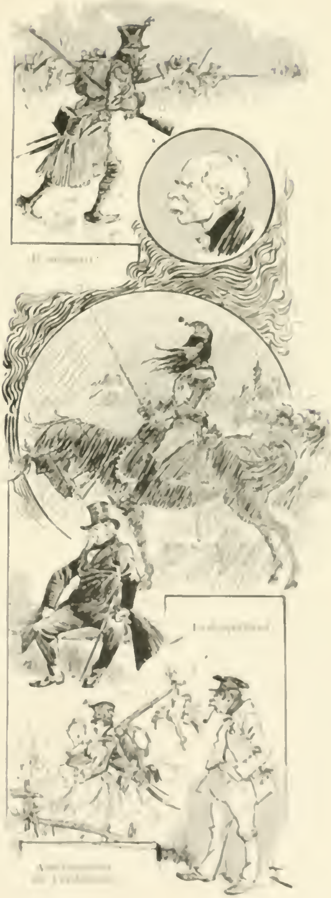
grand homme en 1810! Moi j'ai duré jusqu'en 1812; mon enthousiasme, intact au départ de la grande armée, a été gelé en Russie. Il était pourtant solide, sacrebleu! et ne le cédait à aucun; mais dans les neiges moscovites, j'ai réfléchi! C'était la première fois; jusque-là, comme les autres, je m'étais trouvé si occupé! Oui! quand j'y songe maintenant, il me semble que c'est un rêve, ces années ont passé comme des charges de cavalerie; ça semble très long quand on y est, à cause des boulets, des balles et de tout le tremblement, mais quand c'est fini, on est tout surpris de la rapidité avec laquelle tout a filé. La vie est tout en pente, mon ami, les années coulent et s'écoulent! surtout les années pendant lesquelles on a de l'occupation, et cela ne nous a pas manqué! Pour en revenir à nos gaillards, si chauds napoléonistes actuellement, beaucoup tiraient la langue à la fin et auraient volontiers changé le service de leur Empereur pour celui du roi d'Yvetot, si le grand homme l'avait permis. Puis la tranquillité revenue, changement de front, retour de l'enthousiasme; nous avons oublié qu'il nous avait tous éclopés et notre Empereur est redevenu notre Dieu! Au fond, tout s'explique, et il ne faut pas nous traiter de girouettes; en chantant la gloire du Petit caporal, c'était tout simplement la nôtre que nous chantions, c'étaient nos prouesses que nous célébrions, et toute la France faisait chorus ! Les générations fauchées, l'effroyable éreintement du pays, tout était oublié par ceux qui avaient eu la chance de survivre, et l'on ne demanda pas leur avis aux centaines de mille pauvres diables que la révolution et le grand homme avaient couchés dans des trous creusés dans toutes sortes de terres..... et j'imagine que, parmi ceux-là, beaucoup se seraient volontiers passé de toute cette gloire, de Colonne et d'Arc de Triomphe !

Un petit homme tout rond et tout rouge, à l'air solide encore et même guilleret, entra dans l'étude et interrompit Clausse, à qui en passant il fit le salut militaire.

— Bonjour ! toujours luron, vieux voltigeur ? dit le commandant pendant que le clerc faisait signer le certificat de vie.

— Le plus longtemps possible, mon commandant.

— Celui-ci, reprit le commandant quand l'ancien fut parti, a dû rire quand même jusqu'à la fin. Jean-François Dolmy, prévôt de danse, prévôt d'armes breveté. J'ai connu ses équivalents, solides au poste, mais rigoleurs

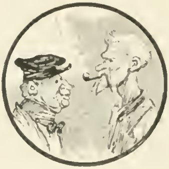


[illegible]

[illegible]

[illegible]

et fricoteurs en diable!... Il n'y a pas bien longtemps que je l'ai rencontré à une fête de campagne attablé avec un autre ancien lequel n'a pas dû briller dans les armées de Napoléon le Grand, car c'est bien tout le contraire d'un vieux soldat maintenant, une espèce de grippe-sou devenu vieil usurier de village... Le fricoteur avait séduit l'usurier,



Vieux fricoteurs.

s'était fait payer à boire je ne sais comment, et tous les deux, à peu près ivres, chantaient la larme à l'œil une chanson idiote :

. . . . . . . . . . . . .
Napoléon plein de vaillance,
Comme Jésus il fut vendu
Par les mains de Judas de France ;
Il fut trahi comme Jésus !

Quelques pensionnés se succédèrent et le commandant Clausse cessa de parler. Les vieux avaient pour la plupart l'air un peu intimidé en entrant dans l'étude, surtout ceux qui touchaient les plus petites pensions ; assis devant le pupitre du clerc, ils tiraient leurs lunettes et traçaient péniblement d'une main incertaine, comme un enfant qui fait des bâtons, quelques lettres d'une grosse et lourde écriture.

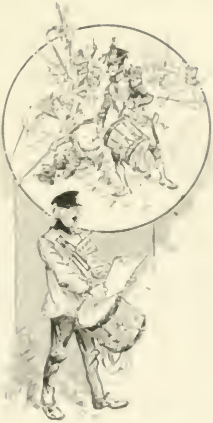
Des pensionnaires civils, d'anciens employés de l'État venaient aussi, mais plus rares ; les anciens militaires, par un accord tacite, pour le plaisir de se rencontrer sans doute, arrivaient presque tous en même temps, le matin. Quelquefois le commandant Clausse leur serrait la main, acceptait une prise de tabac, ou bien il rappelait en deux mots quelque vieux souvenir, quelque trait de l'histoire de tel bonhomme cassé et affaissé, gauche et embarrassé aujourd'hui, qui avait été un vaillant soldat, un troupier audacieux, résistant, infatigable à fatiguer la victoire, ou l'un de ces intrépides officiers de cavalerie des grandes charges célèbres, de Wagram, de la Moskowa ou de Waterloo.

— Jean-François Lacoche, ancien capitaine, combien de blessures ?

— Neuf, mon commandant, mais toutes simplement dans le cuir, que j'avais très dur... Rude avantage dans le métier que nous faisions, mon commandant.

— Hubert Maillard, chevalier de la Légion d'honneur, ancien crieur public et tambour de ville.. Il a longtemps annoncé qu'il avait été perdu « *un caniche répondant au nom d'Azor* », avec des baguettes d'honneur gagnées en battant la charge tout seul à la tête de son bataillon dans un moment difficile !

— Celles-là, mon commandant, je ne m'en servais que dans les grandes occasions. C'est tout ce que j'avais rapporté de Russie, où j'ai eu ma caisse crevée et brûlée.



Tapin de la Grande Armée.

— Ah ! voilà Delmas, dit tout bas le commandant Clausse en voyant entrer un grand vieux à longue moustache blanche, appuyé sur une canne et traînant péniblement la jambe, ex-lieutenant aux carabiniers, sabre de première classe, et bourreau des cœurs... « Un vrai gaillard ! » m'ont dit autrefois des anciens de son régiment, partout et toujours, en campagne comme en garnison, au nord comme au sud, avec les Polonaises comme avec les Espagnoles, ou les Italiennes... Aujourd'hui tenu en laisse, et très court, par sa gouvernante, une ancienne luronne devenue dévote quand elle a pris sa retraite avec le lieutenant.

Le défilé continuait, le clerc pointait les signatures sur sa liste et rangeait les brevets des pensions, de vieilles feuilles de papier jauni, froissées, salies, maculées de timbres et de cachets.

— C'est tout pour la ville, dit-il, il en viendra encore trois ou quatre de la campagne cette après-midi ; il ne me reste plus qu'à m'en aller faire signer ceux qui ne peuvent pas venir.

— Les éclopés, dit le commandant.

— C'est le plus triste ; il y a M. Mazelle qui a la goutte, puis le père Knopfer qui ne peut plus se porter ; celui-là baisse tous les jours ; je crois que c'est son dernier trimestre...

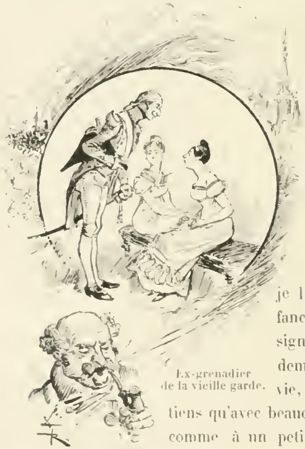
— Du tout, du tout, Knopfer durera encore, tu verras ! Nous autres, vois-tu, nous les derniers, qui avons survécu à tant de choses, nous sommes fabriqués avec une pâte si résistante que la camarde y regarde à deux fois avant de nous mordre, par crainte de se casser les dents !

— Il y a aussi M. Clarambault qui est tout à fait en enfance.

Le commandant soupira

— Quel âge a-t-il au juste ?

— Né en 1772, dit le clerc en consultant le brevet de la pension.



Ex-grenadier de la vieille garde.

— L'ancien des anciens, celui-là, major dans les grenadiers de la vieille garde, engagé en 90 au régiment de Picardie, il a tout vu, de Jemmapes à Waterloo ; il a été en Italie, en Égypte, en Allemagne, en Russie. Tu sais ce qu'il a fait en Russie ?

— Non, je ne sais pas ; je l'ai toujours connu en enfance, bégayant des mots sans signification, quand je vais lui demander, pour son certificat de vie, une signature que je n'obtiens qu'avec beaucoup de peine, en lui parlant comme à un petit garçon...

— Pauvre Clarambault ! cette existence à l'air libre, sous le soleil, le vent, la neige ou la pluie, ces quinze ans de marches continuelles sur les grands chemins de l'Europe, malgré les fatigues, les peines écrasantes, les accablements, ça vous a trempé pour un siècle les hommes assez forts pour résister à la première période d'éreintement! Vois nos vieux généraux qui restent jusqu'à soixante-quinze ans sous le harnais, quelle ardeur! Ça tient encore à cheval et c'est solide, les accès de goutte à part; compare-moi ces gaillards-là aux bureaucrates décatis avant la soixantaine, collés dans leurs fauteuils et incapables de soulever autre chose que leur parapluie ou leur bonnet de coton. Hein! ai-je raison de chanter la vie militaire?

Pour en revenir à Clarambault, qui touche à ses quatre-vingt-dix ans, redevenu un petit enfant depuis quatre ou cinq hivers, dire que cette triste carcasse falote, agitée par un tremblement sénile, est l'enveloppe d'un vrai héros, mais d'un héros trop complet, trop naïf et trop simple pour avoir su tirer de son héroïsme les avantages qu'avec un peu moins de naïveté et de désintéressement il en eût pu extraire! Oui, l'âme qui s'est envolée de ce vieux corps encore debout, c'était une âme vraiment pure, une âme de première classe sortie avec le numéro *un* des mains du Créateur. Je l'ai connu dans son temps, e

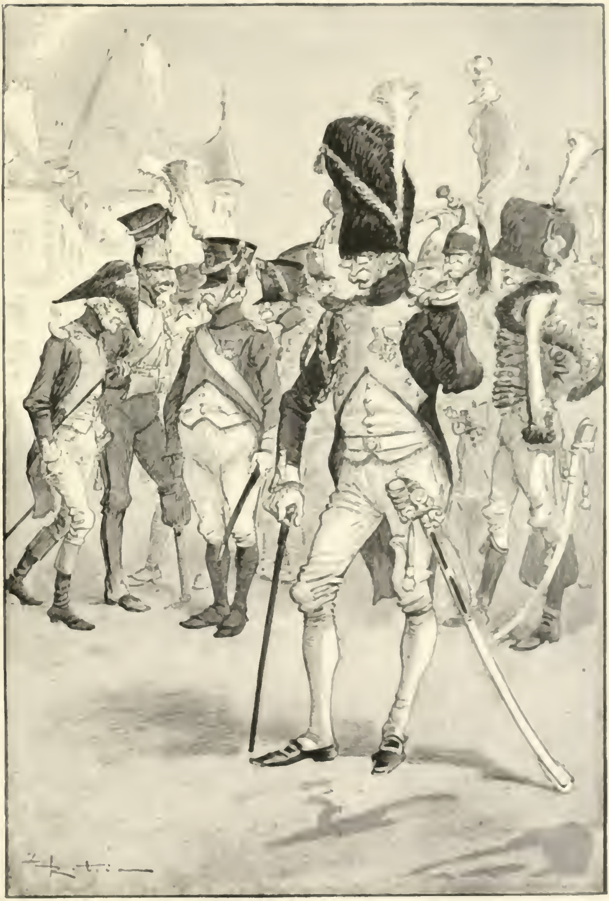
Cavalerie légère.

[illegible]

vieux Clarambault, et parmi la jolie collection de sabreurs de toute catégorie que nous faisions, je jure que j'en ai peu vu de pareils à lui. Il lui a manqué la chance pour parvenir aux premiers grades. Au lieu de violenter la chance, ces hommes-là, c'est la chance qui doit les violenter ! Je ne te raconterai pas, garçon, tout ce que Clarambault a fait à ma connaissance, tous les traits d'héroïsme que je sais de lui... Dans la vie de tous les vieux soldats qui te viennent à chaque trimestre, il y a des traits d'héroïsme du même genre, mais les siens étaient plus complets, avec je ne sais quoi de plus particulier, de plus naturel pour ainsi dire. Pas de bravade du tout, pas d'accès de cette belle folie héroïque qui saisit à certains moments difficiles les natures sanguines, pas d'intérêt personnel surtout, ni d'idée d'avancement ; non, sa marque à lui, c'était le dévouement pur et simple, il se dévouait sans s'en apercevoir pour ainsi dire. Écoute seulement ce qu'il a fait à la Bérézina... Mais d'abord il faut te dire qu'à Moscou, son régiment, attribuant des privations endurées depuis l'entrée en Russie, à je ne sais quel rogne-portions, officier d'administration, Clarambault, fatigué de réclamer pour ses hommes, prit l'affaire à son compte et provoqua l'officier. Au lieu d'aller sur le terrain, celui-ci, par son influence sur son général, fit mettre Clarambault aux arrêts pendant tout le séjour à Moscou. Cela ne porta pas bonheur au rogne-portions, car, la retraite à peine commencée, il fut massacré par les Cosaques...

Et l'hiver russe qui tombe sur nous tout à coup, un sombre soir, après une longue étape, alors que trempés jusqu'aux os, par des passages de petites rivières, nous allumions nos feux ; la tourmente de neige qui s'abat sur nos bivouacs, glace nos moelles et notre sang et, laisse voir le matin, après de longues nuits de dix-huit heures, autour des feux étouffés des rangées de petit monticules formés de cadavres gelés ! Le long martyre commence ; plus d'ordre, plus de cohésion ; plus de cavalerie ni d'artillerie, il ne reste pas serrés autour des drapeaux un quart des effectifs armés... Et il faut marcher, se battre, repousser l'ennemi...

Après quarante jours de marche dans la neige, la grande armée, devenue la grande cohue, arrive à la fameuse rivière. Dans la première journée du passage, lorsque s'est produit sous les boulets russes l'effroyable encombrement du pont de bateaux d'Eblé, Clarambault étant passé, s'est aperçu que l'aigle de son régiment était restée



[illegible]

21

dans la bagarre de l'autre côté de la rivière. Aucun espoir de percer la foule pour retourner en arrière ; Clarambault n'a pas hésité, il s'est jeté dans la rivière, l'a passée à la nage parmi les glaçons, et ayant pris le drapeau, l'a rapporté par le même chemin. Le lendemain, quand Oudinot a fait repasser le pont pour rejeter un peu les Russes et protéger le passage, Clarambault en était ; il était de l'arrière-garde et n'a passé que le matin du troisième jour, par le chemin qu'il avait pris pour le drapeau, c'est-à-dire par la rivière, après être resté une heure dans l'eau pour sauver quelques malheureuses femmes aventurées sur les glaçons. C'était trop, en arrivant de l'autre côté, Clarambault, épuisé, trempé et gelé jusqu'aux os, allait périr, si l'une des femmes qu'il avait sauvées, la femme de l'officier d'administration de Moscou justement, ne l'avait sauvé à son tour en lui donnant une couverture et l'un de ses jupons. Ils ont tenu ensemble jusqu'en France, se traînant sur les routes de Pologne et d'Allemagne, lui à moitié mort et la femme ne valant guère mieux. — Mais l'hiver russe les avait mal gelés, car la vieille femme qui soigne actuellement ce qui reste de l'héroïque Clarambault, la bonne vieille toute blanche et toute ratatinée qui soutient le corps branlant du vieil enfant...

— Madame Clarambault ?

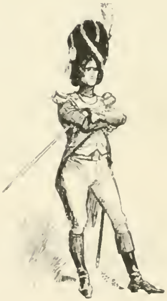
— C'est la femme de la Berezina, que Clarambault a épousée après 1814. Pauvre Clarambault, il aimait à raconter l'historiette ; dans nos dîners, aux anniversaires, quand nous nous sommes retrouvés, il disait toujours, en parlant de Mme Clarambault : « Ma femme, dont j'ai fait connaissance sur un glaçon, au milieu de la Bérézina... » Et dire que c'est fini, qu'il a tout oublié et ne connaît plus sa femme que tout juste comme il connaissait sa nourrice à trois ans !

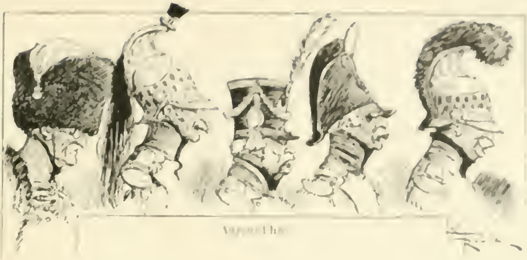
— Allons ! dit le commandant [illegible] en se levant, je te laisse, mon garçon, tu peux prendre tes feuilles et t'en aller faire signer le [illegible] Clarambault et les autres éclopés. Tu sais, tout ce que je t'ai dit de nos misères, ce n'est pas pour te dégoûter du métier si tu en as réellement envie. S'il faut compter forcément sur de vilaines journées de temps en temps, combien aussi de belles et de bonnes en compensation !... Soldat ! mais c'est une des trois ou quatre carrières pour lesquelles on peut sentir réellement la vocation ; il y a la vocation militaire comme il y a la vocation religieuse et la vocation artistique ou scientifique. Toutes les autres carrières sont des professions qu'on embrasse par [illegible]

Va, tant qu'il y aura un champ et une maison sur terre, il faudra un soldat pour les défendre ; sois gai, honnête et brave, et en avant, mon garçon !

— Et moi aussi, un jour, dit le clerc, j'irai signer dans quelque étude pour toucher ma pension de retraite.

— C'est la grâce que je te souhaite.





## III

15 août 1870. — Encore une fois la fête de l'Empereur. Mais aujourd'hui, il n'y a pas de messe solennelle à la cathédrale, pas de cérémonie officielle, aucun déploiement de drapeaux, et enfin pas de réunion des vieux de la vieille, car il n'en reste plus, ou du moins si peu que c'est à peu près comme s'il n'y en avait plus. Sept ou huit en tout, sur lesquels trois seulement sont encore valides et se traînent sur leurs vieilles jambes le long des anciens remparts, aux jours de soleil.

Disparu, tout le bataillon des vieux à grands casques et à shakos antiques, c'est fini, de tous ces hommes, acteurs ou figurants du grand drame, de tous ces durs à tuer, le temps a eu raison, là-bas dans le vague royaume des ombres, heureusement sans frontières, Napoléon peut maintenant reconstituer ses cadres au complet pour sa revue nocturne.

Le plus solide des trois restants, c'est encore le commandant [illegible], un peu plus desséché que huit ans auparavant, la peau de la figure un peu plus collée sur les os, mais encore haut et droit, luttant avec énergie contre ses quatre-vingt-deux ans, marchant avec des mouvements secs de tout son corps aux articulations raidies. Les autres sont Maillard, l'ancien tapin décoré, et un vieil Alsacien, le père Walter, qui a servi dans les cuirassiers.

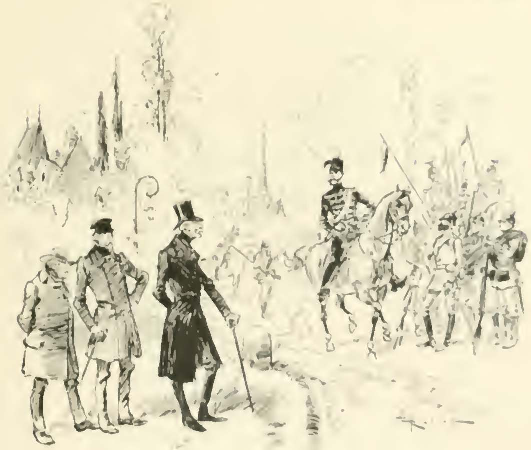
La ville est lugubre en cette matinée du 15 août, et [illegible] jours, les boutiques restent fermées, les maisons closes; par les persiennes entre-bâillées seulement, quelques figures effarées paraissent et disparaissent, l'ennemi est proche. La veille au soir, quelques débris du corps de Mac-Mahon, une centaine de zouaves se rabattant sur Châlons, ont passé en ville. Pauvres zouaves, noircis, exténués, enragés, étourdis par le sentiment inconnu de la défaite, ils ne comprennent encore rien à leur malheur, à ces milliers et milliers de Prussiens qui leur tombent sans arrêt sur le dos, à ce bouleversement de la fortune. Ils reculent, non sans se retourner avec fureur quand l'occasion le permet, contre les avant-gardes ennemies qui les talonnent. Ils ont deux officiers avec eux, tous deux blessés et l'un des deux, un lieutenant de vingt-cinq ans, fortement bronzé, n'est autre que le petit clerc d'autrefois, Antoine Ponto. Il est parti huit ans auparavant pour l'Algérie, engagé aux zouaves le jour même où ses dix-huit ans eurent sonné, et il n'a quitté le pays arabe encore remuant, que pour une dure campagne de trois ans au Mexique. Les deux officiers, pour faire respirer leurs hommes, ont décidé qu'ils passeraient la nuit à S... Sans entrer en ville, ils se sont installés dans des granges du faubourg après avoir à la hâte barricadé la route. Et c'est là que le commandant Clausse a retrouvé son ami, l'ancien clerc. Triste entrevue. Le commandant Clausse en est sorti blême et les traits tirés, son grand corps plus raide ne se maintenant droit qu'au prix d'efforts plus visibles.

— Pauvres enfants! pauvres enfants! c'est eux qui payent nos folies, c'est sur eux que tombent les revanches de nos quinze années de gloire à outrance... L'Europe, mise sens dessus dessous quinze ans durant, la course à la victoire, les nations culbutées, les royaumes coupés en tranches comme des parts de galette!...

Le vieux commandant ne put dormir; toute la nuit, les tristesses du jour pesèrent sur lui comme un cauchemar, et il mâchonna entre deux sursauts de rêve des imprécations à travers lesquelles revenaient comme un refrain: C'est eux qui payent, les pauvres enfants, c'est eux!

Au petit jour, des coups de fusils le firent se dresser dans son lit. Il se leva en toute hâte et descendit aussi vite que ses jambes pouvaient le porter vers le faubourg. Les zouaves avaient disparu. Par le vieux tambour Maillard qui demeurait près de là, le commandant sut qu'un peloton de uhlans, se heurtant à la barricade aux premières clartés de l'aube, avait été reçu par une fusillade qui l'avait fait se replier au galop, non sans perte. Et les zouaves s'étaient aussitôt remis en marche pour ne pas se laisser couper.

Le soleil remontait à l'horizon. Devant la barricade abandonnée, le commandant Clausse se promena de long en large avec l'ancien sapeur Maillard et l'Alsacien Walter, venu lui aussi aux nouvelles. La route se déployait blanche et vide au loin, en avant des charrettes posées sur le pavé ; pas de mouvement, un grand silence planant sur les champs, les cloches d'églises que l'on voyait poindre çà et là, ne jetant même pas leurs carillons d'appel pour la grand'messe de l'Assomption. Un moment, dans le lointain, on a encore entendu quelques coups de fusil, puis tout s'est tu de nouveau.



1870

Les heures passaient. Les trois vieux, fatigués, allaient rentrer chez eux, lorsqu'un peu de poussière parut au bout de la route. Du bruit, des pas de chevaux, des roulements et encore de la poussière au loin. Quelques galopades d'éclaireurs, des uhlans qui pénètrent en ville par des rues détournées, puis des pelotons plus considérables, et enfin une troupe, infanterie et cavalerie.

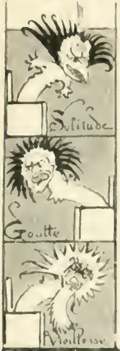
Les trois vieux de la vieille se redressant de leur mieux, les lèvres serrées, étaient encore là, devant les charrettes de la barricade, maintenant jetées en tas sur un côté de la route.

— Eh bien, leur dit au passage, en excellent français, un jeune officier prussien, que les grandes moustaches blanches, les médailles et la tenue militaire des trois hommes ont frappé, hé, les anciens, est-ce que vous allez nous tirer aussi des coups de fusil, comme vos zouaves ce matin ?

— Ma foi non, jeune homme, répondit le commandant en s'avançant d'un pas, c'est l'affaire des jeunes, et d'ailleurs nous, les vieux, nous avons une bonne raison pour ne pas le faire.

— Ah ! et pourrait-on la connaître, cette bonne raison ?

— Dame ! fit le commandant en s'inclinant d'un air gracieux, nous sommes restés si longtemps chez vous, nous autres, vieux de la vieille, que nous avons peut-être bien chacun quelques petits-fils parmi vous !

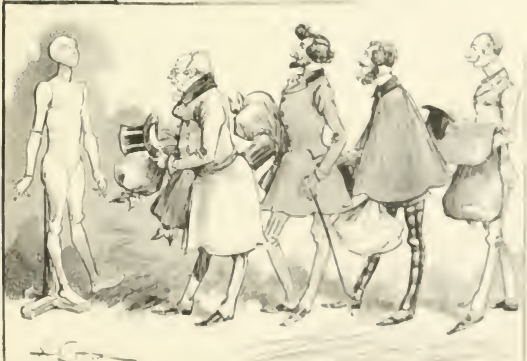


# CINQUANTE ANS DE DANDYSME

## I

La petite fille, une blondinette de quatre ans, suspendue au bras du fauteuil dans lequel le gros monsieur s'était affalé, jasait comme elles jasent toutes à cet âge-là — et même plus tard, ajoutent les méchantes gens.

— Je vais te raconter une histoire ; j'avais un beau



jardin avec un beau rosier qui poussait si haut, si haut qu'il faisait un trou au ciel; il y avait dedans un lapin qui se dépêchait de rentrer chez lui parce que c'était le soir et qu'il y avait beaucoup de nuages devant le soleil, alors il ne faisait plus clair. Et puis la maman du petit lapin lui décrochait sa balançoire parce qu'elle voyait encore clair, et puis dans le jardin il n'y a pas de gens méchants...

Le petit garçon, un grand, âgé d'au moins six ans, accroché à l'autre bras du fauteuil, interrompit la petite fille :

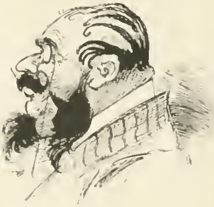
— Non, c'est moi qui vais en raconter une au monsieur : « J'étais plus riche qu'un roi, alors des voleurs m'ont volé plus de mille francs et sais-tu ce que j'ai fait? je les ai tués et je suis allé en Amérique, c'est loin, dans une carrière d'or où j'ai trouvé plus de trente-six millions de mille francs!

— Allons, vilains enfants, interrompit à son tour la maman des deux narrateurs, laissez monsieur Chaligny tranquille, dites bonsoir et venez vous coucher.

— Mais non, mais non, madame, dit le gros monsieur, ils sont charmants et leurs histoires m'intéressent!

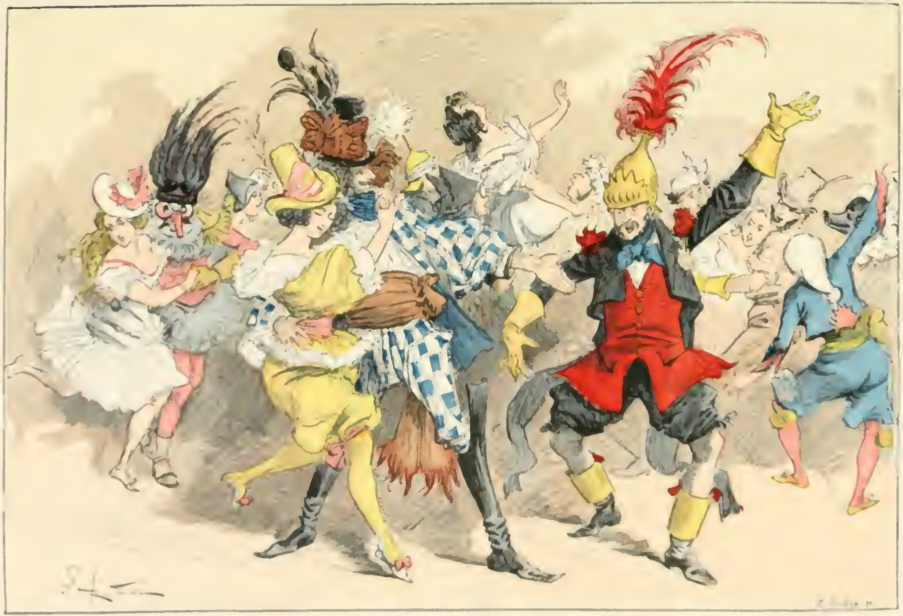
Après quelques vaines protestations, les deux enfants suivirent leur maman et les messieurs restèrent seuls dans le salon de la villa dont les fenêtres ouvertes laissaient voir, brillant sous les rayons de la lune ainsi qu'une corne d'argent, la boucle de la Seine au-dessous des bleuâtres coteaux de Marly.

Le gros monsieur, dans son fauteuil, semblait gagné par de profondes et mélancoliques réflexions, — peut-être dormait-il, — les autres continuaient la conversation commencée.


Chaligny.

— Et moi, je pense, dit un jeune homme, que dans tous vos phénomènes de suggestion et d'hypnotisme, il entre trois quarts de supercherie consciente ou même inconsciente...

— Parbleu! dit un autre, et fort heureusement! Toutes ces questions deviennent furieusement agaçantes, si la moitié de tout ce qu'on raconte était vrai, si des gens, avec un regard et quelques passes, pouvaient réellement se rendre maîtres du corps et de l'âme d'autrui et faire agir cet

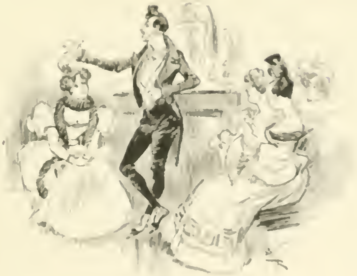


LE BAL [illegible]

autrui comme une simple marionnette, ce serait tout bonnement effroyable au point de vue des conséquences! Avec du bon vouloir je puis me mettre en garde contre le crime brutal et [illegible] jeu, mais qui peut me protéger contre les suggestionneurs! Brr! j'espère que ce n'est au fond qu'une de ces plaisanteries de savants qui vous font froid dans le dos; mais l'effet est produit, c'est assez, n'en parlons plus!

— N'en parlons plus, dit un troisième, mais pour d'autres motifs, parce que contrairement à vos opinions, je pense, moi, que tout est possible, parce que toutes ces expériences que l'on raconte sont réalisables!

— Vous ignorez, dit le maître de la maison aux deux premiers interlocuteurs que notre ami Fougeray est lui-même un suggestionneur... Et



[illegible]

je ne vous conseille plus de rire, car il va tout à l'heure, pour se venger, vous ordonner des choses terribles, vous, Monsieur, d'épouser dans la quinzaine, le riche parti qu'on vous a proposé, vous savez, cette demoiselle Américaine peu séduisante, et vous, jeune Ponto, de payer demain toutes vos dettes...

Le jeune Ponto éclata de rire.

— Cela, je l'en défie bien, dit-il, le petit [illegible]!

Fougeray avait, sans broncher, laissé passer l'interruption.

— Oui, reprit-il, je pense qu'il en est temps encore, il faut laisser tomber toutes ces questions, laisser éteindre le bruit commencé, faire le silence là-dessus, car il y a là, entendez-vous, un immense danger que pendu sur le monde ! Pour le moment, les savants seuls s'occupent de la force encore presque inconnue et innommée, mais par l'énorme besoin de bavardage qui tient notre époque, les discussions, les expériences et les résultats sont immédiatement criés sur les toits par les académies et les gazettes. C'est livrer à la foule la porte d'une poudrière ! Jadis la science restait la science, un temple majestueux dont l'accès était interdit aux profanes; jadis des savants auraient poursuivi leur enquête, cherché, vérifié, expérimenté sans s'ouvrir à d'autres qu'à des initiés comme eux; aujourd'hui, bien qu'on ait conscience du danger, on met tout le monde dans la confidence. Gare au jour où cela sera tombé dans le domaine public ! Comme le dit Montal, le revolver sera d'un faible secours contre la suggestion !...

— Allons, allons, fit Montal, tu poursuis la plaisanterie ! La suggestion, puisque décidément suggestion il y a, n'est possible que sur certains êtres, sur les nervosiaques, quelque peu détraqués, mais sur des gens sains et normalement équilibrés, elle fera long feu !

— Erreur ! elle est moins facile, voilà tout ! Je vous declare que depuis près de dix années sans en rien dire à personne, tout seul, en silence, j'ai fait bien des expériences, et le vaste champ des possibilités dans cet ordre de faits m'épouvante aujourd'hui !... Eh ! parbleu l'homme qui veut se faire aimer d'une femme ou la femme qui veut séduire un homme, que font-ils sans s'en douter, sinon de la suggestion ? Mais voyez-vous le danger quand l'homme saura et voudra ?

Oui, pétrir à sa volonté un être quelconque, entrer de force dans son cerveau, tirer les fils, faire agir et parler cet être dominé, possédé, oui, tout cela est possible...

Fougeray s'était levé, il parlait en marchant lentement de long en large, devant le canapé où le gros Chaligny s'était affaissé après le départ des enfants.

— Et je vous le prouve, dit Fougeray s'arrêtant enfin et parlant tourné vers Chaligny, je vous le prouve avec cette grosse masse de chair, avec ce mastodonte engourdi qui ne peut certes passer pour un organisme affiné par les nerfs... Regardez-le...

— Il dort, dit Montal.

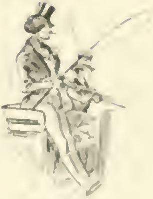
— Non, il est éveillé, allons, Chaligny, levez-vous et marchez pour prouver à ces messieurs que vous ne dormez pas.

Le gros homme, sans faire la moindre objection se leva, marcha et tourna suivant les indications qu'en levant simplement le doigt Fougeray lui donnait.

— Monsieur Chaligny se prête à la plaisanterie, comme un bon garçon qu'il est, et voilà tout ! reprit Montal.

— Monsieur Chaligny, ce bon garçon, ce vieux gommeux ensablé, creux et vide, dit Fougeray se retournant enfin, est actuellement ma chose, vous voyez que je parle de lui sans me gêner ; inutile de dissimuler vous-mêmes votre opinion sur son compte, il ne s'en souviendra pas demain... Vous le connaissez tous de longue date, vous savez qu'il est devenu pour tout le monde un bonhomme ridicule, ce vieux beau retardataire, cet invalide des salons à la tête de carton.

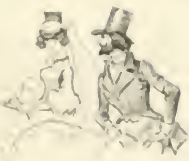
— Dis donc, fit le maître de la maison d'un air inquiet, ménage-le...



A Longchamps.

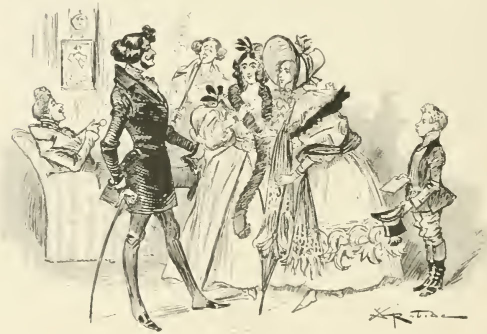
— Laisse, je puis lui dire ses vérités, il les aura oubliées demain... au fait, il va te les dire lui-même, il va parler, ce sera plus drôle et plus concluant pour vous autres, sceptiques Thomas ! Hypnotisé dès sa jeunesse par le faux brillant des ultra-civilisés, par tout le factice social, voilà un homme qui n'a jamais vécu la vie vraie, vous allez voir... Chaligny, écoutez-moi ! Vous avez vingt-cinq ans ce soir, mon ami, entendez-vous ? vous avez vingt-cinq ans, je le veux ! En quelle année sommes-nous ?

— En 1837 ! dit le gros homme se redressant tout à coup comme mû par une secousse électrique. J'ai vingt-cinq ans ! Vingt-cinq ans ! vingt-cinq ans ! Je suis un lion parmi tous les lions, un *Furieux* comme on dit !... Ah ! ah ! je ris quand je songe au bon jeune homme que j'étais il y aura sept ans bientôt, lorsque je débutai dans le monde à ma sortie du collège ! ah ! ah ! j'ai même, ma parole, chanté la romance tout un hiver dans quelques salons : « *Fleuve du Tage* ». Mais la société des dandies et des fashionables à la mode m'a bien vite déniaisé. Aujourd'hui nous sommes une bande de *Furieux*, Lions à tous crins, en train de croquer à nous six, le plus joyeusement possible avec nos [illegible]



[illegible]

thères ou nos rats, cinq oncles et trois tantes! Dormez en paix, oncles bienfaisants et tantes vénérables, vos écus vont sauter! Ah! c'est que les vieilles tantes sont coriaces au possible, j'en ai encore une, moi, une respectable chanoinesse qui n'en finit pas de finir! Baste! croquons toujours les autres en attendant! Joyeuse existence! Il y a deux ans on m'a présenté à Lord Seymour! Quel gaillard, ce lord Seymour! Voilà deux carnavals que nous faisons ensemble... J'ai payé d'un commencement de dyspepsie l'honneur de figurer à côté de lui à l'Opéra, au café Anglais et à la Courtille... Des dettes? serais-je un vrai lion si je n'en avais pas? Rugissons en chœur, ô ma Panthère aux boucles brunes, croquons, ô mon délicieux petit rat d'Opéra!... Cet Humann me coûte les yeux de la tête avec ses habits, mais quelle coupe idéale!


Lions et Panthères.

Le gros Chaligny marchait et se cambrait comiquement, le nez en l'air, le bras arrondi comme s'il tenait sous le bras un stick invisible.

— Chaligny, prononça Fougeray d'un ton bas mais impératif, vous n'avez plus vingt-cinq ans.

— Non, je n'ai plus ving-cinq ans, répondit docilement le vieux beau.

— Vous en avez trente-cinq!

— J'en ai trente-cinq... ah!

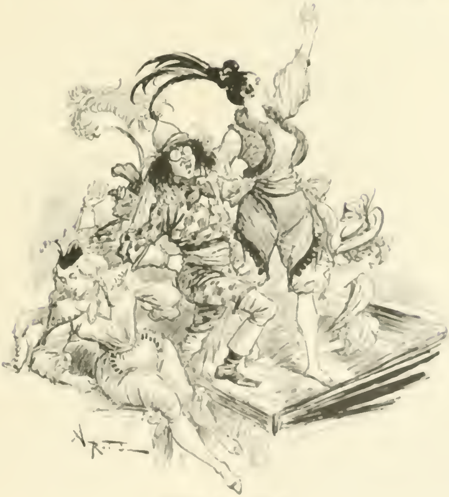
La voix du sujet n'avait plus l'éclat de tout à l'heure, elle s'était voilée et l'homme semblait devenir soucieux à vue d'œil. Il s'était assis et croisait les bras.

— Eh bien, vous ne parlez pas? demanda Fougeray. D'où venez-vous?

— A Clichy, répondit Chaligny la tête basse.

Un fou rire s'empara des amis de Fougeray devant la mine piteuse de Chaligny.

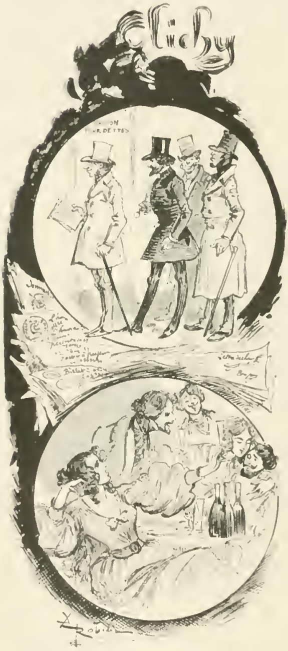
— A Clichy ! Ça devait arriver !... On en sort, on en sort, cela [illegible]



[illegible]

facile à dire à vous, mais du diable si je sais comment j'en sortirai, moi! Avez-vous soixante mille francs à me prêter ? Parbleu, c'est une misère, je le sais bien, et j'ai dû bien davantage, mais cette fois je ne vois plus où diantre je pourrais trouver le premier louis de la somme... Ce qui devrait me consoler, c'est que ma prison a fait manquer mon mariage, un mariage négocié par ma tante, ma respectable tante, qui m'abandonne et me déshérite... Bah! le mariage ne [illegible] pas [illegible] je n'aurais pas été trompé, car j'en suis sûr, la future était trop laide, mais j'aurais été sans doute trop malheureux!

Merci, canaille d'usurier! J'en ai connu quelques-uns, mais celui-là qui m'a fait mettre dedans, est le plus complet! Défiez-vous de lui, mes enfants! Quel Arabe! C'est lui qui a inventé le truc des voitures de pavés ou des dromadaires donnés avec deux mille francs d'argent en échange d'un billet de quarante mille, et rachetés quinze cents francs par un compère! Avec moi, il ne s'est pas servi des dromadaires, quand de remise en remise il m'a senti tout à fait étranglé, il m'a livré pour soixante mille francs, six mille francs en espèces et le reste en un chargement de racahout des Arabes avarié, qu'il a bien voulu me reprendre pour huit mille francs... pour le replacer ensuite trois fois en un an à des amis à moi pincés de la même façon! Le plus bête c'est qu'en réalité ce n'est pas moi qui ai mangé les héritages de mes estimables parents, moi, Grands Dieux, qui depuis que j'ai voulu faire du sport et de l'anglomanie, vivais parfois quinze bons jours durant de salade pour maigrir en vue d'un steeple à courir! Non, c'est le cheval qui m'a mangé ce que m'avaient laissé mes panthères et mes rats... Au diable la zoologie! au diable le cheval, maintenant que je suis un horseman à pied! au diable les paris et les courses, et les combats de coqs et les combats de cochons d'Inde! Hélas!



Miei prigioni.

Je périrais d'ennui ici, derrière mes grilles, si des amis ne venaient de temps en temps organiser des dépensers de consolation pour le pauvre insolvable, avec des paniers de Champagne... Merci, amis fidèles et compatissants...

Chaligny, assis, baissait la tête et soupirait.

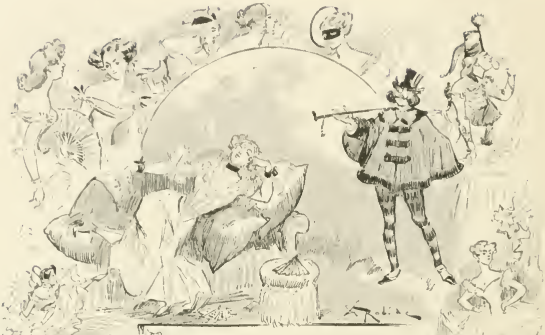
— Aucun argent en perspective et des Anglais partout!... Quand sortirai-je? ce bédouin d'usurier est capable de me laisser ici longtemps pour servir d'exemple à ses autres débiteurs... Oh! si je quitte Clichy, ni, i, c'est fini, plus de bêtises, plus de sport, plus de femmes, je fais quelque chose, — du diable si je sais quoi, — et je me marie, oui, je me marie, — du diable si je sais contre qui, comme disent les vaudevillistes!... Mais sortirai-je jamais de Clichy?

— Sortez-en, je le veux! murmura Fougeray à l'autre bout de la pièce, d'une voix si basse que ses amis près de lui l'entendirent à peine et qu'aucun son ne put parvenir à l'oreille de Chaligny.

Celui-ci cependant se redressa brusquement avec un long soupir.

— Ouf! fit-il en respirant avec force, enfin! il était temps, je devenais élégiaque à force de faire mon Silvio Pellico. Enfoncé Clichy! Mon Arabe m'a lâché subitement, lui-même est venu, plein de politesse, me faire ouvrir grilles et verroux!... J'étais redevenu riche, ma tante, la dernière que je possédasse sur la planche, venait de trépasser sans avoir eu le temps de me déshériter, — c'était une femme négligente, — et son codicile me donnait trente mille livres de rentes! Le temps de lui verser soixante mille francs et soixante coups de botte et mon usurier se déclare satisfait et tout à ma disposition pour l'avenir. Va t'en voir si je signerai jamais de lettres de change maintenant, mes six mois de Clichy m'ont rendu raisonnable, tout à fait raisonnable... Mais me marier, un instant, nous avons le temps! Suis-je donc si décrépit? Allons donc! j'ai trente-six ans, je suis frais et vif, Clichy m'a reposé; d'ailleurs j'ai besoin de compensations, je veux des compensations, il me faut des compensations, nous verrons après!... Bien entendu, me voyant insolvable et perdu, rats et panthères m'ont abandonné avec ensemble, [illegible] ancienne! Voilà ce qui vient de paraître : Voyages, aventures et découvertes du petit baron de Chaligny au pays des lorettes... Breda-street!

— Passons! dit Fougeray toujours entre ses dents, petit baron de Chaligny, mon bon, vous avez ce soir quarante-cinq ans.

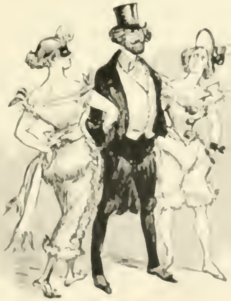


Au pays des lorettes.

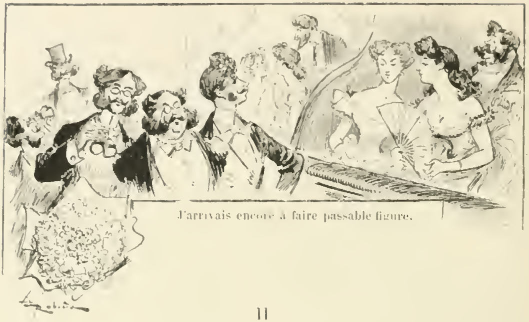
Le visage de Chaligny changea d'expression, de joyeux et vif il devint grognon.

— J'ai quarante-cinq ans ! prononça-t-il lentement comme si chaque syllabe tombait avec un poids de cent kilos sur ses épaules, qua-rante-cinq ans ! Fichtre ! Je ne le dis à personne, je n'avoue pas ! Dans le monde comme dans le demi-monde, un gandin de quarante-cinq ans passe bientôt père noble ! on me donne trente-huit ans, je les garderai le plus longtemps possible... Non, je ne me marie pas, eh, mes bons, j'ai tout juste pour moi avec les mille louis de rente qui me restent, me voyez-vous avec femme et enfants sur les bras, brrr, j'en frissonne ! J'ai assez de peine à me donner mes petites fantaisies, — à propos, c'est étonnant comme la fantaisie devient hors de prix à Paris, — où en serais-je, je vous prie, s'il me fallait en outre faire marcher une maison, assurer la vie d'une femme légitime et de ce qui s'ensuit toujours, les enfants braillards, geignards, toujours barbouillés de confitures et si coûteux ? Non ! d'ailleurs avec la famille viennent aussi bien des tourments, des inquiétudes, des maladies ; j'ai le cœur tendre moi au fond et tout cela me gâterait l'existence.

Pour le quart d'heure je n'ai qu'une petite santé à défendre, la mienne, c'est bien assez ! Parbleu ! je m'efforce de me donner le plus d'agrément possible et sans les fâcheuses tendances de mon estomac à la dyspepsie, je me déclarerais parfaitement heureux. Amelia, mon ange depuis cinq ans, me trompe, c'est possible et probable, mais je vous en prie, mes chers amis, ne me dites pas avec qui, ça me gênerait ! L'été, de Kursaals en Casinos, de Bade à Trouville et Biarritz, l'hiver dans mon petit cercle à Paris, je vis plein de sérénité, laissant l'eau couler, le monde tourner et Amelia me tromper... à bas les raseurs, voyez-vous et vive la tranquillité !



[illegible]



J'arrivais encore à faire passable figure.

## II

— Chaligny, interrompit Fougeray se rapprochant, mon pauvre ami, voici l'heure de la soixantaine qui va sonner, attention !

— Hélas ! fit Chaligny d'une voix lamentable, de 1812 à 1872, le compte y est bien ! Le vilain chiffre ! Est-ce possible ! Quoi j'aurais soixante ans moi, si fringant encore il y a quelques années, moi qui luttais et dissimulais hier encore avec assez de succès ! J'avouais quarante-six et quelques mois, on en ajoutait quelques autres et ça faisait juste la cinquantaine. Aujourd'hui, c'est réglé, je suis fini, il m'a fallu abandonner les gilets baleinés, le corset, enfin, qui maintenait mon torse dans des proportions raisonnables, car je frisais l'apoplexie tout simplement ! Certes, avec mon corset, je ne brillais plus comme trente ans auparavant et le lion que j'étais en 1840 m'eût traité de baderne, mais avec un peu d'effort, j'arrivais à faire encore passable figure au Bois, aux premières du boulevard, à Trouville dans la saison, devant les petits camarades du club, devant les cocodettes des plages, devant les petites actrices des opérettes ou des féeries, soupeuses ou farceuses...

Les longs soupers, les joyeuses chansons !
Vous souvient-il, ma belle,
D'un homme qui s'appelle...

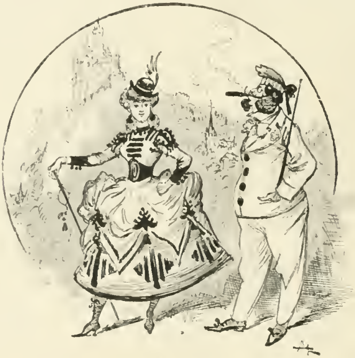
N'en parlons plus, cet homme est fini ! C'est depuis mon duel avec le petit Lacoste... Vous savez l'histoire ? cet animal, il y a trois mois, tient à me prouver par A plus B que Georgette me... enfin se moquait de moi !... Est-ce que ça le regardait ? Et il me fait ces belles révélations, j'en suis sûr, parce qu'il avait inutilement voulu aider ladite Georgette à se moquer de moi ! Vous voyez ma tête, moi qui aimais tant ma bonne et philosophique tranquillité ! Je deviens rouge comme un homard, je suis furieux, j'étouffe, j'éclate et ma colère tombe sur Lacoste. Un duel ! Il y a des ans que je ne fais plus d'escrime pour cause d'essoufflement. N'importe, il le faut, je me suis laissé entraîner par la colère. Et nous nous rencontrons le lendemain matin, sur le pré avec les témoins, tous raides et graves, tous boutonnés jusqu'au menton. Le petit Lacoste — le gredin, je suis sûr qu'il n'a pas trente-cinq ans — jette habit bas, et se campe très crâne en manches de chemise... Aïe, il faut faire comme lui, retirer pardessus, redingote et aussi le gilet, mon bon et fidèle gilet baleiné, solide comme un corset ! J'avais bien la tentation de le garder, mais, sapristi, c'est une cuirasse, je ne peux pas rester cuirassé devant Lacoste en plastron ! Et je rage et je sens que je deviens rouge en déboutonnant mon appareil... Ce gredin de Lacoste a mis son monocle et sourit, je m'embrouille dans mes boucles, je me hâte pour échapper à ce monocle railleur, je tire, je décroche, enfin, vlan ! mon gilet est enlevé et [illegible] me voilà devant lui tout gonflé, soufflé et soufflant, énorme ventru, [illegible], grotesque, je le sens, je le vois !... et le monocle aussi le voit et les témoins du monocle et les miens, tous, éclatent de rire à ma barbe, d'un rire qui roule et n'en finit plus ! Que faire ? Me fâcher ? Je commençais déjà, mais la pensée de l'apoplexie me passe dans la tête, du calme, fichtre ! du calme ! Je prends le parti de rire comme eux, autant qu'eux ! On se tord davantage. Lacoste rengaine son épée et vient à moi, la main tendue avec des excuses. .

Nous nous réconcilions si bien que le misérable tient à m'aider lui-même à reboucler mon appareil. Quelle rage ! Je succombe sous le ridicule, jamais je n'oserai me remontrer au Club ! Au déjeuner de réconciliation, parbleu, je cherche à m'étourdir, je bois plus qu'eux, les jeunes, et je suis malade pendant quinze jours ! Et maintenant pour tout le monde je ne suis plus qu'un *crevé* idiot, un vieux crevé des absurde et déplorable, pis que cela, un épouvantail à petits crevés, celui que les pères ou les oncles montrent, en les morigénant, aux jeunes étourneaux réfractaires au mariage :

« — Tiens, regarde, voilà comme tu seras dans une petite [illegible] de trente ans ! »

— Allons, allons, Chaligny, dit Fougeray, ce n'est pas soixante ans que vous avez aujourd'hui, c'est, si je compte bien, soixante et onze ?

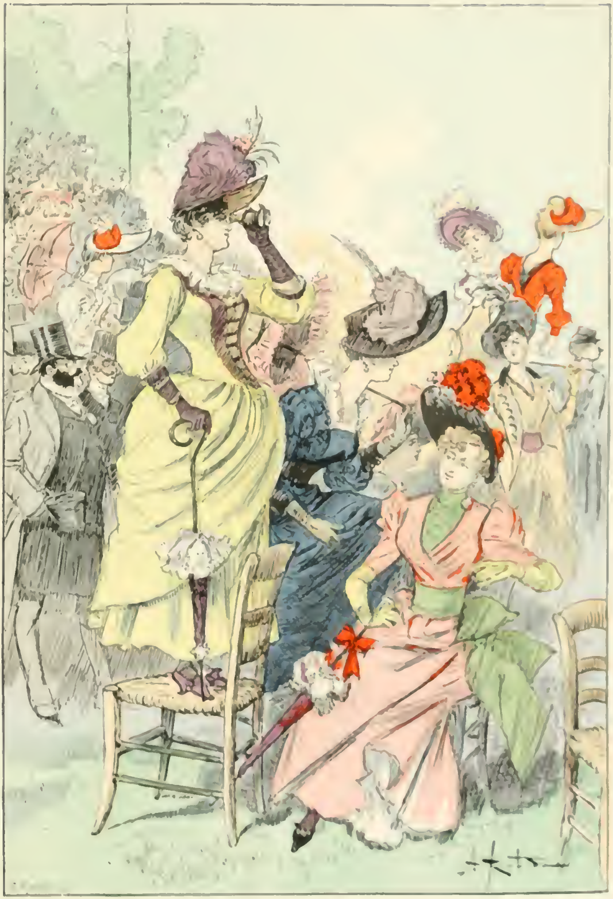
— Soixante et onze ! ah ! jeunes gens, puisque vous le savez, autant ne vous rien cacher, c'est soixante et onze et demi ! Où est le temps où dandy imberbe, je chantais la romance devant des dames à toques empanachées ? Dandy, lion, gandin, crevé, voilà mon histoire en quatre mots, le turf, le bois, le club, voilà le cercle dans lequel s'est déroulée mon existence longue et vide... Ce qu'il y a de plus bête, c'est que parti dans la vie avec le plaisir pour but, j'ai surtout rencontré l'ennui ! Je suis resté garçon, pis que cela, tout ce qu'il y a de plus ridicule dans la famille des vieux garçons, un vieux beau, la joie des petits gommeux, une bonne cible à railleries, une vieille pelote dans laquelle chacun enfonce son épingle !...



A Bade.

Chaligny prit une voix pleurarde.

— Oh ! la première fois que je me suis entendu appeler *le père Chaligny !* A cette blessure cuisante, le voile s'est déchiré pour moi et je me suis compris : *le père !* ô ironie, *le père !*... Et c'était vrai que depuis quelque temps, sans m'en apercevoir, je prenais des façons paternelles avec tout le monde, avec les jeunes gens, avec les femmes,... qui se fichaient gracieusement du *père Chaligny* ! Pas dangereux, *le père Chaligny*, on peut se confier à lui... Le *père Chaligny?* un vieux rasoir !... oui, on m'a appelé rasoir !... Quand on en a assez, du *père Chaligny*, on le



AU GRAND PRIX

campé dans un fauteuil où il fait un somme ! Et le pire, c'est que je suis réellement travaillé par je ne sais quels vieux besoins d'affection, [illegible] et comprimés pendant si longtemps et qui se font jour maintenant à travers le vieux cuir de mon vieux cœur !... La vie bête que j'ai menée les avait empêchés de germer et fleurir en leur temps, n'importe, ils percent, ils poussent sur le tard, en plein frimas, et me tourmentent bien davantage, faute d'objet pour les satisfaire ! Voyez-vous ça ? Je repense à tous les mariages manqués jadis, je me prends à regretter même la femme laide que ma tante voulait me faire épouser, car à cette heure il n'y paraîtrait plus guère, nous serions vénérables tous les deux !... Oui, je me prends à aimer bêtement ma [illegible], la petite fille de ma concierge, mon chien et ma perruche, des bêtes à qui je donne en cachette des mots d'amitié !... Quand je ne pourrai plus sortir et me rouler jusqu'aux divans de mon cercle, j'aurai des chats sur lesquels je reporterai mes sentiments d'affection, oui, j'aurai des chats comme une vieille portière et pour tout dire, je jure que si seulement mon valet de chambre, un être insupportable cependant, était une cuisinière, je l'épouserais !!!...

[illegible]

— Allons, dit Fougeray en conduisant sans le toucher, rien qu'avec le doigt tendu, le piteux Chaligny vers un fauteuil, allons, [illegible] en voilà bien assez !

Chaligny se tut, sa tête se pencha un peu sur son plastron et il parut dormir.

— Eh bien ? dit Fougeray se retournant vers ses amis.

— Eh bien, tu es un homme dangereux ! Comment, tu as le pouvoir de forcer quelqu'un à se confesser ainsi devant tout le monde, à ouvrir ce qui lui sert de cœur, pour laisser bien voir à tous ce qu'il y a dedans ! Mais, terrible ami, nous préférons nous brouiller immédiatement avec toi pour ne plus te revoir jamais !

— Moi, s'écria Montal, le père Chaligny m'a fait froid dans le dos et je déclare que pour éviter de songer à épouser une [illegible] plus tard, je vais me marier tout de suite, je ne sais encore avec qui, mais je vais me marier ! Et pour mettre les talents de Fougeray à une nouvelle épreuve, je lui demanderai dès que j'aurai choisi ma future, de lui suggérer l'idée de se mettre à m'adorer !

— Et moi, dit le jeune Ponto, je vais réunir mes créanciers, un tas d'usuriers, vous savez, et je chargerai notre ami Fougeray de les forcer par suggestion à confesser leurs torts et à me donner quittance ! Je suis sûr que c'est eux qui me redoivent !...

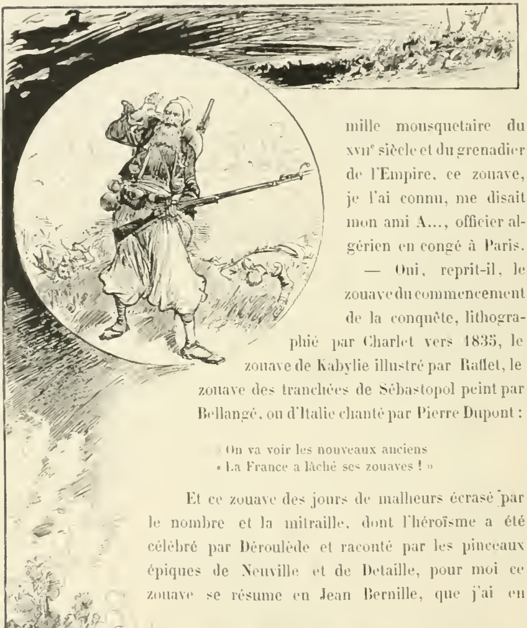
Fougeray s'était baissé vers Chaligny. Celui-ci releva soudain la tête et regarda autour de lui d'un air étonné, puis il se frotta les yeux et se mit lourdement sur ses jambes.

— Je vous demande pardon, dit-il, il me semble que j'ai dormi... Tiens, les enfants ne sont plus là, ils sont couchés ? Ils sont gentils. Sacristi, quel dommage que je ne sois seulement pas l'oncle de la petite blondinette !... Mais quelle heure est-il? Dix heures ! oh ! je dors depuis le dîner !... ça ne m'arrive jamais... j'en suis honteux... j'ai dîné comme un boa, parole d'honneur. Et le train, n'est-il pas temps de regagner le train, messieurs ?

# LE ZOUAVE JEAN BERNILLE

## I

— Le zouave type, le zouave qui, lorsque sous la poudre des siècles les vieilles grandes figures se dresseront, sera pour l'avenir le zouave de la légende, le représentant original d'un cycle héroïque, un soldat à mettre à côté du bon chevalier pourfendeur, vaillant et loyal, du lansquenet du XVIe siècle, du soldat de la-

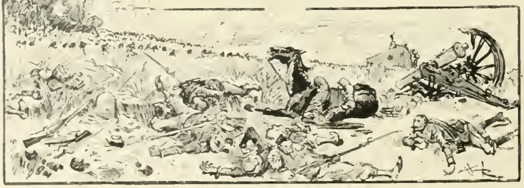


mille mousquetaire du XVIIe siècle et du grenadier de l'Empire, ce zouave, je l'ai connu, me disait mon ami A..., officier algérien en congé à Paris.

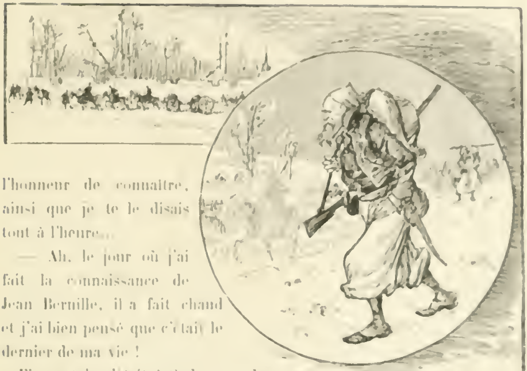
— Oui, reprit-il, le zouave du commencement de la conquête, lithographié par Charlet vers 1835, le zouave de Kabylie illustré par Raffet, le zouave des tranchées de Sébastopol peint par Bellangé, ou d'Italie chanté par Pierre Dupont :

« On va voir les nouveaux anciens
« La France a lâché ses zouaves ! »

Et ce zouave des jours de malheurs écrasé par le nombre et la mitraille, dont l'héroïsme a été célébré par Déroulède et raconté par les pinceaux épiques de Neuville et de Detaille, pour moi ce zouave se résume en Jean Bernille, que j'ai eu



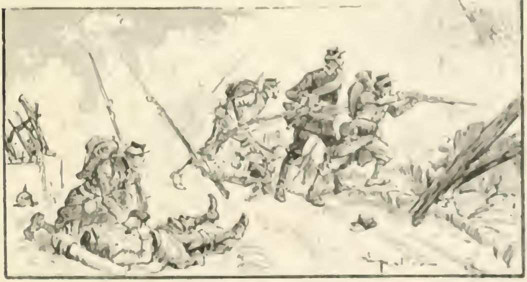
Sedan.



l'honneur de connaître, ainsi que je te le disais tout à l'heure...

— Ah, le jour où j'ai fait la connaissance de Jean Bernille, il a fait chaud et j'ai bien pensé que c'était le dernier de ma vie !

Figure-toi, c'était à Sedan, je débutais mal dans le métier, il faut en convenir, je tombais dans la défaite et l'écrasement sous le nombre ; pour ne pas rester dans la ratière de Sedan, le 3ᵉ zouaves fit une tentative désespérée et réussit à percer les lignes prussiennes. Ce ne fut pas sans

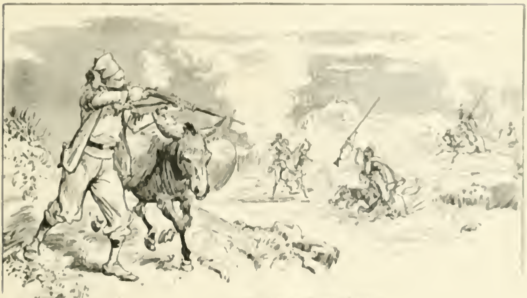


mal et sans laisser une longue traînée de morts et de blessés. A un certain moment, je ne sais plus où vraiment, car tout cela m'est resté brouillé comme le souvenir d'un accès de fièvre, comme nous arrivions à un petit bois, nos fusils brûlants, nos sabres-baïonnettes rouges ou tordus, je jetai un regard en arrière et je vis, encore en plaine, un vieux zouave qui se retournait vers les batteries prussiennes avec un geste de moquerie bien soldatesque... Au même instant des dragons prussiens qui venaient de nous charger reformaient leur escadron un peu abîmé et un officier se lançait au galop sur le zouave. Celui-ci rechargeait son arme, je le vis laisser venir le cavalier sans broncher, plier les jambes en levant le bras, le fusil tendu horizontalement pour parer le coup de sabre, et quand l'officier emporté par son cheval l'eut dépassé, l'abattre de son coup de fusil. Les dragons prussiens revenaient, je n'en vis pas davantage, tout disparut dans la fumée; le vieux zouave devait avoir été sabré ou écrasé sous l'escadron. J'entendis vaguement dire autour de moi que c'était le vieux Jean Bernille, un ancien, décoré, couvert de médailles, rengagé pour la guerre et arrivé d'Afrique depuis huit jours avec le dépôt. Et ce fut tout. Des anciens zouaves, des vieux de tous les champs de bataille d'Afrique, de Crimée ou d'Italie il n'en restait guère! Presque tous tombés en Alsace, dans les Ardennes ou sur la Loire. Nous n'étions plus que des jeunes, cependant j'entendis plusieurs fois parler de Jean Bernille par les quelques anciens que balles et obus avaient épargnés, mais pour eux comme pour moi il était bien mort.

La guerre terminée, on nous embarque pour l'Algérie en insurrection sans que nous ayons le temps de souffler; j'étais tout jeune, un imberbe sergent de zouaves de vingt et un ans et je voyais pour la première fois le ciel d'Afrique, mais j'étais enchanté de venir guérir mes engelures au soleil africain.

Notre colonne manœuvrait en Kabylie à la poursuite du chef de l'insurrection Bou Mezrag et l'on venait de me laisser avec une quinzaine d'hommes, zouaves et mobiles du Tarn, dans un vieux blockhaus gardant une route du Djurjura. Depuis deux jours nous étions seuls, surveillant les pentes désertes, écoutant le bruit lointain des canons de la colonne et regardant monter des fumées de villages incendiés. L'ennui commençait à nous gagner dans notre isolement et nous portions envie aux camarades de la colonne, malgré leurs fatigues et leurs dangers...

Tout à coup quelques détonations nous font regarder tout près de nous du côté d'un petit bois d'oliviers et nous apercevons alors des burnous blancs s'agitant tumultueusement et à cent mètres en avant d'eux, un individu marchant à côté d'un petit âne chargé de paniers. L'individu ne se pressait pas, il arrêtait de temps en temps son âne et abrité derrière les paniers tirait un coup de fusil sur les burnous. Je courus déjà avec quelques moblots pour dégager l'homme poursuivi, lorsque celui-ci donnant un coup de trique à son bourriquot, se mit à trotter vers nous en nous faisant signe de rentrer. Les burnous blancs s'étaient massés à cinq ou six cents mètres et il en venait, et il semblait en sortir de tous les rochers.



L'individu ne se pressait pas.

L'homme poursuivi arrivait sur nous. Je n'oublierai jamais sa figure, c'était un gaillard assez grand, très barbu, sec et hâlé, déjà vieux, mais de structure solide et raide encore, un de ces hommes tout en os et muscles avec juste ce qu'il faut de chair pour maintenir le tout et pas une once de plus. C'était un ancien soldat, son costume le disait : il était vêtu d'un veston blanc et d'un large pantalon de coutil retenu par une ceinture rouge et serré au mollet dans de petites guêtres. Une chéchia de zouave posée de côté découvrait une partie de son crâne garni d'une végétation rousse dure comme des crins de brosse ; rousse également avec quelques bouquets de poils gris, la longue barbe qui lui tombait sur la poitrine. Je n'eus guère le temps alors de l'examiner ; pourtant dès le premier instant tous les détails me sautèrent aux yeux ; je vis son regard énergique, le ruban de la Légion d'honneur sur son veston et la courte pipe incrustée dans le coin de sa bouche au milieu des crins rouges.

— Vite, dit-il en poussant son bourriquot, rentrez le pont, les petits, ou les arbis nous tombent dessus !

Notre blockhaus était une construction carrée en gros madriers élevée sur un soubassement de pierres qu'elle surplombait sur les quatre faces. Un ouvrage en terre et pierres sèches défendu par un fossé entourait ce réduit.

On entrait dans l'ouvrage par une coupure fermée d'une barrière en simples chevaux de frise ; par bonheur, en nous laissant dans le blockhaus, on avait par précaution coupé le fossé et jeté une sorte de petit pont de planches posées sur un chevalet.

En un clin d'œil, sous la direction de l'arrivant, les planches furent rentrées et nous bouchâmes notre porte avec des pierres et de la terre.

— Maintenant nous avons le temps de respirer, mais ouvrez l'œil et préparez vos chassepots, dit l'homme en allant à son bourriquot.

Pendant que nous surveillions les Arabes du haut de notre rempart, il enlevait les paniers du bourriquot et les montait par l'échelle dans le réduit du blockhaus. Il redescendit ensuite et vint à moi.

— Puisque nous allons avoir à travailler ensemble, il est bon que nous nous connaissions, me dit-il en dégageant un peu son ruban rouge des crins rudes de sa longue barbe, Jean Bernille, ex-sergent de zouaves, cinq citations à l'ordre, trente-cinq ans d'Afrique et solide au poste encore !

— Jean Bernille ! m'écriai-je en reconnaissant tout à coup le vieux zouave de Sedan, vous êtes vivant ?

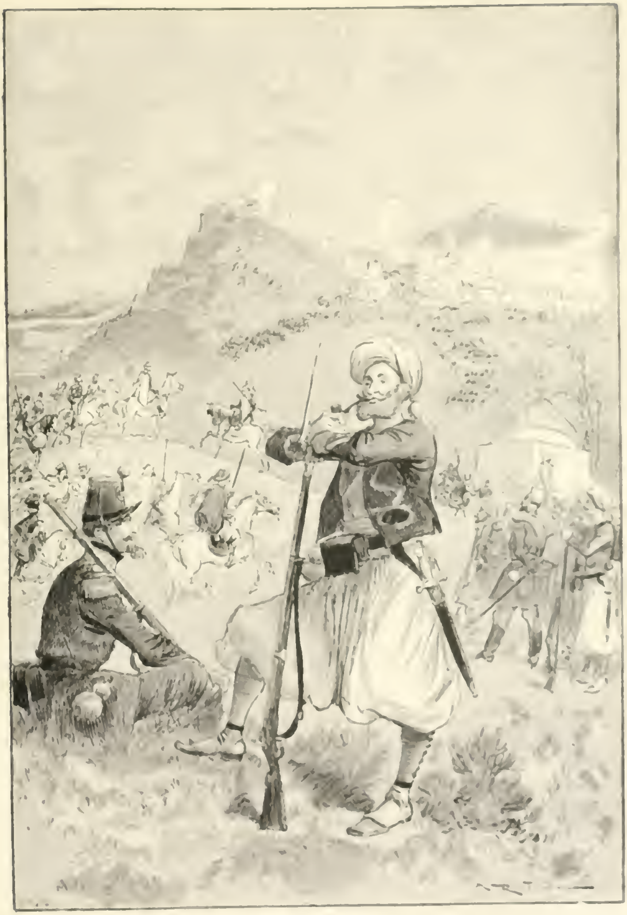
— Un peu, mon neveu !

— Vous étiez à Sedan, à notre trouée après la bataille ?

— Oui, j'étais rentré en amateur aux zouaves.

— Alors, c'est vous qui avez abattu cet officier de dragons... Je vous croyais bien mort, vous aviez disparu sous les chevaux.

— Dame, quand j'ai vu venir les cavaliers, je me suis cru fricassé aussi, mais je me suis flanqué à terre le long d'un cheval mort, les autres dadas ont sauté par-dessus leur camarade sans appuyer, j'en ai été quitte pour quelques coups de sabre dont un m'a frisé la coloquinte juste assez pour me barbouiller de rouge sans me faire trop de mal. Me voyant ainsi

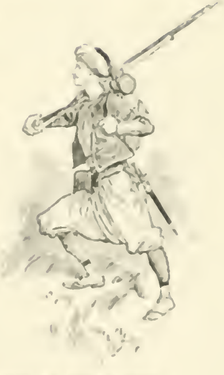


[illegible]

arrangé, les dragons m'ont laissé. La nuit venue, quand mes douleurs ont été un peu engourdies, je suis parti à la bédouine, à quatre pattes d'abord, pour gagner les bois, puis sur les guibolles avec mon chassepot pour canne et ma baïonnette à fourrer dans le ventre à celui qui m'aurait embêté en route, et j'ai eu la veine de gagner les ambulances de Belgique où l'on m'a dorloté tant que je n'ai pas été sur mes pattes. Canaille de temps, va ! Plus moyen de se voir les yeux dans les yeux, on est démoli à distance !...

Jean Bernille appuyé au parapet me conta son histoire.

Retraité depuis dix-huit mois, il avait obtenu une petite concession du côté d'Aumale et plantait tranquillement ses choux, lorsque les nouvelles de 70 lui étaient tombées sur la tête comme un coup de massue. Il avait été malade pour la première fois de sa vie, les reins cassés, les jambes molles et la tête à moitié fêlée par les invraisemblables défaites, auxquelles il ne pouvait se résigner à croire ; puis, lorsque la solidité lui était un peu revenue, il avait laissé la clef de sa maison à un colon voisin et s'était embarqué pour Marseille. On le connaissant, il avait obtenu de rentrer dans les rangs juste quelques jours avant Sedan. Et il avait encore pu, en sortant des ambulances de Belgique, gagner l'armée de la Loire et faire trois mois de campagne d'hiver, dans la boue, la neige et pire que cela, la défaite, trois mois de rage et de misère !



Zouave des premiers temps.

La guerre terminée, il avait regagné sa vieille Afrique et son métier de colon. Il tombait en pleine insurrection, mais ne s'inquiétait guère, il en avait vu tant d'autres, tant de révoltes, tant de chefs déployant l'étendard vert, et soulevant les tribus ; mais à peine réinstallé chez lui, enveloppé dans le soulèvement, dans les razzias, dans les incendies de fermes et de villages français, il avait dû battre en retraite, emmenant sur son bourricot toute sa fortune, deux paniers, l'un rempli de ses frusques, l'autre d'oignons.

— Un peu plus j'étais rasé, dit Jean Bernille, au gué à une lieue d'ici, je tombe dans les Ouled-el-Aziz, je reconnais l'agha Ben-Kassem, avec qui j'avais pris le café il y a trois semaines, et l'animal me crie en riant : — Jean Bernille, rends-toi, ou je te coupe le cou ! — Rends-moi mon café d'abord, fils de chien ! que je lui crie en me défilant derrière mon bourricot. Il m'envoie un coup de fusil qui touche Jacquot à l'oreille et le fait trotter, moi je cours pour rattraper le bourricot en réservant les deux coups de mon flingot... Voilà tous les Ouled-el-Aziz à nos trousses, nous trottons dans les pierres où les cavaliers ne peuvent passer et je gagne un peu d'avance par bonheur. Ils me canardent, je réponds, mais à ma fantaisie, suivant les bonnes occasions, j'en décroche deux ou trois et j'arrive ici sans avaries. Voilà ! Maintenant, attention au coup dur !

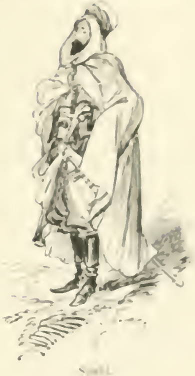
— On cognera sergent !

— Combien sommes-nous ici ? Zouaves et moblots, dix-sept en me comptant, bon ! Eh bien, les garçons, attention à ouvrir l'œil et taper dur, il ne faudra pas nous effaroucher si nous avons tout à l'heure sept ou huit cents arbis sur les bras, j'ai vu mieux que ça, moi dans les temps, sans remonter jusqu'à Constantine, et nous nous en tirerons si nous avons du nerf !

— Nous en aurons ! déclarai-je.

— Ces arbis que vous voyez là-bas, dit-il, c'est un contingent des Ouled-el-Aziz qui s'en va rejoindre Bou-Mezrag, ils vont essayer de nous avaler, mettons-nous en travers et nous leur casserons les dents, fiez-vous à moi, je m'y connais, et dans quelques jours la colonne rapplique par ici et te vous les cueille en douceur !...

L'attaque annoncée par le vieux zouave vint. Je ne te la raconterai pas. Tu peux te figurer ce que fut cet assaut donné par cinq cents Bédouins à notre pauvre petite fortification. Il est certain que si nous n'avions pas été prévenus, conseillés et puissamment aidés par Jean Bernille, nous étions pris et passés au fil des flissas. En un quart d'heure nous avions devant nous deux cents cavaliers et deux ou trois cents fantassins, une fraction de la tribu des Ouled-el-Aziz qui, ayant attendu les premiers succès de l'insurrection avant de se soulever, désirait se faire pardonner son retard par une petite victoire. Nous étions dix-sept fusils en comptant celui de Jean Bernille qui en valait plusieurs. Nous ne devions courir à l'échelle du blockhaus qu'en cas de malheur et comme dernière ressource, lorsque le retranchement serait pris. Par bonheur notre fortin était presque inabordable sur trois côtés et nous ne pouvions être assaillis que de face. En laissant un homme pour surveiller l'escarpement, nous pûmes recevoir l'attaque avec seize fusils.



Il y eut un moment de bousculade terrible, les Bédouins parvinrent jusqu'au parapet et sans la baïonnette de Jean Bernille, c'était fini de nous. Éreintés, les Arabes renoncèrent à l'escalade, les plus enragés restèrent sur l'escarpement à tirailler, pendant que d'autres, dans le fossé, enlevaient les morts et aidaient les blessés à remonter.

Nos hommes encore tout enragés tiraient dessus. Jean Bernille fit cesser le feu.

— Voulez-vous leur ficher la tranquillité à ces braves Bédouins, s'écria-t-il en arrêtant les moblots, ils ont l'attention d'enlever ceux qui ont le coco claqué et vous leur envoyez encore des prunes! Comprenez donc, tas de jobards, que s'ils les laissaient pourrir dans le fossé, demain nous ne saurions plus quoi faire de notre nez, ça manquerait joliment de vinaigre de Bully dans l'établissement !

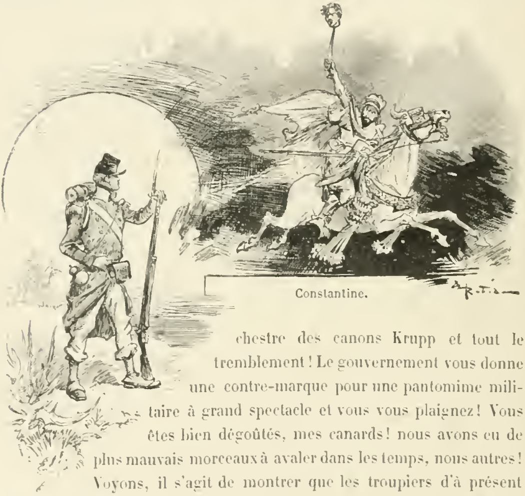
De notre côté, nous avions un mort et trois égratignés. Nous enterrâmes le mort derrière le blockhaus et les blessés, poussés par Bernille, montèrent eux-mêmes se coucher.

— Ça n'est pas tout, nous dit Jean Bernille quand le soir tomba, je connais mes Bédouins, ils viendront encore nous faire une petite visite cette nuit, ils sont furieux et voudront se rattraper de la danse qu'ils ont reçue tout à l'heure. Je vous en préviens, ça sera plus sérieux que dans le jour, mais après nous avons des chances pour qu'ils nous laissent tranquilles...

Les mobiles se regardaient en faisant la grimace. Pauvres garçons jetés tout à coup en Algérie, ils sentaient encore dans les jambes le roulis du bateau. Comme ils croyaient rentrer chez eux après les terribles aventures de la campagne de France, au lieu de les licencier, on les avait embarqués et lancés contre les tribus révoltées. Ils ne connaissaient

saient rien du pays où ils se trouvaient comme égarés et n'avaient aucune idée de la guerre africaine.

— Allons donc! s'écria Jean Bernille qui s'aperçut de l'effet produit par ses paroles, voilà-t-il pas! Nous en avons vu bien d'autres, nous, les vieux d'Afrique! Voyons, vous venez de la grande guerre, avec le grand orchestre des canons Krupp et tout le tremblement! Le gouvernement vous donne une contre-marque pour une pantomime militaire à grand spectacle et vous vous plaignez! Vous êtes bien dégoûtés, mes canards! nous avons eu de plus mauvais morceaux à avaler dans les temps, nous autres! Voyons, il s'agit de montrer que les troupiers d'à présent valent les anciens, crebleu! et que vous avez les dents solides aussi! C'est entendu, n'est-ce pas, on leur flanquera un coup de torchon remarquable, des atouts à ramasse tes quilles et fiche le camp, une pile telle que le diable en prendrait les armes!



Constantine.

— Oui! oui! firent les moblots enlevés par le discours du vieux soldat.

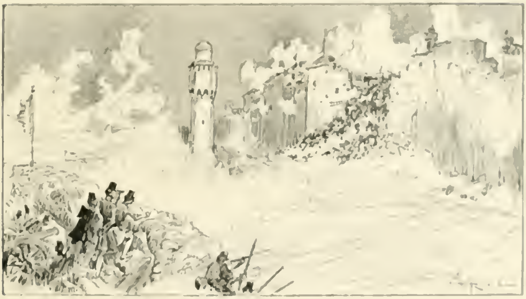
— Et d'ailleurs vous savez, avec les Arabes, pas de milieu, il faut enlever le pompon, sinon, couic!

Jean Bernille passa la main sur son cou d'une façon significative.

— Un homme prévenu comme ça en vaut quatre! dit-il en enlevant son fusil d'un geste énergique, d'ailleurs, mes petits, nous sommes encore des bons et ils ne nous feront pas passer le goût du champoreau. Je me suis trouvé dans une diablement plus fichue passe ; moi qui vous parle et je suis encore là ! tenez, regardez la preuve !

Jean Bernille souleva sa grande barbe et nous montra sur les cordes nerveuses de son cou la cicatrice d'une longue estafilade.

— Oui, vous voyez j'ai eu le cou mal coupé dans les temps. Et savez-vous d'où ça vient ?... C'est un souvenir de la retraite de Constantine !... J'étais comme vous alors, un jeune homme, un conscrit du



La brèche de Constantine.

2e léger, j'arrivais en Algérie et je n'avais jamais rien vu ! — Vous avez l'avantage sur moi, vous n'êtes plus des clampins, puisque vous avez déjà six mois de campagne... moi j'étais tout neuf, innocent comme une petite sœur ! A l'attaque de la porte d'Al-Kantara j'attrape une balle, je tombe et je ferme l'œil... Je n'étais pas mort tout à fait, mais dame, je ne valais guère mieux ! Quand je me sentis revenir peu à peu, je somnolais bercé par je ne sais quoi, je rêvassais... mais voilà qu'un tintamarre de tous les diables à mes oreilles, des hurlements et des coups de fusils me font rouvrir tout à fait l'œil et je me vois avec d'autres blessés empaquetés dans une prolonge d'artillerie et tout autour, dans la bousculade, les Arabes à cheval tourbillonnant et tombant sur nous et le bataillon du 2e léger en carré avec Changarnier sur son cheval au milieu. — C'était la retraite ! quelle bagarre, mes enfants, une fusillade du diable, un froid de chien et nous autres les blessés, nous regardant effarés, avec la fièvre, gelés, fricassés jusqu'aux moelles! Les anciens attendaient sans rien dire, les jeunes déliraient, appelaient leurs mamans!... Tonnerre! moi je fermais encore les yeux de temps en temps et j'oubliais l'affaire... Tout d'un coup il y a du mouvement, je vois de grands diables d'Arabes arriver sur notre prolonge, leurs grands couteaux à la main... Mon voisin de droite avait reçu un atout et passé l'arme à gauche, mon voisin de gauche, un ancien, pipait dans une pipe éteinte... il monte un Bédouin sur notre prolonge, des bras nus tirent la tête des blessés en arrière et les flissas se lèvent... Aïe! C'est alors que je me sens saisir tout d'un coup par les cheveux... pas moyen de bouger, bzignn, je vois briller une lame et je me sens entamer le cou... corbleu de corbleu! Mais la canaille de Bédouin ne me décolle pas tout à fait, il lâche sa flissa et me tombe sur les épaules enfilé d'un bon coup de baïonnette et saignant sur moi tout le sang de son âme! C'était le bataillon Changarnier qui nous dégageait, juste à temps pour ma boule crebleu! et notre prolonge reprend sa marche, nous emmenant avec tête ou sans tête, toujours dans les coups de fusil... J'en suis revenu, au premier bivouac les majors m'ont recollé ce qui me sert à fumer ma pipe, et vous voyez que ça tient toujours depuis trente-six ans!

Les moblots se mirent à rire, ils étaient rassérénés, le vieux soldat leur avait insufflé son énergie et sa confiance.

Jean Bernille avait pris le commandement du blockhaus; le soir venu, la moitié des hommes monta se coucher et l'autre moitié veilla. A deux heures du matin les hommes reposés redescendirent, le vieux zouave les espaça sur le talus en leur recommandant la vigilance et lui-même resta appuyé au parapet le fusil prêt, ses petits yeux de chat s'efforçant de percer le noir de la nuit. Pendant quelque temps rien ne bougea, nous commencions à espérer que la nuit se passerait tranquillement, lorsque Jean Bernille me toucha le bras. On ne voyait rien, mais dans le grand silence le bruit d'une pierre roulant sous un pied nu lui était parvenu, les Arabes se glissaient vers le blockhaus, il n'en doutait pas.

Et l'attaque de la journée se renouvela plus furieuse et plus obstinée. Au premier bruit les hommes d'en haut étaient descendus. Malgré notre fusillade, les Arabes descendirent dans le fossé et grimpant les uns sur les autres escaladèrent notre talus; nous sautâmes dessus comme des enragés, à la baïonnette, je ne ressentais aucune crainte ni même ancun ennui de me trouver dans cette bagarre, j'avançais avec une sorte d'entrain furieux qui m'empêchait de sentir même les coups. Et il faut croire que j'en reçus quelques-uns car je me retrouvai plus tard avec des contusions, une épaule à moitié démanchée et quelques coupures légères. Quand la baïonnette de Jean Bernille eut embroché le dernier Arabe entré chez nous, quand nous eûmes le temps de souffler, nous étions tous à peu près de même, tous éreintés, suants et saignants. Cette fois nous avions deux morts et quelques blessures sérieuses.

Les Arabes avaient emporté leurs blessés et même les cadavres restés chez nous que nous avions rejetés dans le fossé. Quand ils eurent disparu, Jean Bernille demanda un homme de bonne volonté pour aller avec lui chercher quelques légumes dans un maigre petit champ cultivé sous les rochers à deux cents mètres du blockhaus.

— Pourquoi faire ? lui dis-je, pourquoi risquer de vous faire tuer pour quelques malheureuses salades, quand nous avons ici des rations pour un mois ?

Je n'aime pas les haricots,
Encore moins les lentilles,

chantonna le zouave. Non, je me fiche bien des quatre salades de là-bas, c'est pour faire semblant seulement ! Vous ne comprenez pas la petite frime, jeune innocent ? Les arbis nous voyant risquer notre peau pour si peu de chose, vont en conclure que nous n'avons plus rien à nous mettre sous la dent.

— Et puis après ?

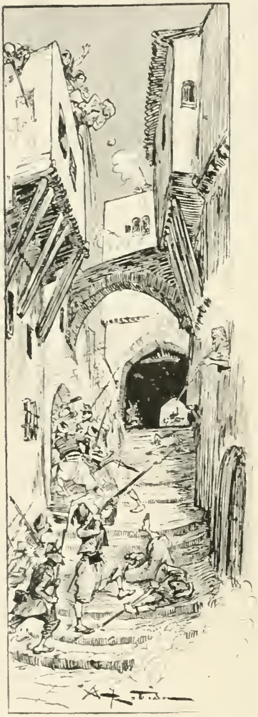
— Et puis après ? Eh bien ils se diront qu'il est inutile de perdre encore du monde dans une troisième attaque quand avec un peu de patience ils peuvent nous avoir par la famine. Et pendant qu'ils perdront leur temps, nous croyant affamés, la colonne reviendra. Voilà ! maintenant quand nous allons revenir au galop, attention à tirer sur ceux qui nous poursuivront.

Jean Bernille descendit avec précaution dans le fossé, suivi d'un mobile muni d'un grand sac et se perdit dans l'obscurité. Pendant des minutes qui nous parurent bien longues, nous ne vîmes ni n'entendîmes rien, puis tout à coup des coups de feu éclatèrent suivis de grands cris. Deux ombres reparurent en haut du fossé et se laissèrent glisser pendant que nous tirions à notre tour sur des formes blanches.

Le Bédouin est là,
[illegible]
[illegible]

Le tour est joué ! dit Jean Bernille en sautant dans le fortin, et sans bobo pour nous !

— Jean Bernille ! cria en français un Arabe que nous ne pouvions apercevoir, toi faim maintenant, toi fichu, je te couperai le cou !


A Zaatcha.

— C'est encore Ben-Kassem, dit le vieux zouave en riant tout bas, tu me paieras mon café, vieille canaille !

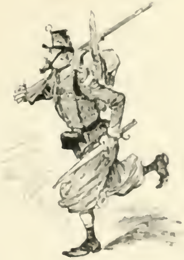
Comme l'avait prévu Jean Bernille, le siège se changea en blocus. Nous n'en fûmes pas fâchés ; éreintés comme nous l'étions, je ne sais trop si nous aurions pu sortir vainqueurs d'un troisième assaut. Nous nous contentâmes de faire bonne garde et de tirer sur tout Arabe se montrant à bonne portée.

Dans l'inaction du blocus, tout en surveillant les Arabes, nous passions notre temps autour de Jean Bernille qui réchauffait tout le monde de sa verve et vous mettait du cœur au ventre des moins dégourdis. Nous étions pleins de confiance et très gais, malgré notre situation vraiment aventurée. Jean Bernille avait défendu de chanter pour ne pas manquer à notre rôle de faux affamés, sans quoi nous aurions chanté. Nous fredonnions seulement, le temps était beau, le soleil agréable, rien ne nous manquait ; baste, nous pouvions attendre.

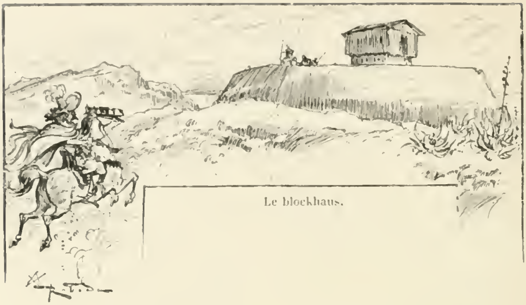
— Patientons, la colonne reviendra, elle a un tout petit tour à faire dans les montagnes, des villages à enlever, des tribus à razzier, ensuite en route pour nous dégager, ne nous laissons pas couper la tête avant son arrivée, ça ne serait pas poli !

« Il y a trois lieues d'Alger à la maison Carrée,
« Les petits chasseurs font ça dans leur journée ! »

Jean Bernille nous expliquait l'Algérie, à nous les nouveaux venus, et nous racontait les coups durs, comme il disait, auxquels il avait pris part depuis son arrivée en 1836.



Chasseur.



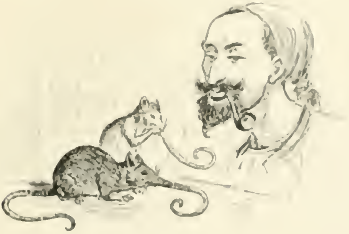
Le blockhaus.

## II

C'était un Lyonnais, je l'avais deviné à son accent de la Croix-Rousse, un fils de vieux soldat de l'Empire ; dès ses dix-huit ans, il s'était enrôlé dans un régiment d'Afrique pour voir du pays. Pour ses débuts au 2e léger, il avait eu la première expédition de Constantine, la retraite et sa *décollade* mal réussie, comme il disait. L'année suivante, la deuxième expédition de Constantine lui avait fourni l'occasion de prendre sa revanche ; il venait alors de passer aux zouaves, dont la réputation commençait et qui, dans l'assaut de la brèche et la bataille de rue en rue, firent honneur à leur chef Lamoricière.

— J'étais revenu à Constantine au deuxième siège, nous dit Jean Bernille, je faisais partie de la colonne d'assaut avec le 47e, et en arrivant en haut, j'étais rudement content, je prenais ma revanche de l'année d'avant et de la peur que les Moricauds m'avaient faite dans la prolonge aux blessés ! Je sautais donc de joie, patatras, voilà les ruines qui éclatent, et je saute en l'air pour de bon, je reçois un tas de briques sur le dos qui me flanquent par terre et me mettent le nez en capilotade... Je n'étais pas mort, je me relève avec quelques autres, je me tâte, rien de cassé ! Une seconde colonne arrive à nous heureusement et nous nous lançons dans leurs satanées rues embrouillées, canardés de partout et enlevant les maisons l'une après l'autre, tapant comme des sourds et chargeant à la baïonnette dans les cours et sur les terrasses, vous voyez ça d'ici !...

La ville nettoyée, la kasbah prise, tous les drapeaux arborés pour nous narguer abattus, voilà les autorités à nos genoux, les vieux à grandes barbes blanches, les belles Mauresques... Ah! à propos de Mauresques, les Moricauds pris de venette les descendaient comme des paquets avec des cordes, dans le ravin à pic, et il y en avait des dégringolades, des écrabouillements, des femmes qui restaient accrochées à moitié route et qui criaient! Nous nous mettons au sauvetage, voici le plus drôle! les camarades avaient déjà tiré de là quelques odalisques, des jolies et des huppées, et moi j'en remontais une qui allait tomber dans le Rummel, un paquet tout blanc, des voiles jusqu'aux yeux, mais

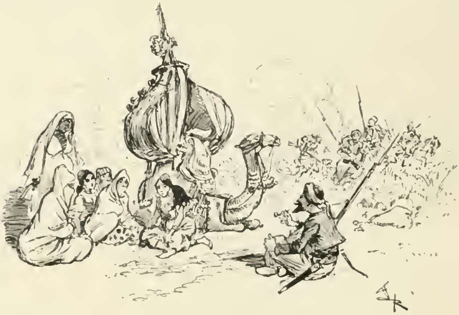


Les rats à trompe.

de fameux bracelets aux bras et aux jambes, oh hisse, oh hisse! et le cœur me battait, je vous le demande! Quelle aubaine! Elle doit être gentille, sera-t-elle reconnaissante? J'en oubliais mon museau abîmé à l'assaut, oh hisse! voilà le paquet arrivé au niveau de la galerie, ses voiles s'écartent et je manque de la laisser retomber. Une vieille juive avec un nez crochu suffisant pour six! Le pire, c'est que les camarades la poussaient dans mes bras pour la forcer à m'embrasser! J'en ai pris la poudre d'escampette! Heureusement qu'on a eu de meilleures occasions, mais c'est de l'histoire ancienne, motus, ne parlons pas de nos conquêtes!

Et le vieux zouave, sous prétexte de ne pas parler de ses conquêtes, entremêlait au contraire le récit de ses exploits guerriers du détail de ses bonnes fortunes. C'était son faible, il faisait toujours apparaître, même à ses aventures d'expédition, quelque Mauresque aux larges yeux noirs, il nous la montrait, dépeignait ses charmes, puis, après un clignement d'œil mystérieux à mon adresse, il s'arrêtait : « Suffit ! » et il reprenait ses histoires d'expéditions, de razzias, de surprises nocturnes, d'enlèvements de villages kabyles, ou de pitons de montagnes fortifiés.

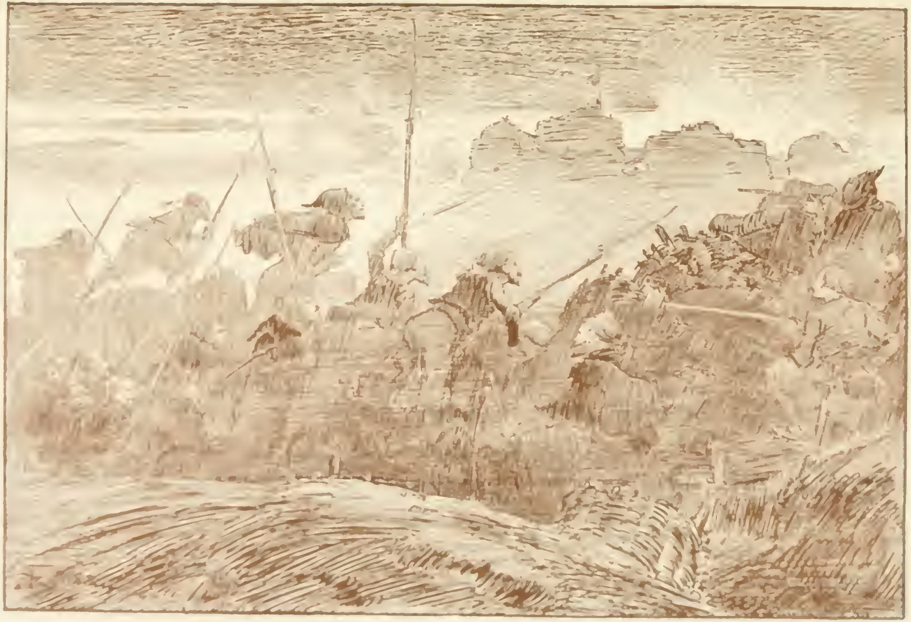
C'était le vrai zouave, tel que cette guerre d'Afrique l'avait fait, un fier soldat, bon pour les coups d'audace rapides et les coups de collier vigoureux, homme de ressources, héroïque et chapardeur, aventureux et fantaisiste. Ce Jean Bernille avait été en son temps le digne compagnon de ce zouave qui vendait comme sa propriété à un colon nouvellement débarqué, la salle de police dans laquelle il était enfermé, ou de ceux qui fournissaient à un officier amateur de curiosités naturelles les fameux rats à trompe, étrangeté zoologique confectionnée au moyen d'une queue de rat greffée sur le nez d'un rat vulgaire.



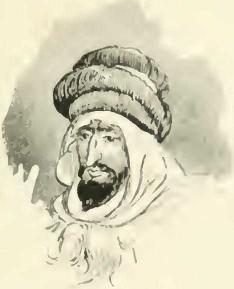
Part de prise.

Les états de service de Jean Bernille étaient inscrits sur sa peau, en commençant par la coupure de la retraite de Constantine. Il avait deux ou trois estafilades provenant de Zaatcha, une fêlure du crâne de Laghouat, les cicatrices de deux balles rencontrées en Crimée, à Inkermann, et de plusieurs coups de baïonnette reçus en Italie, à Magenta, des contusions rapportées de l'expédition contre les Beni-Ratten en 57 et quelques autres menues *broutilles*.

— Vous parlez de moments difficiles, nous en avons eu notre



compte, nous les anciens de l'armée d'Afrique ! Croyez-vous qu'Abd-el-Kader nous faisait rire ? Un gaillard qui avait des canons, des artilleurs, des fantassins organisés en bataillons et de la cavalerie régulière ! — Les cavaliers d'Abd el Kader, vous n'avez pas connu ça ! des gaillards ! Je conserverai toute ma vie une dent contre eux. Un jour, surpris en éclaireurs avec deux camarades, nous avons dû nous former en carré, à trois que nous étions donc, contre une trentaine de cavaliers rouges, et nous étions aplatis et flambés si les chasseurs d'Afrique ne leur étaient tombés dessus !... Nous n'avions pas en ce temps-là vos chassepots qui débitent huit balles à la minute, le temps de dire ouf, nous n'avions que le vieux flingot à pierre ; il fallait déchirer la cartouche, enfoncer la baguette et pendant ce temps-là l'ennemi nous tombait dessus. N'empêche que nous lui en faisions voir de toutes les couleurs tout de même, à l'ennemi, et c'est avec ce bon vieux flingot que nous avons bousculé les Marocains, pincé la Smalah et enlevé toute l'Algérie, morceau par morceau, jusqu'au dernier nid de Kabyles !

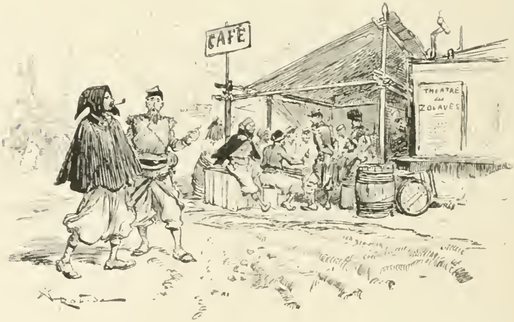


Grand chef.

Voyez-vous, auprès des temps de la conquête, ce n'est plus que des roses maintenant, nous avons arraché les épines, nous, les vieux Africains ! Pour mon compte, j'étais au col de Mouzaïa, où le duc d'Orléans et le duc d'Aumale grimpaient avec nous comme des lapins, j'étais à la prise des forteresses de l'émir, à Isly et à l'infernale poursuite des réguliers d'Abd-el-Kader qui nous a fait manger des kilomètres dans le désert sans boire, par malheur, et tirer la langue sous le soleil pendant des années... comme dit la romance :

> Un gueux de soleil qui vous tape sur la boule
> Qu'est bien capable de vous dessécher l'teint...

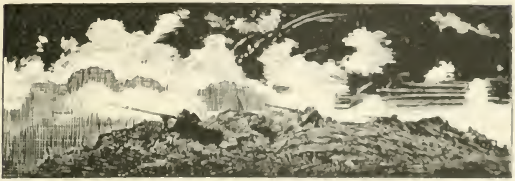
J'étais à Zaatcha et à Laghouat, deux morceaux durs à avaler, mais nous étions connus pour notre coup de gosier. A Zaatcha, après la bataille dans les palmiers, il y eut le siège et l'assaut, nous ne sommes pas entrés comme dans du beurre, je vous prie de le croire, mais nous sommes entrés... Quelle marmelade ! Il fallait faire sauter les maisons par la mine, même que c'est moi qui ai réussi, après bien des camarades escoffiés, à porter un sac à poudre à la maison de Bou-Zian, leur grand chef, et qui ai fait le trou dans lequel nous nous sommes lancés, la fourchette en avant !... Il y avait du sexe dans la cambuse de ce vieux farceur de marabout, de belles femmes, mais des enragées qui vous brûlaient la moustache à coups de pistolet !...



Devant Sebastopol.

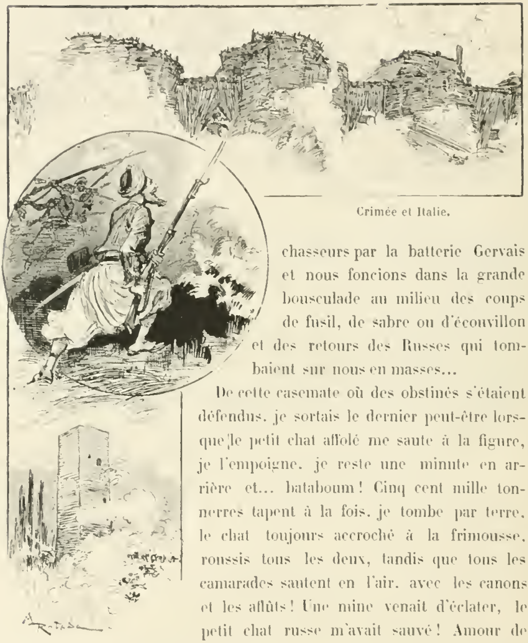
C'est dans ces promenades que je les ai tous connus, nos kébirs, les grands chefs d'Afrique, depuis le père Bugeaud, Changarnier, Lamoricière, Yousouf, Negrier, Mac-Mahon, Canrobert, Bourbaki, Margueritte, je les ai vus commencer pour la plupart, les uns aux zouaves, les autres aux chasseurs d'Afrique, dans la ligne ou les turcos.

Et la Crimée et l'Italie ? Croyez-vous que ça chauffait, malgré le froid dans les tranchées sous Sébastopol ! Ces sacrés Russes étaient des gens polis, ils vous rendaient bombe pour bombe, ne voulant rien garder [illegible]. Un feu d'artifice de longueur ! Et nous avancions comme des taupes sous Malakoff, sous le mamelon Vert ou le bastion du mât, mais les Russes toujours polis venaient au-devant de nous ; nous creusions un ouvrage, crac, ils en montaient un autre en face, nous armions une batterie,



Les trous de loups

ils en démasquaient une devant. Un déluge de prunes ! On s'y fait, même que ça devient monotone ! Moi, pour m'offrir un peu de changement, j'étais passé aux enfants perdus, où les distractions ne manquaient pas : des petites promenades nocturnes en avant de nos lignes, des embuscades, ou des nuits passées dans les trous de loups sous les batteries ennemies, à tirer dans les embrasures... Savez-vous ce que c'est d'avoir pour dodo un trou dans la terre à trente mètres des batteries ennemies et de guetter sans montrer le museau les canonniers dans les embrasures, ou les enfants perdus russes qui se glissent à plat ventre pour venir nous piquer au nid ?... Et je n'ai rien attrapé, mes deux machines d'Inkermann étaient guéries, et à l'assaut de Malakoff, le bouquet du feu d'artifice, un tremblement du diable à croire que la terre se cassait en morceaux pour s'en aller cogner le soleil et la lune, rien non plus !... c'est-à-dire si, je me trompe, des égratignures faites par un chat... oui, figurez-vous, un petit chat resté dans une casemate [illegible] dans le grand chambardement de la tour, nous venions de nous cogner avec les Russes !... Nous autres les zouaves, nous étions entrés avec les



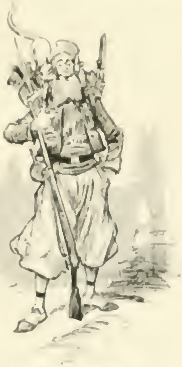
Crimée et Italie.

chasseurs par la batterie Gervais et nous foncions dans la grande bousculade au milieu des coups de fusil, de sabre ou d'écouvillon et des retours des Russes qui tombaient sur nous en masses...

De cette casemate où des obstinés s'étaient défendus, je sortais le dernier peut-être lorsque le petit chat affolé me saute à la figure, je l'empoigne, je reste une minute en arrière et... bataboum ! Cinq cent mille tonnerres tapent à la fois, je tombe par terre, le chat toujours accroché à la frimousse, roussis tous les deux, tandis que tous les camarades sautent en l'air, avec les canons et les affûts ! Une mine venait d'éclater, le petit chat russe m'avait sauvé ! Amour de minet ! Je te l'ai pris délicatement et fourré dans la doublure déchirée de ma veste. Par reconnaissance je l'ai apprivoisé et gardé jusqu'à la fin, je l'ai ramené en France, et en décembre 55 il a fait, couché sur mon sac, son entrée triomphale à Paris. Et voulez-vous savoir la suite ? Vous ne dormez pas, les garçons ?

— Cric, crac ! sabot ! dirent les moblots.

— Cuiller à pot ! acheva Jean Bernille en homme respectueux des traditions de la caserne ; donc, avec mon chat cosaque, baptisé Malakoff et qui s'était très bien mis à apprendre le français, je défilais sur les boulevards lorsqu'un particulier anglais me demanda de le lui vendre. Ma foi, comme Malakoff commençait à découcher pour courir la prétentaine et que je craignais de le perdre pour rien, je me suis laissé tenter. — Cent francs ! c'est une belle somme, ça va ! Nous nous embrassons chacun la moustache, au revoir mon vieux, te voilà rentier, loin des plaines aux chattes anglaises ! et voilà Malakoff vendu ! Ce n'est pas fini, les camarades avaient ouvert l'œil. Tiens, tiens, joli commerce ! Comme nous attendions le départ pour Alger à la caserne de la Nouvelle-France, les zouaves s'établissent marchands de chats, en huit jours ils font une



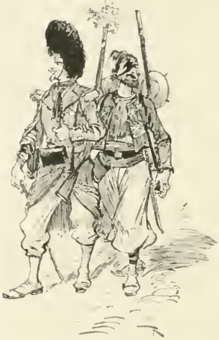
Souvenir de Malakoff.

razzia de minets dans le quartier et vendent à d'autres amateurs, comme chats de Sébastopol, des matous qui n'avaient jamais quitté le faubourg Poissonnière !

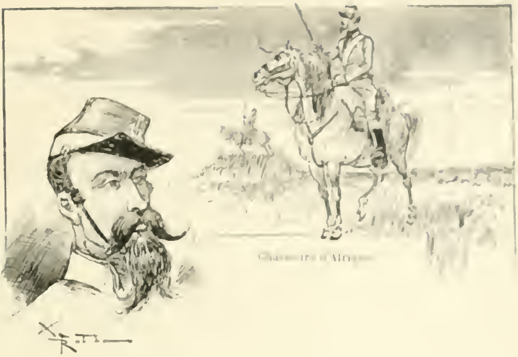
Et l'Italie ensuite ! Des moments bigrement chauds, à Magenta par exemple où les habits blancs nous ont donné du fil à retordre, mais quelles réceptions dans les villes et partout ! Les Français étaient les sauveurs, les libérateurs, j'ai vu ça dès le débarquement à Gênes, où les femmes venaient embrasser nos crins de zouaves... Ah ! c'est comme ça ! Alors nous nous serions fourrés dans la gueule des canons autrichiens. Viva l'Italia ! et il fallait voir avec quel entrain nous filions en avant pour gagner les arcs de triomphe, les guirlandes de fleurs dont on nous avait couverts d'avance... Le plus bel arc de triomphe, c'est encore les bras d'une femme, hé? C'était mon opinion particulière et il y a des camarades qui n'ont pas manqué de ceux-là, des arcs de triomphe avec des bras de grandes dames... et moi qui vous parle, à cause d'une piqûre reçue à Magenta, j'ai eu l'honneur d'être bordé, soigné et dorloté dans mon lit par une marquise italienne qui m'avait rapporté elle-même à Milan dans sa voiture, avec un officier atteint d'une prune à l'épaule, même que notre sang à tous les deux a quelque peu gâté les capitons de notre équipage... oh, cette marquise italienne! elle avait une femme de chambre rudement bien... une crinière et des yeux... noirs comme ma pipe! Elle a bien pleuré au départ. Enfin, suffit!...

— Cric, crac, sabot! dîmes-nous quand le vieux zouave s'arrêta.

— C'est fini, motus sur les dames! Me prenez-vous pour un bavard?



Retour de Magenta.



Chasseurs d'Afrique.

## III

Nous étions bloqués depuis plus d'une semaine et nous passions nos jours et surtout nos nuits à veiller pour éviter une de ces surprises arabes comme Jean Bernille en avait vu pas mal. De la colonne pas de nouvelles, on n'entendait même plus son canon dans la montagne. Un matin, nous aperçûmes des cavaliers galopant dans les défilés et du mouvement chez les assiégeants. Les Arabes se groupaient sous les oliviers. Notre cœur battit. Il y avait du nouveau évidemment. Bon ou mauvais ?

— Veillons au grain, dit Jean Bernille.

Les Arabes se préparaient visiblement à une attaque, une raison que nous ne connaissions pas les avait décidés. Ils ne cherchaient même pas à nous dérober la vue de leurs préparatifs et leurs fusilliers nous envoyaient des balles hors de portée.

Et nous autres, réunis sur notre butte, nous prenions nos dispositions pour les recevoir comme les deux premières fois, nous essuyions nerveusement nos fusils tout en riant des quolibets en langue sabir que le caporal zouave criait déjà aux Bédouins. Nous commencions à tirer sur les plus rapprochés, lorsque de grands cris s'élevant du côté des oliviers, nous vîmes tout à coup un escadron de cavaliers bleus et rouges apparaître dans un tourbillon de poussière...

— Les chasseurs d'Afrique !

Nous eûmes à peine le temps de les reconnaître et de songer que nous étions sauvés, les chasseurs tombaient comme la foudre sur les Arabes qui essayaient vainement de résister. Culbutés, sabrés, dispersés, ils s'éparpillèrent dans toutes les directions. Le blockhaus était dégagé, la masse des assiégeants avaient fondu comme beurre en la poêle ; il y eut peu de coups de fusil, en un instant on ne vit plus, en fait d'Arabes, que des fuyards grimpant au loin les rochers, des burnous blancs disparaissant sur les crêtes.

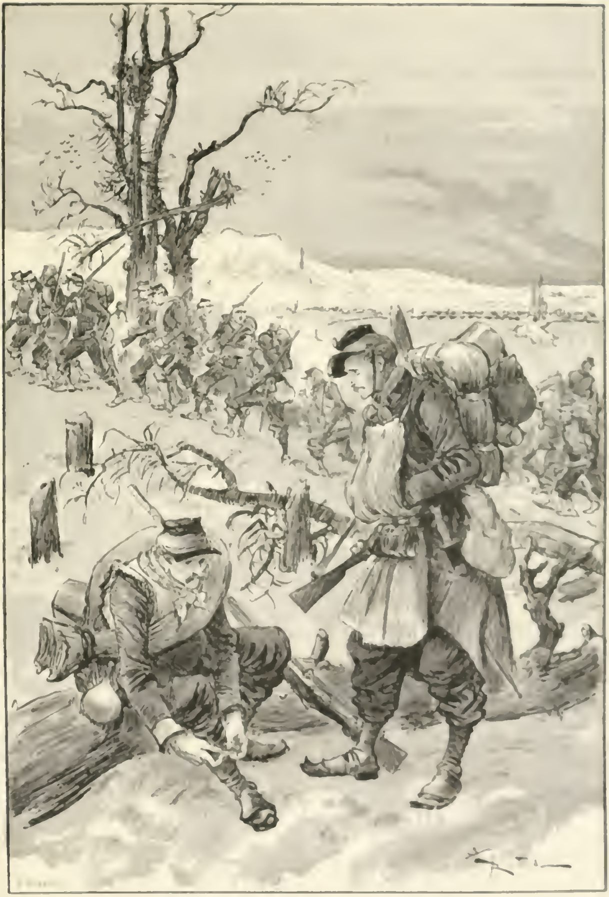
La colonne était encore dans la montagne à plus de trente heures de marche, mais on nous savait en danger et l'on avait lancé en avant les chasseurs d'Afrique. Quelles poignées de main avec les chasseurs et quelle émotion, deux jours après, quand la petite garnison du blockhaus défila devant la colonne pour recevoir les félicitations du général. Jean Bernille était là, serré dans sa petite veste et la chechia crânement penchée sur l'oreille gauche.

— Ah ! ah ! fit le général qui reconnut son homme, c'est toi, vieux dur-à-cuire, tu fais encore le jeune homme, tu vas donner tes nom et prénoms pour t'apprendre à te mêler de nos affaires, toi, un simple pékin !

Et ce fut de la sorte que le civil Jean Bernille, ex-zouave, obtint sa sixième citation à l'ordre du jour de l'armée.

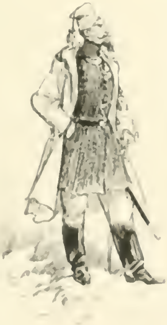
⁂

— Ah ! les vieux soldats d'autrefois ! continua mon ami quand il eut achevé l'histoire de Jean Bernille, on ne connaît plus guère cela aujourd'hui, pour le moment ! Mais viennent les circonstances et les Jean Bernille surgiront. Le présent, c'est le conscrit à éduquer, c'est la caserne, le piétinement sur place, le défilé par centaines de milliers de conscrits ennuyés, surmenés, éreintés parce qu'il leur faut apprendre vite le métier, mal nourris parce qu'ils sont trop nombreux. Le passé et malgré tout l'avenir, c'est le soldat, le soldat par goût, par vocation véritable. Au diable les idées actuelles et les systèmes à la prussienne. Le service militaire ne sera pas toujours, il faut l'espérer, comme une corvée qu'on doit infliger sous prétexte d'égalité à tout le monde pêle-mêle, les



[illegible]

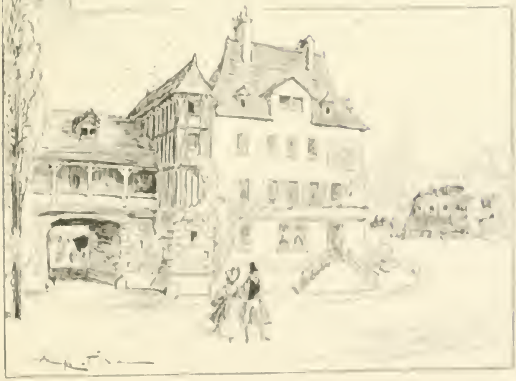
gaillards alertes avec les phtisiques et les infirmes même! Combien de temps durera ce système qui énerve l'Europe, je l'ignore, n'importe; il passera et l'on reviendra aux armées moins nombreuses, composées de soldats de carrière, de troupiers semblables à ceux que nous avons connus, les vieilles barbes brûlées à tous les champs de bataille. J'entends les Prud'hommes s'écrier : Soudards, gladiateurs, prétoriens! Et puis après? Le métier des armes, comme on disait autrefois, du temps où l'on tenait que les vaches fussent bien gardées, vive le métier des armes! C'est un métier où dans tous les cas les profits sont moindres que dans ceux d'homme politique ou de boursier, c'est un métier où sur la page du *Doit* il y a « la vie » et sur la page de l'*Avoir*, deux sous par jour et l'*Honneur!*



# LA DERNIÈRE DILIGENCE

## I

Je chante la splendeur et la pourpre du *Soleil d'or*, du glorieux *Soleil d'or*, tout aussi fier, aussi antique que bien des castels orgueilleusement perchés depuis des siècles sur leurs mottes féodales. Aucun [illegible]

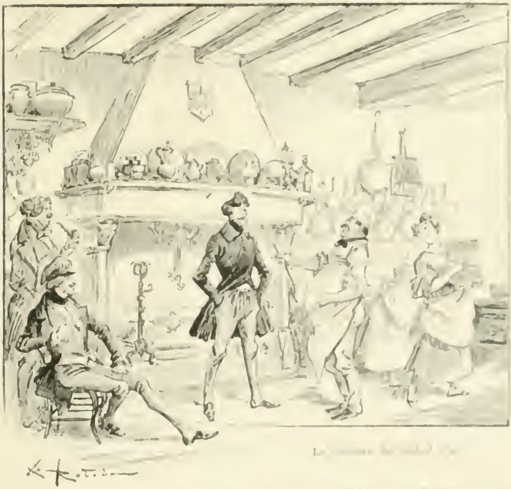


n'entoure d'une ceinture de nénuphars garnie de grenouilles les murailles du *Soleil d'or*, aucun pont-levis n'obstrue son seuil hospitalier ; ni créneaux, ni machicoulis pour la défense, le *Soleil d'or*, à l'entrée de la ville, ouvre ses portes à deux battants sur le pavé de la route royale et montre joyeusement sa façade accueillante, sa grande enseigne dorée et cliquetante, au bout de la longue file de peupliers, à deux pas de la *Poste aux chevaux*.

Le *Soleil d'or* n'en a pas moins ses quartiers de noblesse et ses parchemins ; il ne remonte peut-être pas aux croisades, bien que, si quelque chercheur retrouve un jour le Guide du voyageur en Palestine du temps, il ne soit pas impossible d'y voir le *Soleil d'or* mentionné et recommandé aux croisés de passage, pour sa cuisine et son confortable de famille, — mais on sait qu'il existait à la fin du XVI$^e$ siècle et qu'Henri IV y a couché (où le Béarnais n'a-t-il pas couché ?). Et si par hasard des habitués du *Grand Cerf*, — la concurrence, une auberge de troisième ordre qui date seulement de 1810, — essayent d'élever un doute, on leur montrera la chambre et le lit du bon roi, c'est une preuve, cela ? Donc, non seulement les origines du *Soleil d'or* se perdent dans la nuit des temps, beaucoup plus profondément que celles de bien des fausses baronnies fondées par quelque maltôtier enrichi, mais encore ce *Soleil d'or* est, depuis 1650 environ, comme un fief héréditaire se transmettant aux aînés dans la famille Le Bègue.

Les Le Bègue du *Soleil d'or*, une race de grands, gros et forts gaillards, devenant tous un peu trop gros et trop rouges vers la cinquantaine, et tous joyeux vivants, amis de la bonne chère, des francs vins de pays, du large rire et de la grosse plaisanterie ! La vie leur était si facile aussi. La route royale n'était-elle pas là pour amener chaque jour au *Soleil d'or* son flot de voyageurs et dans l'escarcelle des Le Bègue son petit ruisselet d'argent ? Tout ce qui passait sur le pavé du roi était plus ou moins tributaire du *Soleil d'or ;* comme les Burgraves d'autrefois, les Le Bègue prélevaient sur les gens un droit de passage, mais personne ne s'en plaignait, la cuisine du *Soleil d'or* étant fameuse d'un bout de la route à l'autre et célébrée par les voyageurs et les conducteurs de toutes les diligences, des messageries royales, générales ou françaises, même par ceux qui ne faisaient que passer et ne goûtaient que pendant les courts instants du relais à cette cuisine, la franche et classique cuisine du vieux temps, si différente des mystérieuses triturations et combinaisons culinaires inventées par les cuisiniers modernes d'à présent.

Entrons un instant dans la grande pièce où se préparent la poularde à la bourgeoise et le fameux fricandeau à l'italienne, le triomphe du Soleil d'or; la cuisine est une grande salle presque carrée de huit mètres sur



La cuisine du Soleil d'or.

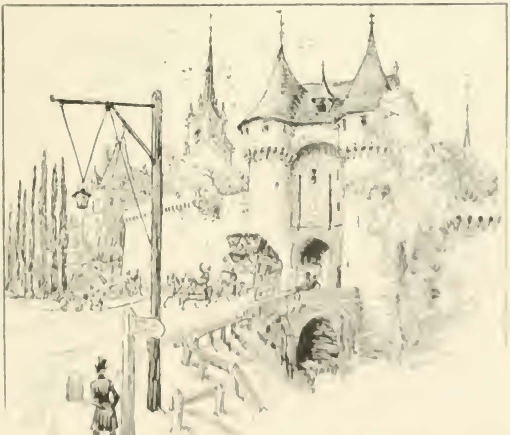
neuf avec une immense cheminée à une extrémité et des fourneaux sur un des côtés. Elle inspire un respect mélangé d'un doux épanouissement intime, cette cuisine du *Soleil d'or*, par ses proportions, par l'ordre et la netteté, par l'éclat de sa dinanderie et de sa ferronnerie, par le flamboiement des fourneaux et par les appétissantes émanations des plats qui mijotent sous l'œil attentif du chef. De larges rayons de lumière entrent par deux hautes fenêtres donnant sur la cour de l'hôtel, ils font miroiter le cuivre des casseroles accrochées en rang de bataille au-dessus d'une garniture de carreaux de faïence, ils font luire les plaques d'acier du fourneau, les hauts landiers de la cheminée, et vont accrocher des paillettes aux grands plats, aux bassines, aux broches rangées sur des tablettes lançant en haut près du plafond aux poutres apparentes qu'aucune toile d'araignée ne déshonore. La cheminée est d'aspect seigneurial, elle porte en armoiries au-dessus de son large linteau le soleil aux rayons dorés de l'enseigne. Large et profonde comme une petite pièce, elle est garnie d'une grande crémaillère, de landiers de fer forgé compliqués d'un tournebroche à ressort qui fait exécuter de lentes cabrioles à trois beaux poulets enfilés. La flamme d'un feu clair lèche une plaque de cheminée du xvi$^e$ siècle où se distingue vaguement une figure de sirène entourée de rinceaux. Devant la cheminée quelques habitués du *Soleil d'or,* de vrais gourmets ceux-là, sont venus humer les apéritives émanations du rôti en causant avec le chef et le patron qui tous deux sont des gaillards à langue bien pendue, vifs à la riposte et ne laissant pas tomber une plaisanterie tout en gardant l'œil sur les femmes de service et sur les casseroles.

Clic! Clac! Coups de fouets, airs de trompette, tintamarre montant crescendo depuis le coude de la route et s'arrêtant brusquement entre le *Soleil d'or* et la poste aux chevaux. C'est la diligence, le gigantesque monument roulant, immobile pour une demi-heure au relais. Le postillon à fortes bottes se met lourdement à terre, le conducteur en veste soutachée de hussard, le cornet en bandoulière, descend de son siège, les portières du monument s'ouvrent et les voyageurs sautent sur le pavé, s'étirent un instant, dérouillent leurs jambes engourdies, puis se hâtent vers la salle à manger. Tout est prêt, tout est servi, le loyal *Soleil d'or* n'est pas de ces auberges fallacieuses où l'on s'arrange pour faire payer aux voyageurs un dîner qu'ils ont à peine eu le temps d'apercevoir avant d'être rebouclés en diligence. Au *Soleil d'or* on a le temps de savourer le repas copieux et soigné, le père Le Bègue fourrera le dessert dans les poches des voyageurs qui n'ont pas la dent rapide et sûre, plutôt que de les voir, aux appels du conducteur, quitter la table non rassasiés.

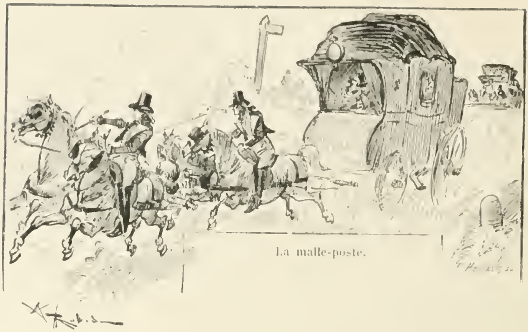
Le postillon est en selle, le monument s'ébranle, l'impériale accroche au passage de menues branches de peupliers, clic, clac, airs de trompette et coups de fouet distribués à une bande de canards sortis de la bassecour du *Soleil d'or*, la diligence roule à grand fracas, elle est partie.

Clic! clac! clic! clac! Nouveau tintamarre sur la route, c'est le courrier ou c'est une chaise de poste, les postillons s'annoncent plus ou moins bruyamment au relais, et les camarades savent avant que le voyageur soit descendu s'il paie de bonnes guides, s'il doit être classé dans les *milords*, dans les *ordinaires* ou dans les *pingres*. Un seul et maigre claquement de méchef! le voyageur annoncé est un pingre qui ne donne que le pourboire réglementaire aux postillons. Aucun empressement à la porte; celui-là n'aura pas le temps de goûter à la cuisine du père Le [illegible]. Trois salves de fouet, soignons le milord! et les garçons d'écurie s'empressent autour de la chaise et le milord est bientôt installé devant un poulet rôti dans la salle à manger du *Soleil d'or*. Autre coup de fouet, c'est la malle-poste, conduite par deux postillons, c'est une autre diligence, c'est une berline, c'est une « *dormeuse de voyage* » qui mène vers des eaux lointaines quelque noble dame souffrant de vapeurs ou quelque vieux richard goutteux.

Les véhicules variés se succèdent, la route n'est jamais vide, toujours quelque tourbillon de poussière au loin annonce quelque arrivée. Ne parlons pas des charrettes de paysans, des [illegible] de [illegible], des chariots de rouliers, ceux-là ne s'arrêtent point au *Soleil d'or* qui ne brille pas pour eux.



[illegible]

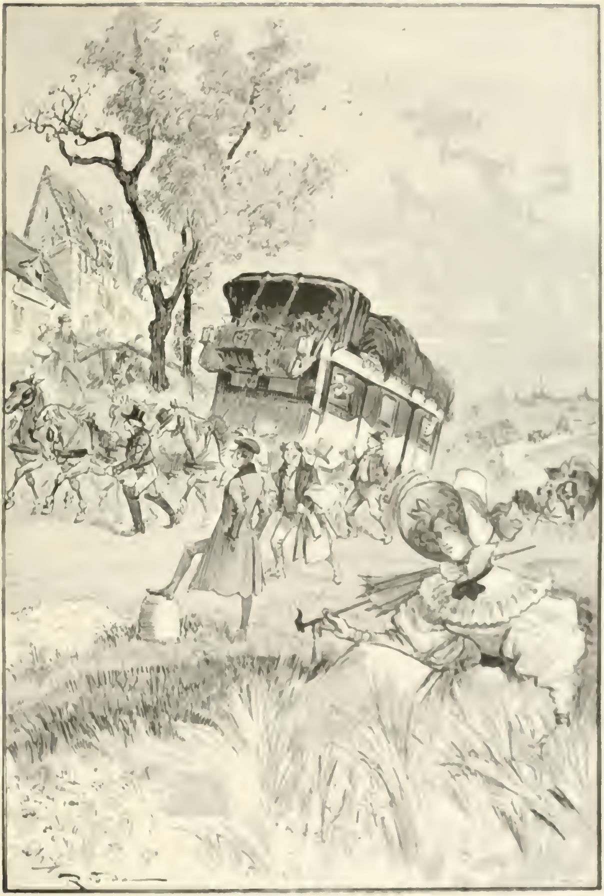


La malle-poste.

## II

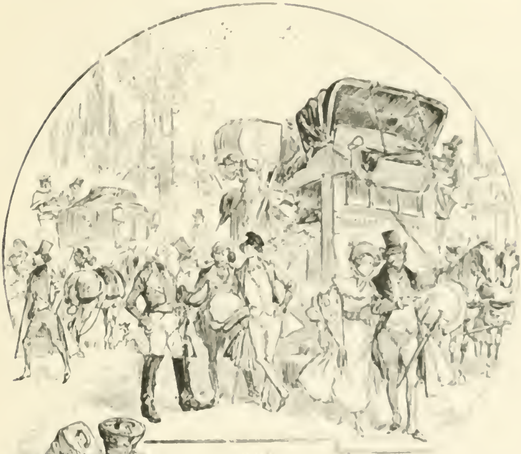
Le *Soleil d'or* n'a pas que ces passées rapides des voyageurs du relais. Non, le *Soleil d'or* a des hôtes moins prompts à s'envoler, il a ses voyageurs à lui, qui font séjour en ses trente ou quarante belles chambres. La ville d'ailleurs est jolie, et les environs remarquables; il faut entendre le père Le Bègue quand il fait faire à quelque hôte nouveau le tour des lithographies accrochées aux lambris de la salle à manger.

— Voici des vues de notre forêt, vous savez, huit bonnes lieues de tour, des futaies séculaires, des eaux vives, des étangs, du gros gibier, beaucoup de sangliers... des rochers, des gorges, voici le chêne d'Agnès Sorel, un arbre magnifique comme nous en avons beaucoup, il faut six hommes pour embrasser le tronc... Voici les ruines de l'abbaye de Croix-S<sup>t</sup>-Yvelin, un site très romantique, Monsieur! Tous nos artistes vont en faire le croquis... voici le lac de Soisy, on a découvert sur les bords des ruines romaines, parfaitement romaines, Monsieur!... et enfin voici le donjon de Rocquigny, quelque chose de sauvage que je vous recommande, il faut une journée, on emporte son déjeuner, un joli pâté dans un panier et on déjeune dans les ruines... Ce donjon de Rocquigny, a été démantelé par Henri IV, quand il vint coucher ici... à propos, avez-vous vu sa chambre? Je vais avoir le plaisir de vous la montrer... un gaillard, Henri IV, hé, hé !



[illegible]

Cela finissait toujours ainsi : tout voyageur de marque, dès après son premier repas au *Soleil d'or*, montait à la chambre de Henri IV, devenue la propre chambre du père Le Bègue, celui-ci faisait passer la revue des



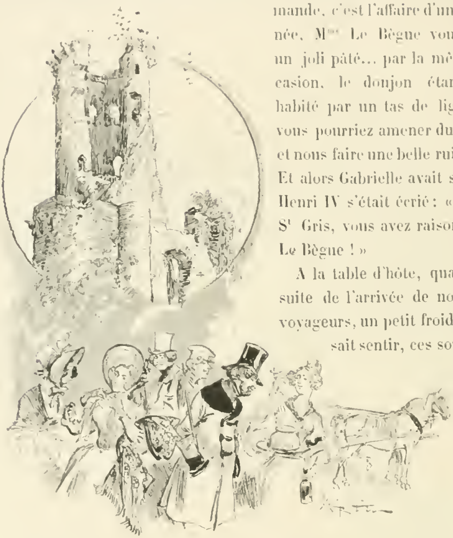
Arrivée

meubles, hors du temps, montrait le lit de Henri IV, authentique, quoiqu'un peu de style Louis XIII, et ne tarissait pas en aventures survenues au bon roi Henri pendant son séjour. Encore un peu tous les événements du règne de Henri IV se seraient passés dans cette chambre, sauf bien entendu l'affaire de la rue de la Ferronnerie. Ah ! pourquoi Henri IV avait-il quitté le *Soleil d'or* en ce malheureux jour-là ! On n'était pas non plus sans parler de Gabrielle qui lui certainement avait aussi habité l'hôtel. La tradition, il est vrai, ne lui attribuait pas de chambre, mais était-ce bien nécessaire, hé ?

Le père Le Bègue clignait de l'œil et éclatait de ce grand rire qui faisait tressauter son respectable ventre.

Quand on quittait la chambre de Henri IV, on emportait la conviction que le père Le Bègue du temps avait dû dire au bon roi : « Sire, nous avons Rocquigny pas loin d'ici, un site romantique que je vous recommande, c'est l'affaire d'une journée, Mme Le Bègue vous fera un joli pâté… par la même occasion, le donjon étant mal habité par un tas de ligueurs, vous pourriez amener du canon et nous faire une belle ruine… » Et alors Gabrielle avait souri et Henri IV s'était écrié : « Ventre St Gris, vous avez raison, père Le Bègue ! »

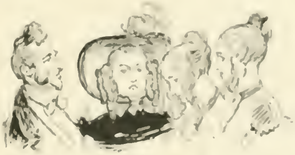
A la table d'hôte, quand par suite de l'arrivée de nouveaux voyageurs, un petit froid se faisait sentir, ces souvenirs historiques habilement jetés sur le tapis, mettaient la conversation en train ; ce diable de Henri IV a toujours eu le don d'enhardir les timides et de dégeler très vite les renfrognés !



En excursion au vieux donjon.

Que de figures défilaient à la table d'hôte de ce *Soleil d'or*, si bien placé sur la grande route de l'Est.

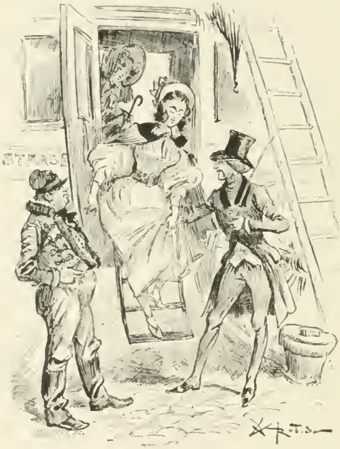
Les Anglais d'abord, si nombreux depuis 1815, sur toutes les grandes routes de France ; *au Soleil d'or*, sans parler des milords mangeant à part avec milady, le fond de la table d'hôte était toujours formé par une bonne demi-douzaine d'insulaires baragouinant, mastiquant et consultant sans cesse leurs guides, même en faisant travailler les mâchoires nationales. En ce temps-là les Anglais à favoris roux que nous connaissons n'existaient pas, la barbe était *improper*, ils étaient tous rasés comme des diplomates dont ils affectaient la gravité. Le père Le Bègue ne les aimait pas, en outre des raisons d'inimitié nationale, ils avaient des torts particuliers, ils prononçaient *Henneraiquatt* et estropiaient de même le seul nom de Gabrielle. Mais ces Anglais fournissaient au *Soleil d'or* quelques-uns des ses rayons sous la forme de guinées, et le père Le Bègue, à ce point de vue, leur accordait sa considération. De plus les misses aidaient à supporter les raides gentlemen, les Anglaises s'efforçaient alors de ressembler aux romanesques vignettes gravées sur acier de leurs keepsakes, les longues boucles blondes tombant sur les épaules leur



La perfide Albion.

donnaient un air éthéré, rêveur et mélancolique; on les appelait les filles d'Ossian...

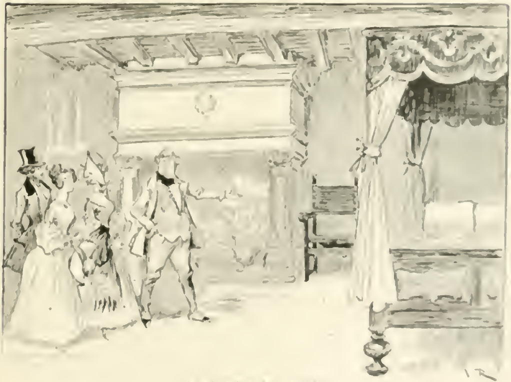
Voici maintenant, à côté du groupe anglais, des Parisiens en route pour Bade, un gros banquier et sa femme emmenant dans son sillage un Sigisbée compromettant. Le père Le Bègue en souvenir du Vert-Galant rit du gros banquier qui se figure que c'est pour le charme de sa conversation personnelle que le brillant dandy l'accompagne. Hier pendant que le banquier était retenu à l'hôtel par sa correspondance, sa femme est allée à Rocquigny avec le Sigisbée. — A l'autre bout, quelques lions du boulevard en déplacement font sauter des bouteilles couvertes d'une noble poussière, extraite du caveau réservé du *Soleil d'or*. Ces deux personnages replets et graves à côté du groupe buvant, sont des diplomates allemands en train de causer des petites affaires de la confédération, des intrigues de la Prusse pour gagner quelques voix à la Diète, de M. de Metternich et des finesses de la politique autrichienne. Une transplantée italienne maintenant, à moins que ce ne soit une Andalouse, le père Le Bègue hésite encore, jolie, dans tous les cas, une brune aux yeux [illegible] au mieux avec un superbe garçon, un Français du midi, toujours penché vers ses boucles noires et lui contant des douceurs presque à haute voix, ce qui scandalise la famille anglaise de tenue si correcte et si digne à table, mais qui va tout à l'heure emporter dans ses chambres six bouteilles de Porto et que les garçons et filles de service de l'hôtel seront obligés de fourrer au lit. Voici la célèbre M$^{lle}$ A. et le non moins célèbre M. B., deux comédiens de la Comédie-Française appelés pour des représentations à Bade. Quelques jeunes gens de la ville sont venus dîner à la table d'hôte du *Soleil d'or* pour contempler ces deux astres à l'aise. Et tout autour de la table, des négociants, des fonctionnaires en tournée, un peu de menu fretin, puis le groupe des pensionnaires du pays : M. de B. un jeune viveur en train de croquer une fortune de quinze mille livres de rentes et qui va prochainement s'engager aux chasseurs d'Afrique ; un gros réjoui de célibataire oisif qui passe sa vie au *Soleil d'or*, arrivant à onze heures du matin et ne partant que le soir après dix heures ; puis M. le directeur de l'enregistrement les jours où il ne dîne pas en ville



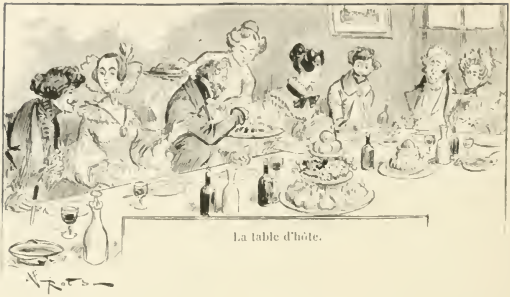
Voyageurs pour la table d'hôte.

dans les maisons où l'on cherche à le marier, et enfin un charmant garçon qui va prendre prochainement la meilleure étude de notaire de la ville.

Quelques voyageurs dînent dans les chambres. Il y a pour le moment au *Soleil d'or* un monsieur et une jeune dame très mystérieux d'allure et qui ne se montrent que le moins possible. En connaisseur, le père Le Begue a vu cela du premier coup d'œil. Et vraiment il a été sur le point de leur donner la chambre de Henri IV.



La chambre de Henri IV



La table d'hôte.

## III

Le père Le Bègue vieillit et grossit encore. Le seigneur ventripotent du *Soleil d'or* initie sagement son fils à tous les détails de la direction de l'hôtel : les voyageurs, le personnel, la maison, la cave, gouvernement important. Le père Le Bègue songe qu'avant peu d'années il lui passera le sceptre du *Soleil d'or;* mais auparavant il doit marier sa fille Julie, élevée dans le meilleur pensionnat de la ville, une charmante enfant qui se tient au bureau à côté de sa mère.

L'avenir de Julie est arrêté d'avance ; dans trois ans, quand elle entrera dans sa vingtième année, elle épousera Casimir Bardin, le fils d'un gros marchand de vins de Mâcon, une des premières maisons de Bourgogne, qui depuis quarante ans fournit le *Soleil d'or.*

La prospérité du *Soleil d'or* continue. On parle beaucoup cependant de la fameuse invention moderne des chemins de fer, prônés par les uns, attaqués et ridiculisés par le plus grand nombre.

Ces chemins de fer ! Une folie ruineuse et dangereuse! Les casse-cou seuls confieront leurs os à ces absurdes machines. Il y a bien une petite ligne qui marche dans les environs de Paris, mais qu'est-ce que cela prouve, chacun sait que les Parisiens sont des risque-tout. Pour le moment ce petit chemin de fer est un joujou à la mode comme autrefois les montagnes russes, mais cet instant de vogue passera et les vieilles diligences continueront à rouler sur toutes les grandes routes.

Les diligences ont aussi leurs accidents, c'est vrai, elles versent quelquefois, mais bien rarement. Le personnel est soigneux et dévoué. Vous

vous rappelez cette diligence des Laffitte et Caillard surprise de nuit par une inondation de la Loire ? Plus de route, plus rien, l'eau monte jusqu'aux roues, de véritables vagues battent la voiture et menacent d'emporter le véhicule avec les voyageurs épouvantés ; mais le conducteur, comme un capitaine à bord d'un navire en détresse, console son monde, apaise les clameurs, rassure les femmes ; le postillon prend un cheval, s'en va chercher à la nage du secours à une lieue de là et revient avec des barques...

Et cependant, voilà que la Chambre vient de discuter une loi sur les chemins de fer et de voter un crédit de 126 millions, destiné aux premiers travaux d'un grand réseau de voies ferrées. Des ingénieurs parcourent le pays, plantant des piquets, traçant des plans, étudiant des projets de lignes, coupant la route ici, plaçant un viaduc là, traversant telle ville et laissant de côté telle autre qui pousse des furibondes réclamations : tout est sens dessus dessous, tout le pays est remué par d'interminables discussions, des intrigues locales, des disputes qui gagnent comme une traînée de poudre et font explosion au fur et à mesure que les lignes avancent... Bien des gens haussent les épaules de tout ce tintamarre pour une invention destinée à tomber misérablement après avoir dévoré des sommes folles, mais d'autres, moins nombreux il est vrai, combattent énergiquement pour l'idée nouvelle. Bah ! ils ont à cela un intérêt quelconque, ils ont des terrains à céder ou du fer à fournir pour les machines !

En attendant les joyeux postillons et les conducteurs des Messageries ou des concurrences se rient bien des fameuses locomotives qui prétendent de les remplacer, ils font claquer gaillardement leurs fouets et les feront claquer longtemps encore sur les grandes routes.

Les ingénieurs et les capitalistes ont travaillé cependant. Ils ont [illegible] au *Soleil d'or* et le bon *Soleil d'or* les a nourris. Ah ! père Le B[illegible], que n'as-tu pour ces gens-là pris un chef de l'école des Borgia ? Une légitime défense eût excusé cette dérogation aux lois de l'hospitalité de la vieille auberge.

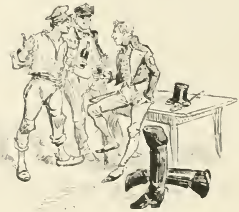
Les temps sont venus ! Pleurons maintenant la diligence et la [illegible] mondaine du *Soleil d'or*.

C'est fini, ce chemin de fer dont on avait tant redouté [illegible] de poste et l'hôtel, ce chemin de fer est fait ! Et non seulement il est fait, mais ce qui est beaucoup plus fort c'est que les trains circulent. Il s'est trouvé des voyageurs pour risquer leurs os, les premiers trains ont passé, et les horribles locomotives n'ont dévoré personne. La preuve est faite !

On ne rit plus maintenant au *Soleil d'or* ni à la maison de poste ; depuis dix-huit mois une inquiétude de jour en jour grandissante s'est emparée du père Le Bègue, depuis dix-huit mois on ne reconnaît plus les postillons, les bons drilles d'autrefois, dans ces mélancoliques et silencieux cavaliers.

« Le chagrin monte en croupe avec eux. »

Plus de claquements de fouet joyeux sur les grandes routes, plus de gaillardises lancées aux jolies filles en passant, plus d'airs de bravoure sur la trompette en arrivant au relais, la trompette s'est tue le jour où, croisant une ligne ferrée, elle a entendu le sifflet de bête d'apocalypse de la locomotive !



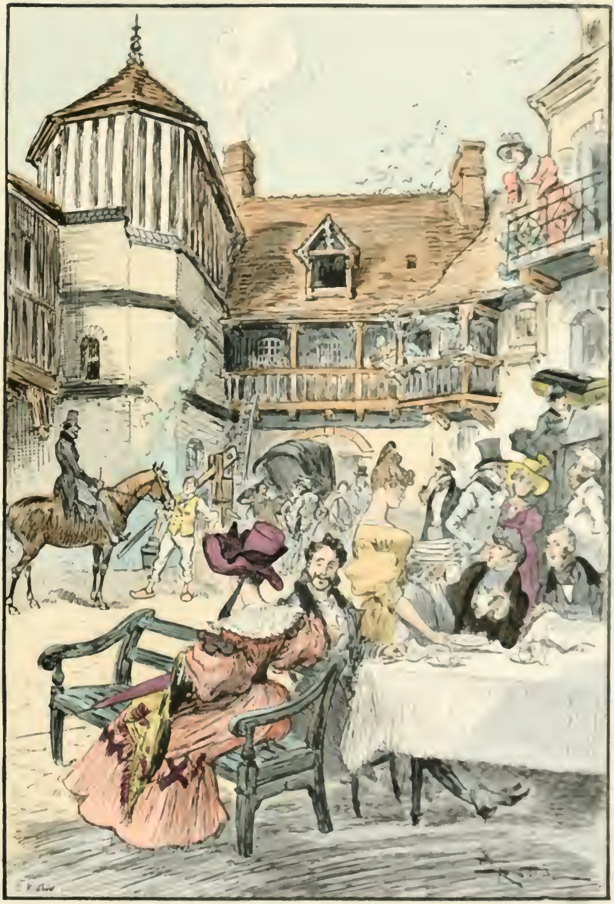
Les postillons se rient bien des fameuses locomotives.

La dernière diligence va passer devant le *Soleil d'or*.

Le service finit aujourd'hui faute de voyageurs. La lutte est désormais inutile, la diligence s'avoue vaincue et la maison de poste ferme aujourd'hui...

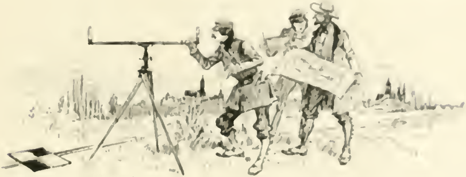
Une amère tristesse poigne le cœur du père Le Bègue. Voyez-le sur le pas de la porte du *Soleil d'or*, la mine défaite, le regard fixé sur la grande route déserte. Il n'a plus l'aspect prospère d'autrefois, et son gilet flotte sur son ventre autrefois si majestueux.

Tout est triste autour de lui. Au lieu de la réjouissante musique des assiettes et des casseroles remuées dans la cuisine et dans l'office, des allées



COUR D'AUBERGE

et venues dans la cour bruyante, des hennissements de chevaux, des cris des servantes, des appels des voyageurs, un silence morne règne dans la cour et par tout l'hôtel. Plus de flambées dans la grande cheminée, plus de plats rissolant et chantant sur le fourneau, les assiettes sont rangées dans les armoires et les casseroles restent suspendues à leurs clous. On trouverait même, ce qui ne s'est jamais vu depuis deux cents ans, quelques grains de poussière ternissant les rayons du soleil sculpté sur le manteau de la cheminée. Hélas, l'hôtelier n'est pas atteint seul, le cœur du père souffre aussi. L'époque fixée avec les Bardin pour le mariage de Julie est passée, les Bardin tergiversent depuis tantôt un an, et sous des prétextes spécieux reculent cette union depuis si longtemps convenue. Julie très fièrement a fait écrire au fils Bardin qu'elle lui rendait sa parole. Le père Le Bègue espère encore, il s'attend vaguement à voir arriver son vieil ami Bardin avec le jeune homme, et sans le dire Julie elle-même espère aussi.



L'ennemi.

Si le *Soleil d'or* est vide, ce n'est pas que les voyageurs manquent à la ville, il y en a plus qu'autrefois, au contraire, mais c'est désormais le chemin de fer qui les amène, et le chemin de fer passe de l'autre côté du pays à deux kilomètres du *Soleil d'or* et de l'ancienne grande route. C'est le *Cheval Blanc*, l'ancienne concurrence du *Soleil*, une misérable auberge où ne descendait que le fretin des voyageurs et les commis-voyageurs de seconde catégorie, qui a hérité de la vogue du *Soleil d'or*, avec un autre hôtel tout neuf bâti à côté de la gare et baptisé du nom prétentieux d'*Hôtel des cinq parties du monde* !

Plus de voyageurs dans l'immensité du vieil hôtel, à peine deux ou trois personnes qui se regardaient hier d'un air effaré, perdues au quatre coins de la table d'hote. Quels diners lugubres maintenant Les pensionnaires de la ville eux-mêmes, les ingrats, sont allés où va le monde, à l'hôtel de la gare! Enfin suprême tristesse, personne ne demande plus à voir la chambre de Henri IV.

M. Le Bègue a dû vendre six de ses chevaux, on ne conduit plus personne a la forêt, au chêne d'Agnès Sorel, au croûlant donjon de Rocquigny... Quand par hasard il pense à Rocquigny, le père Le Bègue ne peut s'empêcher de regarder sa maison, le plus croulant du donjon et du *Soleil d'or* aujourd'hui, c'est bien le *Soleil d'or!* Ce qui le navre, c'est que des promeneurs vont toujours et iront encore pendant des siècles contempler la vieille ruine, mais ce sont les voitures du *Cheval Blanc* ou de l'*Hôtel de la gare* qui les conduisent et les conduiront, tandis que plus jamais le *Soleil d'or* ne reverra les départs bruyants, les joyeuses cavalcades d'autrefois.

Le *pâté pour Rocquigny*, un des triomphes de la maison, fini! Le chef d'ailleurs est parti. La nécessité de se séparer de ce vieux collaborateur, un des rayons de la vieille gloire du *Soleil d'or*, a été pour le père Le Bègue horriblement douloureuse. Mais il le fallait bien, le chef se croisait les bras devant ses fourneaux éteints; et il est parti et le père Le Bègue a su peu de jours après, qu'il était entré à l'*Hôtel des cinq parties du monde*, près de la gare, c'est-à-dire qu'il avait capitulé devant la locomotive triomphante et passé à l'ennemi!

Le vieux pavé du roi, l'ancienne grande route, est abandonné peu à peu. Plus de diligences, plus de roulage même, les marchandises prenant le chemin de fer, elles aussi. Sur la route silencieuse et déserte le regard morne du père Le Bègue n'aperçoit que des bandes d'oies, un chien errant et une petite voiture de paysan trainée par un âne, descendant la côte d'où jadis dévalaient avec tant de fracas diligences, landaus, berlines et chaises de poste, se suivant, se pressant, se dépassant et s'accrochant quelquefois.

Désolation des choses, le vent souffle et fait grincer au bout de sa potence de fer forgé et tortillé, la vieille enseigne, le soleil qui se balance là depuis plus de deux siècles; le père Le Bègue lève machinalement les yeux, ces grincements de l'enseigne lui semblent des gémissements et lui vont douloureusement au cœur.

Enfin, au sommet de la crête apparait la diligence, elle descend, elle se rapproche rapidement, mais quel changement, hélas, plus de fanfare de trompette ni de claquements de fouet, elle arrive et l'oreille du père Le Bègue ne perçoit que des gémissements d'essieux et un bruit de ferraille et de carreaux secoués [illegible]. Le postillon est descendu lourdement à terre, les derniers garçons d'écurie de la maison de poste causent avec le conducteur au lieu de s'empresser à dételer les chevaux.

Le père Le Bègue s'est avancé, oui, la diligence est bien vide, personne dans le coupé, personne à la rotonde, aucun colis de malle sous la bâche et dans l'intérieur, un seul voyageur, un vieux curé replet qui ferme son bréviaire.

Le père Le Bègue le connaît, ils se saluent.

— Bonjour, monsieur Le Bègue, dit le gros prêtre en descendant, c'est la dernière fois, vous savez, j'ai voulu en profiter. J'avais affaire à l'archevêché, je me suis dépêché pour revenir avec la diligence ; à mon âge, voyez-vous, on n'aime pas le changement et je me défie un peu de leur chemin de fer ! Nous sommes en retard, le conducteur restait des temps infinis aux relais ; avez-vous encore une petite place à la table d'hôte ?

S'il y avait une petite place à table d'hôte !

— Monsieur le curé, vous aurez la table tout entière, dit le père Le Bègue en s'efforçant de rire.

Son dernier espoir s'était envolé ; jusqu'à la dernière minute il s'était figuré que son vieil ami Bardin allait descendre de la diligence pour l'accabler de reproches amicaux sur sa susceptibilité et arranger le mariage de Julie.

Pas de réponse à la lettre qui leur rendait leur parole, c'est que le père et le fils préféraient venir pour s'expliquer de vive voix. Et personne !

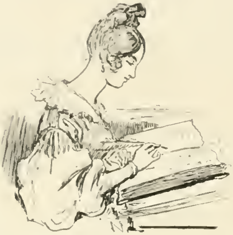
Comme le père Le Bègue se dirigeait avec son unique voyageur vers la salle à manger, le facteur venait d'entrer et tirait une lettre de sa boîte. Le père Le Bègue, le cœur sautant, reconnut sur l'enveloppe le timbre de la maison Bardin.

Abandonnant le curé qui s'installait à un bout de l'immense table d'hôte, le père Le Bègue rentra dans son bureau où sa femme, son fils et Julie elle-même accouraient, ayant vu le facteur.

Personne ne dit mot. Julie, toute saisie, s'appuya au grand pupitre portant les livres du *Soleil d'or*, regardant la lettre que son père parcourait d'un œil rapide.

— C'est le dernier coup, dit le père Le Bègue d'une voix que l'angoisse faisait trembler. écoutez, je passe les balivernes :

« Vous avez eu raison, mon cher Le Bègue, d'examiner froidement et sérieusement si nous ne nous étions pas trop laissé entraîner par une vieille sympathie et si les motifs qui nous avaient fait autrefois songer à ce mariage présentaient en réalité pour nos enfants des garanties suffisantes de bonheur. Le mariage est une chose grave, etc., etc., les pères de famille ont pour devoir, etc., etc... J'avais aussi de mon côté fait ces réflexions, je ne vous le cache pas, mais notre parole étant donnée, nous nous considérions comme liés ; vous nous la rendez, je vous rends la vôtre et nous n'en resterons pas moins bons amis... »



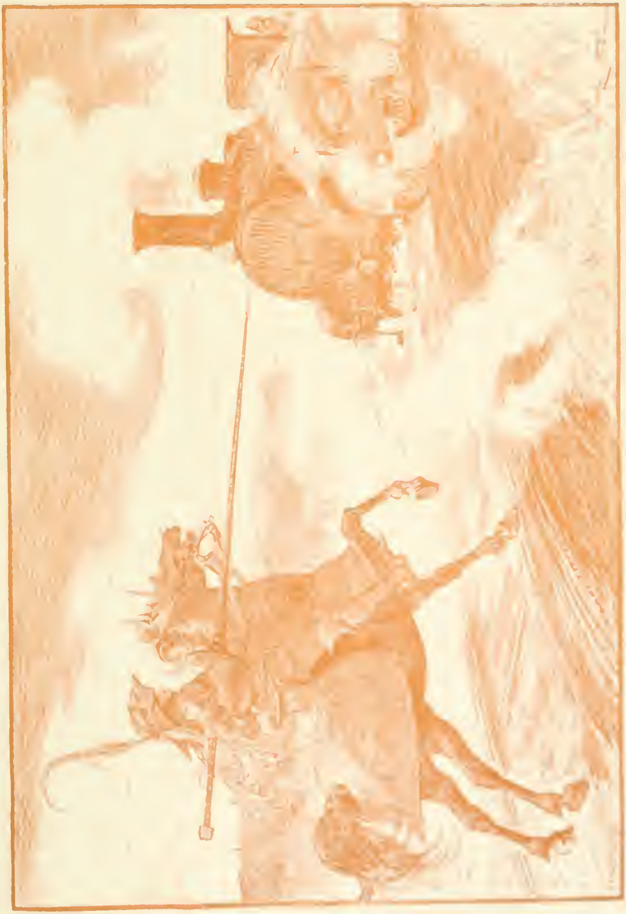
Mlle Lebègue.

⁂

Le *Soleil d'or* a vécu.

Les temps sont écoulés. La vieille enseigne qui pendant deux siècles et plus, avait vu des générations de voyageurs passer sur la route royale est décrochée et sans doute se rouille par terre au fond de quelque boutique de ferrailleur. Les Le Bègue ont disparu. Les bâtiments de l'hôtel ont été achetés pour un marchand de grains, et transformés en magasins, de même que la maison de poste a été arrangée en raffinerie de sucre.

La route déserte, le vieux pavé du roi, s'allonge toujours entre ses deux lignes d'arbres qui ne voient plus passer personne et qui semblent se demander avec étonnement l'un à l'autre, quand bruit le vent dans leurs branches, où sont allées ces grandes circulations d'hommes, de

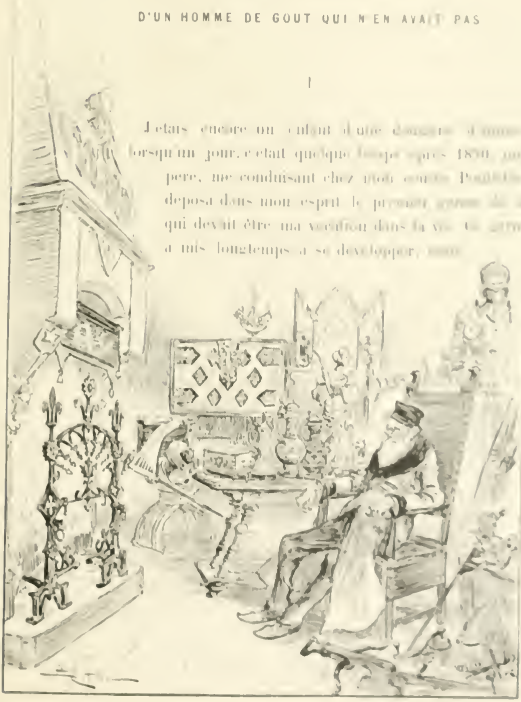


# LES TRIBULATIONS

## D'UN HOMME DE GOUT QUI N'EN AVAIT PAS

### I

J'étais encore un enfant d'une douzaine d'années, lorsqu'un jour, c'était quelque temps après 1830, mon père, me conduisant chez mon oncle Pouillier, déposa dans mon esprit le premier germe de ce qui devait être ma vocation dans la vie. Ce germe a mis longtemps à se développer, mais



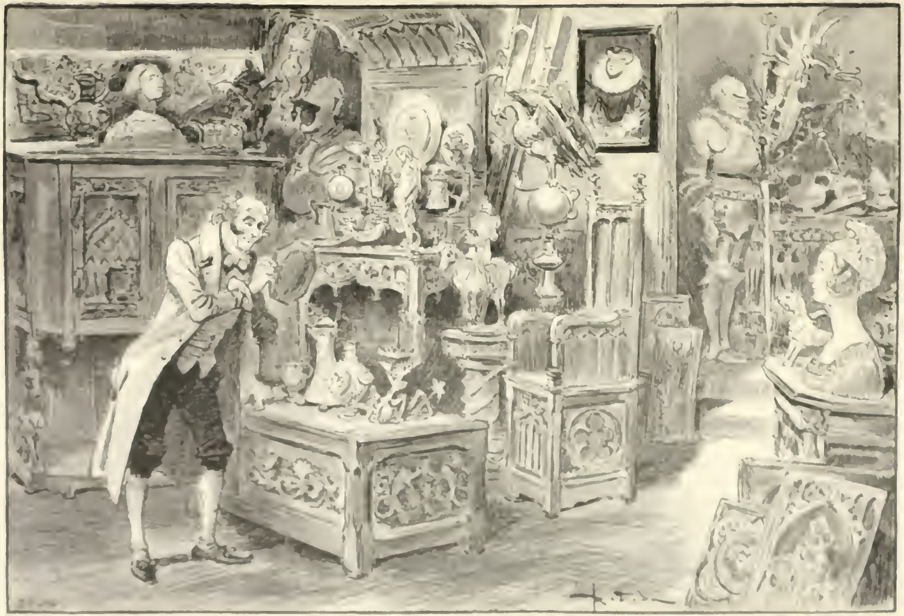
quand ses racines eurent lentement pénétré, enlacé et entortillé les fibres de mon individu, quelle poussée vigoureuse au dehors tout à coup !

— Tu sais, Tancrède, me dit mon père, tu es le seul héritier de ton cousin. On doit toujours avoir le respect des parents à succession, je me suis plu à t'inculquer ce précepte, mais comme la succession de celui-ci ne se composera guère que d'un tas de vieilleries, de bêtises sans valeur, c'est à toi de mesurer la dose de ce respect à la juste valeur successorale de notre vieux parent. En un mot, il est inutile de lui marquer de la vénération, tout à fait inutile ! Songe que ton père est millionnaire, et que le cousin Poulletier doit posséder dans les deux mille francs de rente, le malheureux !... Je t'entends, mon enfant, tu vas me dire : « Mais pourquoi, papa, me conduisez-vous, moi, fils de millionnaire, faire visite à un cousin de deux mille francs de rente ? » — Enfant, j'ai le sentiment de la famille autant que personne, mais je comprends, en effet, que je serais parfaitement ridicule si je n'avais un but en te menant chez lui. Notre cousin Poulletier est un drôle de corps, il a gâché sa vie... Nous avons commencé ensemble dans le même bureau, et s'il avait voulu faire comme moi, il serait peut-être parvenu presque au même point que moi. Voici mon but : Mon exemple t'enseigne ce qu'il faut faire dans la vie pour arriver à la considération et au million, ou pour les conserver, je veux que notre visite chez Poulletier te montre ce qu'il ne faut pas faire.

Ainsi préparé par ce discours, j'arrivai chez notre parent. De la personne de M. Poulletier, je ne dirai pas grand'chose. C'était un petit homme maigre à l'air très vieux, vêtu d'un vieil habit râpé qui avait au moins trente ans de date, d'une culotte courte, également râpée, et de bas bleus fortement reprisés. Ce qui me frappa d'étonnement, ce fut l'appartement. Figurez-vous cinq ou six immenses pièces, hautes de plafond et éclairées par de larges fenêtres, remplies jusqu'au plus invraisemblable encombrement de vieux meubles, de tableaux, de statuettes de toutes tailles, d'armures, de bibelots qui me parurent inouïs et fantastiques.

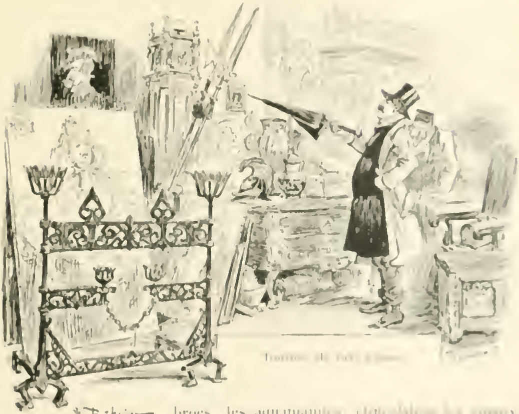
— Hein ! quel bric-à-brac ! me dit mon père, amuse-toi, regarde tout ça, on te le permet...

— Mais ne casse rien, me dit M. Poulletier en me jetant un regard effrayé dans lequel je lus clairement qu'il aurait préféré m'attacher avec une corde sur le palier.



[illegible]

Aujourd'hui que j'ai appris à connaître *tout ça*, comme disait mon père, je revois, lorsque je repense à l'appartement de mon cousin, les chefs-d'œuvre des ouvriers artistes du moyen âge, des huchiers-menuisiers qui furent de si étonnants sculpteurs sur bois, les merveilleux bahuts, les crédences, les coffres à ferrures, les grandes chaires sculptées, les panneaux de boiseries démontées... Sur les tablettes des dressoirs brillaient les buires de cuivre, les plats d'ensoigne, les [illegible], les



Devant de feu gothique.

brocs, les aquamaniles, chandeliers, les émaux incrustés ou peints de Limoges, les grès de Flandre et d'Allemagne émaillés ou coloriés, vibraient les reliquaires, les monstrances, les verreries de Venise et de Bohême aux formes étranges.

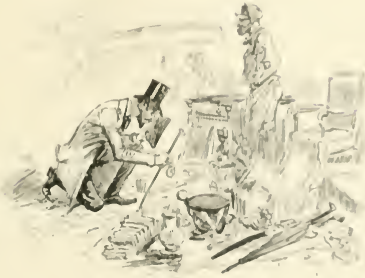
Une pièce était consacrée aux faïences de toutes les époques et de toutes les provenances. Je ne fis que les entrevoir. Interrompant sa conversation avec mon père, M. Poullettier se précipita pour en fermer la porte et me conduisit dans une autre salle garnie d'armures de chevaliers, d'armes accrochées aux murs et de ferronnerie de toutes sortes, vieilles enseignes, coffres de fer, appliques, torchères, lanternes, etc. Au moins là, je ne pouvais rien casser, je ne pouvais guère faire de mal qu'à moi-même. M. Poullettier était plus tranquille.

Je restai là-dedans une demi-heure, puis mon père revint me prendre. Il jeta un regard de dédain sur toutes ces vieilleries, évita de se frotter aux armures à cause de la poussière, et nous partîmes.

— Au revoir ! dit négligemment mon père sur le pas de la porte, bien du plaisir !... Vieux maniaque, ajouta-t-il en entendant M. Poulletier faire grincer derrière nous les pênes d'une serrure ultra-compliquée et pousser des verrous formidables, croit-il pas que des voleurs seraient assez bêtes pour s'attaquer à ses vieux bibelots !

— Eh bien, tu l'as vu ! continua-t-il quand nous fûmes dans la rue, quel toqué ! Et dire pourtant que Poulletier était un garçon bien doué et qui aurait pu arriver à quelque chose s'il avait voulu appliquer ses facultés et sa persévérance au commerce !... Il a été trente ans employé de ministère, petit employé même, car il n'a jamais pu devenir sous-chef de bureau et tel que je le connais, toujours dans les brouillards, absorbé par sa chasse aux bibelots, je pense que le gouvernement qui le payait n'a pas dû y trouver son compte. Toujours est-il qu'avec les petits héritages qu'il a recueillis et sa retraite d'employé il aurait pu tenir actuellement sept ou huit mille livres de rente ; au lieu de cela, il n'en possède peut-être pas dix-huit cents, car il a tout dépensé à mesure, courant les ventes, les marchands de bric-à-brac, fouillant les boutiques de ferrailleurs, et poussant même parfois jusqu'en province quand il apprenait qu'on démolissait un couvent, un château, une vieille église, ou qu'on débarrassait les greniers d'un vieil hôtel... Le vois-tu, penché sur le papier du gouvernement, rêver à ses trouvailles au lieu de travailler sérieusement, au lieu de faire du zèle et de songer à son avancement ! Le vois-tu attendre avec impatience l'heure de quitter son bureau pour faire sa tournée sur les quais et chez les revendeurs ! Dis, le vois-tu ? Combien de fois, au risque de mécontenter ses chefs, a-t-il dû arriver en retard, partir trop tôt, prendre des congés et feindre même des maladies pour donner plus de temps à sa passion. Et le voici sur ses vieux jours, réduit à la portion congrue, rognant même sur cette portion pour se payer encore quelque vieillerie de temps en temps ; le voici, vivant seul dans ce grand appartement encombré, frottant ses bibelots, balayant ses chambres et faisant sa cuisine lui-même, car il ne peut même pas se faire préparer sa nourriture par sa portière... Il s'enflammait tout à l'heure en me racontant ses trouvailles, ses bonnes occasions, les antiquités achetées à vil prix, les bahuts gothiques échangés pour une bonne commode d'acajou, des saints de bois trouvés dans les matériaux de démolitions ou les ferrures achetées au quai, que sais-je, il a eu tout cela pour pas grand'chose, mais à sa mort cela se vendra pour rien, je le lui ai dit et nous nous sommes quittés un peu en froid...

Je ne revis jamais le vieux M. Poulletier. Il vécut encore une quinzaine d'années ; cette dernière période de son existence fut, m'a-t-on



Une trouvaille !!!

dit, gâtée par le sentiment de la mort prochaine et par le désespoir d'abandonner ses collections, la chair de sa chair, l'âme de son âme ; enfin, ne pouvant les emporter dans le grand voyage, il légua à l'heure de trépasser, plein d'amertume et non résigné, toutes ses antiquités à l'État. Mon père était mort quelque temps auparavant, me laissant arrondi le million dont il m'avait parlé le jour de la visite chez mon cousin. Hélas, il ne me trouvait guère à son gré, mon pauvre père ; il se plaignait de mon peu d'entente aux affaires, de ma froideur pour le commerce et l'industrie, et bien souvent, il en vint à me jeter à la face comme une injure des :

— Tiens, tu ressembles presque à Poulletier !

Donc je me trouvai, à sa mort, à la tête de cinquante-cinq mille livres de rente, d'une remarquable inaptitude commerciale, d'une forte tendance à l'ennui et d'un mauvais estomac. Que pouvais-je faire et devenir avec un seul avantage compensé par de tels défauts ? De quel côté me tourner ? Que devais-je demander à la vie ? Après mûres réflexions, je compris que je ne pouvais guère compter que sur les pures jouissances intellectuelles. Mais lesquelles ? Je ne me sentais ni artiste, ni poète, je n'avais aucun goût pour la science. La politique ? S'agiter, se remuer comme un écureuil en cage, adopter une crécelle quelconque et l'agiter frénétiquement, faire beaucoup de bruit pour faire croire qu'on est quelque chose, qu'on pense quelque chose, qu'on vaut quelque chose, secouer nos institutions comme on secoue un prunier pour ramasser des prunes. C'était tentant, puisque je ne me sentais bon à rien. C'était à la portée de mon intelligence, mais j'étais déjà riche, j'avais l'âme douce, et je m'ennuyais tant moi-même, que je ne tenais pas à ennuyer les autres.

Tout à coup, le souvenir de mon vieux parent le collectionneur traversa ma pensée. Ah ! il avait été heureux celui-là, heureux et sage, il s'était donné des goûts, une manie, une bonne toquade, et, sacrifiant tout le reste à la satisfaction de cette toquade, savourant tous les jours les âpres sensations d'une chasse jamais fermée, les battements de cœur du Peau-Rouge sur une piste et les joies du triomphe après la conquête d'une pièce rare, il avait joui jusqu'à la fin du bonheur le plus complet qu'il soit donné à l'homme de goûter sur cette terre. Si je me faisais collectionneur ? Tous les détails de la visite faite avec mon père au vieil antiquaire me revinrent. Je me rappelai l'air parfaitement guilleret de cet homme maigre et râpé, buvant de l'eau claire et se fricotant lui-même en un coin de son musée un œuf sur le plat pour son dîner, je me rappelai ses manières, sa façon de glisser, en causant, une main caressante sur ses bibelots, et lorsqu'il passait d'une pièce dans une autre, l'éclat de ses yeux qui révélait des jouissances inconnues au reste des mortels.

Si je me mariais aussi ? Je n'avais pas de goûts mondains, j'aimais la vie tranquille, le mariage devait tout à fait me réussir. Une collection, une femme aimante, les joies calmes et reposantes du foyer, les douces mais intenses émotions artistiques, oui, le bonheur était là !

Je m'ouvris de mes projets à quelques amis. Collectionner, c'est bientôt dit, mais quoi ? Se marier, avec qui ? Je manquais de connaissances spéciales et même, je dois l'avouer, de goût artistique. Cela me viendrait plus tard, avec l'expérience évidemment, mais en attendant cela me manquait totalement. Un de mes amis me frappa sur le ventre.

— Je vous trouverai une femme; en attendant, faites-vous bibliophile, dit-il, collectionnez les livres rares, les éditions introuvables, les merveilles typographiques... Voilà une source d'émotions délicates.

— Mais j'avoue à ma honte que je ne puis lire sans dégoût que les feuilletons de mon journal; après une dose quotidienne des *Mystères de Paris* ou des *Trois Mousquetaires*, mon estomac littéraire est rassasié.

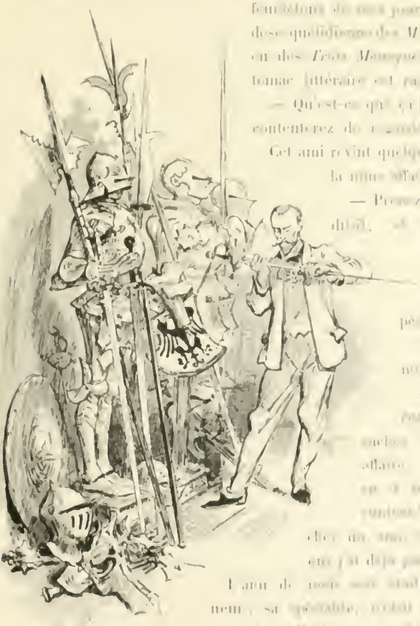
— Qu'est-ce que ça fait! Vous vous contenterez de regarder les reliures?

Cet ami revint quelques jours après, la mine affairée.

— Prenez votre chapeau, dit-il, et marchons! Je viens de [illegible] [illegible] d'allure; dépêchons!

— Où allons-nous?

— Vous le verrez. En attendant, sachez que j'ai votre affaire, [illegible] [illegible] [illegible] curieux! Nous allons chez un ami [illegible] auquel j'ai déjà parlé de vous.



Les armures.

L'ami de mon ami était un collectionneur; sa spécialité, c'était la faïence: je ne vis que des faïences, [illegible] rangées dans des vitrines, des plats, assiettes, aiguières, pots, fontaines, plats à barbe, [illegible], médaillons, etc., etc. Le collectionneur, aidé de sa fille, jolie et distinguée, nous faisant les honneurs de son [illegible]; la jeune fille donnait des détails sur les provenances des objets, leurs qualités, leur pâte, leur dessin, bref, un véritable cours. Mentalement je pensais que notes. Rouen, Delft, Faenza, Gubbio, Nevers, Pesaro, décor bleu, polychrome, style persan, émail, couverte, tout cela dansait dans ma tête. Enfin mon ami m'entraîna ; j'étais charmé, je commençais à être connaisseur.

— Eh bien ? me dit-il dès l'escalier.

— Délicieuse, exquise, superbe ! m'écriai-je.

— Vous prenez feu plus rapidement que je ne pensais avec votre caractère... très jolie, en effet !

— Et si bien conservée !...

— Comment, conservée, si fraîche, vous voulez dire ?

— J'en suis ravi, transporté, merci, mon ami, de me l'avoir fait connaître ! Voyons, il faut aller rapidement en besogne, ne me faites pas languir, je sens que j'en tomberais malade...

— Fichtre ! Quelle flamme ! Calmez-vous donc un peu !

— Non, dites-moi tout de suite combien ?...

— Je vois que dans vos transports l'esprit positif ne vous abandonne pas tout à fait. Vous pensez bien que je n'ai pas été sans prendre quelques petites informations avant de vous amener. La dot est de...

— Comment, la dot ? Le prix voulez-vous dire ? Je veux acheter...

— Comment, le prix ? Comment, vous voulez acheter ? De quoi parlez-vous ?

— Et vous-même ?

— De la jeune fille !

— De la collection !

Il y avait quiproquo. Je fus presque forcé de m'asseoir dans l'escalier. J'étais désespéré, plus de collection, une fausse joie !

— C'est dommage, dit mon ami, M^lle^ Lecoudray faisait bien votre affaire, elle est charmante, la dot est faible, mais vous m'avez dit l'autre jour que vous cherchiez le bonheur et non un supplément de richesse...

— Je n'ai eu d'yeux que pour la collection, mais en effet je me souviens, la jeune fille est charmante... mais les faïences mon ami, les faïences !!...

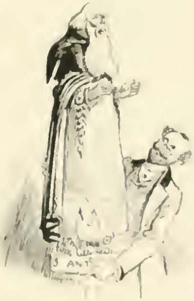
— Eh bien, tout peut s'arranger ! Vous-même, vous n'avez pas fait mauvaise impression. M. Lecoudray me l'a dit. Epousez et un jour vous hériterez des faïences !

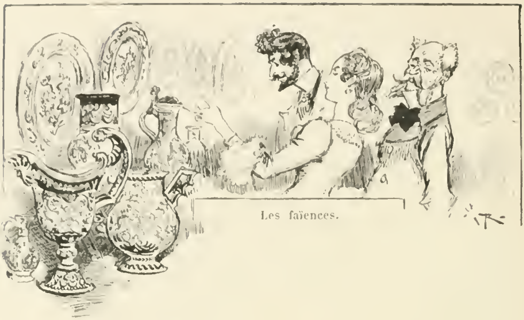
— Attendre ! impossible, le père est jeune encore, je n'aurais pas la patience. Je ne veux pas m'exposer à désirer pour mon beau-père une bonne fluxion de poitrine...

Mon ami réfléchit une minute.

— Écoutez, dit-il, tout peut s'arranger, laissez-moi faire !

Tout s'arrangea si bien que huit jours après la collection était chez moi et que nous étions mariés, la jeune fille et moi, avant que six semaines se fussent écoulées ! J'avais payé la collection et sans marchander, vous pensez bien ; mon beau-père ne lésina pas davantage sur la dot, mais il négligea de la verser. Il me glissa dans l'oreille qu'il était sur la piste d'une affaire superbe, une vraie trouvaille, des objets d'art étonnants !



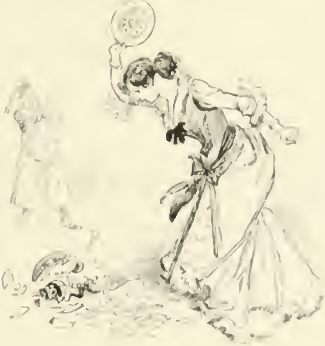


Les faïences.

## II

Ma lune de miel de mari dura moins longtemps que ma lune de miel de collectionneur. Chose étonnante, ma femme qui jadis faisait valoir devant les visiteurs avec tant d'amour les faïences de son papa, ne leur donna plus un coup d'œil quand ces délicieuses majoliques et faïences appartinrent à son mari. Elle avait bien d'autres choses en tête. Hélas! ma femme était mondaine! Il me fallut courir les soirées, les bals, les réceptions; il me fallut donner moi-même des soirées et des bals!!! Ah! l'existence tranquille que j'avais rêvée! Ah! les joies du foyer! Le travail mondain sans trêve, au contraire, exécuté en habit noir sous la direction de ma femme qui me tirait durement par la bride quand j'essayais de regimber! La lutte quotidienne, les disputes, l'enfer! J'en vins rapidement à maudire ma collection; mes faïences m'exaspéraient et je ne pouvais manquer d'avoir à tout instant leur miroitement sous les yeux, puisque mes lambris en étaient garnis du haut en bas. Enfin, un soir que des notes de couturières s'étaient mêlées à une discussion sur la nécessité de courir à un concert et deux soirées, ma femme, dans un mouvement d'exaspération, envoya promener sur le parquet une buire italienne et deux cornets de Delft. Justement exaspéré, je cassai à mon tour deux ou trois de mes vieux Rouen et je refusai de bouger. C'était le commencement, ma femme avait pris goût à la casse qui soulageait ses nerfs bien mieux que l'eau de fleurs d'oranger ; en huit jours, un tiers de ma collection fut en miettes. Pour sauver le reste, je pris le parti de filer doux, et sans murmurer je suivis docilement ma femme à toutes les soirées où il lui plut de me traîner. Mais cette lâche soumission ne suffisait sans doute pas à mon altière épouse, car à chaque instant je constatais une avarie dans mes faïences rares. Que faire ? Je consultai encore mon ami.

— Ne vous tourmentez pas, la faïence est trop fragile, il vous faudra trouver autre chose à collectionner. En attendant, je vais vous chercher un amateur pour ce qui reste de votre collection.



Un bon calmant!

Mon obligeant ami allait vite en besogne : une semaine après, mes faïences étaient vendues, avec une notable perte, il est vrai, pendant que ma femme était en conférences chez sa modiste.

— Consolez-vous, me dit mon ami, elles étaient fausses !

— Fausses !

— Oui, votre beau-père avait été chargé de leur placement par des fabricants d'antiquités. Je l'ai su trop tard, je n'ai pas voulu vous le dire avant de vous avoir trouvé un amateur... Ne vous plaignez pas, c'est votre apprentissage de collectionneur...

— Mais, l'amateur à qui je viens de les repasser ?

— Bah ! c'est un débutant aussi, quand il s'y connaîtra, il les repassera à un autre.

Ainsi mon beau-père m'avait berné, ainsi pendant quelques mois j'avais admiré des imitations frauduleuses. Hélas ! ma femme n'était-elle pas, elle aussi, une imitation frauduleuse d'épouse honnête et tranquille ? Comme j'étais plongé dans ces pénibles réflexions, elle revint de chez sa modiste.

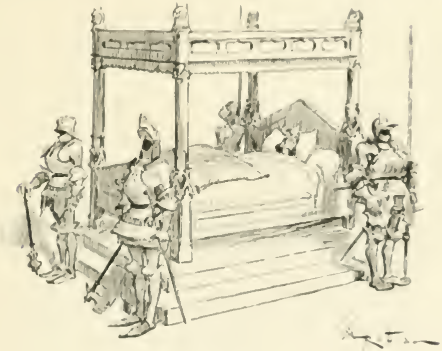
— Votre ami que je viens de rencontrer, m'a dit que vous veniez de faire une bonne affaire avec nos faïences, peut-être douteuses... Je suis enchantée que vous soyez en fonds, j'aurai à vous parler ces jours-ci de quelques petites notes...

Je frémis en dedans ; après une réponse évasive, je pris mon chapeau et je sortis. J'avais l'argent sur moi et j'étais décidé à ne pas rentrer avant de l'avoir dépensé. Une idée m'était venue. Je m'étais souvenu tout à coup de la sage précaution de M. Poulletier, mon cousin, qui m'avait jadis, lors de ma visite avec mon père, tiré de la chambre aux fragiles faïences pour me conduire dans la salle aux armures où je ne pouvais rien casser. J'abandonnais la faïence pour le fer ! Le lendemain profitant encore d'une absence de ma femme, les acquisitions que j'avais faites un peu partout, aidé par l'infatigable goût de mon ami, étaient rangées dans mon appartement transformé en musée d'artillerie. Panoplies d'armes de toutes sortes, épées à deux mains, rapières du xvi^e^ siècle, dagues, poignards, miséricordes, pertuisanes, hallebardes, fauchards, arbalètes, mousquets, entassement d'armures de toutes les époques, c'était superbe ! Un reître du temps de la Ligue et un chevalier du xiv^e^ siècle montaient la garde de chaque côté de ma porte, ma salle à manger était garnie d'une rangée d'hommes de fer, la lance en main ou appuyés sur leurs bonnes épées ; enfin aux quatre coins d'un grand lit gothique acheté par la même occasion, quatre guerriers veillaient, graves et la visière baissée.

Oui, c'était superbe ! Et je comptais beaucoup sur la fréquentation de ces hommes de fer pour m'endurcir dans les luttes de la vie conjugale, pour me faire à leur exemple une poitrine d'acier, une âme dure et résistante sur laquelle glisseraient toutes les attaques.

Quel coup de théâtre à l'arrivée de ma femme ! Pendant quelques minutes elle resta muette d'ahurissement.

— Et moi qui n'aime que le Louis XV ! s'écria-t-elle quand elle recouvra la parole, quelles vieilles horreurs que tous ces bonshommes de fer ! Vous voulez donc me faire mourir de frayeur que vous m'imposez leur compagnie jusque dans ma chambre à coucher ? — Et moi qui voulais justement vous faire une jolie surprise ! Sachant que nous avions une certaine somme devant nous, j'ai voulu changer notre ameublement et



Mon lit.

nous arranger un nid Pompadour ! Mes achats sont faits, les tapissiers viennent demain, j'ai des boiseries Louis XV, des panneaux de [illegible], des dessus de portes de Boucher, des meubles Rococo de toute beauté... Je vous déclare que vos troupiers de tôle et fer battu vont déménager ! S'ils couchent ici, je pars tout de suite ! Eux ou moi, choisissez.

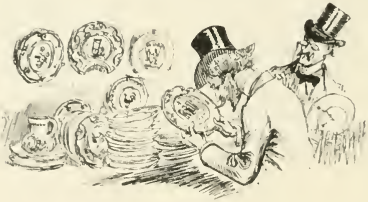
O vieilles armures qui avez résisté à tant de chocs, ô bonnes cuirasses sur lesquelles tant de coups ont été frappés dans les dures batailles, donnez-moi donc un peu de votre vaillance et de votre solidité !

— Non, madame ! ma collection d'armures ne déménagera pas ! Elle se rit de vos colères et vous ne la casserez pas en morceaux comme les faux en céramique privée de monsieur votre papa !

Après une lutte de trois heures, une transaction fut signée entre ma femme et moi. J'ajoutais à notre appartement celui d'à côté, plus petit, et ma femme était libre de le disposer à son gré, en style aussi Pompadour qu'elle voudrait.

C'est ainsi que j'eus deux collections au lieu d'une, car lorsque je rapportais de l'hôtel Drouot ou de chez les marchands quelque morion ou quelque pertuisane, je croyais devoir acheter pour ma femme quelque bibelot XVIIIe siècle. Ah! je n'étais pas encore en pur acier comme mes armures! Et c'est étonnant comme le XVIIIe siècle était déjà cher. Je me rappelais le temps où les commodes à ventre et les pendules rocailles se donnaient pour rien...

Hélas! l'influence du style Louis XV devait rapidement se faire sentir sur ma femme ; on ne vit pas impunément dans des meubles ayant peut-être appartenu à la Dubarry, ou bien à Mlles Duthé, Guimard et autres folâtres personnes très tendres quoique de style rocaille. Quelques doutes avaient déjà traversé mon âme, un jour vint où il me fut impossible de douter, ma femme était tout à fait Louis XV! Et moi qui vivais honnêtement pendant ce temps-là sous la garde de mes quatre chevaliers! Inutile, n'est-ce pas, d'entrer dans les détails très Pompadour de mon malheur, les juges et avocats qui s'occupèrent de mon procès en séparation me témoignèrent unanimement, en pouffant de rire il est vrai, une douce commisération et m'accordèrent, après de joyeuses audiences, la séparation sans marchander.



Faïences révolutionnaires.

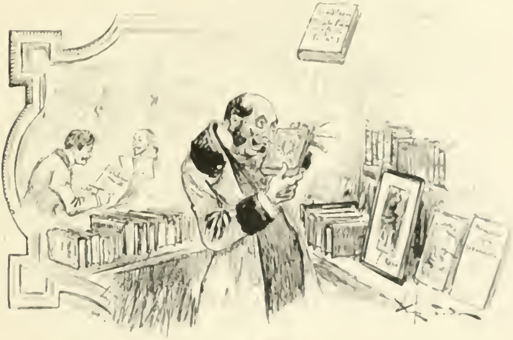
Par malheur, notre contrat de mariage avait été tellement soigné par mon beau-père, qu'il fallut tout vendre chez moi. Les casques et les armures qui m'avaient si peu défendu, suivirent à l'hôtel des Ventes les bibelots Louis XV à l'influence corruptrice. Et je me retrouvai garçon comme devant, avec beaucoup de rentes, beaucoup de cheveux, beaucoup d'illusions en moins. Je restais collectionneur, mais sur quoi, sur quelle branche du collectionnisme allais-je me jeter? Je possédais des terrains à Passy, je me fis bâtir un petit hôtel là-bas dans les arbres, et je me mis à chercher avec quoi je le remplirais.

Mon ami Jobic, le peintre très connu maintenant, alors bien [illegible], critiqua beaucoup ma bâtisse.

— C'est ignoble, c'est crétin, dit-il, c'est du pur XIXe siècle, votre boîte à dominos percée de fenêtres, il n'y a vraiment qu'un moyen d'arranger cela !

— Quel moyen ? Dites vite !

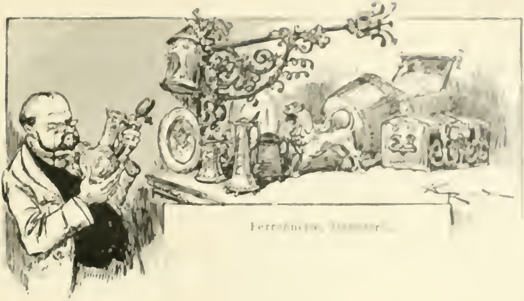
— Voilà, c'est d'y ficher le feu, mon ami, ou, si le remède vous paraît trop radical, de bourrer l'intérieur de tableaux, oui, c'est votre unique ressource, si vous ne voulez pas être irrévocablement rangé parmi les idiots !



Le [illegible]

J'étais navré, mais quand je lui eus acheté quelques tableaux, Jobic s'adoucit un peu.

— Ce n'est pas votre faute, si vous n'avez pas de goût, dit-il, c'est la faute du siècle ! Ce siècle est stupide, vous êtes comme lui, c'est tout naturel ! Il lui a manqué un peintre pour lui tracer sa voie. Voyez sous Louis XIV par exemple, le véritable auteur du grand siècle, c'est Lebrun, c'est lui qui a inventé votre grand roi et les grandes perruques de Versailles... Lebrun a ordonné et le siècle a marché droit dans la voie tracée par le peintre. Et ce polisson de XVIIIe siècle, c'est Boucher qui l'a fait, c'est lui qui a mené la grande farandole. Louis XV avec ses Pompadour et ses Dubarry, les grands seigneurs et les grandes dames, les danseuses, les financiers, les actrices, les petits abbés, les Manons !... David arrive avec ses Romains et ses Grecs, avec la sévérité et la ligne, raide comme le couperet de la guillotine, et voilà les falbalas, le rococo, et toute la société par terre. Voltaire n'y a été pour rien du tout, croyez-moi, la peinture suffisait ! A certaines époques, en signe de deuil on se rasait la tête. David a tellement bouleversé les gens du XVIIIe siècle qu'ils se sont mis à se raser la tête... jusqu'au cou ! David passé, notre XIXe siècle n'a pu trouver le peintre conducteur, il est resté embourbé, allant à hue, tirant à dia, donnant des coups de tête à droite et à gauche, en avant et en arrière, sans parvenir à se constituer un style pour ses monuments, ses maisons, ses meubles et ses habits... Le grand peintre du XIXe siècle, c'est Meissonnier avec ses bibelots de tous les styles et de toutes les époques, donc le siècle ne peut être que bibelotier ; renonçant définitivement à faire quelque chose lui-même, il se dépouille de toute personnalité et s'installe en garni dans le mobilier des autres siècles... Et il a raison ! Collectionnez, collectionnez, entourez-vous d'un entassement de vieilles jolies choses, pour tâcher de ne pas voir les platitudes toutes neuves, les rangées de boîtes carrées qui constituent nos villes modernes, habitées par des gens qui se passent des tuyaux de drap aux jambes, s'enfournent dans un sac noir, se mettent encore un tuyau sur la tête et se croient habillés !



Ferronnerie, Dinanterie...

## III

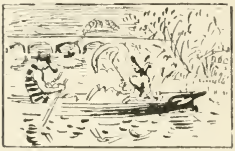
Tout enflammé d'ardeur, je me mis à courir les ventes avec mon ami Jobic qui daignait mettre son flair artistique à ma disposition. Mais hélas, comme tout avait renchéri ! Ce qu'on avait pour cent sous du temps de M. Poulletier se vendait mille francs maintenant ! J'essayai de la province, il était passé aussi le temps des trouvailles dans les fermes, des bahuts gothiques servant de coffres à avoine troqués pour un bon coffre en bois blanc par de naïfs paysans, tout était raflé. Ce qui pouvait rester, tout ce que les marchands avaient dédaigné, était coté à des prix fabuleux. Je revins un peu découragé. Pourquoi ne m'y étais-je pas pris à temps ? Quelles belles occasions à l'époque où je ne m'y connaissais pas ! Cependant ma maison s'emplissait de petites pièces à la portée de mes moyens, brocs, plats d'étain, cuivres, ferrailles, landiers, etc., mon salon avait l'air d'une cuisine moyen âge ; j'avais conquis deux pièces d'une collection de bassinoires décorées et historiées sur lesquelles je me proposai vaguement d'écrire un livre.

### LES BASSINOIRES
### DE LA RENAISSANCE AU XVIIIe SIÈCLE
### [illegible]

Ma série de bassinoires galantes à dessins et devises du siècle dernier était extrêmement remarquable, au dire des historiens et des artistes qui venaient parfois la consulter et cependant je m'en séparai, car elle me rappelait ma femme et les malheurs conjugaux que je devais à l'influence dévergondante du XVIIIe siècle. J'avais des velléités de retourner à la faïence, on venait de découvrir une nouvelle série, *les faïences révolutionnaires*. Je m'en ouvris à Jobic.

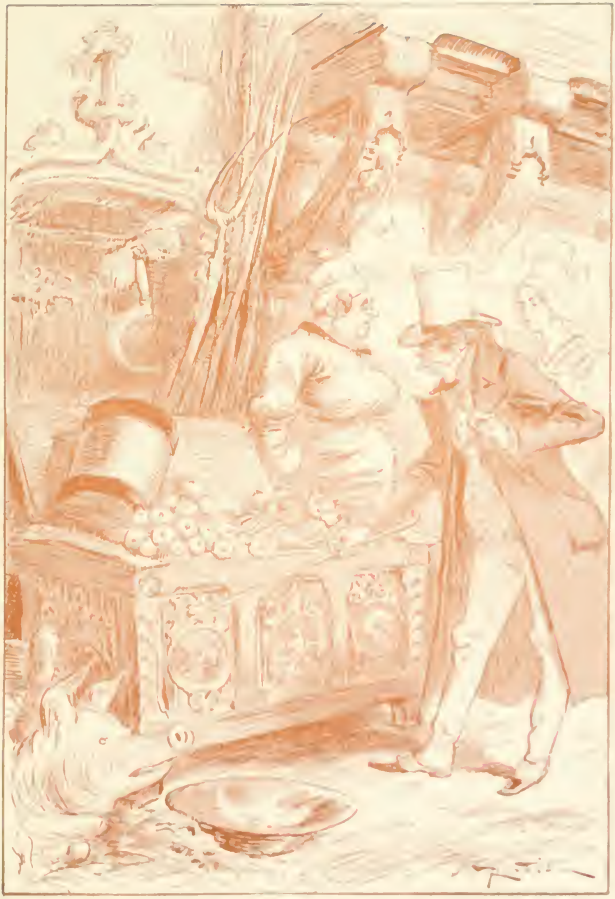
— Oui, ces assiettes à bonnets rouges et à guillotine, ça fait fureur... Si vous y tenez, achetez-les plutôt en fabrique, je me charge de vous en trouver une collection remarquable pour huit cents francs, on vous en fera même de tout à fait inédites par-dessus le marché !

— Honte et malédiction aux truqueurs! Au diable les faïences ! Mais que collectionner alors? La peinture ? Si je trouvais quelque filon nouveau, quelque peintre bien inconnu maintenant mais destiné à la gloire dans l'avenir, quel triomphe!



Impressionisme.

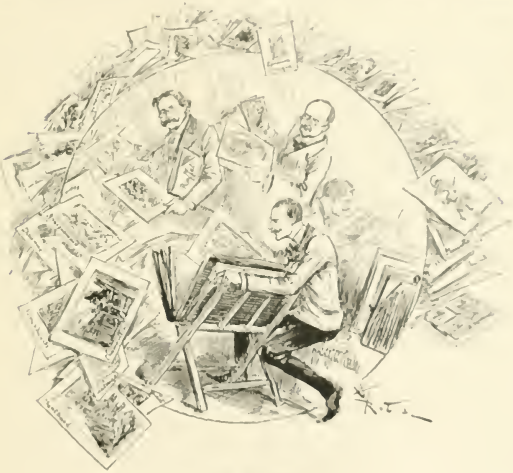
— Et aussi quel bénéfice ! dit Jobic, à notre belle époque, mon ami, la suprême gloire pour un peintre, ce n'est pas d'entrer à l'Institut, c'est de devenir une valeur de Bourse, cotée à des chiffres vertigineux. Mais pour le spéculateur, à la Bourse de la peinture comme à l'autre, il faut entrer dans une valeur à son début, tous les ans la valeur gagne, la hausse continue ; quand on la juge arrivée à son maximum, on réalise, et avec le bénéfice on entreprend une autre valeur jeune et pleine de promesses... On a ainsi fait dans les Théodore Rousseau, Troyon, Millet, Corot, etc., des affaires aussi belles que dans les pétroles ou les chemins de fer... Tenez, les Millet, les bonshommes en sacs de pommes de terre, voilà une valeur, ça ne valait pas cinquante francs au début et tout le monde trouvait ça fort laid, maintenant que ça vaut mille francs le centimètre le respect s'impose, on ne prononce plus le nom de Millet que d'une voix mystérieuse et sur un ton religieux, en ajoutant : « L'*homme à la houe*, quel chef-d'œu... œu... œuvre ! » Bée ! bée ! les amateurs de Panurge !



THE BELLE OF [illegible]

— Je connais un monsieur, dis-je, qui possède cinquante-deux Corot dans une armoire et qui les laisse vieillir...

— Il a tort, le Corot perdra en vieillissant, parce qu'il y en a trop sur la place et qu'il y en aura bien davantage dans vingt ans, puisqu'il s'en fabrique encore tous les jours pour les amateurs nouveaux... Le Corot jeune, exécuté alors qu'il avait tout son talent et qu'on ne lui en reconnaissait pas du tout, se tiendra davantage... Mais j'y pense, si vous voulez des Corot, faites-les donc vous-même...



Les estampes.

— Vous vous moquez !

— Pas du tout ! Rien de plus simple, avec quatre leçons vous y arriverez : une leçon de frottis pour le brouillard, une leçon de frottis pour les arbres vaporeux, une leçon pour faire les branches d'arbres d'un seul trait à main levée et une leçon de taches pour les petites figures. Il ne vous faudra pas plus de trois mois pour posséder une jolie collection de Corot très poétiques !...

Après maintes recherches et reflexions, je crus avoir trouvé ce qu'il me fallait, et quand je fus bien résolu, je me brouillai avec mon ami pour ne pas me laisser décourager dès le commencement par ce tueur d'illusions.

La valeur toute jeune et toute neuve en laquelle j'avais placé ma foi, c'était l'impressionnisme! Pourquoi pas? Millet et Corot ont été dédaignés à leur naissance, mais le corotisme est un culte maintenant, et le milletisme une religion jusqu'en Amérique. Manet devient une valeur sérieuse, pourquoi les impressionnistes ne deviendraient-ils pas quelque chose, eux aussi? Un monsieur lancé dans l'impressionnisme m'a dit qu'avant peu cela deviendrait un placement de père de famille.

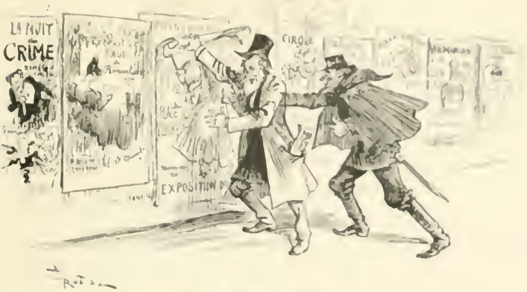
Je me suis donc lancé et j'ai réuni environ cent cinquante toiles impressionnistes, des échantillons de tous les maîtres. Je n'y voyais d'abord, je l'avoue, que des marmelades bleues, rouges ou violettes, surtout violettes, mais les premiers mois d'initiation passés, j'ai commencé à m'y reconnaître; oui c'était bien la mer ou le ciel, oui, les arbres de mes tableaux étaient bien des arbres, — à peu de chose près du moins!

Tout alla bien pendant quelque temps, je passais de longues heures dans la contemplation de mes chefs-d'œuvre et je faisais tous mes efforts pour en extraire les sensations exquises dont on m'avait parlé. Ma galerie augmentait tous les jours peu à peu, je cédais les bibelots dont j'étais fatigué pour acheter quelques-unes de ces toiles magistrales et suggestives: carrés de choux, bords de rivière, marines, etc., etc... D'un seul bloc je vendis ma collection d'estampes modernes, de gravures et eaux-fortes précieuses des maîtres contemporains, et ma collection de livres illustrés, mes chers exemplaires sur hollande, vélin ou japon, à grandes marges, avec états des gravures espacés depuis le moment où il n'y a encore presque rien sur le cuivre et celui de la dernière morsure, avec remarques, dédicaces, etc..., avec le prix je pus m'offrir encore une trentaine de séduisants morceaux de peinture de l'avenir.

Un coup terrible me frappa subitement. Je m'aperçus un matin que j'avais sinon tout à fait des hallucinations, du moins des troubles de la vue très sérieux. Les pavés me semblaient bleus et les visages des passants violets, les arbres me paraissaient avoir, au lieu de feuilles, des pains à cacheter de couleurs crues et je voyais des bateaux-mouches, fanaux allumés, naviguer sur le boulevard...

Sur l'ordonnance d'un oculiste qui diagnostiqua un empoisonnement de l'œil par les verts minéraux, je vendis ma collection, — à forte perte, hélas ! — et je m'enfermai tristement dans mon musée vide. Hélas, que faire ? que devenir ? Je n'avais plus de goût pour aucun bibelot ou objet d'art, tout me semblait blafard et décoloré. Le monde pour moi n'était plus qu'une collection de pâles pierrots. Un ami compatissant me donna une idée. — Faites une collection d'affiches, me dit-il, couleurs vives mais franches et saines pour l'œil, et c'est tout neuf, il n'y en a encore qu'une cinquantaine d'amateurs sur cette piste...

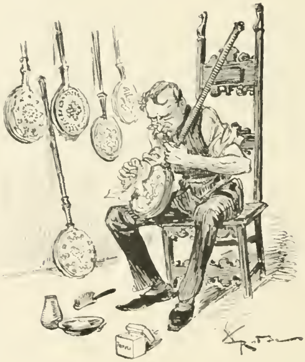
Je commençai le jour même en achetant à mon ami un fonds de collection commencée et en allant le soir enlever sur les boulevards extérieurs avec un pot d'eau chaude et une éponge des affiches de théâtre illustrées. Ah, je me sentais renaître ! Ces délicieuses émotions de la chasse et du danger, je les savourais dans leur plénitude, car il y avait peine et danger dans mes expéditions à la recherche de l'affiche curieuse ! Mais peu à peu mon musée se garnissait : affiches de bals avec danseuses fantaisistes, de magasins de nouveautés donnant des toilettes grandeur nature, annonces de romans terribles avec portraits de l'héroïne et scènes d'horreur, affiches politiques, révolutionnaires, socialistes, anarchiques, je recueillais tout. Dois-je dire que je recueillis aussi dans les premiers six mois deux condamnations à vingt-quatre heures de prison ? Ce fut à ce moment-là que je m'aperçus que je n'avais plus le sou, mes collections diverses achetées dans les hauts prix et revendues chaque fois à perte

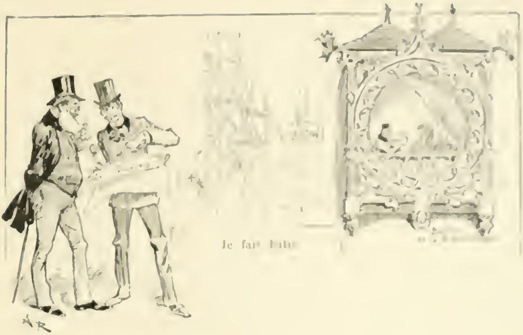


La Chasse aux affiches.

m'avaient tout dévoré. Soit, je vivrai de privations, il n'y a pas besoin d'être un Vatel pour accommoder ça soi-même et je m'en tiendrai aux affiches qui ne coûtent rien à collectionner... quand on ne se fait pas pincer par les sergents de ville.

« Dégradation de monuments publics, » un mois de prison! j'ai été pris en train d'enlever toute une bande d'affiches collées sur les planches entourant un monument de grand homme politique en construction.





Je fais bâtir

## IV

Pendant que je faisais mes trente jours de prison, la fortune [illegible] revenait chez moi. On perçait une rue à travers mes terrains de Passy et une Société financière m'offrait quinze cent mille francs de tout le lot.

Un mois en prison, c'est long, on a largement le temps de se refroidir pour une collection ! Quand je fus libre et que mon affaire avec la Société financière fut réglée, je résolus de me séparer, au mieux, de mes affiches. Hélas ! je ne trouvai d'amateur qu'au poids. Néanmoins ce fut la seule affaire où je ne perdis pas trop, puisqu'à part le premier fonds je n'avais payé ma collection qu'en journées de prison.

Mais qu'allais-je faire de mes loisirs et de ma nouvelle fortune ? Grave problème ! Recommencer ma vie de collectionneur, parbleu ! maintenant que j'avais la science, le goût, l'expérience ! Par exemple, rien que du pur, du vrai, de l'insoupçonnable ! Pour commencer, je devais me faire bâtir un contenant digne de recevoir le contenu, une sorte de coffret pour ma collection future. Je découvris un architecte élève de Viollet-le-Duc, qui eût véritablement mérité de vivre au XIIIe siècle.

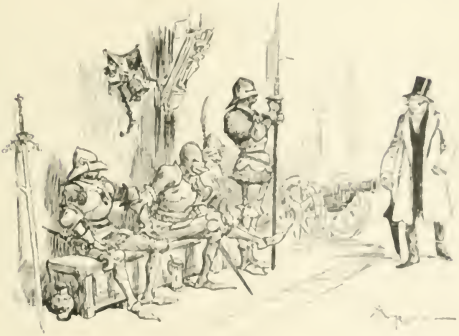
— Monsieur, me dit-il, notre architecture nationale a subi une dure maladie de quatre siècles, mais la convalescence commence. Cette maladie, venue d'Italie, de Rome, « l'unique objet de mon ressentiment », une espèce de choléra des édifices, a commencé avec la prétendue Renaissance et ses placages romains. Elle éclata brusquement avec François Ier, arrêtant la vieille sève française et corrompant notre sang; les ordres poussaient sur les façades et gagnaient, gagnaient toujours. Deuxième phase. La maladie donne son maximum d'intensité sous Louis XIV : tout l'organisme est atteint, il y a partout enflure, boursouflure, délire et folie... Sous Louis XV, troisième phase de la maladie, la peau des édifices crève, les efflorescences du style rococo sont véritablement des ecchymoses et de l'exfoliation épidermique. Le cycle est parcouru, l'architecture est à plat, elle ne souffre plus, mais elle est incapable d'un effort et ne peut même ouvrir l'œil. On a essayé de tout dans notre siècle pour la galvaniser, rien n'a réussi, impuissance absolue à créer le moindre style, rien que des placages, restes confus de la terrible maladie, ou des boîtes carrées. C'est la mort! Allons-nous donc être obligé pour réagir de revenir franchement au commencement, à la hutte de feuillage des temps préhistoriques? Enfin, à force de penser à ces choses douloureuses, les yeux fermés pour ne pas voir les hideux produits des maçons modernes, des esprits sages ont trouvé le remède. Rayons ces quatre siècles de maladie de notre mémoire, faisons comme s'ils n'avaient pas existé et reprenons la tradition interrompue à la fin du xve siècle, retournons à notre vieux style national laissé de côté depuis la maladie et redevenons franchement ogivaux et flamboyants!... Et ça commence, et vous verrez ce que nous donnera de beau, de grand, et aussi de neuf, le développement logique et régulier de cette vieille architecture, saine, forte et solide, employant logiquement les ressources modernes suivant les besoins modernes!... Laissez-nous faire et vous verrez dans cinquante ans nos gares gothiques, nos ponts, nos marchés, nos bourses, nos maisons de rapport gothiques...

— Pour le moment, je désire seulement un petit hôtel pour loger moi et ma collection future...

Nous passâmes deux bons mois penchés sur les plans de mon petit hôtel, à discuter, arranger, ajouter, améliorer, transformer; deux mois de terrible occupation, d'entretiens qui n'en finissaient plus et de courses d'études. Enfin l'œuvre fut attaquée, les murailles commencèrent à sortir de terre au milieu d'un jardin bouleversé et à se dresser fièrement, dominant des hauteurs de Passy l'immense gâteau de pierre étalé sur les deux rives de la Seine et formé de somptueux hôtels lourds et ostentatifs et de maisons plates, bâties véritablement avec outrecuidance et provocation.

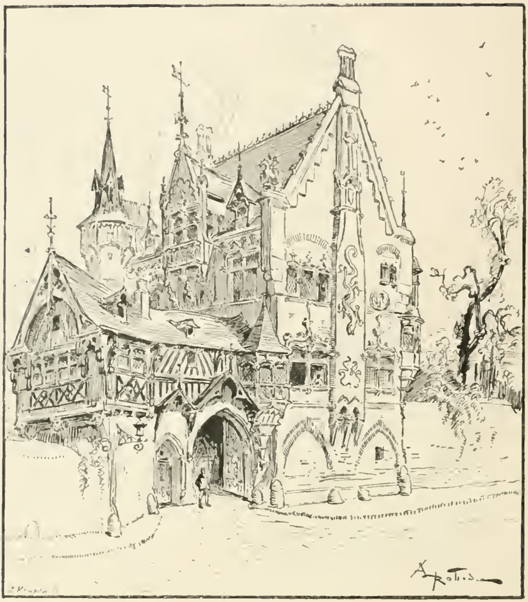
Mon édifice prenait de jour en jour bonne tournure, il montait et pointait gaiement ses clochetons dans le ciel. Il dépassait un peu en importance mes intentions premières, mais j'étais emballé. J'avais mis une tourelle d'escalier très décorative, et fait ajouter une galerie à jour par ici, un balcon fermé en encorbellement par là, des lucarnes très ornées plus haut, des sculptures dans les pignons, des crêtes aux combles...

J'avais fait soigner la salle à manger, mon intention était de recevoir la fourchette à la main les collectionneurs mes confrères, pour leur donner occasion d'admirer l'impeccabilité raffinée de mon goût artistique.



Sous le vestibule.

Dès l'entrée dans la maison, dès la porte, ornée de ferrures, les chardons de fer forgé et d'un marteau provenant d'une vieille maison de Flandre, ils devaient être saisis, je comptais bien, par une admiration non exempte de jalousie. Je dois dire avant de passer outre qu'au début j'avais demandé un pont-levis et un [illegible] de [illegible] qui [illegible] attaché à une chaîne, mais mon architecte avait combattu victorieusement mon idée.



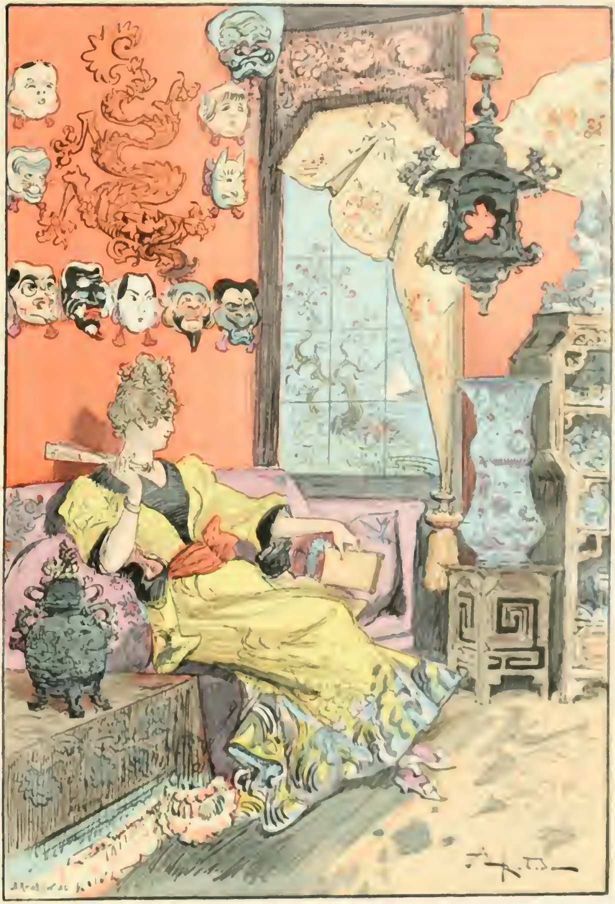
Mon hôtel.

— Je ne vous fais pas un château, mais un hôtel bourgeois, soyons logique, me dit-il.

Et tout ce que j'avais pu obtenir, c'était de faire du vestibule une espèce de corps de garde.

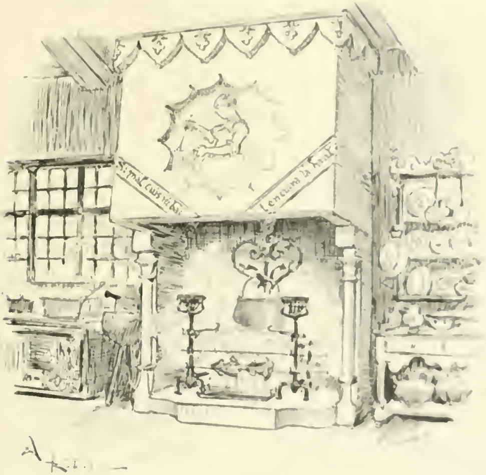
— Ça, c'est possible, il est permis de supposer qu'un jour de trouble, vous pouvez avoir besoin de repousser une attaque ; donc, je puis vous fortifier votre vestibule !

De sorte qu'il renforça la porte cavalière et perça une meurtrière à côté de la porte réservée aux piétons. Je devais placer à cette meurtrière un arquebusier du XVI^e siècle et sur un banc de pierre à côté toute une



[illegible]

rangée de soudards armés de toutes pièces, ayant à portée de la main des râteliers de hallebardes et une vieille couleuvrine du XVe siècle trouvée en bon état dans une petite ville de Suisse. De plus la loge du concierge donnant sous la voûte serait aménagée comme un petit corps de garde. Cet ensemble me paraissait assez satisfaisant et propre à donner aux visiteurs une bonne idée de l'immeuble et de son propriétaire.



La cheminée.

Je passe tout de suite à la salle à manger ; sa principale décoration, c'est la cheminée, une cheminée si haute qu'un monsieur en chapeau de haute forme moderne s'y tient à l'aise sans se baisser et si large que l'on peut tenir à quatre sur les bancs placés de chaque côté de l'âtre et se chauffer les pieds sur les landiers, confortablement assis et récréé par la vue du grand tournant de la Seine qu'une petite fenêtre sous le manteau permet d'apercevoir.

Cette cheminée est un petit monument, une petite pièce dans la grande ; elle porte sur deux jambages très avancés à belles colonnettes sculptées. Le linteau surmonté d'un gable fleuronné est décoré par trois médaillons sobrement exécutés, le plus grand placé au milieu du gable représente *Messire Gaster, premier maître ès arts de ce monde*, comme dit Rabelais, et les deux autres *Souffreté, mère des Neuf Muses* et *Caresmeprenant, patron des Chicanous.*

N'allez pas croire que nous ayons négligé la cuisine, pièce importante et pourtant beaucoup trop sacrifiée dans les maisons modernes ; bien au contraire, la mienne devant être à la fois laboratoire et musée culinaire a été l'objet de tous nos soins. Une cuisine doit être gaie ; dans la mienne, l'air circule, la lumière joue partout, apportant son allégresse rayonnante.

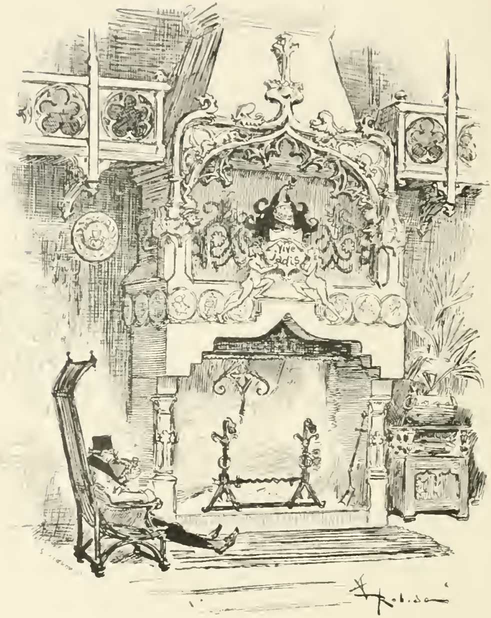
La vaste cheminée est déjà pourvue de tous ses engins, la grande table de chêne massif occupe le milieu de la pièce, je compte accrocher aux murailles les plats, les lèchefrites, les bassines, acheter de grands vaisselliers bretons et les garnir de faïences à décors bleus et rouges et compléter l'ensemble par une grande horloge dans sa boîte et une ou deux fontaines de cuivre portées sur des pieds de fer forgé. Si ma cuisinière n'est pas contente !... Il me faudra une cuisinière digne du cadre, c'est-à-dire savante et gaillarde à la fois, une provinciale surtout, quelque grande et forte Normande, haute en couleur, fine de bec et fignoleuse de petits plats. On m'en a signalé une qui vient de perdre son maître, un vieux médecin célibataire de province et qu'un évêque cherche à s'attacher. Elle hésite parce que son ancien maître était voltairien. Je serai tout ce qu'elle voudra, mais je la veux ! et nous la verrons à l'œuvre quand l'heure d'allumer les fourneaux sera venue.

La salle à manger donne dans la grande salle, le *hall*, comme disent les anglomanes. Ce sera la pièce principale de mon musée, je distribuerai là-dedans les vieux bahuts, les dressoirs, les armures, les statuettes, les bois sculptés, les tapisseries, les portraits des ancêtres que j'aurais pu avoir. Il n'y a encore rien de tout cela ; quand l'hôtel sera prêt, je partirai à la chasse aux antiquités, je connais les bons endroits maintenant. Ma grande salle a aussi une grande cheminée, c'est la troisième de la maison et c'est la plus importante, elle se relie à la balustrade ajourée en quinte-feuilles d'une tribune placée à quatre mètres du parquet sous le plafond à grosses poutres, en pendant avec une seconde tribune plus large à l'autre bout de la salle. Au-dessus d'une frise symbolisant les douze mois de l'année sur le linteau de la cheminée, se dresse un écu armorié ! Hélas ! je n'ai pas d'armoiries de famille, mais, me souvenant que mon grand-père était un soldat du premier Empire, j'ai placé en cimier son casque de dragon à la crinière échevelée ; pour supports, j'ai pris Adam et Ève, nos très authentiques ancêtres, et dans le champ de l'écu, à défaut d'autre chose, j'ai inscrit ma devise :

VIVE JADIS

Quand j'aurai dit que ma grande salle, éclairée par de larges fenestrages à vitraux blancs laissant passer toute la lumière, possède un grand balcon fermé, une cage vitrée portée en dehors sur un encorbellement, et dans un angle, à droite de la cheminée, une délicate petite tourelle où je m'en irai lire en regardant filer par-dessus les arbres les bateaux sur la Seine, j'aurai montré, je pense, que je suis maintenant un homme de goût. Brrr ! quand je pense aux glacials salons Louis XIV ou même aux boudoirs Louis XV d'une si mièvre coquetterie !... A l'extrémité de la grande salle, en face de la cheminée, mon architecte voulait placer un piano. Oui, un piano ! Mais un piano arrangé dans le style français xve — xxe siècle, non pas la hideuse caisse à lapins en palissandre, mais quelque chose dans le genre des beaux buffets d'orgues gothiques. Malheureusement je ne suis pas musicien... néanmoins nous repenserons au piano ogival.

Mon architecte tient à me prouver que le style ogival, non pas celui des brasseries moyen âge, nées des confuses aspirations artistiques qui travaillent la foule, mais le vrai, le pur style repris au point même où il fut délaissé, peut s'appliquer à tout et répondre aux besoins les plus modernes. Ainsi il a tenu à me donner le gaz dans le jardin et les pièces de service et m'a dessiné pour cela des becs très simples, mais d'une jolie courbe ; il a tenu à me donner une salle de billard comme en aurait pu posséder quelque riche bourgeois de la belle époque. Ma chambre à coucher est luxueuse et pourvue de toutes les richesses du confortable moderne, mais elle a du style et j'aurai plaisir à la considérer quand je me réveillerai dans le grand lit exécuté sur ses dessins qu'on vient d'apporter avec quelques bancs et quelques tables. — C'est le commencement du mobilier, je vais avoir à m'occuper de remplir d'objets d'art, de



La cheminée de la grande salle.

curiosités de haut goût ma superbe maison, je veux dans trois mois pendre la crémaillère avec mes amis et confrères les collectionneurs.. si deux ou trois ne vont pas se pendre eux-mêmes de dépit en sortant de chez moi j'y perdrai mon nom. Ah! il faut que j'écrive à ma cuisinière pour la faire venir, elle devra songer dès maintenant à ce fameux dîner de crémaillère, consulter ses auteurs, méditer, réfléchir...

... Malédiction! En additionnant les comptes de ma maison, je m'aperçois que presque tout mon capital va y passer! Quelle catastrophe!

Me restera-t-il seulement trois ou quatre mille francs de rentes lorsque j'aurai payé les entrepreneurs et les artistes, j'ose à peine l'espérer ! C'est ma faute, c'est moi qui ai de jour en jour agrandi le plan primitif, ajouté, amélioré, embelli... Mon petit hôtel modeste est devenu presque un monument de grand art des caves au grenier !... Ah ! pourquoi faut-il qu'après toutes mes tribulations antérieures le vrai goût me soit enfin venu !...

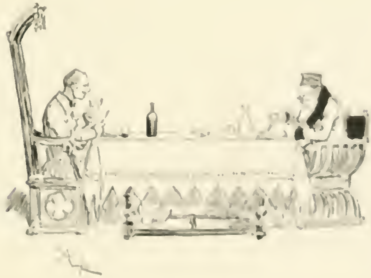
Hé bien, non, je ne regrette rien, je vivrai dans mon coffret artistique, même vide, comme jadis a vécu mon cousin [illegible] au milieu de sa collection. Pourvu qu'il me reste assez de revenu pour avoir tous les jours un œuf sur le plat ou un hareng saur à déjeuner je serai encore heureux !

Je viens d'écrire en étouffant mes regrets à la fameuse cuisinière ; je lui rends sa parole, qu'elle entre chez Monseigneur !

⁂

— Le dîner de crémaillère a eu lieu, je n'avais pas d'autre invité que mon ami l'architecte. J'ai fait moi-même sauter une omelette au lard dans la grande cheminée ; des sardines et du gruyère complétaient le dîner arrosé d'un joli petit cru à quatorze sous le litre.

Un vrai festin !

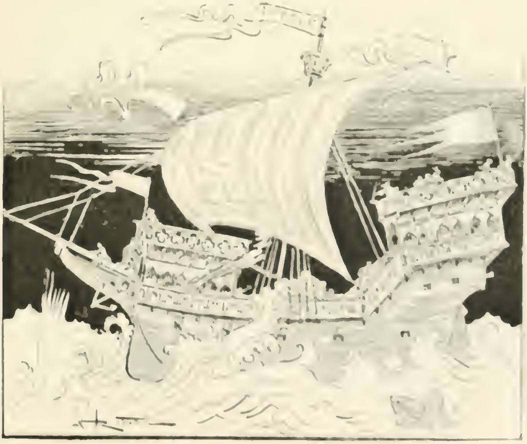


# VICTOIRES ET CONQUÊTES

## D'ALEXANDRE COLOBRY

### I

Le 23 juin 1848, vers onze heures, M. Alexandre Colobry, de la maison Colobry et Cie, *Dentelles et barèges*, au carré Saint-Denis, debout devant une petite glace accrochée à une fenêtre, se faisait la barbe d'une façon nerveuse et saccadée.



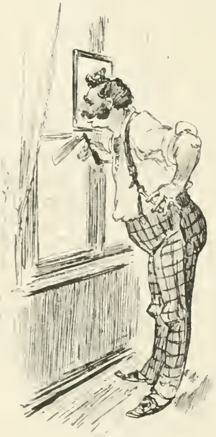
— Non, non, dit-il, s'arrêtant tout à coup et se retournant le rasoir à la main, vers sa femme et sa fille assises toutes deux dans le fond de la pièce, non, non, non et non!

La jeune fille avait la tête basse. Mme Colobry, au contraire, levait fièrement la sienne, coiffée d'un bonnet aux vastes ruches, avec des pointes de rubans dressées çà et là.

— Non, Octave est un charmant garçon... tout ce que vous voudrez! d'accord!... continua M. Colobry, scandant chaque bout de phrase d'un coup de rasoir, mais... en un mot... il ne présente pas une surface suffisante pour en faire un gendre de la maison Colobry et Cie, la première dans les barèges!... D'ailleurs, nous avons le temps, le moment n'est guère joli et le commerce est trop malade pour qu'on puisse songer... Allons bon, encore des braillards!

Les accents d'une *Marseillaise* mugissante et peu harmonieuse venaient d'éclater du côté du boulevard à travers les roulements des voitures et presque aussitôt déboucha une troupe d'hommes en blouse, se tenant tous par le bras; tous criant et chantant, ils s'arrêtèrent tumultueusement devant la porte Saint-Denis et, la *Marseillaise* terminée, commencèrent le *Chant des Girondins.*

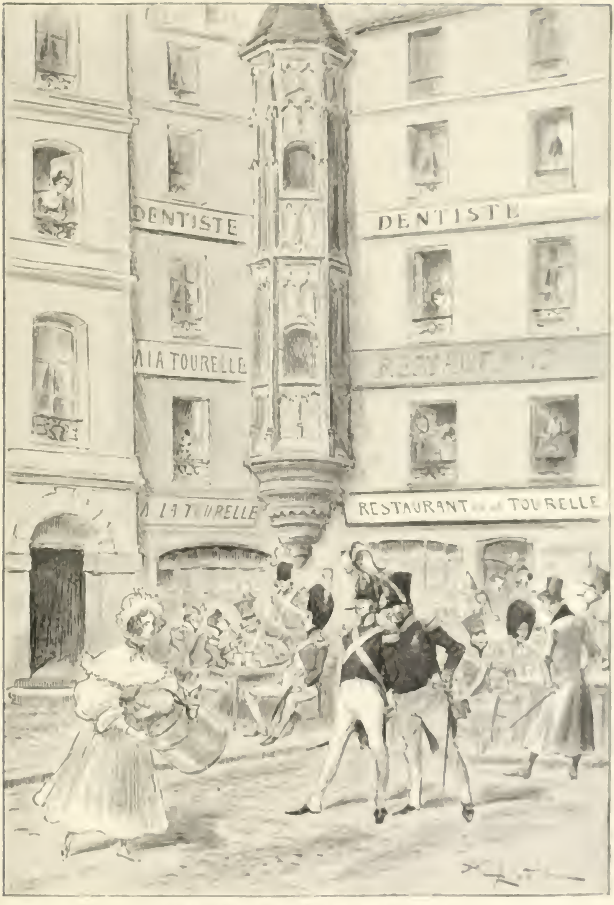
— Encore les ateliers nationaux! fit M. Colobry, reprenant son rasoir, toujours du bruit! comment ça finira-t-il?



Tiens! tiens! tiens! fit M. Colobry.

— Pourquoi avez-vous laissé commencer, vous autres, en février? dit aigrement Mme Colobry, mais laissons ces braillards et discutons, car il faut en finir! Octave ne peut pas toujours attendre, tu le lanternes depuis assez longtemps, ce garçon, et puis, pour tout dire, Louise n'est pas de ton avis sur Octave, n'est-ce pas, ma Louison? ne rougis pas, Louisette, et parle, tu en as bien le droit!

— Tiens! tiens! tiens! fit M. Colobry en laissant définitivement son rasoir et en se penchant pour voir, oh! oh! ça devient sérieux!


DENTISTE
DENTISTE
A LA TOURELLE
A LA TOURELLE
RESTAURANT DE LA TOURELLE

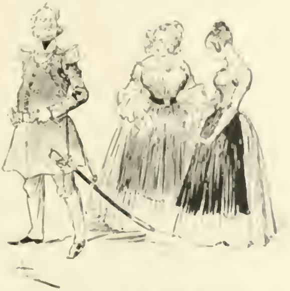
[illegible]

— Tu veux encore éviter la discussion ! s'écria Mme Colobry.

— Il s'agit bien de discussion ! répondit M. Colobry, alarmé, on [illegible] maintenant et les tonneaux des porteurs d'eau ! [illegible] la marche !

— Est-il question d'omnibus et de porteurs d'eau, dit Mme Colobry impatientée, il s'agit d'entendre les raisons de Louise... et Octave reviendra, car je lui ai promis de t'arracher une réponse définitive [illegible]. Tiens, le voilà !

La porte venait de s'ouvrir et Octave, l'objet de la querelle, se présentait : un joli garçon à l'air ouvert et intelligent, qui, en entrant, jeta un regard interrogateur vers Mme et Mlle Colobry. Ah ! le coup d'œil à la fois désolé et encourageant de Louise ! Colobry avait beau [illegible], il était évident qu'Octave avait des chances.



Attaché au [illegible]

— Voilà Octave qui monte pour te demander ta réponse, [illegible] reprit Mme Colobry.

— Mon shako, mon sabre, mon uniforme ! s'écria M. Colobry, ils renversent les omnibus, ils enlèvent les pavés, c'est une [illegible] !

— C'est l'affaire de la garde mobile ! Voyons, mon ami, nous devons une réponse à notre ami Octave, je t'ai dit [illegible] maintenant de...

— Quand j'ai dit non, c'est non ! Je ne suis donc rien ? C'est donc aussi une insurrection ? Soit, je suis décidé d'être [illegible] net, je considère Octave comme un [illegible] commerçant, soit, tout cela est vrai, mais je ne puis lui donner ma fille, là! j'ai d'autres engagements! Sur ce, mon cher Octave, sans rancune et considérez-vous toujours comme un ami et un pilier de la maison Colobry et Cie.

— Mais, monsieur... j'espérais... j'avais espéré... Vous ne m'aviez pas paru hostile... Enfin, vous comprenez qu'il ne m'est pas permis de rester un instant de plus dans la maison où...

Un petit sanglot s'entendit derrière la porte que Mlle Colobry venait de fermer en se sauvant. Mme Colobry, très animée, leva la main et ouvrit la bouche pour parler... Les roulements de la générale éclatant sous les fenêtres accompagnés de coups de feu tirés à quelque distance lui coupèrent la parole et les arguments qu'elle allait sans doute faire valoir en faveur d'Octave.

— Vous voyez, les rassemblements et les essais de barricades, c'est sérieux, cette fois! s'écria M. Colobry en se précipitant vers la fenêtre, presque heureux de la diversion.

— Vous l'avez dit, c'est une insurrection, dit amèrement Octave, et puisque par votre refus ma vie est perdue, eh bien, je trouverai l'occasion de m'en faire débarrasser sur les barricades! adieu!

Mlle Colobry était rentrée les yeux rouges et se tenait effarée près de sa mère dans le coin le plus éloigné des fenêtres. Octave avait bien mal choisi son moment pour une demande en mariage; il est vrai que depuis un an il en parlait presque tous les jours, soutenu par l'assentiment de la mère et fortement encouragé par les doux regards de Mlle Louise, mais depuis un an M. Colobry cherchait des prétextes pour répondre évasivement et se rejetait sur l'état précaire des affaires pour remettre toute réponse à plus tard.

On entendait maintenant de tous les côtés les coups précipités de la générale, du côté du boulevard, en arrière dans la rue Saint-Denis, en face dans les rues Bourbon-Villeneuve et de Cléry et une tiraillade intermittente roulait vers le Château-d'Eau.

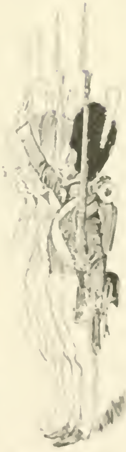
— Adieu, répéta Octave, voyant que sa phrase avait fait de l'effet, je vais parmi les insurgés et les désespérés, adieu!

Mme et Mlle Colobry poussèrent le même soupir et la même exclamation, étouffée aussitôt sous l'enragée musique de la générale.

— Pas de bêtises, Octave, s'écria M. Colobry, vous êtes venu avec nous aux précédentes journées comme volontaire à la 6e compagnie, la générale nous appelle, comme capitaine, je vais garde! Prenez votre giberne et votre fusil qui sont là derrière votre bureau et attendez que je passe mon uniforme!... Louise, Pauline, ne le laissez pas partir!

M. Colobry, plein d'une ardeur héroïque, ne resta pas longtemps absent. Il apparut presque aussitôt sanglé dans son uniforme de capitaine de la 6e compagnie de la [illegible] légion de la garde nationale et attaché au sabre glorieux, avec lequel il avait déjà attaqué ou défendu, démoli ou soutenu suivant les occasions, les institutions de son pays.

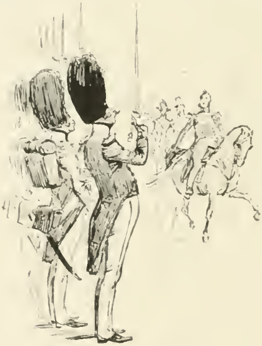
— Soit! dit Octave, après avoir réfléchi quelque peu, avec vous ou avec eux, tout m'est indifférent! En avant alors!


— Vive la Charte!

M. Colobry, calmant d'un geste majestueux, en guerrier habitué au commandement, les alarmes de sa femme et de sa fille, coiffa son shako et fit signe à Octave de le précéder.

M. Alexandre Colobry, *Dentelles et barèges*, était un vieux soldat citoyen. Vingt-deux ans de loyaux services parmi les baïonnettes intelligentes de la 6e légion, les épaulettes de capitaine gagnées en montant la garde tantôt *pour* tantôt *contre* le gouvernement, suivant que son gouvernement, adoptant ou négligeant ses avis, se conduisait bien ou mal, tels étaient les titres d'Alexandre Colobry à notre attention. Entré comme simple grenadier dans la garde nationale en 1826, alors qu'il n'était encore que premier commis de Jauffre Dupont [illegible] ses prédécesseurs, il s'était si bien distingué en criant avec énergie: *Vive la Charte et à bas Villèle!* sur le passage de Charles X à la célèbre revue de 1827, qu'il allait passer caporal, lorsque le roi cédant à ses néfastes ministres, prononça la dissolution de la garde nationale.

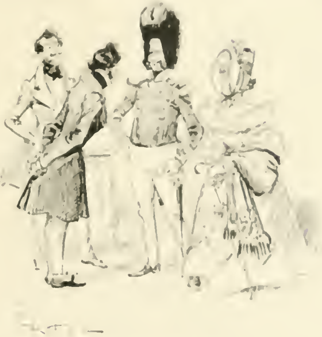
Le roi Charles X ne devait pas l'emporter en paradis. Alexandre Colobry le repinçait en juillet 1830 à la seconde journée des Trois Glorieuses. Ce matin là Alexandre Colobry, cédant à la bouillante ardeur de sa jeunesse, remettait son vieil uniforme et descendait en armes sur le boulevard. Dans l'esprit d'Alexandre Colobry, [illegible] ne devait être qu'une simple démonstration pour faire comprendre au gouvernement qu'il n'était que temps de changer de conduite. Mais des citoyens qui défendaient une barricade à la porte Saint-Martin, furent saisis d'un tel enthousiasme à la vue de l'uniforme proscrit de la milice parisienne, qu'ils remirent à Colobry, malgré les efforts de sa modestie, le commandement de leur barricade. Et le chef d'insurgés improvisé dut se couvrir de gloire pendant toute la journée, soutenir le feu de la garde royale, montrer une belle attitude dans les moments difficiles, puisqu'il était le chef, et, toujours pour la même raison, quand les troupes se furent retirées, suivre ses hommes contre les Suisses retranchés dans le Louvre.



A la revue du 1er mai.

Ces journées parurent un peu longues à Colobry, rien de plus fatigant que de se couvrir de gloire ! La fin arriva tout de même, Charles X partit et Alexandre Colobry rentra chez lui, victorieux, éreinté et tout ahuri. Huit jours après sa légion réorganisée le comptait au nombre de ses officiers. Il était lieutenant. L'ordre, la tranquillité du pays, la charte et le trône de Louis-Philippe se reposaient sur son sabre.

Jours de gloire pour la garde citoyenne ! Lorsque les ennemis de l'ordre des choses, les bousingots, les sectaires des sociétés secrètes, des Droits de l'homme ou des Saisons, les républicains de Barbès et de Blanqui tentaient un mouvement contre la royauté, la milice parisienne formait ses bataillons et marchait avec la ligne contre les barricades. Les tambours des légions battent le rappel pour les soldats citoyens ! C'est 1832. Toutes les vieilles petites rues du quartier Saint-Merry sont coupées et barricadées. L'insurrection gronde sinistrement dans ce dédale d'antiques et sombres ruelles du moyen âge. L'énergique Jeanne et ses hommes résistent à outrance. En avant sur le cloître Saint-Merry avec la troupe ! C'est la tentative d'Avril 1834. C'est l'échauffourée de Barbès et de la Société des Saisons en 1839. Des barricades à enlever avec la



[illegible]

ligne, des postes à garder, des émeutiers à poursuivre, des rassemblements à disperser.

Le sabre défendait les institutions et ne les combattait pas encore. Il gardait l'hôtel de ville et le palais du roi citoyen Louis-Philippe. Quand la rue était tranquille, lorsque l'opposition combattait simplement par la Presse, le capitaine Coladry avait de bons moments. Les revues du 1er mai, le défilé à la tête de sa compagnie, devant le roi et sa famille, les jeunes princes si populaires et si acclamés, et les gardes d'honneur.

Les gardes régulières étaient les bien venues. C'est chose agréable et fort hygiénique de passer une journée tout entière et une nuit hors de chez soi, bien en dehors des préoccupations commerciales ; le cœur du capitaine Coladry se dilatait à la pensée des joyeuses [illegible] du poêle du poste, des plaisanteries un peu fortes que la licence du corps de garde autorise, car la garde nationale compte des gaillards dans ses rangs, des jolis petits déjeuners bien arrosés, entre camarades heureux de se rencontrer en cette bonne journée de garde, et des longues parties de billard au café de la Tourelle devant l'hôtel de ville, les uniformes déboutonnés et les sabres accrochés aux patères... Et lorsque le tour de la 1^re^ compagnie arrivait de monter la garde aux Tuileries, le capitaine Colobry avait l'honneur de déjeuner avec le roi et de boire le vin du monarque à la santé des institutions libérales que la France s'étaient données. On en avait pour quinze jours à se raconter tous les détails de ce déjeuner au carré Saint-Denis, entre voisins et amis.

Alexandre Colobry était dynastique, philippiste, certes, mais de ce qu'il dînait quelquefois avec le roi, comme représentant de la milice parisienne, il n'en conservait pas moins toute la liberté de ses opinions politiques.

— Je suis libéral, moi, je ne suis pas une girouette, pour ce qui est des opinions, je suis de fer et de bronze !

Il demandait la réforme, limitée naturellement à l'adjonction des capacités, et blâmait l'obstination des ministres et du roi à refuser ces satisfactions à l'opinion publique... Plusieurs fois même, pour donner une leçon au pouvoir, il banqueta, revêtu de son uniforme, avec Odilon Barrot et les députés de l'opposition. Le gouvernement ne comprit pas. Fatal aveuglement qui amena le sabre d'Alexandre Colobry à cesser de défendre le gouvernement et enfin à le combattre. Ceci, bien entendu, est une manière de parler. Ce sabre parut sur les boulevards en février, mais sans sortir du fourreau. Il pactisa moralement avec l'émeute, assista sans sourciller à la construction des barricades, patrouilla et repatrouilla dans le quartier, croyant seulement renverser un ministère et se montra très surpris, le 24 février au soir, d'apprendre que l'émeute réformiste à laquelle il avait pris une part effective, quoique inactive, était une révolution qui, brisant le trône du roi citoyen, venait de proclamer la République !

— Allons bon, avec ça que le commerce allait déjà bien ! pensa le sabre intelligent, sans oser toutefois émettre une protestation au milieu des flots d'insurgés armés passant sur les boulevards après le sac des Tuileries, des faubouriens déchaînés allant triomphalement brûler le trône devant la colonne de juillet.

Oui, c'était bien fini, le temps où le capitaine Colobry pouvait monter tranquillement ses gardes sans que ses affaires en souffrissent. Il était bien question de dentelles et de broderies maintenant que chaque matin ramenait son émeute, sa manifestation ou contre-manifestation, sa promenade armée à l'hôtel de ville, et que, grâce à la presse et aux clubs, les journées se succédaient mettant en péril la société tout entière. Quelles agitations ! quelles bourrasques ! plus de gardes aux Tuileries et de déjeuners avec le roi, plus d'honnêtes parties de billard au café de la garde nationale !

En descendant, ce matin du 23 juin à l'appel de la générale, le capitaine Colobry trouva dans la rue Bourbon-Villeneuve les hommes de sa compagnie qui s'assemblaient ; ils arrivaient par trois ou quatre, en se dépêchant, avec l'irrégularité d'équipement de soldats en campagne. Quelques-uns, de nouveaux enrôlés, n'avaient pas encore d'uniforme et étaient venus en bizets. Les figures étaient inquiètes. On se donnait des nouvelles. La voilà donc cette grande insurrection annoncée depuis des semaines et des mois. Les cent mille hommes des ateliers nationaux se ruent sur Paris avec le drapeau rouge. C'est la revanche du 15 mai, la Sociale annoncée par les clubs et les journaux ! Il y a des chefs et l'insurrection a un plan de bataille très étudié. On dit même que les légions nouvelles de la garde nationale sont avec les insurgés. — N'importe, Cavaignac a pris le commandement, avec la mobile et la garde nationale des bons quartiers on en viendra à bout !

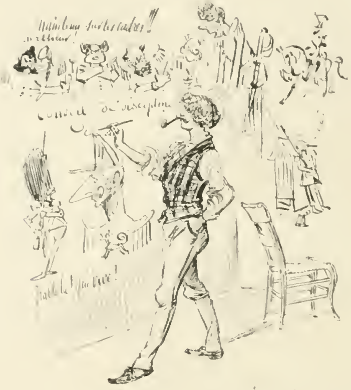
Au fur et à mesure que les hommes arrivaient, la compagnie se formait derrière ses tambours. Le capitaine causait avec un sergent qui avait dû passer devant la barricade construite porte Saint-Denis avec des omnibus et les tonneaux des porteurs d'eau. Il y avait des femmes parmi les insurgés, des femmes plus exaltées que les hommes ; l'une d'elles, brandissant le drapeau rouge, avait interpellé le sergent, qui s'était échappé en plaisantant.

Le capitaine Colobry fut abordé par deux hommes portant le fusil sur l'épaule ; l'un portait l'uniforme du garde national, l'autre était un simple bizet armé d'un fusil de chasse.

— Eh bien, capitaine, vous voyez que lorsque c'est pour de bon, je ne me fais pas prier, dit le garde national ; vous n'avez pas besoin cette fois de me menacer du conseil de discipline, je viens de bonne volonté, et bien mieux, je vous amène deux hommes pour [illegible] frère m'accompagne en amateur, nous sommes très aristos tous les deux et les démoc-socs nous ennuient…

— Je vous félicite, monsieur Romagnière, répondit Colobry.

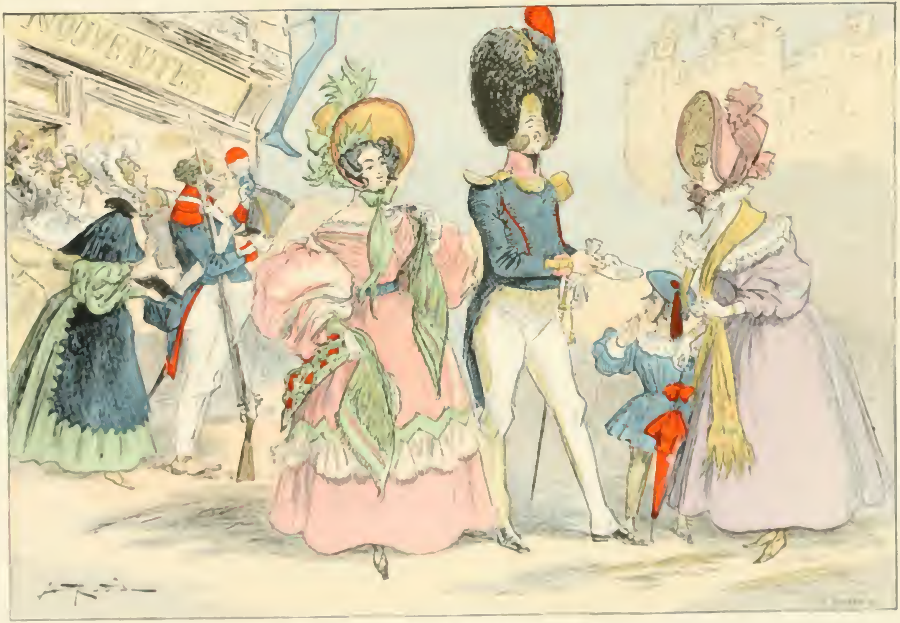
— Attendez, mon enthousiasme pour le service n'a pas augmenté, je viens à une condition, continua le garde national, c'est que ça me vaudra quatre gardes ordinaires que j'aurai le droit de manquer sans faire de la paille humide ! Vous savez, mon cher persécuteur, j'en ai tout à fait assez de l'hôtel des Haricots, où vous m'avez fait fourrer plusieurs fois sous le tyran ! Est-ce dit, plus de Haricots ?



A l'hôtel des haricots.

La compagnie, malgré sa mine allongée, partit d'un éclat de rire.

M. Romagnière était un homme de lettres, garde national malgré lui depuis près de trois ans. Tous les prétextes et tous les subterfuges lui avaient été bons, d'abord pour n'être pas inscrit sur les cadres, et ensuite pour esquiver le service. On l'avait vu présenter au conseil de discipline des excuses invraisemblables, apporter des certificats de toutes sortes de maladies plus ou moins incurables. Par plaisanterie, un jour que la compagnie s'en allait prendre garde, il s'était fait arrêter sous les armes par des artistes de ses amis jouant le rôle de faux gardes


NOUVEAUTÉS

[illegible]

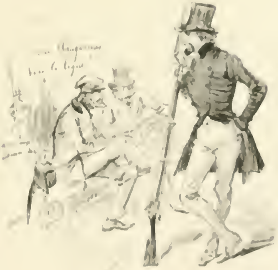
II

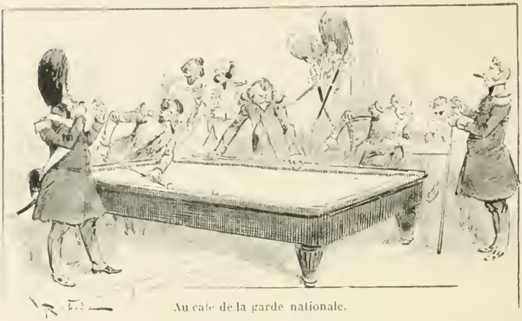
du commerce. Tout ceci lui avait valu d'être devenu l'un des piliers de l'hôtel des Haricots. Comme il maniait un peu le pinceau, la célèbre maison d'arrêt de la garde nationale lui devait quelques-unes des peintures fantaisistes accompagnées de poésies non moins fantaisistes, distiques frondeurs ou élégies plaintives, qui décoraient les lambris de ses cachots.

— En avant contre les démoc-socs ! dit l'ancien réfractaire, quand la compagnie fut à peu près au complet.

— Oui, s'écria Octave, le jeune homme aux peines de cœur de la maison Colobry, en avant !

— Un instant ! dit sévèrement le capitaine, c'est moi qui commande, attendez que le moment soit venu.





Au café de la garde nationale.

## II

Après diverses marches dans les rues du quartier, où elle s'était mise en communication avec les autres fractions de sa légion, après avoir tiraillé quelque temps du coin des rues avec les insurgés de la porte Saint-Denis, la compagnie Colobry débouchait tambour battant par la rue de Cléry et s'élançait sur la grande barricade de la porte Saint-Denis, attaquée également par le boulevard et par la rue Saint-Denis.

Le volontaire Octave, de qui le capitaine avait dû modérer déjà l'ardeur marchait à côté des tambours. Il y eut de la fumée, des cris, un vacarme de coups de fusil, des hommes roulèrent à terre tués ou blessés, puis une poussée violente, une escalade des tas de pavés la baïonnette en avant et tout à coup la masse des gardes nationaux se trouva dans la barricade parmi les morts.

Le gros des insurgés fuyait vers les barricades coupant le faubourg Saint-Denis. Le capitaine Colobry essoufflé et s'épongeant le front regarda autour de lui. Octave était là, déjà tourné vers le faubourg. Son patron lui serra les mains avec effusion.

— Ouf! Vous avez reçu le baptême du feu, Octave ! dit-il, très bien. Je suis content...

— Nous allons continuer, dit le jeune homme en montrant le faubourg.

— Attention, fit le capitaine en ramenant son volontaire derrière un abri, attention, sacrebleu, il pleut des balles!... faut-il [illegible] ce garçon!

Les deux frères Romagnière étaient à côté du capitaine.

— Eh bien, dit le garde national, ça tient toujours notre marché, capitaine Colobry? ça compte pour quatre gardes, pourquoi pas! Si vous voulez encore me tenir quitte d'une garde par barricade enlevée, nous en avons quelques-unes dans le faubourg et je suis prêt!

— Oui, oui, oui, nous avons le temps, bougonna le capitaine.

Des troupes conduites par le général Lamoricière arrivaient par le boulevard, de la garde nationale, des fantassins du 11e léger, de la garde mobile et des lanciers. Les officiers se réunissaient et prenaient les ordres.

— Un vieux brave, le capitaine Colobry! dirent les gardes nationaux en voyant après la petite conférence leur chef rouge et tout gonflé [illegible] en resserrant son ceinturon, vous savez qu'aux trois glorieuses il a fait des choses étonnantes?...

— Parbleu, il va vouloir recommencer et il nous fera casser les os, grommela un épicier de la rue Bourbon-Villeneuve.

— A vos rangs! dit le capitaine en assurant son [illegible].

Octave, l'habitué de l'hôtel des Haricots et son frère étaient déjà en avant. Colobry retint Octave par le bras.

— Un peu de calme, sacrebleu, dit-il, vous êtes trop vif, Octave, trop bouillant! que diable! le courage, sacrebleu, n'est pas la témérité, la témérité n'est pas la bravoure... Enfin, vous me comprenez, il faut se battre en risquant le moins possible, c'est un principe, ça, d'autres vous le diront, tandis que vous avez l'air de vous présenter comme une cible! Si vous étiez le général Lamoricière, je ne dis pas, alors vous devriez donner l'exemple, mais vous êtes un simple garde... Et dire que vous avez par hasard des jambes et des bras de rechange!

— Ah! s'écria Octave, pour ce que je tiens aux bras aux jambes! Vous le savez bien, puisque c'est vous qui par votre dureté m'avez ôté toute espérance...

— Allons! allons! allons! pas d'exagération!

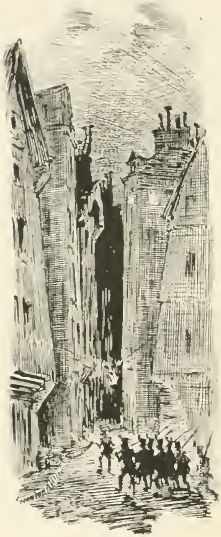
— M'avez-vous défendu d'espérer?

— Ne faites donc pas l'enfant!...

— Vous voyez bien!... Allez, n'en parlons plus, et je [illegible]!

Lamoricière et sa colonne marchaient sur la porte Saint-Martin, la compagnie Colobry se lança en courant dans le faubourg Saint-Denis pour soutenir d'autres gardes nationaux qui s'étaient, pendant le dialogue, précipités sur les premières barricades.

L'une après l'autre, parmi les coups de fusil, les barricades étaient enlevées à la baïonnette, les insurgés avaient à peine le temps de tirailler quelque peu, puis de sauter de leurs pavés pour s'enfuir devant l'élan des gardes nationaux.



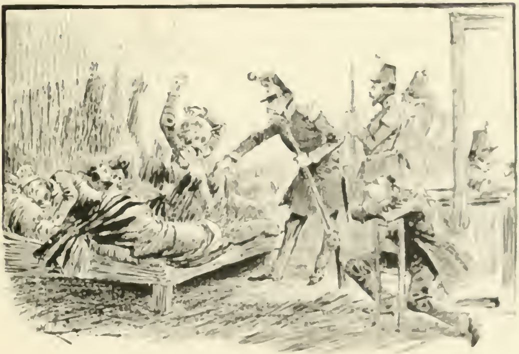
En patrouille.

Tous arrivèrent bientôt, suants et essoufflés, en haut du faubourg. On avait fait quelques prisonniers et cette brusque attaque n'avait coûté que cinq ou six blessés éparpillés dans le faubourg. Mais en haut du faubourg on allait se heurter à de sérieuses barricades que les insurgés nombreux et animés avaient eu le temps de garnir solidement. On entendait la fusillade du côté du faubourg Poissonnière, dans le faubourg Saint-Martin et vers la Villette ; l'insurrection présentait une ligne formidable appuyée à la barrière depuis le clos Saint-Lazare jusqu'à Belleville.

Octave et quelques gardes, parmi lesquels l'homme de lettres et son frère l'amateur, marchaient en tirailleurs, longeant les maisons et l'œil au guet. Le brave capitaine Colobry était soucieux.

— Oh! la guerre civile! dit-il en arrêtant sa colonne dans une petite rue débouchant faubourg Saint-Martin pour laisser passer un bataillon de garde mobile, oh! la guerre civile!...

— Bah! dit l'homme de lettres, ne vous reprochez donc pas cette petite distraction, capitaine! D'ailleurs, rien de plus sain, voyez-vous, nous croupissions dans l'ennui, nous prenions du ventre, notre sang s'épaississant dans l'oisiveté, dans l'épicemarderie et la lecture des articles soporifiques des journaux graves, eh bien, une petite bataille pour de bon de temps en temps, c'est excellent pour nous fouetter le sang, nous tonifier et rendre à nos muscles la vigueur perdue, à nos caractères l'énergie émoussée! Et puis comment voulez-vous que le régime moderne de la libre discussion n'amène pas celui de la libre distribution des coups de fusil entre concitoyens? Tu n'es pas de mon avis, je ne suis pas du tien, mangeons-nous le nez pour voir un peu! Je trouve ça très juste et je n'en veux pas aux démoc-socs, tout en tapant agréablement dessus!



[illegible]

— Hem! hem! fit Colobry en regardant de travers son interlocuteur.

— C'est très simple, ces gens veulent saper les bases de l'ordre social, pour parler comme les journaux, nous ne voulons pas qu'on y touche, nous cognons sur les sapeurs! Voyez-vous, capitaine, comme nous avons entre concitoyens un grand nombre de sujets sur lesquels nous ne sommes pas d'accord, il est certain que nous n'avons pas fini de guerres civiles sur la planche. Nous nous battrons de rue à rue, de maison à maison, d'étage à étage même, comme dans les républiques italiennes du moyen âge. Ces perspectives ne sont pas pour vous déplaire, capitaine, vous, un vétéran de juillet... vous deviendrez chef de bataillon..

— Merci bien !

— Moi, j'en ai pris mon parti ! On ne sortira plus de chez soi sans un arsenal à la ceinture, on aura des surprises, des alertes, des moments terribles à passer qui feront paraître plus douces les heures de tranquillité ! Et, toujours comme dans les républiques italiennes, après un siècle ou deux d'écrabouillements sur écrabouillements, vous verrez tout à coup surgir à l'horizon une pléiade de génies et pousser par-dessus le gâchis sanglant, des chefs-d'œuvre nouveaux et superbes... En attendant ce glorieux moment, luttons pour notre parti ! Voici là-bas en travers de la rue Saint-Laurent une jolie barricade qui nous fait de l'œil...

Les gardes nationaux massés à l'encoignure de la petite rue se taisaient et prêtaient l'oreille aux bruits sinistres de la bataille, engagée maintenant à peu près partout. De tous les côtés, de très loin ou de très près, des roulements de tambours, les coups saccadés de la générale ou le grondement de la charge battue par les colonnes engagées dans les grandes voies. Des sonneries de clairons éclataient lointaines et légères; dans les faubourgs, le toscin sonnait, des bourdonnements lugubres de cloches tombaient du ciel par volées par-dessus les quartiers barricadés, scandés par des fusillades intermittentes.

Des nouvelles, venues sur les ailes de l'inquiétude sans doute, passaient dans les groupes. On disait les insurgés vainqueurs sur la rive gauche et les hommes du faubourg Saint-Antoine en train de forcer l'hôtel de ville. On citait déjà des noms de généraux tués, on parlait de bataillons de mobiles écharpés.

Enfin on disait que le gouvernement réclamait en toute hâte le secours des provinces pour Paris à peu près perdu.

— Pour que le capitaine Colobry, qui a vu Juillet et Saint-Merry, se morde la moustache, murmura un garde, il faut que ce soit grave !

— Mais nous sommes vainqueurs, nous avons pris le faubourg sans trop de mal, et nous allons continuer, dit l'homme de lettres, en avant, hardi !

— En avant ! hardi ! enlevons ! répéta Octave.

— Monsieur Colobry, ajouta-t-il en dégageant son bras de l'étreinte du capitaine, que nous soyons vaincus ou vainqueurs, ça m'est bien égal, c'est votre rigueur, en me poussant au désespoir, qui me donne cette indifférence... Après cette barricade, il y en aura d'autres, nous irons sur les autres, vous ne vous donnez pas la peine de veiller sur moi, je vous prie, ne me retenez pas, vous n'avez aucun droit sur ma personne puisque vous refusez d'être mon beau-père... donc, laissez-moi marcher et m'exposer si cela me plaît...

— Voyons, voyons, fit le capitaine.

— Non ! Rien du tout ! En avant ! tenez, voilà la mobile et une autre compagnie de la garde nationale qui marchent sur la barricade, on nous fait signe, il ne sera pas dit que nous resterons en arrière, sacrebleu !

Les gardes nationaux s'élancèrent avec Octave en avant.

— Animal ! il va nous faire tous escoffier ! gronda le capitaine en courant comme les autres.

La barricade s'était couverte de fumée, les balles sifflaient et déjà des mobiles et des gardes nationaux gisaient sur le pavé.

— Octave ! Octave ! cria le capitaine dans le tapage.

— Je n'écoute rien ! Vous n'avez aucun droit sur moi... je ne suis pas votre gendre !

— Si ! cria le capitaine, si ! tu es mon gendre ! sacré animal ! es-tu content, sauvage féroce, je t'accorde ma fille !

— Plaît-il ? fit Octave, arrêtant tout net la file des gardes qui venaient derrière lui, le long des maisons.

— C'est dit, je vous accorde Louise, là !... c'est entendu... mais pas de bêtises, maintenant, hein ?

— Vive la République, le carré Saint-Denis, les dentelles et barèges ! cria Octave en bondissant dans la fumée.

Un instant après ils gravissaient les tas de pavés pêle-mêle avec les petits mobiles et le drapeau rouge de la barricade tombait. Et le capitaine Colobry recevait ensuite les félicitations des officiers de la mobile et de ses collègues de la garde nationale pour la crânerie avec laquelle il avait enlevé sa compagnie.

Octave tournait autour de lui.

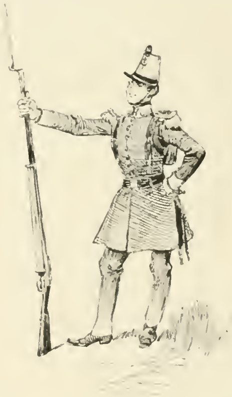
— C'est sérieux, ce que vous m'avez dit ? je ne me suis pas trompé, j'ai bien entendu ?

— Oui, mon cher Octave, vous avez bien entendu ! c'est dit, vous êtes mon gendre... Votre élan, votre bravoure, vous savez, je les ai connus, ça m'a touché !... Oui, vraiment, vous vous êtes bien conduit... trop bien peut-être, il y a une nuance... Écoutez ! vous aviez déjà toutes mes sympathies et je n'avais contre vous que des raisons commerciales...

Les affaires vont mal, et puis, mon gendre devant être mon associé, j'aurais désiré un apport un peu plus considérable que le vôtre, mais enfin...

— Je travaillerai et je m'efforcerai par mon zèle et mon intelligence de compenser la différence...

— Oui, oui, je n'en doute pas... mais je vous le répète, c'est surtout le triste état du commerce qui me portait à reculer le mariage de Louise .. ça va si mal, mon ami, si mal, et voilà une insurrection qui ne va pas mettre des roulettes aux affaires... Voyez-vous une noce en ce moment-ci, hein?



Garde mobile de 48.

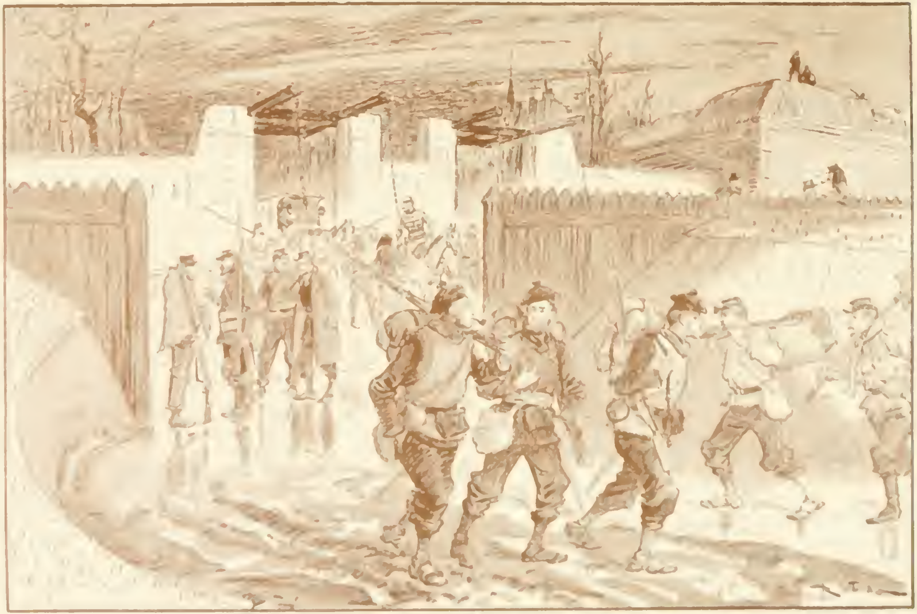
— Vous avez promis !

— Oui... Nous attendrons un peu le calme...

— Plutôt ce sera fini, mieux ça vaudra pour les affaires et pour la noce, n'est-ce pas?

— Certainement !

— Eh bien alors, dit Octave en faisant déjà un pas en avant, continuons tout de suite, poussons jusqu'aux barrières, cognons, tapons pour amener la tranquillité, bousculons les insurgés.

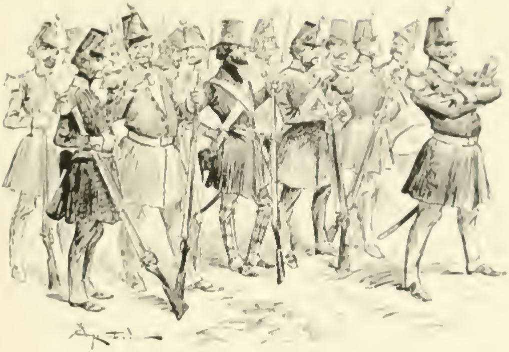


[illegible] DE [illegible] ANTOINE

— Halte ! cria le capitaine Colobry, on fera la paix tout de suite ! Ce n'était pas pour te reculer, ce que j'en disais, c'était pour vous expliquer mes motifs...

— Je comprends très bien vos motifs... Vous avez raison... Oui, oui, aussi je suis furieux maintenant après les insurgés, je voudrais marcher pour en finir plus vite...

— Je ne veux pas d'un gendre enragé, sacrebleu ! mais je vais trembler pour ma fille maintenant. Tu veux donc, animal, me faire repentir d'avoir dit oui ? Mais j'ai dit oui, alors j'ai pour devoir de veiller sur toi maintenant, malgré toi, et je remplirai mon devoir !



La compagnie Colobry.

— C'est bon, c'est bon, je ne dis plus rien, dit Octave en rentrant dans les rangs des gardes.

Le capitaine Colobry respira. Il profita du répit pour déboucler un peu son ceinturon et pour s'essuyer le front.

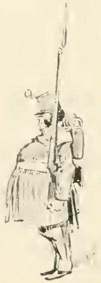
— Hé bien, capitaine, dit une voix derrière lui, est-ce que nous restons là ? Quels sont les ordres ? Voilà les mobiles qui filent devant... Pendant que nous sommes en train, nous prendrions bien encore une couple de barricades...

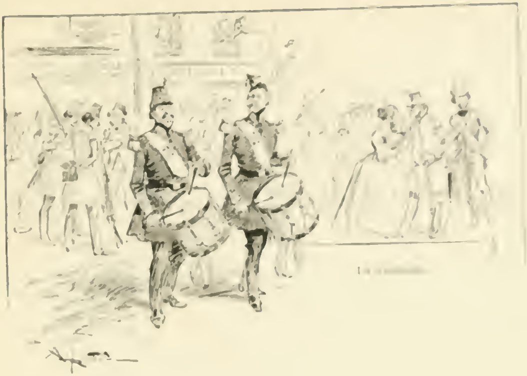
Le capitaine Colobry se retourna, c'était maintenant son ex-réfractaire, l'homme de lettres, qui parlait de pousser en avant.

— Encore un enragé ! grogna-t-il en dedans, je n'ai pas une deuxième fille à lui donner, à celui-là !

— Monsieur, cria-t-il en renfonçant son shako, je l'ai déjà dit, il y a une nuance entre la témérité et la bravoure ! Je sais ce que j'ai à faire !... Nous allons nous établir ici pour tenir le quartier en cas de retour offensif des insurgés.

Tournant le dos à son interlocuteur, le capitaine prit une dizaine d'hommes et alla réquisitionner une boutique vide au bout de la rue pour en faire un poste avancé ; il plaça des factionnaires partout, occupa la barricade avec le reste de sa troupe et s'établit avec Octave dans une autre boutique pour attendre les événements en veillant avec sollicitude sur son futur gendre.





La [illegible]

## III

Dans la petite boutique au milieu du brouhaha des gardes entrant et sortant, des gens apportant des nouvelles généralement invraisemblables, le capitaine Colobry écrivait à sa femme :

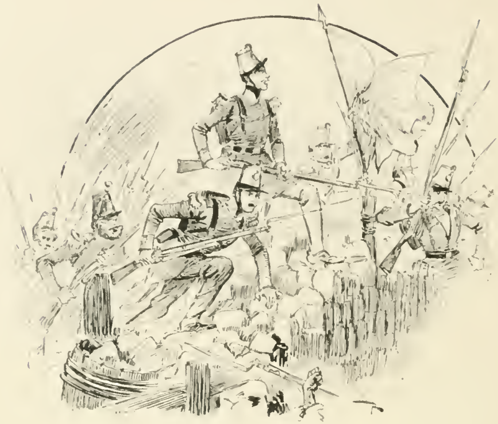
Chère Amie,

Deux mots à la hâte pour te rassurer, toi et Louisette. Nous avons pris sept barricades et nettoyé d'insurgés tout le faubourg Saint-Denis. Nous couchons sur nos positions. Grâce à notre élan, nous n'avons que trois blessés. Octave s'est si bien comporté que, ma foi, je suis revenu sur ce que j'avais dit. Oui, sur une barricade que nous venions de conquérir, je lui ai accordé la main de notre Louison. [illegible] double au retour, j'espère.

Envoie-nous à souper. Quelques bonnes bouteilles surtout. Les hommes de la compagnie vont manger dans une cuisine de la rue, mais en raison des circonstances je tiens à dîner un peu plus amplement avec mon gendre et quelques-uns de ceux qui se sont distingués.

Par la même occasion, [illegible] la prudence à ce diable d'Octave, c'est votre rôle à Louison et à toi maintenant !

Alexandre Colobry



L'enlèvement de la barricade.

Le garde national qui porta le billet du capitaine à sa femme revint au bout d'une heure avec la bonne de Colobry. Outre les provisions, celle-ci apportait deux lettres, une pour le capitaine et une pour Octave :

Mon Ami.

Tu as pris sept barricades. C'est ta part, tu as fait bien assez pour la société, je te défends d'en prendre une de plus. Laisses-en aux autres. Je t'en supplie, songe à ta famille et veille sur Octave... Le pauvre garçon, j'en ai peur, cherche à se distinguer pour gagner tes bonnes grâces, empêche-le de s'exposer. Veille sur lui, c'est ton droit et c'est ton devoir. Il arrive des troupes et des masses de gardes nationaux de province, vous pouvez vous reposer, revenez le plus tôt possible.

Mon cher Octave,

Je connais mon mari, il est bouillant et audacieux comme à vingt-cinq ans. Il ne songe pas que moi et Louise nous vivons dans des transes horribles et il va de l'avant sur les canons ! Octave, vous êtes son gendre maintenant, vous avez le droit de lui faire des observations, de modérer son ardeur, de le retenir même... C'est sur vous que je compte. Veillez sur lui, je vous en prie, c'est votre devoir, et revenez-nous tous les deux le plus vite possible.

Votre belle-mère,
J. Colobry

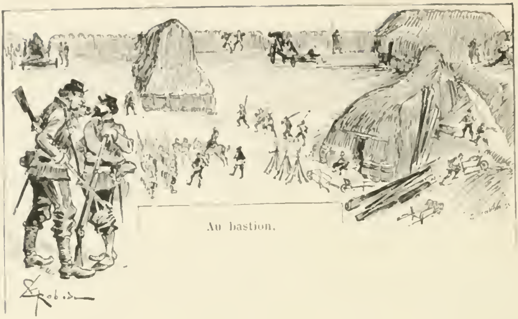
Pendant les deux jours de bataille qui suivirent, le capitaine Colobry exécuta rigoureusement la consigne donnée par sa femme, il veilla avec soin sur la santé de son gendre et réprima toute velléité d'imprudence. Octave, obéissant aux recommandations de sa belle-mère, fit de même et ne quitta pas son beau-père d'une ligne pour l'empêcher de se laisser surprendre encore par sa vieille ardeur.

La compagnie Colobry ne prit donc plus aucune barricade, elle se contenta de faire un petit service d'ordre en seconde ligne. Elle eut encore cependant des hommes mis hors de combat, mais ces blessés furent des imprudents qui suivirent en volontaires des colonnes lancées dans les mauvais quartiers. Le réfractaire habitué de l'hôtel des Haricots fut un de ceux-là, il n'avait pas de beau-père ni de gendre pour le retenir.

Un mois après la maison Colobry portait sur son enseigne :

COLOBRY, GENDRE ET Cie

DENTELLES ET [illegible]

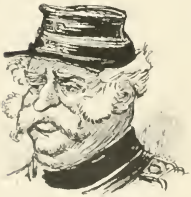


Au bastion.

# IV

Ayant donné sa démission de capitaine de la garde nationale quelque quinze années après 48, M. Alexandre Colobry croyait à bon droit sa carrière militaire bien finie. Depuis longtemps retiré des affaires, il vivait tranquillement de ses rentes dans un appartement de la rue *** avec sa femme, sa fille, veuve d'Octave, passé malheureusement de vie à trépas en 1865, et son petit-fils Gustave, né au commencement de 1852, gentil garçon, beau parleur, et déjà étudiant en droit.

Mais 70 arrivant avec sa terrible série d'épreuves et de malheurs, M. Colobry se trouva par les circonstances, malgré ses droits incontestables au repos, malgré ses soixante-huit ans, amené à reprendre le harnais, suivant son expression de vieux capitaine. Trente-cinq ans de service dans la garde nationale, trente-cinq ans de gardes consciencieusement montées aux Tuileries du temps de Louis-Philippe, à l'hôtel de ville ou à l'Etat-major, sous la République et l'Empire, avec les campagnes de 1830 et 1848 pour ou contre le gouvernement, c'était bien suffisant, mais il était écrit qu'à ces beaux états de service M. Alexandre Colobry devait encore ajouter quelque chose.



Le garde national Colobry en 70.

Quand on organisa les nouveaux bataillons de la garde nationale, M. Colobry ne fut pas le dernier à offrir ses services d'ancien officier, il s'était d'ailleurs acquis une certaine réputation dans son nouveau quartier en causant stratégie et plans de campagne depuis le commencement de la guerre. Les nouveaux gardes nationaux, à peu près tous enrôlés dans les premiers jours, écoutaient avec considération ses avis et, pleins de bonne volonté, manœuvraient sous ses ordres, occupant des postes, patrouillant fiévreusement et apprenant même les premiers rudiments de l'escrime à la baïonnette. Pour commencer tout alla bien, le capitaine Colobry n'eut que de la satisfaction avec ses hommes; ils étaient sérieux, presque graves, ils furent infatigables tant que l'école du peloton eut pour eux les attraits de la nouveauté, mais quinze journées ne s'étaient pas écoulées que la situation changea. M. Alexandre Colobry, nommé capitaine d'acclamation et considéré d'abord comme un vieux lapin, devint pour ses hommes un raseur, un ratapoil et toute sa popularité passa subitement à un sergent, qui travaillait la compagnie en sourdine depuis les premiers jours.

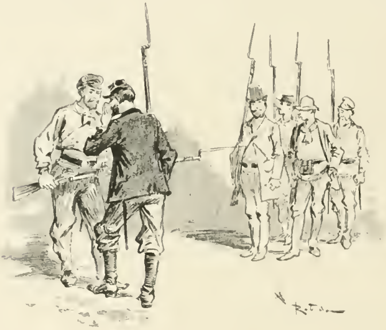
Le sergent était marchand de vins, il est vrai, et les exercices avaient lieu devant sa boutique, de sorte que les gardes nationaux, tout en manœuvrant, en apprenant à marcher, à doubler les files, ne pouvaient s'empêcher de regarder du côté du comptoir de zinc. Ils devenaient inattentifs, plaisantaient, s'offraient des tournées et quand l'attraction des litres rangés en bataille sur le comptoir était trop forte, ils quittaient les rangs peu à peu, l'un après l'autre, avec une certaine vergogne d'abord, puis ouvertement. Le capitaine Colobry tonna à l'indiscipline. On riait. Que diable, on n'était pas des prétoriens de l'Empire!

Enfin la compagnie, habillée, équipée, marchant suffisamment en cadence, s'en fut prendre sa première garde aux remparts, à la porte de Montrouge, pour assurer l'ordre dans la lamentable cohue de paysans de la banlieue qui rentraient dans Paris avec leurs meubles empilés dans tous les véhicules possibles.

Le capitaine Colobry avait mis son vieil uniforme; sa tunique et ses épaulettes de l'ancienne garde nationale détonnaient au milieu des vareuses de la nouvelle, l'opposition profita de cette faute et la compagnie à peine arrivée à son poste décida sur la proposition des meneurs que de bons républicains ne pouvaient conserver un capitaine à épaulettes réactionnaires. Séance tenante, les gardes procédèrent à de nouvelles élections et M. Alexandre Colobry apprit avec stupéfaction [illegible] des quolibets et des gouailleries, que son sergent passait capitaine et que lui-même n'était plus que simple garde.

Certainement il y avait là un motif plus que suffisant pour rentrer sous sa tente, mais M. Colobry jugea qu'il devait à ses anciens subordonnés l'exemple de la discipline et il monta stoïquement sa première garde sur le rempart pendant que le sergent allait se faire mettre des galons d'or à son képi.

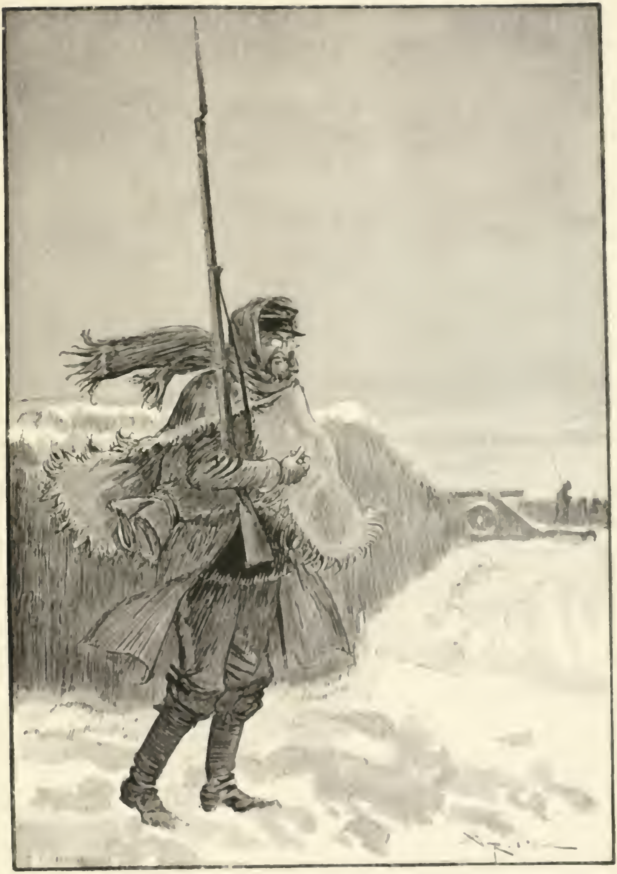
En rentrant au logis bien décidé à ne plus retourner à la compagnie, comme il se préparait à dire à sa femme et à sa fille la conduite indigne de ses ex-subordonnés, ces dames ne lui laissèrent pas le temps de parler, son petit-fils Gustave était là et Gustave parlait de s'engager dans la mobile. Ah, comme on reconnaissait bien dans cet écervelé de dix-huit ans le sang bouillonnant de son grand-père, le tempérament risque-tout de ce chercheur de coups! Puisque c'était la faute du grand-père, c'était au grand-père à lutter contre ces velléités guerrières, il allait prendre Gustave dans sa compagnie pour le garder sous son aile et refréner son ardeur à l'occasion...



En patrouille.

— Mais je n'ai plus de compagnie!

Il allait dire que ses hommes lui avaient enlevé son grade, mais pour sauvegarder sa dignité devant sa famille il arrangea un peu la chose.

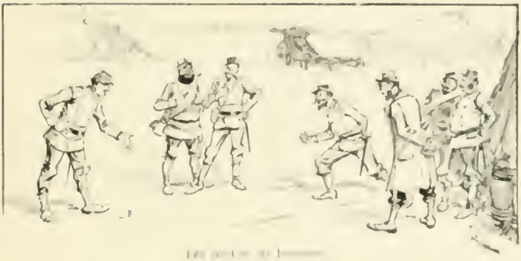


[illegible]

— J'ai donné ma démission, dit-il, pas de discipline, mauvais esprit, détestable tenue sous les armes, ah, ce n'est plus là l'ancienne garde nationale !

— Tu vas reprendre ta démission, dit Mme Colobry, qui ne connaissait pas d'obstacles, tu te montreras sévère avec tes hommes et ça marchera, voilà tout ! Il faut que tu gardes Gustave, car enfin c'est toi qui as fait le mal en lui passant tes idées de plaies et bosses, c'est à toi de l'empêcher de faire des folies... Sa mère est dans les transes comme je l'étais autrefois, lorsque tu marchais sur les barricades en entraînant ce pauvre Octave.

— Vous ne connaissez rien à tout cela, dit M. Colobry, ma démission est donnée, je ne puis la reprendre, d'ailleurs ils ont nommé un autre capitaine. Je ne suis plus que simple garde et je refuserai dorénavant tous les galons, tous les grades, c'est tout à fait fini. Je ne veux plus commander à ces hommes ! Mais je vais faire inscrire Gustave à la compagnie, nous monterons nos gardes au bastion ensemble et je veillerai sur lui !



Les parties de bouchon.

Gustave discuta longuement, il voulait rejoindre un bataillon de la mobile où il avait des amis du quartier Latin, il voulait goûter à la vie de siège qui commençait, camper dans les villages abandonnés de la banlieue, guerroyer pour de bon enfin. Mais sur les instances de sa mère, il finit par accepter la combinaison.

Les événements marchaient, Paris était fermé. Ce qu'il y avait de troupes, soldats ou mobiles arrivés de leurs provinces en pauvres blouses d'uniforme tenait les villages en avant des remparts, les matelots occupaient les forts, navires de pierre à l'ancre autour de la ville. Le canon des forts avait commencé son formidable concert de tous les jours et de toutes les nuits, il tonnait sur la campagne en apparence déserte, sur les jolis villages, maintenant dévastés, barricadés et remplis d'ennemis.

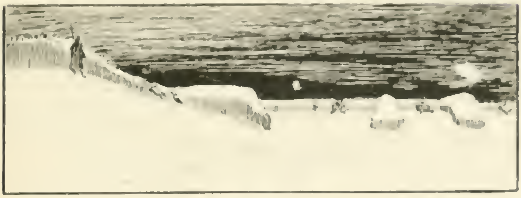
M. Colobry et son petit-fils Gustave, simples gardes, allaient régulièrement tous les quatre ou cinq jours au rempart avec leur compagnie. Le reste du temps était aussi bien employé ; le domaine de la compagnie, la rue depuis le marchand de vins du coin jusqu'à la boutique d'un distillateur devant laquelle s'assemblait une autre compagnie, était comme une petite place de guerre ; la garnison, la 6^e^ compagnie du ***^e^ bataillon, l'emplissait journellement du bruit de ses tambours ou des sonneries de ses clairons.

Tous les matins coup de clairon pour l'appel en armes dans la rue et la distribution de la solde ; quand il n'y avait pas de service commandé, longues dissertations politiques ou stratégiques menant jusqu'à midi, exercices de temps en temps suivant la fantaisie du capitaine, quand il faisait beau, par exemple, et reprise jusqu'au soir de la discussion des actes du gouvernement ou du général Trochu. A certains jours, gardes à monter à la mairie, aux boucheries, au secteur, marches et contremarches, élections d'officiers, revues passées par le chef de bataillon. C'était la vie de toutes les rues et de toutes les compagnies dans ces premiers jours du siège. Partout c'était la même agitation, les mêmes clairons, les mêmes tambours, partout des compagnies montant ou descendant de garde, des factionnaires, des postes, des rassemblements et des discussions politico-militaires devant les cafés et les débits, dans les réunions où les meneurs, les faiseurs de grandes phrases, les dangereux débitants de balivernes, tous les terribles raseurs déchaînés par les événements, s'en donnaient à cœur joie et commençaient leur œuvre d'affolement de toute une population.

Au rempart, M. Colobry et Gustave, leur faction de jour faite, commençaient à s'ennuyer ; d'abord on avait eu la mise en état de défense, les sacs à terre, les casemates, les traverses, les canons, tout un décor étrange et nouveau qui évoquait des idées terribles d'écrasement sous les bombes, de pluies d'obus et d'assauts furieux comme à Sébastopol : mais on se familiarise vite avec tout ; déjà blasés, voyant le siège tourner en blouse, ils n'avaient plus maintenant pour distraction que les parties de bouchon des camarades.

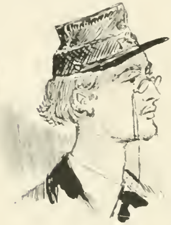
La nuit, encore une heure de faction dans le noir, sur le talus du haut duquel on distinguait au loin la silhouette d'un fort illuminé de temps à autre par un coup de canon dont la détonation roulait longuement, suivie à quelques secondes de distance comme un écho par l'explosion de l'obus, là-bas, dans la mystérieuse campagne pleine de Prussiens.

L'hiver vint, jetant sur la ville assiégée son grand manteau blanc; l'enceinte déroulait sous le ciel gris ses lignes brisées et les triangles de tous ses bastions de neige avec des renflements, des boursouflements, des bosses qui étaient des casemates, des abris, des traverses ou des baraquements; les factionnaires emmitouflés, encapuchonnés, le nez rouge


Le bastion sous la neige.

et les mains engourdies marchaient lourdement dans la neige le long des courtines, en soufflant des nuages de vapeur. Les nuits longues et noires étaient sinistres, avec les coups sourds du canon roulant de plus en plus, et l'on s'attendait à recevoir bientôt les premiers obus des batteries prussiennes en construction sur les hauteurs.

Comme M. Colobry ne cachait pas son mécontentement de la tournure que prenaient les événements et déblatérait hautement contre le gouvernement, il avait retrouvé quelque popularité dans la compagnie; on savait qu'il s'était battu aux journées de juin, — il ne disait pas contre qui — certainement battu, cela suffisait. On l'écoutait lorsque devant le poêle du baraquement il développait d'infaillibles plans pour briser le cercle d'investissement. Gustave, très bonne langue de futur avocat, se lançait aussi, mais il était irrégulier, il manqua plusieurs fois la garde, disparaissant pour aller promener son uniforme embelli par trois mois de siège dans les cafés du quartier Latin. Il retrouvait là des amis, tous militarisés comme lui, des gardes nationaux, des moblots en permission. Tout avait changé, les garçons de café eux-mêmes servaient en soldats citoyens, quelques étudiantes seules étaient restées, désorientées et délaissées; il fallait apporter son pain pour dîner et se contenter d'une nourriture quelque peu coriace, croquée à grand effort, à la lumière de chandelles plantées dans des bouteilles. N'importe, on riait. Gustave y retourna trop souvent, laissant son grand-père monter tout seul sa garde. Un jour son capitaine le prévint, il allait faire quelques jours de prison au secteur, à moins, puisqu'il avait une belle écriture, qu'il ne consentît à se laisser nommer caporal-fourrier. La prison ou l'avancement, Gustave préféra monter en grade; nommé fourrier, il prit tous les matins le livre des ordres chez le marchand de vins capitaine, et s'en alla au secteur dans l'arrière-boutique d'un autre marchand de vins, écrire l'ordre du jour sous la dictée d'un sergent-major. Plus de gardes à monter; l'ordre copié, le livre reporté chez le premier marchand de vins, il était libre.


Gustave.

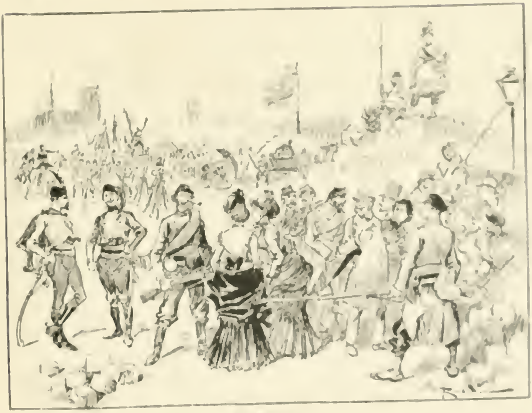
A la fin de décembre, la 4e compagnie fut transformée en compagnie de marche. C'est ici que M. Colobry se montra héroïque : sur les objurgations de sa femme et de sa fille, il ne suivit pas les sédentaires versés dans les autres compagnies. Cela ne l'entraîna pas trop loin, car le bataillon ne fut pas désigné pour la sortie de Buzenval et continua simplement à monter ses gardes au bastion, au-dessus duquel passait maintenant avec régularité les obus prussiens. Son petit-fils ne faisant plus de service, M. Colobry prétexta des rhumatismes pour laisser la compagnie toute seule coucher aux remparts.

La fin était arrivée. M. Colobry dans ses discours se montra sévère ; on n'avait pas voulu se servir de la garde nationale, on avait tout fait pour endormir son héroïsme, on l'avait trompée, bernée, livrée! C'était bien la peine que des vieux comme lui eussent repris le fusil pour être contraints de le déposer aussi honteusement. Il ne servirait plus, il abandonnait le bataillon !

Et ainsi, se promenant en amateur avec Gustave dans l'après-midi du 18 mars, il eut l'imprudence de critiquer les dispositions des barricades en construction aux deux bouts de sa rue. Il s'y connaissait, parbleu, on le savait bien, il en avait vu depuis juillet 1830 ! Gustave ne perdit pas l'occasion de placer quelques belles tirades, il lui fallait bien s'exercer, essayer l'effet de sa parole sur les masses, lui, futur grand homme politique de l'avenir.

— Un vieux lapin, le père Colobry ! — Très crâne, le petit, il a un beau battant.

Telles furent les impressions des constructeurs de barricades. On



Le 18 mars.

suivit les avis de M. Colobry, on déplaça quelques tas de pavés. Les fortes barricades de juin 48 — « les citadelles du peuple ! » s'écriait Gustave — étaient ainsi, elles défendaient les carrefours de telle façon ; faisons comme en juin 1848 !

Le lendemain, la victoire de l'insurrection étant désormais manifestée, les insurgés fédérés devenant le gouvernement, il y avait encore moins à se gêner pour dire son fait au gouvernement tombé. M. Colobry passa la journée à contempler avec des regards de père les barricades de sa rue, — *ses barricades*, — allant de l'une à l'autre, faisant modifier une embrasure ici, déplacer un tonneau là. Le marchand de vin capitaine ne possédait plus qu'une faible bribe d'autorité, il n'avait pas vu les barricades de 1830, ni celles de 48! D'ailleurs il comptait maintenant des détracteurs dans la compagnie, ce capitaine, c'était un faux frère, un réactionnaire à son tour évidemment, n'avait-il pas refusé des crédits à ses hommes, de nombreux crédits! On proposa donc à M. Colobry de lui rendre son ancien grade, mais un éclair de prudence l'empêcha d'accepter le chassé-croisé.

— Non, je suis vieux, mes forces me trahiraient peut-être, je reste simple combattant...

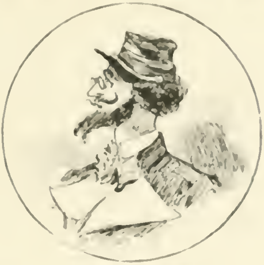
Gustave enrageait de n'avoir pas cinq ou six ans de plus. Une révolution aussi complète, un pareil bouleversement, quelle aubaine pour un aspirant homme politique! Mais hélas, il était venu au monde trop tard, tout lui passerait devant le nez! Était-ce désolant que ses parents n'eussent pas eu l'intelligence de le mettre au monde quelques années plus tôt! Pour se consoler, il retourna plus souvent au quartier Latin, qui commençait à se repeupler. Là aussi tout était en effervescence, on se retrouvait, on se contait ses aventures, ses dangers, ses espérances; le quartier arrivait aux honneurs avec la nouvelle révolution qui comptait parmi ses chefs des notabilités bien connues sur le Boul' Mich' et même à Bullier.

Gustave, accablé sous le poids de cette gênante jeunesse qui lui faisait si bêtement manquer le coche, fit une rencontre sur le trottoir du boulevard Saint-Michel. C'était un nommé Nivette, ancien ami, ou plutôt une simple connaissance, un brave garçon extrêmement bohème, qu'on appelait l'ingénieur Nivette parce qu'il était ancien élève de l'école centrale; Gustave l'avait connu autrefois traînant sa grande barbe noire du matin à la nuit dans tous les cafés du quartier, et révolutionnant Bullier par ses audaces chorégraphiques. Sous l'Empire, entre deux séances de café, la célébrité de Bullier écrivait des articles scientifiques pour les journaux révolutionnaires et vivotait assez maigrement. Comme ils avaient pris en ce temps-là quelques bocks, ils se tutoyaient, ce dont Gustave n'était pas peu fier. Il l'avait perdu de vue pendant le siège et le retrouvait revêtu d'un uniforme à larges revers rouges, en képi galonné et en bottes fortes, mais la figure mélancolique, ce qui n'était pas jadis dans ses habitudes.

— Qu'est-ce que tu fais? dit l'ingénieur Nivette, comment, simple caporal, quand tu devais être quelque chose comme secrétaire de membre de la Commune au moins?

— Et toi ?

— Oh moi, dit négligemment l'ingénieur Nivette, tu vois, capitaine d'état-major détaché au comité central, service des mines et fougasses, chargé pour le quart d'heure d'étudier sérieusement différents projets pour la défense... J'ai été réquisitionné, forcé d'apporter le secours de mes lumières, mais c'est tout à fait provisoire, mon petit, je vais lâcher les mines et fougasses, ça m'embête, je ne suis pas en train de faire de la science... La presse, vois-tu, il n'y a que ça, en temps de révolution surtout, il n'y a que ça pour vous pousser un homme. Je me sens terriblement ambitieux ! Tu me vois dans un état transitoire et passager, officier supérieur tout bonnement, mais je serai mieux que ça avant six semaines, car je vais avoir le levier qui soulève le monde, oui je fonde un journal ! Veux-tu en être ? Saisis le chignon de l'occasion qui passe ! Prenons toujours un bock !



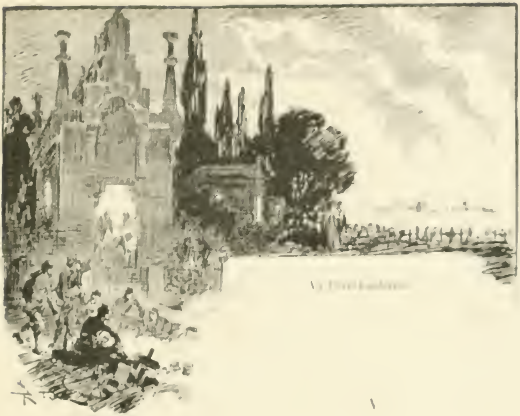
L'ingénieur Nivette.

— Voilà, reprit l'ingénieur Nivette quand il eut installé parmi les chaises du café ses bottes, ses éperons et son sabre qui l'embarrassaient délicieusement, mon journal s'appelle l'*Escarmouche*. Hein ! joli titre pour la situation actuelle, titre de combat, l'*Escarmouche* ! avec des titres de rubriques épatants : « *En vedette*, » « *La bataille*, » « *Les tirailleurs*, » « *Coups de clairon*, » etc. Vois-tu ça d'ici ? qu'est-ce que tu veux que je te réserve ? Avec l'*Escarmouche*, je ne me donne pas deux mois pour devenir membre du gouvernement. En attendant, tiens, je te promets une sous-préfecture pour commencer ! Mon premier numéro est prêt, nous l'avons fait à deux ou trois copains, mais ce qui me [illegible] c'est que mon bailleur de fonds m'a glissé dans les doigts, une canaille qui s'est vendu sans nul doute à la réaction, et il me manque trois cents francs pour l'imprimeur et le papier... oh ! l'*Escarmouche* arrêtée pour trois cents misérables francs ! Mais j'y pense, ta famille est calée, tu es d'une race de propriétaires, toi, puisque justement notre ami Fauque, mon second à l'*Escarmouche*, mon second aux mines et fougasses, car je l'y ai fait entrer, quoiqu'il n'y connaisse rien, ni moi non plus, du reste, notre ami Fauque a l'honneur d'être locataire de ton grand-père, rue d'Assas, et je me rappelle qu'ils sont en froid parce que ton grand-père a encore le préjugé du terme... Eh bien ! quelle occasion pour ton grand-père de laver la tache imprimée sur son front par sa situation de vil proprio et de se créer des amis dans le camp de la Révolution ! En subventionnant légèrement l'*Escarmouche*, il sauve sa tête et du même coup il assure ton avenir ! Allons lui proposer l'affaire, hein ?

— Non, non, dit Gustave, je lui en parlerai ce soir et je te reverrai.

L'ingénieur Nivette ayant demandé deux autres bocks développa son plan de journal et commanda tout de suite au moins dix articles à Gustave. La misérable difficulté des trois cents francs pour le premier numéro devait être surmontée, l'*Escarmouche* paraîtrait. La vente paierait les numéros suivants. Gustave ferait la politique extérieure et surveillerait les infâmes menées des puissances étrangères. De plus l'ingénieur Nivette lui trouverait une situation plus relevée que celle de caporal. Il allait s'en occuper pendant que Gustave traiterait avec son grand-père l'affaire des fonds. Rendez-vous fut pris pour le soir.

— Allons, chaud ! chaud ! dit l'ingénieur Nivette en se levant, le temps presse ! Je file, moi, je suis accablé, j'ai rendez-vous avec un colonel au café de Madrid.

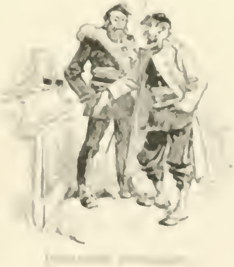


Au Père-Lachaise.

## V

Juste comme le premier numéro de l'*Escarmouche* paraissait, les affaires se gâtaient pour la Commune. Les bataillons fédérés en marche sur Versailles avaient été culbutés au lieu de culbuter le gouvernement légal qui s'obstinait, oublieux de la tradition, à ne pas accepter bonnement sa chute ainsi que le faisaient de si bonne grâce ceux que Paris changeait depuis le commencement du siècle.

— Tant mieux ! dit l'ingénieur Nivette qui dans sa chambre meublée, rue de Seine, présidait la table de la rédaction, tant mieux. Paris allait sortir imprudemment de son rôle et méconnaître sa mission en s'annexant Versailles. C'était une erreur, une [illegible] ! Je trouve, moi, que la séparation entre Paris et la province n'est pas assez complète, la province doit être l'étranger pour nous ! Paris, ville libre, a tranché tous les liens qui l'attachaient au reste de la France, à cet immense troupeau rural qu'il lui fallait traîner et remorquer



[illegible]

dans la voie difficultueuse du progrès! Quelles belles destinées pour Paris, ville libre, autonome! C'est joli, Paris, ville libre, gouvernée par un bourgmestre, avec colonies à Nogent et à Asnières...

— En attendant, on se bat à Neuilly.

— Retrempons nos courages, citoyens, qu'ils soient à la hauteur de notre mission! c'est la grande lutte, la lutte suprême qui commence! dit l'ingénieur Nivette, mais ne gâchons pas de la copie, note ce que je viens de dire, Gustave, et fais un article pour le numéro prochain... chaud! chaud! il faut que l'*Escarmouche* ait l'air d'être écrite avec une plume trempée dans le cratère d'un volcan, du feu! de la flamme! Paris a soif de notre parole, six mille vendus pour notre premier numéro! Immense succès! soignons notre second. Branle-bas de combat sur le vaisseau de Lutèce! avant partout! feu par tribord et bâbord!...

— Mais, dit Gustave qui avait l'air ennuyé, c'est que mon bataillon est désigné pour aller à Boulogne ou Issy, aux avant-postes attaqués par les Versaillais...

— Il ne faut pas y aller! dit énergiquement l'ingénieur Nivette; d'abord, ne sommes-nous pas sur la brèche, nous autres, au premier rang, armés de nos plumes, nos redoutables plumes!... J'arrangerai ça, tiens, veux-tu être aide de camp d'un général? mon ami le colonel est passé général... C'est gentil ça, aide de camp, un bel uniforme dans le genre du mien, ça te va-t-il?

Gustave réfléchit un moment.

— Ma foi, dit-il, j'ai des scrupules, les Versaillais après tout sont des soldats français...

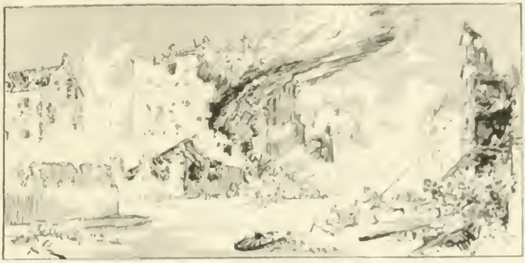
— Mais rien ne dit que mon ami le général voudra commettre des imprudences et s'en aller là-bas où ça chauffe... Voyons, veux-tu être aide de camp?

— Non, merci, j'aimerais mieux autre chose, une petite sinécure dans l'enregistrement ou ailleurs. Qu'est-ce qu'une bonne révolution? C'est celle qui fournit à tous les citoyens l'emploi de leurs facultés, moi je suis sinécuriste par vocation, la révolution doit me fournir une sinécure...

— Et toi, Fauque, veux-tu le sabre d'aide de camp?

— Moi, fit le nouvel interpellé, je tiens à ma tranquillité, j'ai demandé à Raoul Rigaud une carte de mouchard, je suis tranquille, si l'on m'ennuie pour me fourrer de la garde nationale, je montre ma carte. Voilà, et ne dites pas de mal de ces jolis gens de la Commune, on [illegible] fourrer dedans...

— Ils sont jolis, les membres de la Commune, s'écria l'ingénieur Nivette, tous à peu près taillés sur le même patron : des [illegible] jusqu'aux yeux, des crânes étroits d'ahuris révolutionnaires, vides ou fêlés, et tous, sauf quelques meneurs, mâchant et remâchant les phrases qu'ils ont lues dans nos journaux...



La compagnie de Gustave défendant [illegible]

— Prends garde, Nivette, je sors ma carte !

— Voyons, laissons ces grands hommes !... Comme ça m'a l'air de se gâter, j'en ai assez du comité central, j'ai demandé à un ami de la Commune — pas un des ahuris, non, un pas bête avec qui j'ai pris pas mal d'absinthes — une situation dans un ministère, à l'instruction publique, ou une place dans les tabacs, quelque chose de confortable. Si la Commune triomphe, je garde ma place, si elle tombe, on respectera peut-être les situations acquises.

— Voilà l'idéal, dit le [illegible] demande deux places et passe-m'en une.

— J'en ai demandé six... pour avoir le choix, j'en passerai aux amis. En attendant, mon petit Gustave, pour qu'on ne t'ennuie pas à la garde nationale, tu viendras avec moi, je te [illegible] au nom du comité central !

Le lendemain un marin de la Commune, un [illegible] de dix-sept ans, armé d'un sabre de cavalerie et de deux revolvers parut a la ceinture, remettait chez Gustave, au grand émoi de son concierge, une immense lettre cachetée de rouge et portant le timbre du comité central d'artillerie. L'enveloppe imposante contenait simplement ceci :

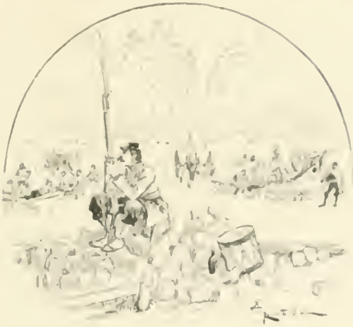
*Commune de Paris*
*Comité central d'artillerie*

*Au nom du comité central le citoyen* Gustave *est requis de venir prendre un vermouth à quatre heures au café de Madrid.*

Pour le Comité
Nivette.

D'autres estafettes, tantôt des marins, tantôt des cavaliers, apportèrent des ordres du même genre les jours suivants ; Gustave eut soin d'en semer les enveloppes dans le couloir de sa maison. Bien que l'on pourchassât les réfractaires, personne n'inquiéta Gustave. Allez donc tourmenter un citoyen qui reçoit des lettres aussi importantes. Chaque jour Gustave sortait d'un air affairé et s'en allait rejoindre l'ingénieur Nivette au comité central ou au café. L'*Escarmouche* était morte malheureusement au bout de quatre numéros, mais Nivette en projetait un autre, un journal d'opposition, car en attendant sa place dans un ministère tranquille il se sentait devenir réactionnaire. Nivette ne pouvait non plus décrocher une situation pour Gustave. Pour le tranquilliser du côté de la tourmentante garde nationale, il lui fabriqua une réquisition pour le service des poudrières. Gustave parut même dans le courant du mois de mai revêtu d'un uniforme à revers rouges, chaussé de superbes bottes, et galonné comme Nivette ; il était attaché au bureau de son camarade.

L'ingénieur Nivette devenait mélancolique ; depuis quinze jours il cherchait son titre de journal et ne le trouvait pas ; c'était la faute du grand branle-bas de la bataille, ça devenait sérieux, horriblement sérieux, on se bombardait, on se fusillait ! Comment ça finirait-il décidément ? Et il faisait son absinthe d'un air soucieux, en regardant cavalcader les généraux de la commune avec leurs étranges escortes et passer les bataillons, — enfants perdus, lascars ou simples gardes nationaux — les renforts pour Neuilly qui suivaient le boulevard à grand fracas de tambours et de clairons, très crânes jusqu'à la place Vendôme, puis qui modéraient leur allure en arrivant aux Champs-Elysées et finissaient souvent par rebrousser chemin sous un prétexte quelconque. La Commune avait pourtant promis de faire inscrire les noms des héros tombés au champ d'honneur sur des tables de marbre érigées dans les mairies, mais cette séduisante amorce tentait peu de monde ; même les orateurs, ceux qui tonnaient dans les clubs, les patrouilleurs ou perquisitionneurs les plus convaincus y regardaient à deux fois avant de se risquer dans les parages



Aux barricades.

malsains hantés par les obus versaillais. La compagnie de Gustave avait eu l'imprudence de dépasser Passy, derrière elle on avait levé le pont-levis, et elle ne rentrait pas, forcée de se couvrir de gloire sous Bergeret *lui-même*, dans les combats dont rendaient compte si pompeusement les télégrammes de :

*Guerre à Exécutif,*

commençant toujours par ces mots :

« Brillante victoire. Attaque des Chouans sur notre gauche — ou sur notre droite — repoussée ; les Versaillais ont perdu 1,500, ou 1,800, ou 2,500 hommes, etc. »

De victoire en victoire cependant la fin était arrivée, l'armée était entrée dans Paris et refoulait de quartier en quartier les débris des bataillons de marche, de francs-tireurs ou de zouaves qui depuis deux mois défendaient Neuilly et le périmètre attaqué. Ces malheureux, devenus des soldats par une campagne de deux mois, formaient encore le principal noyau des combattants sur les innombrables barricades dont Paris s'était hérissé, lorsque le grand branle-bas de la nuit du 21 Mai, le tocsin, la générale et le canon avaient annoncé l'entrée des colonnes versaillaises.

La bataille prenait des proportions formidables ; par-dessus la fusillade allumée sur une ligne immense, le tonnerre des canons secouait les maisons. Des flammes et des tourbillons de fumées noires ou blanches montaient dans le ciel rouge. Les Tuileries flambaient en un colossal brasier, le Palais de Justice brûlait, l'Hôtel de Ville commençait à s'allumer. Les chefs de la Commune réunis sur les hauteurs de Belleville, tout près des Prussiens, chez qui, la besogne faite, ils devaient trouver un refuge, faisaient tirer par bordées les gros canons de marine échelonnés des Buttes-Chaumont au Père-Lachaise. Des rafales d'obus tombaient sur les points incendiés; Montmartre occupé par la troupe répondait.

Gustave, pâle et la tête basse, était rentré chez lui le lundi, ramenant l'ingénieur Nivette aussi décontenancé que lui, et tous deux dépouillant les uniformes galonnés avaient repris des vêtements civils. Dans la rue en émoi, la garde nationale occupait les barricades reconstruites exactement comme elles étaient le 18 Mars, lorsqu'on les avait élevées sur les indications de M. Colobry, et en attendant l'attaque, buvait, se chamaillait, pérorait, perquisitionnait et recherchait les réfractaires. Les hommes faisaient ouvrir toutes les persiennes et enlever les rideaux des fenêtres, patrouillaient ou s'étendaient sur le trottoir, écoutant d'un air effaré le bruit des obus qui passaient heureusement par-dessus les toits. Plusieurs fois déjà des officiers haletants étaient venus chercher la compagnie pour la conduire comme renfort sur des points où les fédérés faiblissaient. — « Ordre du général ! — Ordre du colonel ! » Mais chaque fois, ces officiers avaient eu beau conférer avec le capitaine, prier ou menacer, la compagnie n'avait pas voulu bouger de la rue. Elle défendrait son quartier, sa barricade, que chacun en fasse autant et que les généraux aillent au diable ! Tout de même, pour faire semblant d'être occupés, les hommes reprirent la chasse aux réfractaires ou se mirent à remuer des pavés et à créneler des maisons. Quelques hommes trouvèrent le moyen de disparaître, d'autres prirent prétexte de l'aggravation de la situation pour boire davantage.

L'ingénieur Nivette était furieux ; justement il venait de se faire nommer ingénieur dans les tabacs, — la place tranquille de ses rêves — et maintenant que les fédérés résistaient à outrance et brûlaient Paris, il devenait bien peu probable qu'une fois l'insurrection étouffée, le gouvernement légal respecterait les situations acquises, oui, bien peu probable.

— Les brutes ! disait-il à M. Colobry, en recroquevillant son grand corps dans les habits un peu étroits prêtés par Gustave, les brutes ! Toute cette bélitraille de l'Hôtel de Ville, un tas de grossiers bohêmes sans aucun sens politique ! Ficher le feu partout, en voilà des manières ! Ils appellent ça une révolution, c'est une démolition plutôt, une marmelade apocalyptique, un escarbouillement colossalement idiot ! Ils nous gâtent nos révolutions, voilà, si l'*Escarmouche* vivait encore, je le leur dirais... Mais j'y pense, pourvu que les Versaillais ne nous cherchent pas chicane pour nos articles de l'*Escarmouche ?* Ah, si j'avais pu faire mon second journal ! j'avais enfin trouvé le titre : *En arrière !* un titre superbe, cela rachetait l'*Escarmouche*, qui n'était plus qu'une simple bêtise de jeune homme. *En arrière !* joli titre ! oui, mais les fédérés m'auraient fusillé...

Comme il expectorait encore un *tas de brutes !* vigoureux à l'adresse des citoyens de la Commune, des coups sourds d'abord et encore étouffés, puis plus violents, retentirent dans le mur mitoyen entre la maison Colobry et la voisine ; c'était la péripétie, tous prêtèrent l'oreille, évidemment on travaillait à ouvrir à coups de pic et de pioche un passage dans le mur. Cela dura une bonne demi-heure, puis tout d'un coup une pierre céda et une tête de garde national apparut dans l'ouverture.

— As pas peur ! c'est les amis ! dit-il en éclatant de rire à la vue des visages pâlis de la famille Colobry, c'est pour mieux recevoir les Versaillais que nous abîmons un peu les baraques !...

Les pierres continuaient à tomber, enfin un passage suffisant fut ouvert et quatre gardes nationaux plus ou moins [illegible] par le travail, ou avinés, pénétrèrent dans l'appartement.

— Là ! dit en jetant son pic sur le parquet l'un d'eux, un gros rouge enroué, d'un air plus jovial que méchant, en place, repos ! Ça va bien, quatre maisons de trouées depuis la barricade, nous verrons tout à l'heure à continuer pour communiquer avec l'autre barricade derrière. Je connais la baraque, plus rien qu'un mur à percer pour avoir une retraite... Bon, autre affaire maintenant ! on sent diablement le réfractaire, le propriétaire, et le réactionnaire ici ! Eh bien, citoyen Colobry, c'est donc comme ça qu'on abandonne les amis? et vous êtes des officiers encore, des grosses légumes, si c'est gentil, je vous demande? Voyons, vous, le papa des barricades? Nous laisser en plan, vous un ancien de 30 et de 48! C'est-il convenable!

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda M. Colobry.

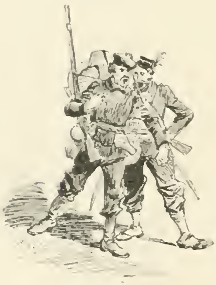
— Parbleu! C'est bien simple, Ces barricades, c'est de la belle ouvrage, vous nous avez aidés à les faire, faut maintenant donner un coup de main aux amis pour ne pas les laisser prendre! Voilà les Versaillais dans le quartier, on dit qu'ils sont cernés, nous allons défendre notre rue crânement!... Vous voyez le feu d'artifice, ça devient rigolo...

— Où sont les Versaillais, sergent? demanda Gustave, qui connaissait l'homme depuis le siège.

— Ah, vous voulez en manger, vous, le petit, vous précipitez pas, ils s'amèneront tout seuls avant peu, ils sont à deux rues d'ici...

La mère de Gustave, qui ne perdait pas la tête, venait de sortir des verres et une bouteille de cognac.

— Une politesse ne se refuse pas, dit le sergent, avancez, les autres! c'est que la soif donne rudement depuis quatre jours... Trinquons toujours en attendant que nous descendions tous ensemble pour la grosse besogne, car moi, voyez-vous, je ne connais que ça, vous nous avez aidés à la faire, notre petite barricade, et des conseils par ci et des conseils par là, faut que vous nous aidiez à la défendre!... à la vôtre, citoyenne!



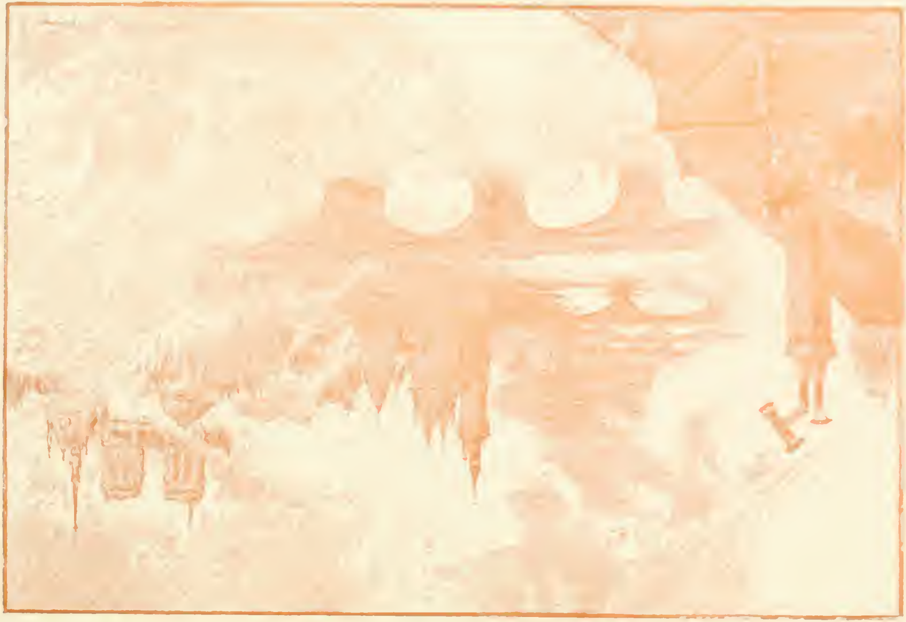
— Brûlons tout!

Mme Colobry avait tiré son mari à part.

— Tu vois, c'est ta faute! Qu'avais-tu besoin de te mêler encore de garde nationale et de barricades, de recommencer tes anciennes imprudences de 48! Toujours ta rage de combats et de bagarres! En Juin, tu as entraîné Octave, tu as failli, avec tes folies de risque-tout, faire tuer le père de Gustave, et maintenant, c'est Gustave lui-même, ton petit-fils unique, que tu vas faire fusiller!... Mon Dieu! Mon Dieu! Non, ça ne se peut pas, c'est à toi de le tirer de là, trouve un moyen!

Les gardes nationaux buvaient le cognac que leur versait libéralement

[illegible]



la mère de Gustave et Nivette leur tenait tête. Tous prêtaient l'oreille cependant à la fusillade qui se rapprochait.

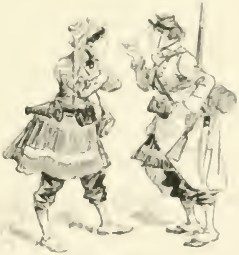
Tout à coup M. Colobry frappa sur la table.

— Écoutez, dit-il, vous savez, citoyens, que je suis un ancien ! le moment est venu de tout vous dire, la barricade que vous voulez défendre va sauter, elle est sacrifiée… C'est un piège, demandez au citoyen qui est là, le citoyen Nivette, du comité central.

— Hein ? Plaît-il ? fit Nivette interloqué, moi je ne suis rien et je ne sais rien…

— Inutile de tergiverser, citoyen Nivette, le moment est venu, puisque les Versaillais sont à deux pas…

— Dépêchons-nous ! dit un garde qui regardait par la fenêtre, voilà les camarades qui nous appellent, c'est l'attaque sans doute…



[illegible]

— La barricade va sauter, s'écria M. Colobry, elle a été minée par l'égout qui passe dessous, quand les Versaillais l'escaladeront, tout sautera ! Vous comprenez que le citoyen Nivette ne pouvait pas le dire d'avance, crainte de trahison… Courez prévenir vos camarades.

— Sapristi ! dit le sergent en retournant à son verre pour le vider, vous êtes sûr de la chose ?

— Oui.

— Eh bien, allez les prévenir vous-même ; alors, nous nous filons par derrière… houst ! les enfants, en cerfs ! Vous, l'ancien, allez faire filer les autres.

— Dépêche-toi ! dit M^me Colobry en poussant son mari, allez, c'est pour Gustave.

— Mais... fit M. Colobry, hésitant à sortir.

— Allons! allons! dit le sergent, courez donc, tonnerre de sort! Faut-il qu'on vous pousse?

Quand il arriva dans la rue, M. Colobry décontenancé aperçut la barricade en grande agitation, des gardes nationaux embusqués derrière les pavés, le fusil baissé, d'autres hésitant et regardant en arrière.

— Ohé! ohé! cria le sergent en détalant vers le bout de la rue, attention, les autres!

— Qu'est-ce qu'il y a? demandèrent les gardes se retournant le doigt sur la détente.

— Il y a que la barricade est minée, dit M. Colobry haletant, on vient de prévenir du comité central, minée par l'égout, elle va sauter...

— Cré tonnerre! Qu'est-ce qu'il dit, le vieux blagueur? demanda un caporal aviné.

— Laisse donc parler, dirent les autres inquiets, le citoyen est un ancien, un bon!

— La barricade doit sauter, fit M. Colobry d'une voix saccadée, dès que les Versaillais seront dessus, vous n'avez pas un instant à perdre... filez vite!

— Ohé! ohé! cria de l'autre bout de la rue le sergent qui se démanchait le bras à faire des signaux d'appel.

— Vous voyez bien...

Sans en demander plus, les gardes dégringolèrent des pavés et se mirent à fuir en deux files sur les trottoirs et M. Colobry se trouva seul. Comme il levait la tête par-dessus les pavés, il vit de l'autre côté des troupiers en pantalon rouge en file aussi sur les trottoirs accourant sur la barricade.

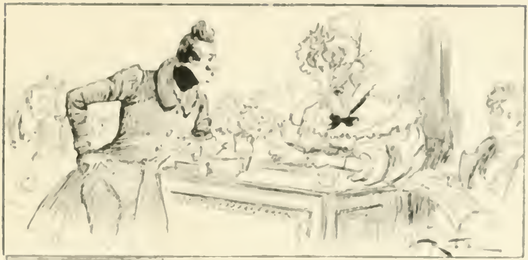
Les Versaillais! Enfin! Il était temps! D'instinct M. Colobry tira son mouchoir de sa poche et l'agita au-dessus des créneaux pendant que de l'autre main il abattait le guidon rouge oublié par les insurgés. Une minute après il était entouré de lignards surpris à la vue de cet homme en veston, coiffé d'une pacifique calotte grecque.

— J'ai fait sauver les fédérés, dit M. Colobry en remettant le guidon rouge à un officier, je leur ai dit que la barricade minée devait sauter à votre arrivée et ils ont décampé...

Gustave était sauvé. Le vétéran de Juin, l'intrépide M. Colobry, avait couronné sa carrière en enlevant à lui tout seul et sans coup férir une barricade défendue par une compagnie entière. Et pendant que la bataille continuait, pendant que défilaient les lignards de l'armée de Versailles, les braves soldats sortant à peine de la grande guerre et des rafales de plomb ennemi pour venir affronter les balles et les bombes françaises, pendant que la très inutile, très encombrante, et très nuisible institution de la garde nationale achevait de s'éteindre et que Paris continuait à brûler, M. Colobry chaudement félicité pour sa courageuse conduite par les braves troupiers, rentrait chez lui avec l'allure modeste qui convient aux héros.

Gustave et l'ingénieur Nivette passèrent encore de mauvais quarts d'heure; par bonheur ils en furent quittes pour l'inquiétude. L'affaire de la barricade prise par M. Colobry ayant fait fermer les yeux sur leurs erreurs de jeunesse. Gustave d'ailleurs a tout racheté en devenant pendant trois ans le secrétaire d'un député de la droite à l'Assemblée nationale, ce qui a depuis, il faut le dire, considérablement nui à sa fortune politique.

Il n'est pas devenu député de Paris, ni même conseiller municipal, et s'en console en vivant des rentes à lui laissées par son grand père.



## LE CAFÉ JEANNISSON

### I

Situé dans une des antiques rues du quartier Latin, aux grandes vieilles maisons semblables à de vieux nids pleins de jeunesse, comme la rue de Seine, la rue Saint-André-des-Arts et bien d'autres, le vieux café Jeannisson est une véritable institution qui a vu, tout autant que l'école de droit ou l'école de médecine, défiler dans ses murs des générations d'étudiants, souvent plus

empressés à s'asseoir sur ses banquettes, — les bancs de la faculté de boire et de manger à discrétion, du moins dans les premiers jours du mois — qu'à s'en aller bâiller aux leçons de droit ou perdre l'appétit à celles de médecine.

Prenons le café Jeannisson au temps de la Restauration au moment où par la coquetterie de Mme Jeannisson il vient d'être remis de fond en comble à neuf; nous sommes en 1828, Paris est prospère et gai, il a un ministère libéral, Martignac en attendant Polignac, il a une préoccupation, à la fois poétique et guerrière, et assez lointaine pour ne pas être une inquiétude : la Grèce révoltée ! On demande une expédition, on ne parle que de Missolonghi et de Morée, de Canalis et d'Ibrahim, de pachas, de clephtes et de belles jeunes captives.

Mme Jeannisson vient de tout rajeunir chez elle, dans l'antique gargotte d'écoliers nommée *Caffé de Picardie* avant la Révolution et baptisée ensuite le *Veau qui boit* à l'imitation du *Veau qui tette* et du *Veau qui mange*, les deux célèbres restaurants de la place du Châtelet.

Cette appellation démodée ne convenant pas du tout à la jeune Mme Jeannisson, elle vient de profiter de la remise à neuf pour décorer son établissement du nom plus simple et plus *comme il faut* de « Café Jeannisson ».

Les peintures sont fraîches, la décoration toute neuve ; à la place des vieilles gravures à la manière noire représentant Echo, Zéphyre et autres figures mythologiques qui ornaient la salle du *Veau qui boit,* Mme Jeannisson a suspendu quatre lithographies de la Nouvelle école dont il suffit de rapporter les légendes pour faire concevoir l'échevellement poétique :

Première lithographie, à droite : *O ciel, l'infâme !*

Deuxième lithographie, à gauche au-dessus du comptoir et du peigne à la girafe de Mme Jeannisson : *Encore un moment de bonheur, c'est peut-être le dernier !*

Troisième et quatrième lithographies, au-dessus de la grande table de la pension : *La mort attend le parjure !* et *Saura-t-il, époux et père, réparer les torts de l'amant ?*

Mme Jeannisson serait-elle romanesque ? On prétend qu'elle a été guidée dans ses choix par un client, rapin de l'atelier Gros.

Du mobilier du *Veau qui boit* il ne reste rien qu'un habitué de trente ans, un vieux célibataire ancien employé qui pendant trente années, assis sur un rond de cuir fourni par les différents gouvernements qui se succédaient, pinça imperturbablement de la lyre et aligna sur le papier des *contributions* des élégies, des églogues et des odes sur mille sujets intéressants et neufs comme la pluie et le beau temps. Il cherche depuis les premiers balbutiements de sa muse, c'est-à-dire depuis sa sortie de nourrice, un sujet de poème descriptif dans la manière de Delille et il ne l'a pas encore trouvé. Ses longues méditations à la poursuite de ce poème ont été dans son bureau la cause de bien des erreurs qui ont torturé les cerveaux de toute l'administration et mis en mouvement toute la machine bureaucratique, jusqu'à la cour des comptes inclusivement. La France y a perdu l'argent de quelques contribuables oubliés par le poète élégiaque, mais elle n'a pas eu un poème descriptif de plus, ce qui fait plus que compensation. Aujourd'hui le poète est presque découragé, la nouvelle école le terrifie et il est sur le point, depuis six mois, de se décider à quitter le café Jeannisson, horrible résolution, pour ne pas se rencontrer avec un autre poète, jeune et chevelu celui-là, et prêt à se livrer avec les autres romantiques, à tous les excès qui se peuvent commettre à l'aide d'un dictionnaire de rimes!

Toute la pension est à table et fait disparaître le dîner à belles dents. On cause, on rit, on s'interpelle, malgré la dureté des côtelettes. Ô vaillantes dents de la jeunesse, ne bronchant jamais devant aucune besogne!

— Je constate que notre ami Dutocq, le philhellène distingué, n'est pas encore parti pour la Grèce.

— Je dois trente francs à mon tailleur, je ne partirai que lorsque j'aurai trouvé cette somme, qui veut me la prêter? J'avais déjà réuni sept livres dix sous, mais ayant commis l'imprudence de laisser voir mes capitaux, il m'a fallu les employer en une partie de campagne à Meudon.

— Avec Malvina?

— Prends garde, Dutocq, il dit Malvina tout court.

— Je le lui ai permis. Du reste, les Grecs n'ont rien perdu à mon voyage à Meudon, j'ai composé sur Missolonghi une ode enflammée.

— Qui a fortement embêté Malvina.

— Qu'en savez-vous, jeune carabin?

— Je l'ai appris par une amie d'une amie de Malvina, laquelle s'ennuie en baillant par contre-coup, tant l'effet de vos vers est violent!

— Oh! messieurs, une idée sublime qui me passe par la tête, une invention destinée à rendre d'immenses services à l'humanité souffrante. j'invente le *Bâillomètre,* destiné à mesurer l'ennui qui se dégage d'un ouvrage quelconque en vers !

— Bravo !

— Désormais, avant d'acheter un livre ou de s'engager imprudemment dans la lecture d'un poème ou même d'un sonnet, on éprouve ledit poème ou le dit sonnet au *bâillomètre* et l'on est fixé ! Plus de malheurs dans les familles !

— Plus de léthargiques enterrés vivants !

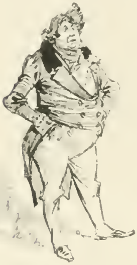
— Mais comment trouver le zéro ?

— J'y arriverai ! Je braverai tous les périls ! pour commencer j'essayerai avec une douce élégie de notre ami M. Francolin, élève de Delille et de l'administration des contributions directes...

— Essaye avec Delille lui-même, tu trouveras le zéro !

— Oh ! messieurs ! respect au génie !

— Ne faisons pas de peine à M. Francolin.



Le poète Francolin.

— Cristi, que cette côtelette est dure ! M. Francolin, vous me fournirez une élégie pour mon *Bâillomètre*. Vous n'aurez pas à vous plaindre de ma magnificence, je vous récompenserai royalement... tenez, je vais vous payer d'avance, je vous offre le sujet de poème épique après lequel vous soupirez inutilement : La *Côtelettiade,* poème en douze chants, c'est-à-dire la lutte d'un jeune homme plein d'appétit contre une côtelette de M^me^ Jeannisson, lutte pleine de péripéties dramatiques et d'accidents...

M^me^ Jeannisson, intervenant dans la conversation : Est-il méchant !

— Madame Jeannisson pour le punir, servez-lui une seconde côtelette !

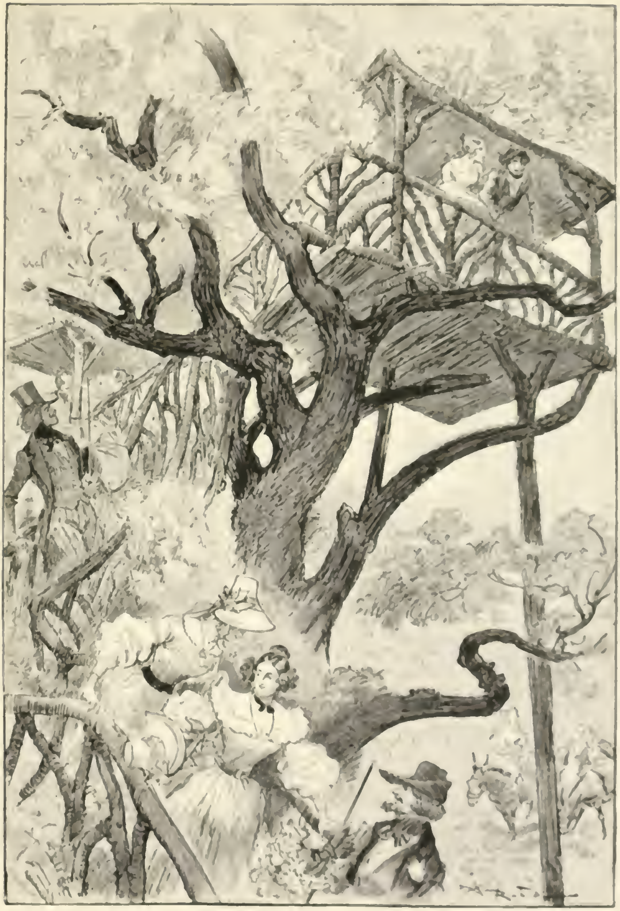
— Monsieur Francolin, vous savez que mon volume de vers va paraître, mon éditeur se traîne presque à mes genoux pour obtenir les dernières pièces...

— Je vous félicite, moi je n'ai publié que quelques élégies dans les gazettes et, il y a dix-huit ans, une ode sur la naissance du roi de Rome !

— Conspirateur ! Monsieur Francolin, si on savait ça !

— J'en ai fait une plus longue sur la naissance du duc de Bordeaux !

— Silence ! messieurs ! J'ai trouvé un titre admirable pour mon volume



[illegible]

un titre idéal pour estourbir les bourgeois et pour faire se pâmer les dames et les demoiselles romantiques :

CŒUR DE MAITRESSE, GAINE DE POIGNARD

POÉSIE

Par Karibert Dutocq.

M. Francolin, avalant une bouchée de travers : Oh!!! Monsieur Dutocq, vous et tous les jeunes, vous êtes des Huns, des Barbares, des sauvages ! Quelle génération, grands dieux, quelle génération !

Dutocq se penchant mystérieusement à l'oreille de Francolin :

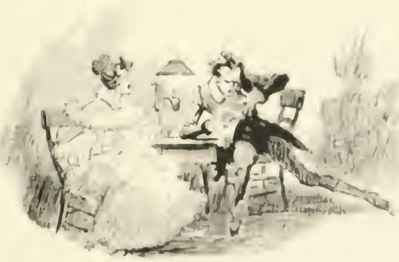
— Vous savez la nouvelle, on dit qu'après la lecture des dernières œuvres de nos poètes romantiques, les neuf muses se sont pendues avec les cordes de leurs lyres à la plus grosse branche d'un laurier du Parnasse ! Ça sera demain dans les journaux !

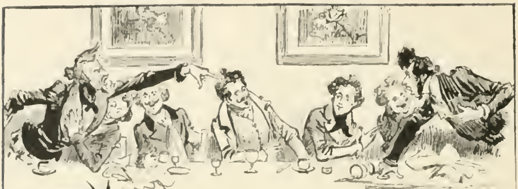
— M$^{me}$ Jeannisson, avons-nous de la salade aujourd'hui ?

— Dis donc, Guichard, et la tête de mort que tu m'avais promise pour orner ma cheminée ? tu sais, je ne veux pas une tête quelconque, un crâne de portier, il me faut mieux que ça... ce que je rêverais, ce serait une tête de jeune fille avec tous ses cheveux !...

M. Francolin, se levant et roulant précipitamment sa serviette :

— Non, j'aime mieux m'en aller. Vous me coupez l'appétit !





— Jeannisson, séparez les deux peintres.

## II

## 1835

La même salle sans aucun changement. Le personnel seul s'est renouvelé ; comme jadis, des étudiants, des rapins, des écrivains.

— Pâsques-Dieu, messeigneurs! J'ai rencontré ce jourd'hui dans Paris le fantôme d'un homme bien connu de maistre Jeannisson! Holà, Jeannisson, double empoisonneur, j'ai rencontré l'ombre de Dutocq!

Jeannisson, de la cuisine : — Ah!

— Il n'y a guère ici que les anciens qui aient connu le poète Karibert Dutocq.

— Ses vers ne manquaient pas d'ampleur, ça débutait bien toujours, puis tout à coup le souffle manquait...

— Ne bêche pas ton confrère, il n'en fait plus! Vous ne devineriez jamais quel est l'endroit hanté actuellement par le fantôme de Karibert Dutocq, ex-poète romantique? Par ma bonne dague de Tolède, j'en frémis encore! Honte! abomination!

— La Chambre des députés?

— La Bourse! oui, chevaliers, je l'ai rencontré à la Bourse, sous la colonnade même, un carnet à la main, un crayon derrière l'oreille et hurlant avec les autres! Pouah!!!

— Impossible! tu as eu la berlue!

— Qu'alliez-vous faire vous-même là-dedans?

— Placer ses économies, parbleu, acheter du cinq pour cent avec ses droits d'auteur!

— Horreur ! C'est scandaleux !

— Nous signalons notre ex-ami Marulas au mépris de tous les poètes et artistes Jeune France ! c'est un traître !

— Silence, messires, et daignez m'entendre ! J'allais à la Bourse chercher l'inspiration…

— Horreur ! l'inspiration pour une spéculation sur les fonds publics !

— Non ! l'inspiration pour une ballade sur *Les âmes des usuriers vampires entre les griffes de Satanas*, une vengeance personnelle !

— Bravo ! très bien ! pas de pitié surtout !…

— Raconte-nous ce qu'ils t'ont fait, ces usuriers vampires !

— J'éprouvais un âpre besoin de deux cents malheureuses livres…

— Tu dis toujours la même chose !

— Parbleu ! Je souffre toujours de la même démangeaison ! Donc, il me fallait absolument mes deux cents francs, ou au moins deux cent cinquante…

— Tu voulais payer tes dettes ?

— Allons donc. Je ne les paierai que dans ma vieillesse, lorsque je serai parvenu à la plus extrême décrépitude ! Je voulais en faire de nouvelles, au contraire, car avec deux cents francs comptant, un homme intelligent peut faire six cents francs de dettes avec facilité… Donc, souffrant de la terrible maladie appelée *faulte d'argent*, je suis allé frapper au Mont-de-Piété avec trois manuscrits, trois volumes inédits, vers et prose, et l'infâme usurier légal refusa de me prêter un sol sur mes chefs-d'œuvre ! Pour l'attendrir, je lui ai expliqué qu'il avait déjà en garde tous mes vêtements d'hiver : « Apportez-moi ceux d'été ! » Horrible ! Il ne me resterait que le costume adamique réprouvé par les sbires gouvernementaux et d'ailleurs dépourvu de poches… Et c'est ainsi que je rôdais du côté de la Bourse pour saisir d'après nature et les clouer dans mes vers des traits de financiers, banquiers et usuriers, lorsque j'aperçus Dutocq, poète en faillite, homme d'idéal passé à l'ennemi ! Pouah ! Trois fois pouah ! ! !

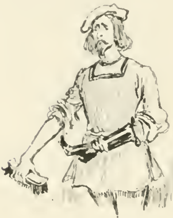
— Est-ce qu'il n'a pas été saint-simonien ?

— On m'a dit qu'il avait fait un an de noviciat au couvent de Ménilmontant, six mois à cirer les chaussures de toute la communauté, six mois à éplucher des légumes, et il en est sorti [illegible] ! Il finira mal, vous le verrez millionnaire et député du centre !

— Moi aussi, je suis saint-simonien au fond du cœur, j'ai pris la crème de la doctrine : *Pas de mariages, rien que des divorces !* Ceci me va, le reste m'est indifférent !

— Les saints-simoniens ont trop de goût, ils ne voudraient pas de toi, tu es trop laid !

— Notre ami n'est pas laid, vous n'avez nul sentiment esthétique, vous autres, si vous le trouvez laid ! Non, consolez-vous, mon cher, vous n'êtes pas laid, vous êtes mieux que ça, mon ami, vous êtes affreux !



Dulocq saint-simonien.

— Une laideur romantique !

— Veux-tu te taire, toi, là-bas, triste Ingriste !

— Tais-toi, d'abord, truand à l'huile, barbouilleur de la cour des miracles, insurgé, cosaque romantique !...

— Jeannisson, séparez les deux peintres, ils vont se dévorer ; tout à l'heure, si on les laisse faire, ils se mangeront le nez jusqu'aux talons en l'honneur d'Ingres et de Delacroix, et il n'en restera rien !

— Et comme c'est la fin du mois, vous serez obligé de faire vendre leurs œuvres pour vous payer de leur pension !... Mauvaise opération !

— Roblin, quand pars-tu, définitivement ?

— La semaine prochaine.

— Et à quand le festin de l'étrier ?

— Quand j'aurai les fonds du paternel... Vous savez, j'ai un tas d'affaires à terminer avant mon départ...

— Compris, affaires de cœur, bravo, chevalier !

— Allons donc, c'est tout arrangé, ses affaires de cœur, Roblin est un malin, pour éviter les scènes et les larmes, il a présenté lui-même un successeur.

— Très fort.. Et qui hérite de la petite ?

— Parbleu, c'est ce cachottier là-bas qui met le nez dans son assiette !

— Toujours malin, ce Roblin ! Et dire que dans six mois il sera magistrat, lui, l'ancien bousingot, lui, le conspirateur...

— Halte ! bousingot, oui, conspirateur, non !

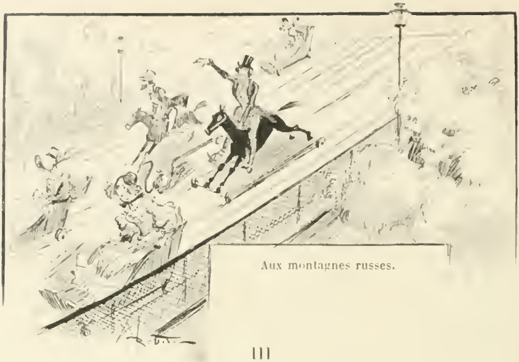
— Tu étais toujours fourré avec les meneurs du quartier... Tu ne diras pas le contraire ! Les jours de tapage et de manifestation, tu en étais ! Tu te rappelles la fameuse balle ramassée à l'enterrement du général Lamarque, cette balle que tu as montrée dans tous les cafés pendant trois mois ?

— Embêter les bourgeois, c'était de notre âge, alors, mais ça ne peut pas toujours durer, il faut se ranger !

— Et il va devenir un sévère magistrat, il aura sa place au banc-d'œuvre de sa paroisse, il épousera une héritière très collet monté et il reniera ses belles années… nous ne lui pardonnerons que si le festin du départ est copieux.

— Et richement arrosé ! Tu entends, Roblin, si tu ne fais bien les choses, nous prenons tous la diligence, nous débarquons dans ta petite ville, nous la scandalisons par des tapages diurnes et nocturnes pour être traînés devant toi et nous révélons tes forfaits du quartier en pleine audience ! Brrr !

[illegible]



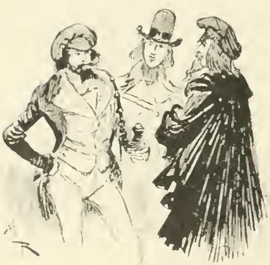
Aux montagnes russes.

## III

## 1845

La même salle, les Jeannisson ont vieilli. Aux patères, des casquettes, des bérets rouges et quelques chapeaux. Il y a encore un poète, mais il appartient à l'école du bon sens.

— Mes enfants, vous savez que je déménage, j'ai une chambre superbe, à moi cédée par un compatriote, vous savez, le grand Lebègue! Reçu docteur aux derniers examens, il s'en va exercer chez nous...



Bousingots.

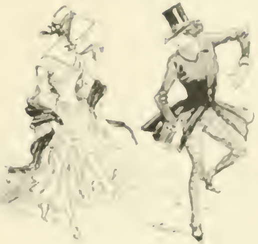
— Gare à tes concitoyens!

— Je lui ai recommandé ma famille, il m'a juré de ne pas la soigner, je ne lui permets que les oncles à héritage... Oui, il m'a fait cadeau de sa chambre. Splendide, messieurs, au cinquième, rue de Seine, au carrefour, vue sur les mansardes de deux rues, je plane sur trois douzaines de grisettes, une collection de Mimis Pinson pour me rafraîchir l'œil quand je me sentirai trop abruti par nos bouquins de droit!

— J'irai te voir!

— Nous irons tous !

— Dites donc, avez-vous vu Frédérick dans les *Mystères de Paris* ?

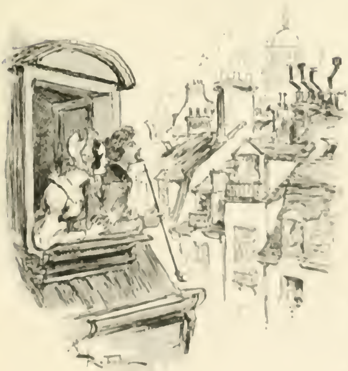


[illegible]

— Et savez-vous ce que j'ai aperçu aujourd'hui, en prenant possession de la susdite chambre ? En face, chez une de ces Mimis Pinson ! Ah! ah! tu te troubles, Charles, tu pâlis ? J'ai le secret de tes débordements ! J'ai vu notre camarade Charles, ici présent, qui dévidait un écheveau de fil avec Mimi... c'était charmant, une idylle, quoi ! Je vais bien m'amuser à surveiller toutes les idylles d'en face !

— Elle était blonde, l'idylle de Charles ?

— Non, brune !



[illegible]

— Alors, Charles est bien plus monstrueux que vous ne pensez ! Et Charles ! dévider des écheveaux de fil avec une Mimi brune, et rouler aux montagnes russes de la Grande-Chaumière avec une Mimi blonde, c'est de la dépravation toute pure et de l'accaparement !

— Voyons, qu'est-ce qui vient ce soir à la Porte-Saint-Martin ?

— Merci ! les fonds sont bas, je puis tout au plus me payer les places à six sous aux Funambules ou un parterre de [illegible] au [illegible] !

— Si vous croyez que Charles se contente de sa Mimi blonde des montagnes russes et de la brune aux écheveaux? Et l'autre jour qu'il pinçait un cavalier seul idéal à la Closerie vis-à-vis d'une Mimi châtain clair!

— Et moi, je l'ai rencontré dînant avec une Mimi rousse dans l'arbre de Robinson à Sceaux, il y a quinze jours!

— Epouvantable!

— Il aime à nuancer ses folles passions! Tiens, un vers... de l'école du bon sens, je l'offre à notre ami Crouzet, le grand poète du café Jeannisson!

— Refusez-le, Crouzet, on peut dédaigner les vers des autres quand on est l'auteur de ce beau distique :

> Ce grand seigneur portait, en arpentant sa terre,
> Redingote opulente à la propriétaire...

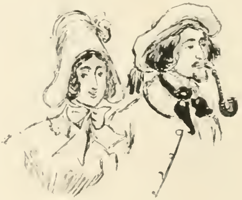
— Tu sais, Charles, il était joli ton pas de la *Puce enrhumée* à la Closerie, ta tendre Mimi châtain clair, — admire ma discrétion, je ne dis pas son petit nom, bien que je le connaisse — elle vous détaillait un petit cancan gracieux à faire battre le cœur de l'autorité!

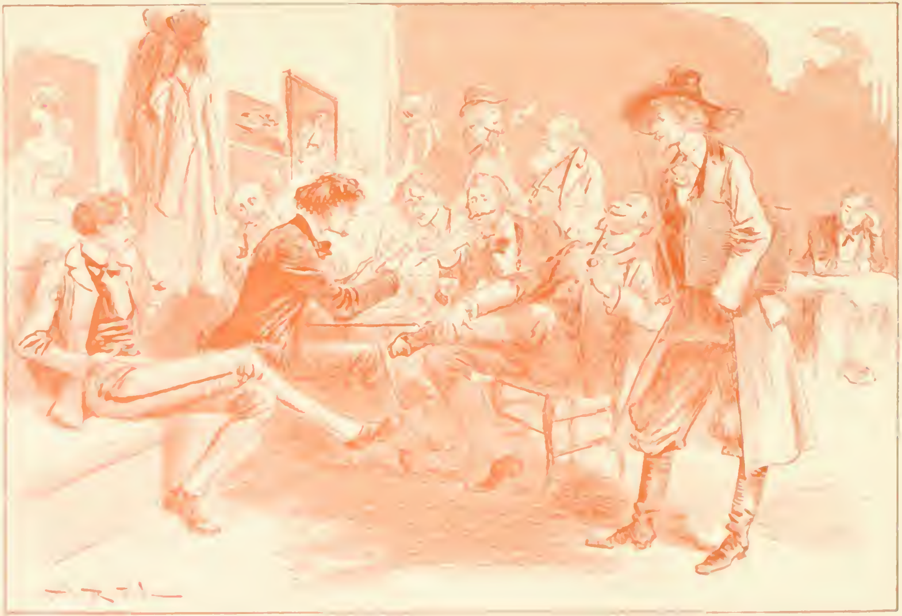
— Histoire de dérouiller nos élégants tibias! ... A propos, messeigneurs, Chicard m'a envoyé une invitation pour son prochain bal aux Vendanges-de-Bourgogne ...

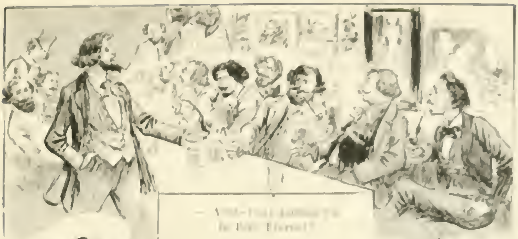
— Chançard, ce que c'est que d'avoir des talents! Laquelle emmènes-tu?

— Et dire que ça sera notaire! Un émule de Chicard et de Balochard!

— Avez-vous vu M^me^ Dorval dans *Marie-Jeanne?*







— Avez-vous jamais vu
le Père Éternel ?

# IV

## 1855

Toujours la même salle. Quelques toiles, figures, natures mortes ou paysages, accrochées au mur. Sur un panneau, caricatures piquées avec des épingles. Pour clients, quelques gens de lettres, des peintres de la nouvelle école réaliste et quelques étudiants à tendances littéraires.

— J'ai fait un article là-dessus. Courbet est un artiste génial, c'est le grand peintre moderne, à bas les autres, les mièvres et les fadasses du genre, les pompiers de l'Institut ! Le réalisme, voilà la formule du siècle !

— Hein ! les *Casseurs de pierre*, quel morceau !

— Plus de tartines soi-disant historiques ou de vieux sujets mille fois retapés, on peint ce qu'on voit. Ce n'est pas plus malin que ça et ce système renouvelle l'art et vous démolit joliment tous ces faiseurs du salon. Courbet le dit bien : Avez-vous jamais vu des anges avec des ailes dans le dos, avez-vous jamais vu le Père Éternel ou la sainte Vierge ? Non ! Eh bien, plus d'anges ni de Père Éternel ! Peignez-moi donc plutôt ce joli chiffonnier qui passe la hotte sur le dos ! Voilà un beau morceau d'une jolie couleur !

— J'ai pris l'absinthe à la Brasserie des Martyrs avec un ami retour de Belgique, un ami qui travaillait en 50 au *Suffrage universel*...

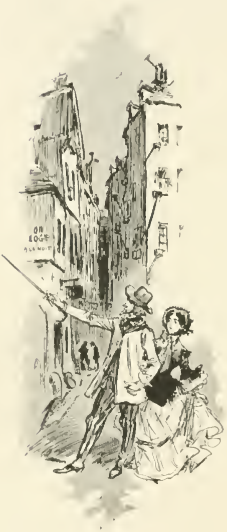
— Où écrit-il maintenant ?

— Au *Diogène*.

— Ah ! j'ai un article au *Figaro*, il faut que j'aille demain voir s'il paraît.

— Père Jeannisson! ohé, gargottier intellectuel! Vous avez donc été chef sur le radeau de la Méduse? C'est de la vraie nourriture, ça, cette supposition de bifteack, cette côtelette fallacieuse?

— Autant mastiquer de l'idéal, ça n'est pas plus nourrissant!



Je lui chante les beautés du vieux Paris.

— Coubès ne dit rien, toujours mélancolique, Coubès! Ce sont tes amours qui te navrent ainsi? Ce gredin de cœur! Rince ton âme avec quelques bonnes strophes, dis des injures à Cupido en rimes flamboyantes, tu seras soulagé tout de suite, mon vieux! C'est le remède que j'emploie en pareille occurrence, et ça me réussit toujours! Les vers, c'est la limonade Roger de l'âme!

— Infamie! Je dirai à son éditeur de mettre ça en épigraphe sur son prochain volume de vers!

— Je suis mélancolique parce que je me sens pour l'instant en veine de prodigalités, oui, positivement, j'ai besoin de jeter l'or par les fenêtres et je n'ai pas le sou!

— Mon bon ami, on vient au monde sans porte-monnaie dans sa poche; la condition naturelle de l'homme, c'est d'être sans le sou, dis-toi bien qu'à partir d'un sou toute richesse est un accident!

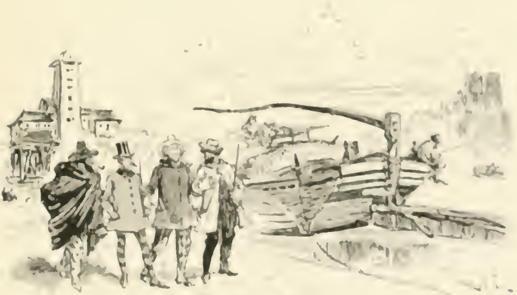
— Posséder des rentes est une dérogation aux lois de la nature qui comporte pour châtiment l'imbécillité, les rhumatismes, le service dans la garde nationale, le mandat de conseiller municipal, etc., etc...

— Ça ne fait rien, je suis furieux, j'ai été roulé par un marchand, un tableau qu'il a vendu 600 francs et qu'il ne m'a payé que 120... et en fournitures de cadres encore! Et j'ai promis d'éblouir par mes prodigalités de grand vizir certaine sultane qui va me faire un joli pied de nez.

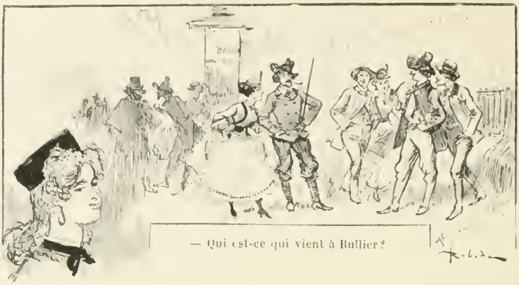
— L'homme n'est plus le loup de l'homme, l'homme est le renard de l'homme, c'est plus dangereux ! Il fallait rouler ton marchand et ne pas te laisser rouler !

— Dis donc, Émile, toi qui as une tournure et une pelure de richard, entre donc chez mon marchand et fais-lui le monsieur qui désire un Coubès pour sa galerie. « Il me faut un Coubès, je meurs si je n'ai pas de Coubès ! » Ça l'engagera à venir me faire une commande et à m'arroser d'une petite avance ! C'est ça qui me rendrait service ! Voilà, c'est que j'ai une partie de campagne promise à ma [illegible] et j'ai peur d'en être encore réduit à la lui faire faire dans les vieilles rues. Je lui chante les beautés pittoresques du vieux Paris que l'on continue à nous démolir, mais ça ne prend pas !

— Tiens, le long des quais, sur les berges de la Seine, c'est charmant, moi, j'y passe des journées à regarder filer dans l'eau les cadavres de chiens crevés, les vieux bouchons et miroiter les tessons de la [illegible], la vieille carcasse de la pompe Notre-Dame et flotter les lignes des centaines de pêcheurs attirés par l'espoir de conquérir de jolies fritures de goujons nourris des cataplasmes de l'Hôtel-Dieu. Et ensuite quand on est fatigué de ces spectacles enivrants, on peut philosopher avec quelque bohème de la Seine ou quelque vieux chiffonnier se chauffant au soleil.



[illegible]



— Qui est-ce qui vient à Bullier ?

# V

## 1865

La même salle remise à neuf. Plus de tableaux, mais beaucoup de dorures.

— C'est décidé, Machin, tu sais bien, Machin, qui faisait depuis sept ans au moins sa médecine...

— Et de la gobichonnade...

— Oui, gobichonnade et médecine mêlées, des dettes et la malédiction de sa famille ! flûte, il en a assez, il va se lancer dans la philosophie et la politique.

— C'est depuis qu'il a parlé au congrès des étudiants à Liège, cette belle résolution ? Cet infâme gouvernement qui ne l'a pas coffré en rentrant, comme il l'espérait !

— Ne blague pas ! Dans tous les cas il fonde un journal, l'*Ère matérialiste, organe de la pensée nouvelle*, un journal de philosophie transcendante, je ne te dis que ça, et qui va en casser, des vitres ! j'en suis, et gare dessous, tu vas voir !

— Et Bobino, qu'en fais-tu ?

— Pour le quart d'heure nous mettons une sourdine à nos sentiments bobinoïens, austères penseurs républicains dans le jour, bobinoïens et bulliéristes le soir ! Je vais te révéler nos plans ! Nous aspirons à devenir des hommes politiques, notre *Ère matérialiste* à grand orchestre se répand du quartier Latin dans Paris, de Paris dans le monde, nous sommes athées, transformistes. — la sélection naturelle, l'homme est un singe qui a eu de l'avancement — on nous discute, on nous attaque, on nous tombe dessus, mais nous avons la notoriété et nous nous lançons dans la politique. Place aux jeunes ! Nous respectons les vieilles barbes, les bonzes, les pontifes, mais nous voulons leur donner gentiment une bonne poussée pour mettre à leur place la génération nouvelle ! Voilà ! En es-tu ?

— J'aimais mieux le *Cri-cri* ou votre dernier journal, la *[illegible] descente*, franchement bullieresque, celui-là !

— Fini de rire ! C'est le début politique que nous commençons ! Le quartier Latin, ce cerveau de la France, entre en [illegible], la jeunesse se lève et secoue le despotisme des idées... en attendant l'autre ! Au milieu de la corruption générale, l'ardente et pure jeunesse, etc., etc., tu entends les tartines, en avant la musique ! Un [illegible] qui doit nous conduire à la Chambre ! Tiens, fais-nous quelques articles à l'œil et nous te promettons une préfecture quand nous serons d'un gouvernement provisoire ou définitif...

— Ah, voilà Massicot. Qu'est-ce que le paquet que tu tiens là, Massicot ? Encore une pièce anatomique, je parie ? Cet animal s'entend avec le père Jeannisson qui lui fait une remise pour nous couper l'appétit ! C'est encore un morceau de cadavre que tu as disséqué, carabin de malheur !

— C'est quelque chose de très joli, du nanan, un superbe bras de...

— Veux-tu bien te taire ! Pas de détails ! Pas un mot ou nous te découpons aussi... Gredin ! range ça tout de suite dans un coin... et ne te mets pas à côté de moi, je t'en dispense, j'étudie le droit et pas la charcuterie.

— C'était pourtant bien intéressant, cette maladie-là !...

— Tu sais, Blanche ?

— Oui, eh bien ?

— C'est fini tout à fait ! Ne t'... Figure-toi qu'hier je venais fumer une cigarette chez Gustave, il y avait là une femme qui [illegible], me tournait le dos et s'enfonçait dans un livre... [illegible], une femme, je crois, c'était une brune... je ne fais pas attention, chez Gustave, toujours des plumages nouveaux, j'y suis habitué, [illegible] ? Mais celle-ci s'obstine à ne pas souffler mot, elle tourne [illegible] son livre, je suis discret, mais ça me paraît louche et en regardant d'un peu plus près je reconnais Blanche !

— Pauvre ami !

— J'ai accepté mon malheur avec philosophie ! Le plus drôle, c'est qu'à la fin c'est Blanche qui s'est fâchée quand j'ai tourné derrière le livre et qui m'a cherché querelle ! Ce que Gustave s'est fait de bon sang !

— Qui est-ce qui vient à Bullier ce soir ? Il ne faut pas manquer !

— Il y aura quelque chose ?

— Oh, un cancan monstre !

— Moi, je ne bouge pas, je me couche à huit heures, j'ai encore mal à la tête de la thèse à Marestang, voilà trois jours que ça ne va pas !

— Mâtin, il devait être joli, ce dîner de thèse ! Quel malheur que je l'aie manqué !

— Ah, c'est vrai, vous étiez en Bourgogne, vous, chez la paternité ? Vous ne savez pas ? Il était gentil, oui, mais c'est la suite qui ne l'était guère ! Après avoir arrosé le doctorat de notre ami très agréablement...

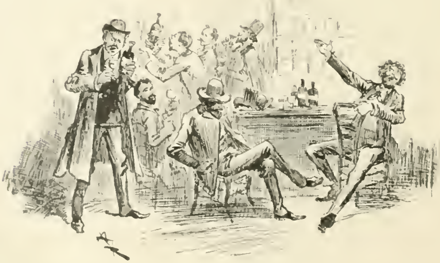
— Abominablement !

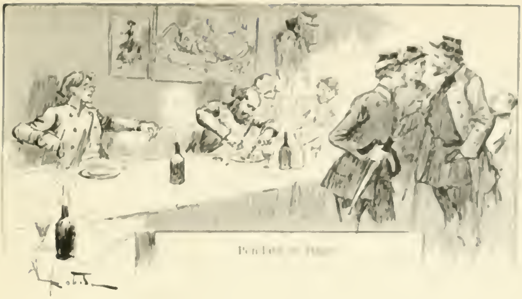
— Non, agréablement, c'est après que c'est devenu abominable ! Nous étions tous carabins avec quelques potards... Figurez-vous qu'un ami de Marestang nouvellement établi pharmacien, — où ? je ne sais, je serais incapable de le retrouver —... nous emmène chez lui ; nous avions soif, nous cherchons des liquides, rien que des liqueurs, des élixirs, des vins médicaux au fer, au quinquina, à la coca, est-ce que je sais ! Toute la nuit nous nous sommes livrés à une ripaille pharmaceutique, à la fin, nous étions, je crois, tous bien incapables de distinguer l'huile de foie de morue du quinquina... et voilà trois jours que je végète dans le marasme, sans appétit et avec une tête, oh, mais avec une tête !

— C'est bien fait.

V'là c'que c'est.

Fallait pas qu'y aille !...





Pendant le Siège

## VI

## 1870

Le restaurant Jeannisson est loin d'être bondé ; il y a tout au plus une douzaine de dîneurs. Pas de gaz, des bougies plantées dans des bouteilles éclairent vaguement la salle. Tous les dîneurs sont en uniforme, quelques-uns en mobiles, d'autres en gardes nationaux.

— Quel brigand de bifteack ! je suis sûr qu'il est de fiacre ! Celui d'omnibus est délicieux, mais le père Jeannisson nous donne toujours du fiacre !

— Je parie que je l'ai connu, ce cheval-là ! Je le sens !... C'est celui que nous avons pris à la sortie de Bullier au mardi-gras dernier... Nous étions sept empilés dans le fiacre, tu te rappelles, à la fin nous voulions le porter, avec la voiture et le cocher... Avons-nous ri ! Il y avait Boulotte, la grosse blonde, et Julia...

— Qu'est-ce qu'elles peuvent bien être devenues, celles-là ? Mangées aussi, comme le cheval !

— Hé ! je ne dédaignerais pas Boulotte, à cette heure !

— Je l'ai rencontrée avec Bigard, le journaliste !...

— Dis donc, toi, simple moblot, tu pourrais bien dire le commandant Bigard ! Il est fortement gradé, ce bonhomme ; il commande un bataillon de guerriers très flambards... à Charonne... la guerre à outrance, la sortie en masse, les autres en avant !

— Mais non, il est révoqué...

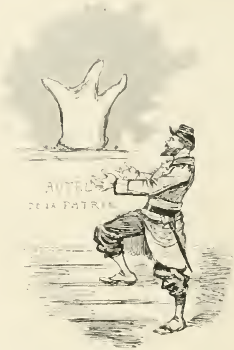
— Ah oui, pour sa dernière manifestation de l'Hôtel de Ville.

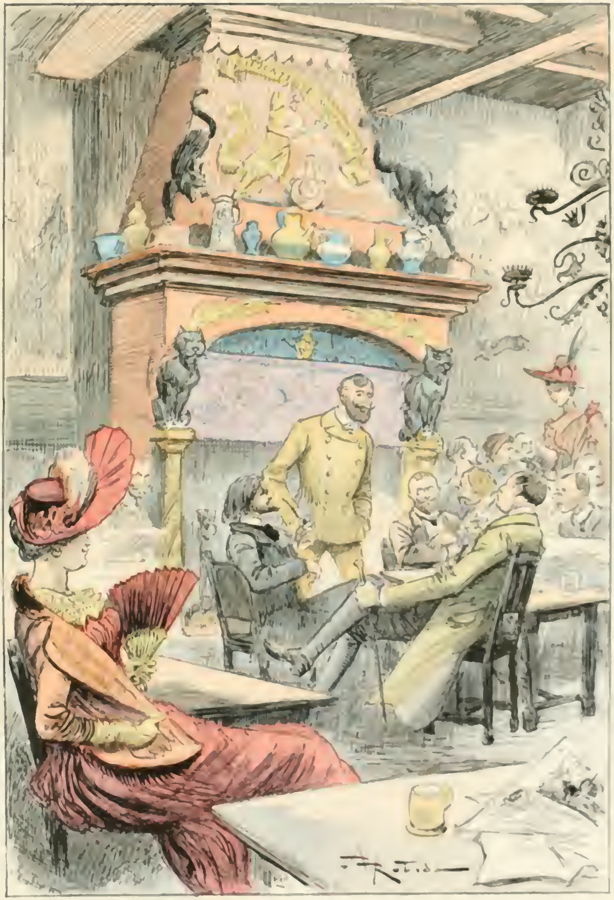
— J'ai pris un bock avec lui il y a quinze jours, avec le petit Chose, comment donc ? qui est vaguement ambulancier, tu sais, celui qui se faisait si bien flanquer au poste par les municipaux de Bullier il y a deux ans... il est aujourd'hui de je ne sais quels comités, il parle dans les clubs et demande la Commune !

— Pauvre Boulotte !

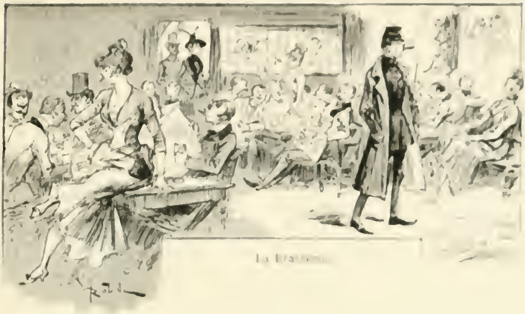
— Boulotte, elle m'a promis sa protection quand elle serait du gouvernement.

— Allons bon, une dent qui remue, maintenant ! Ce cheval en avait-il traîné pour être si musculeux que ça !... Enfin, je pourrai toujours dire avec une légitime fierté à mes descendants : Tel que vous me voyez, mes enfants, j'ai perdu une dent au siège de Paris !





CABARET ARTISTIQUE



La Brasserie.

## VII

## 1888

Bien changé le café Jeannisson. Le successeur de Jeannisson en a fait une brasserie moyen âge : *La Brasserie Panurge*, mauvaise imitation du *Chat noir*. Il a des vitraux multicolores sur lesquels des lansquenets, de gros moines et des ribaudes du xvᵉ siècle se livrent à des libations formidables. Il a des sièges en faux vieux chêne, un mobilier moyen âge, des peintures à sujets un peu vifs. Enfin, les garçons ont été remplacés par des demoiselles à jupes courtes, des poupées poudrederizées à frimousses hardies ou prétentieusement langoureuses.

— Angelina, deux bocks blonds !

— Tiens, bonjour, mon petit, je ne vous reconnaissais pas, voilà les deux bocks, on ne vous voit plus depuis des temps, offrez-moi donc une cigarette...

— J'étais en province, ma petite !

— Dis donc Charles, tu plaides déjà ?

— J'espère bien ne jamais plaider ! je tâte le terrain politique, j'étais parti pour une grève... de braves mineurs à chauffer, à empêcher de caner, histoire de préparer une candidature future !

— Moi, mon cher, j'ai passé la Seine. Maintenant j'habite là-haut Montmartre

— Le centre intellectuel ! Tu fais décidément de la littérature ?

— Tout à la littérature ! J'écris çà et là... qu'est-ce que tu lis donc que tu m'ignores aussi honteusement ?

— Qu'est-ce que je lis ? Rien que les journaux politiques ! Je suis toujours à la Chambre, mon pauvre vieux...

— Pour quiéter tes cervicales circonvolutions, fais couler dessus le ruisselet de mes vers...

— Je t'en prie, ne parle pas volapuk !

— Soit, c'est pour te dire que je suis décadent et même symboliste... Veux-tu que je te lise quelques-uns de mes poèmes ? Je n'ai pas ma lyre, mais je peux les dire tout de même.

— Fumiste !

— Tu as tort ! J'en ai dit quelques-uns dans une soirée l'autre jour pour réagir après de la musique russe et des monologues de Coquelin... mes vers ont fait beaucoup d'effet...

— Il y a eu bousculade dans l'escalier pour se sauver ?

— Tu l'as dit ! C'est un succès très flatteur pour moi. La musique que l'on déchiffre à première vue, c'est de la musiquette ; ainsi de la littérature, je l'ai proclamé dans la *Revue pessimiste et décadente !*... non, laisse-moi te lire quelque chose :

Mire, perçant les nubes estelées
Dans leur orbe parabolant
Virantes comètes échevelées
Carambolant et convolant
Emmi planètes lunelées !...

— Au revoir !

— Avez-vous vu Sarah dans le drame de Sardou ?

— J'ai perdu trois louis hier soir, à un petit bac de famille assez gentil, il va falloir que je tape encore papa, ça sera dur, je tâcherai de me rattraper aux courses dimanche prochain !

— Mon vieux, certainement je suis content d'avoir quitté la boite et d'avoir passé mon bachot, mais d'un autre côté ça m'embête. Ainsi j'avais une réponse : « — Qu'est-ce que vous faites, jeune homme ? — Je prépare mon bachot !... » Maintenant je ne peux plus invoquer le bachot pour me donner du bon temps, ah, j'aurais dû le rater encore cette année ! Rate le tien, mon ami, rate-le avec soin !

— Merci. Encore deux mois à rester potache et ensuite le volontariat. Si je ne venais de temps en temps sécher un bock ! Aujourd'hui je me [illegible] deux bocks !

— Voilà, fais-moi donc une cigarette.

— Et quelles nouvelles de la boîte, infortuné potache ?

— Tu te rappelles, le petit Gaston ?… Il avait presque fini son roman naturaliste et pessimiste, lorsqu'on l'a pincé… tu sais qu'il avait du talent… vrai, il y avait des scènes à enfoncer Zola… et très empoignant je t'assure, quelque chose de fouillé, d'étudié !… on l'a flanqué à la porte net !

— Bonjour, comment vas-tu ? Qu'est-ce que tu fais depuis qu'on ne t'a vu ?

— J'ai perdu trois louis hier soir !

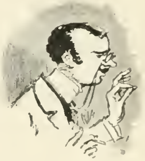
— Je commence ma médecine ! Rudement tannant, mais il faut arriver !

— Moi, je vais faire mon droit, en douceur, par exemple !… j'ai une respectable tante qui me fera bien l'amitié d'avaler son ratelier d'ici peu, mettons trois ans, je patienterai jusque-là, je pourrai ensuite envoyer promener mes jurisconsultes…

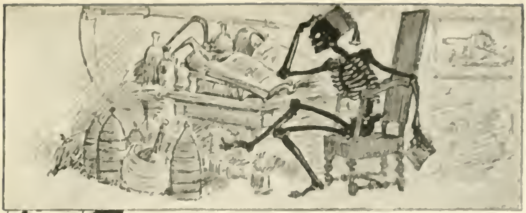
— Moi j'ai une idée de génie ! Je fais ma médecine, soit ! C'est dur mais la vie n'est pas dorée pour tout le monde. Aussitôt reçu je m'établis quelque part, dans un bon endroit, et je m'arrange pour épouser la première cliente riche qui réclamera mes soins ! Tu vois, je ne suis pas trop ambitieux, je ne demande qu'une cliente, une seule, jeune, jolie, riche, demoiselle ou divorcée ! Oh ! si je pouvais deviner pour quelle maladie elle viendra me consulter, cette cliente idéale dans la dot de qui j'ai pris la résolution de taper, mais je n'étudierais que cette maladie-là et me moquerais bien des autres !

— Très bien, et si malgré tes bonnes résolutions elle ne vient pas de tôt, ta cliente idéale ?

— Et la suggestion? Je l'hypnotiserai, mon ami, je vais dans cette intention étudier spécialement l'hypnotisme chez Charcot, on fait bien prendre des médicaments par la suggestion, je ferai prendre le médecin! Et je lui suggérerai, à cette chère cliente, ma fiancée future, l'idée de m'adorer, de me choyer, de me mettre dans du coton, ça sera tout bonnement délicieux!



Le décadent



## TÊTE FÊLÉE

### I

L'étonnement bien connu et fort compréhensible, en somme, des poules qui ont couvé des canards, lorsqu'elles voient leur pseudo-progéniture se lancer sur la mare et y naviguer à l'aise, ne peut cependant se comparer à celui qu'éprouva le brave M. Sulpice Gandelot, pharmacien dans un

gros bourg de basse Normandie, le 1er mars 1848, en entrant dans la chambre de son fils Hubert, étudiant en médecine.

Ce ne fut pas de l'étonnement, mais de la stupéfaction, de l'ahurissement et presque de l'effroi, une combinaison de sentiments variés d'une telle intensité, qu'il en demeura cloué devant la porte sans pouvoir avancer.

— Malheureux enfant ! balbutia-t-il, et moi qui venais te chercher, t'arracher à ce terrible Paris, aux dangers de la Révolution !... Ce fusil, malheureux garçon, ce fusil, que fais-tu de ce fusil ? il n'est pas chargé ?

— Il ne l'est plus, répondit Hubert en riant, il ne me reste pas même une cartouche....

— Mais... mais... d'où vient ce fusil ? demanda M. Gandelot, restant planté sur la porte; enfin, qu'est-ce qu'un étudiant en médecine peut faire d'un fusil de munition ?

— Ma foi, papa, je l'ai ramassé sur une petite barricade devant le poste du Château-d'Eau, au Palais-Royal, dans un moment où ça chauffait un peu...

— Imprudent ! Aller dans ces endroits... en des moments pareils... Que dira ta mère ! Et tu l'as rapporté, ce fusil ?

— Dame, s'il faut tout avouer, je m'en suis servi d'abord un petit peu... il venait de tomber des mains d'un pauvre diable qu'une balle en plein front avait renversé. J'ai ramassé le fusil, j'ai pris sa giberne, et ma foi, j'étais lancé, j'ai fait comme les autres dans la bagarre...

M. Gandelot se décida enfin à s'avancer, il prit une chaise, la cala sur ses pieds pour s'assurer de sa solidité et se laissa tomber dessus plutôt qu'il ne s'assit.

— Envoyez donc vos enfants à Paris, des jeunes gens tranquilles, de famille respectable, pour qu'ils y deviennent des insurgés ! C'est la faute à ta mère ! Moi je peux m'en laver les mains, je voulais te mettre à Caen, mais madame a voulu Paris ! « *Mon fils est étudiant à Paris !* » oh ! les femmes ! oui, je le lui dirai, étudiant en barricades, voilà ! Une honte !

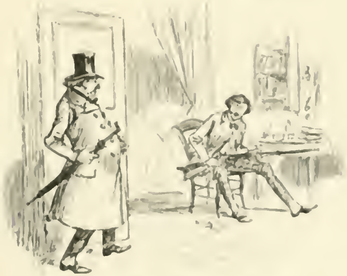
— Pourquoi ça ? Vous retardez joliment en Normandie ! fit le jeune Hubert, ici, au quartier, nous sommes tous pour la Révolution, pour la liberté, qui reprend enfin son essor et va briser les fers des peuples, de tous les peuples ! Tu ne suis donc pas la marche des événements, tu ne vois donc pas toute l'Europe en rumeur, et prise à notre exemple de la grande fièvre !...

— Une attaque de fièvre chaude !

— C'est le grand mouvement de rénovation de 89, étouffé par la Sainte-Alliance, qui reprend, pour triompher cette fois !

— Les bêtises qui recommencent !

— Les grandes choses au contraire ! Tout ce qui bouillonnait dans les âmes des peuples, dans les cerveaux des poètes et des penseurs depuis un demi-siècle, toutes les aspirations de la génération précédente vers un idéal de justice et de liberté, vers la fraternité des nations, le renversement des vieilles barrières, — frontières qui séparent les peuples et préjugés qui divisent les castes — la main offerte aux peuples de bonne volonté, la pointe des baïonnettes mise sous le nez des tyrans ! Le réveil des nations écrasées, l'union des peuples libres ! Et le progrès social, la véritable égalité, les lumières répandues, les lois refaites, une répartition plus équitable du travail de tous...



Il demeura cloué devant la porte.

— Socialiste maintenant ! Ce n'est pas assez d'être insurgé, le voilà qui devient socialiste, un enfant de bonne famille, trois générations de pharmaciens... Malheureux garçon, et tes études ? et tes inscriptions à l'École de médecine ?

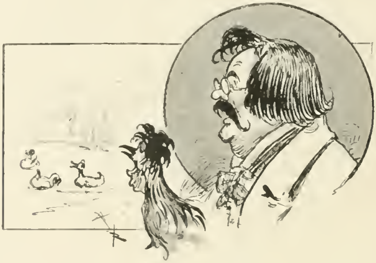
— Mes études ? fit Hubert en riant ; vraiment, papa, jusqu'à présent la médecine ne m'a jamais séduit et maintenant je me sens moins que jamais en train.

— Il n'est que temps de te tirer de là ! Dans quelles transes sommes-nous, ta mère et moi, depuis huit jours ! Dès que nous avons su la bataille finie, quand les diligences ont repris leur service, je suis parti pour venir te chercher ! Allons vite, fais ta malle, j'ai retenu ta place aux messageries...

— Mais je ne pars pas !

— Comment, tu ne pars pas ? Nous étions trois pères dans la diligence, qui venions chercher nos garçons, M. Degove, dont le fils fait son droit, et M. Morel, qui a un garçon commis...

— Degove et Morel partiront s'ils veulent, moi je reste... Quitter Paris maintenant, alors que tout est en effervescence, que les événements sont déchaînés... ah, mais non ! Je te demande bien pardon, mais c'est impossible !... aux vacances prochaines tu verras comme je serai sage là-bas... si nous ne sommes pas aux frontières, alors !



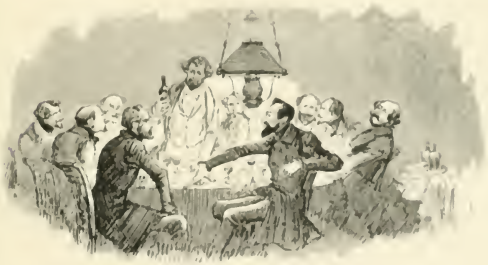
M. Sulpice Gandelot.

— Tiens, veux-tu que je te dise, tu es une tête fêlée !

Et la pauvre poule effrayée de l'imprudence de son fils le canard, le pharmacien épouvanté d'avoir couvé un insurgé, dut après s'être bien convaincu de l'inutilité de ses efforts pour enlever son fils, reprendre le chemin de sa petite ville, avec le chagrin de voir à la diligence les fils Degove et Morel revenant au bercail sous l'aile de leurs pères. Pendant tout le trajet il demeura songeur, absorbé péniblement et comme perdu dans des recherches difficiles, jusqu'au moment où tout à coup il se frappa le front. Il y était ! il avait trouvé ! C'était la faute de sa femme. Jadis un oncle de M$^{me}$ Gandelot, poussé par l'esprit d'aventures, s'était enrôlé au moment de l'expédition d'Egypte ; il n'était jamais revenu, on ne l'avait jamais revu, sa femme ne l'avait pas connu, n'étant pas même encore née, n'importe, tout le mal venait de cet aïeul, et c'était ainsi que l'esprit d'aventures mystérieusement transmis dans le sang, sautant par-dessus toute une génération, venait tourmenter le fils de trois générations de tranquilles pharmaciens.

Hubert Gandelot pour rien au monde n'aurait consenti à quitter Paris. Le soir même du jour où son père avait tenté de l'arracher au Paris révolutionnaire, il devait prendre part, à côté de Barbès, de Martin Bernard et de quelques autres républicains aussi fameux, à un grand dîner donné pour célébrer l'étonnante surprise, le triomphe inattendu de la cause.

L'amphytrion était le parent d'un des camarades d'Hubert, un digne et excellent homme qui s'était pris d'amitié pour le jeune étudiant. Fils de 1830, de cette fougueuse génération lancée à la hussarde à travers la politique, l'art ou la littérature, sabrant toutes les vieilles idées du vieux monde, Marc Guilpin, un romantique comme les autres, mais un romantique de la politique, avait été mêlé à toutes les conspirations, batailles ou bagarres du règne de Louis-Philippe. La période militante de sa vie semblait passée, cependant; établi, devenu commerçant notable, il était resté aussi ardent qu'au jour où, dans le cloître Saint-Merry, il faisait le coup de feu avec un groupe d'étudiants, ou qu'en 39, lorsque après la condamnation à mort de Barbès il coopérait, pour empêcher l'exécution, à l'enlèvement du bourreau de Paris, la nuit même où le roi signait la grâce de l'insurgé.



Dîner politique.

Les convives du dîner triomphal étaient tous d'anciens combattants par la plume ou le fusil, tous d'anciens conspirateurs, quelques-uns même des vétérans du carbonarisme de la Restauration. C'était la vieille génération devant la jeune, représentée seulement par Hubert qui regardait de tous ses yeux ces hommes dont il connaissait, par la légende formée autour de leurs noms, les hauts faits et les épreuves. Tous étaient des vaillants et comme ils n'avaient été qu'à la peine et jamais à la victoire, comme ils n'avaient jamais tenu un instant le pouvoir, cette chose terrible, et facilement salissante, ils étaient restés les purs, les intègres, les héros poétisés par le malheur.

Marc Guilpin.

Tous avaient pour la cause versé leur sang et donné une part de leur vie, leur jeunesse à tous passée dans l'exil ou les prisons. Quelques-uns avaient été condamnés à mort. Combien d'années de prisons comptaient-ils tous ensemble? Il y avait un Polonais échappé aux mines de Sibérie, où il était resté de 1831 à 1840, et un Italien, un ancien carbonaro de Milan, qui avait résisté à quinze années de Spielberg.

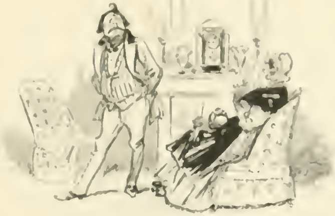
Barbès et quelques autres sortaient à peine du romantique Mont-Saint-Michel, une prison bien mal choisie, car le vieux Mont-Saint-Michel semblait une prison de mélodrame, une sorte de Bastille, plus terrible que l'autre, avec la mer pour horizon et les sables mouvants pour fossés et l'abbaye-forteresse donnait de sa poésie aux prisonniers politiques que l'on confiait à ses hautes murailles battues depuis des siècles par les flots et les brises. Barbès était devenu sujet de romances, Hubert avait entendu sa mère, femme de bourgeois, chanter doucement la *Sœur du prisonnier* :

O bon geôlier, laissez-moi voir mon frere,
C'est du pain blanc que je veux lui donner !...

Et il avait plus d'une fois franchi avec son père en des jours de fête les quelques lieues qui séparent le mont de sa ville natale, pour contempler les sombres et mystérieuses constructions que l'on disait pleines de cachots et il avait frémi à tout ce que l'on racontait des vaines tentatives d'évasion des prisonniers politiques, de Barbès, entre autres, descendant avec une simple corde dans l'abime et se cassant la jambe sur les rochers.

Tous ces échappés de Sibérie, du Spielberg ou du Mont-Saint-Michel savouraient la joie du triomphe. Pour le peuple, c'était la liberté matérielle retrouvée subitement; pour les étrangers, c'était l'espérance. La Révolution secouait encore une fois le vieux monde. L'Italie frémissante se préparait, allait-elle enfin briser le joug des Tedeschi? La Pologne écrasée et morcelée allait-elle se redresser sur sa couche sanglante?

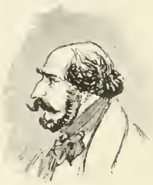
Mais déjà cependant des défiances et des colères se devinaient à la façon quelque peu amère dont on parlait du gouvernement provisoire; on discutait les actes et les hommes, on récriminait. On touchait même à Lamartine, à l'idole Lamartine, on traitait de réactionnaire l'auteur des *Girondins*, dont Hubert tout enflammé sentait encore les grandes phrases bruire dans sa tête! C'était donc ainsi que débutait cette République qu'il croyait être le commencement d'une ère de concorde! Et le jeune homme, tout neuf en politique, fut très surpris d'apprendre de ces vieux lutteurs que la vraie bataille allait commencer.



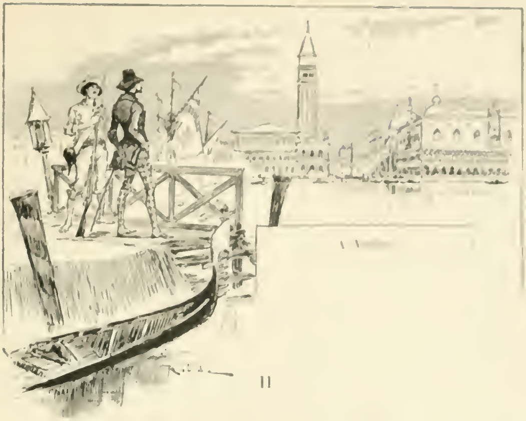
— C'est la faute de madame Gandelot!

Aurait-il jamais fait un parfait bourgeois, le canard couvé par M. Gandelot, poule paisible et même mouillée, s'il ne s'était trouvé sur le brûlant pavé de Paris à une époque où ceux-ci s'arrangeaient d'eux-mêmes en barricades, et où s'échappait des cerveaux en éruption comme une lave d'idées généreuses, d'utopies plus ou moins folles et plus ou moins dangereuses, toutes bouillonnantes, embrouillées, et mêlées forcément à bien des scories. La lave coulait et déjà les incendies s'allumaient par toute l'Europe, déjà le volcan projetait des blocs qui devaient forcément retomber et écraser quelque chose. L'incendie et l'écrasement ne feraient-ils que nettoyer et assainir la vieille Europe, ce tas d'édifices enchevêtrés, étayés tant bien que mal depuis le grand tremblement? Que resterait-il après la crise? Secret de l'avenir.

Rempli déjà de confuses mais violentes aspirations vers ce qu'il croyait être la justice, naïvement et résolument idéaliste, Hubert, sous la secousse de Février, fut précipité tout à fait hors de la vie régulière et bourgeoise pour laquelle il avait été élevé. Aiguillé par le hasard dans une direction et vers un milieu qui convenaient sans doute à sa vraie nature, la couche d'idées reçues craqua bientôt et il devint de plus en plus, sous le souffle des événements, l'aventureux canard qui faisait trembler le pacifique pharmacien Gandelot.



L'échappé du Spielberg.



## II

— Ils me traitent de vieux réac ! Voilà où nous en sommes après trois mois de République, disait le bouillant Marc Guilpin à Hubert, quand je discute avec mes amis les balivernes socialistes du jour et que je leur dis que tout le socialisme me parait consister en l'étude des moyens possibles pour arriver à faire de tout travailleur travaillant un petit bourgeois sur la fin de sa carrière, les uns me répondent communisme et liquidation sociale, les autres fouriérisme, phalanstère, Icarie, etc., mais tous s'entendent pour me traiter de réac ! Vous verrez, Hubert, ça finira mal ! Tenez, ils sont toujours à parler des haines de classes ! Est-ce que vous croyez à la haine des classes ? Allons donc, on la fait naître à force d'en parler ! Il n'y a plus de castes ! Est-ce qu'il existe entre la bourgeoisie et le peuple une ligne de démarcation infranchissable ? S'il y a un fossé, les ponts ne manquent pas, ou plutôt le fossé est si mince qu'il est incessamment franchi des deux côtés, par du peuple enrichi par le travail qui passe bourgeois et par des bourgeois appauvris qui retournent au peuple... La noblesse elle-même me parait très légitime, aussi bien celle des rois et des croisades, que celle créée par Napoléon sur les champs de bataille de l'Empire, elle représente du sang versé et des services rendus il y a quatre siècles ou bien hier... Maintenant qu'elle ne possède aucun privilège injuste ou abusif, la noblesse est décorative et archéologique, comme nos cathédrales ! Et elle est ouverte comme la bourgeoisie, parbleu ! Que ceux qui désirent des titres se préparent, si la grande guerre qui menace éclate, il y en aura à enlever à la pointe du sabre !...

Hubert et Marc Guilpin causaient ainsi le 15 Mai, en revenant ensemble de la Chambre où la tumultueuse journée d'émeute, prélude des journées sanglantes du mois suivant, venait de s'achever par l'entrée tambour battant de la garde mobile et de la garde nationale dans la salle de l'assemblée envahie, par la bousculade du gouvernement établi pour deux heures à la place de l'autre et par l'arrestation de Barbès et d'Albert.

— J'ai suivi toute l'affaire d'aujourd'hui, j'ai vu à la Bastille le commencement de la manifestation en faveur de la Pologne.

— J'y étais aussi, dit Hubert, et, ma foi, je me suis laissé entraîner...

— Vous êtes jeune, moi je suis un vieux renard fort méfiant, reprit Marc Guilpin, je sympathise avec la Pologne, mais je me suis contenté de regarder, j'ai vu défiler par les boulevards avec leurs bannières, les manifestants bras dessus bras dessous aux cris de Vive la Pologne. Secours à nos frères d'Allemagne et d'Italie ! La guerre !... C'était le prétexte, mais bientôt, quand j'ai vu arriver et se mêler aux premiers manifestants très sincères, les bandes des clubs, les montagnards, avec les manches relevées, et des pistolets et des baïonnettes passées dans leurs grandes ceintures rouges, j'ai bien compris que mon ami Barbès allait faire des bêtises... C'était la revanche du 16 Avril ! Mais la garde mobile et la garde nationale ont montré les dents, vous les avez vues tout à l'heure marcher avec des volontaires bizets dans leurs rangs contre l'Hôtel de Ville ? Il n'y a pas eu de sang versé parce qu'il n'y a pas eu résistance, mais gare aux prochaines rencontres !

— Mais l'Europe ! dit Hubert, voilà l'Italie en grand péril, et si la France ne s'en mêle pas, la liberté sera écrasée partout, à Francfort comme à Vienne, à Pesth, ou à Milan ! La manifestation a été détournée, noyée dans la démagogie... Ce que nous demandions, c'était l'intervention de la France, avec cette déclaration de Lamartine sur nos drapeaux : « *La seule conquête que nous voulions au delà du Rhin et des Alpes, c'est l'amitié des peuples affranchis !* » Ce matin, à la Bastille, j'ai serré la main à votre ami Colombani, l'échappé du Spielberg, j'ai vu des Polonais, des Allemands, des Italiens, tous pleins d'espoir, et à cette heure probablement bien attristés !...

— Certainement, car avant peu les clubistes de Blanqui, les montagnards de Caussidière nous donneront assez d'occupation [illegible] pour que nous n'ayons pas le temps de regarder du côté des frontières !...

— Tant pis ! nous en avons assez de toutes ces agitations stériles, assez de manifestations et assez de fêtes de la Concorde, du Travail, de la Fraternité, etc., de processions de jeunes filles en blanc et de plantations d'arbres de liberté, nous avons assez entendu de déclamations dans les clubs, clubs des *Montagnes*, club *Des droits de l'homme*, *Club des clubs*, trop de clubs ! Nous avons assez admiré les hommes de Caussidière et ses municipaux à cheval, en blouses, avec leurs ceintures et leurs cravates rouges et leurs grands sabres ! J'ai eu un instant la pensée de m'engager dans la garde mobile, où j'ai des amis, hier étudiants comme moi ou hommes de lettres, qui ont été élus officiers...

— Et votre médecine ? Pourquoi ne continuez-vous pas tout simplement vos études ?

— Parce qu'elles m'ennuient ou m'écœurent ! Je ne suis pas fait pour être médecin, j'ai l'épiderme trop sensible, dit Hubert en riant, je ferais un étrange guérisseur, je crois que j'achèverais mes malades pour leur éviter des souffrances !

— Diable ! je ne vous confierai pas ma peau quand vous serez docteur !

— Je ne le serai jamais ! Tenez, tout à l'heure, en sortant de la Chambre avec les bandes de démocsocs, j'ai pris une résolution... je ne serai pas exposé à me trouver dans Paris le fusil à la main, d'un côté ou de l'autre des barricades...

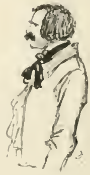
— Quelle résolution ?

— Permettez que je me taise encore, je vous la dirai bientôt.

Hubert Gandelot, tempérament impatient quand il avait pris un parti, passait vite à l'exécution ; le 16 mai au matin, quand Paris était encore sens dessus dessous des bousculades de la « journée des deux gouvernements », il donna congé de sa chambre d'étudiant, vendit les meubles envoyés jadis par le papa Gandelot, vendit ses livres de médecine — très peu coupés — et partit pour la Normandie.

Son père, dont le 15 mai avait redoublé les transes, à son aspect parla de tuer le veau gras. Enfin, le garçon cédait à ses objurgations répétées, enfin, la menace de couper les vivres avait produit son effet !

Le bon pharmacien dans sa joie voulut aussitôt faire oublier cette grave mesure qu'il menaçait de prendre pour *le mois prochain*, depuis des mois, et il mit tout de suite cent francs dans la main de son fils.



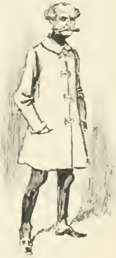
L'ex-chasseur de chamois.

— Tu ne dois pas avoir la poche bien garnie ! Tiens, fais des parties de billard si tu veux, mais ne fais pas de barricades ici, mon garçon, ah ! ah !

Et deux jours après, Hubert disparaissait sans tambours ni trompettes. La veille, après avoir bâillé toute la journée dans la pharmacie, il s'était, pendant toute la soirée, montré très expansif avec ses parents, il les avait embrassés avant de gagner son lit presque aussi longuement qu'au temps où il n'était encore qu'un petit enfant...

Ainsi il était reparti pour Paris ! M. Gandelot n'y comprenait plus rien. Décidément, c'était la faute de sa femme, le sang de l'oncle qui reparaissait chez sa tête fêlée de fils.

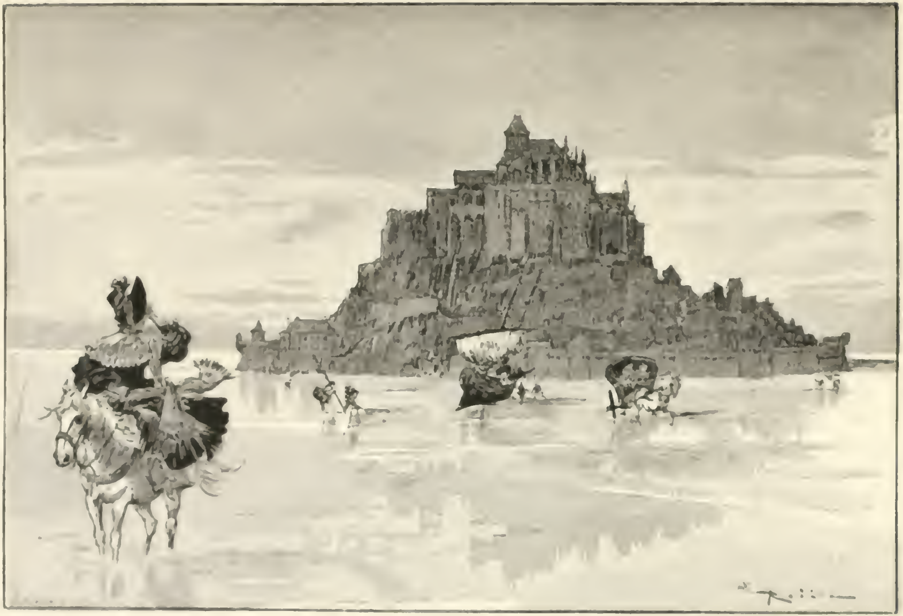
Hubert n'eut rien à apprendre à Marc Guilpin quand il le revit à Paris, celui-ci connaissait par l'ex-prisonnier du Spielberg la résolution d'Hubert. Et d'ailleurs que pouvait dire l'ancien conspirateur ? le républicain assagi soudain par trois mois de République, ne s'était-il pas en son temps jeté lui-même dans les dangereuses aventures ? Colombani partait pour l'Italie ; resté à Paris parce qu'il pensait pouvoir y servir plus utilement sa cause par ses relations avec les hommes au pouvoir, l'impatience le rongeait maintenant et il partait avec un jeune fils de dix-huit ans, rejoindre dans Milan, enfin délivré des griffes de Radetsky, les bandes italiennes réunies aux troupes piémontaises.



Le Polonais.

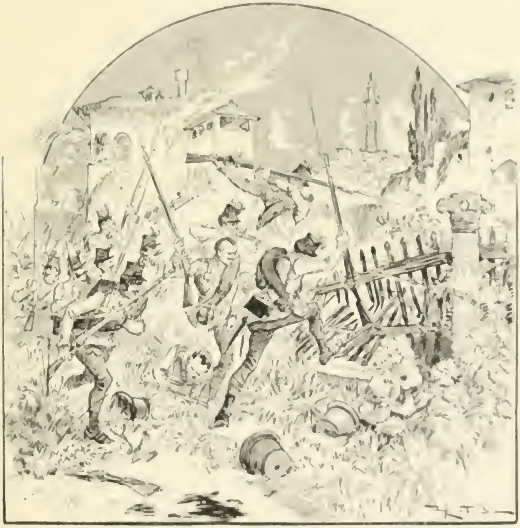
Il rapatriait avec lui une dizaine d'ouvriers italiens, tous ayant plus ou moins eu maille à partir avec les Tedeschi, parmi lesquels un ancien chasseur de chamois de la région des Alpes, obligé de se sauver après une rixe avec les habits blancs, rixe où le couteau avait joué un rôle, et devenu, de libre coureur de montagnes, frotteur à Paris depuis des ans et des ans.

Hubert ne fit que toucher à Paris ; après le dîner d'adieu chez Marc



[illegible]

Guilpin il prit avec les deux Colombani le train de Lyon. Les rapatriés étaient partis deux jours avant, on les rejoignit à Turin en route. Colombani avait recruté un Polonais, réfugié depuis longtemps déjà en France et devenu employé de mairie dans une petite ville du centre; lui aussi n'avait pu résister plus longtemps à la fièvre, il avait abandonné sa place, le foyer qu'il s'était créé dans la petite ville et, à défaut d'insurrection dans la Pologne même, il s'en allait combattre l'Autriche en Lombardie.



Combat dans Varese.

Hubert tombait en arrivant à Milan au milieu d'un bouleversement immense, d'une confusion inexprimable : la joie de la délivrance, la plus extrême confiance, les appréhensions les plus vives, la terreur d'un retour offensif de l'Autriche, l'enthousiasme, les plus sombres pressentiments, les sentiments les plus divers éclataient et croisaient leurs manifestations. Toute l'Italie en fermentation envoyait vers le nord ses volontaires ; les régiments du pape libéral allaient opérer leur jonction avec les Toscans et les Piémontais. Seules les troupes napolitaines attendues n'arrivaient pas ; le général Pepe, malgré efforts et supplications, ne pouvant leur faire dépasser Bologne, n'apportait à la cause que le secours de quelques bataillons fidèles.

Le canon grondait de nouveau, le vieux feld-maréchal Radetsky, refoulé sous Vérone, lançait de nouveau les Autrichiens furieux de leurs premiers revers. Escarmouches, petites victoires, défaites et déroutes, les nouvelles fausses ou vraies tombaient d'heure en heure sur les populations affolées. Colombani, qui avait fait de ses rapatriés le noyau d'une compagnie qu'il comptait mener à Venise enfin libérée, n'eut pas la patience d'attendre d'avoir complété sa troupe. Il partit avec son monde et réussit, après avoir évité les Autrichiens, à gagner les avant-postes vénitiens le jour même où Charles-Albert remportait la victoire de Goïto.

Pauvre Colombani ! Il n'eut guère de temps à donner au bonheur de revoir sa Venise, le lion de Saint-Marc enfin démuselé, la piazza enfin dégarnie d'habits blancs, les couleurs italiennes flottant devant la basilique aux antiques mâts de la sérénissime République et sur tous les Campaniles ! Toutes les minutes étaient précieuses, il fallait songer à la défendre, cette liberté reconquise, à seconder le successeur des doges, le dictateur Manin dans sa terrible tâche, et pendant que celui-ci armait la population et couvrait de redoutes et de batteries la face de Venise tournée vers la terre ferme, il fallait courir sus aux Autrichiens menaçant Vicence et Padoue.

Hubert se promenait depuis deux jours dans Venise ; sans uniforme encore, en redingote comme à Paris, ayant pour tout signe une cocarde italienne à son feutre et pour tout appareil guerrier un pistolet à deux coups acheté à Paris avant le départ, passé dans une ceinture rouge, il arpentait les quais et les places de Venise, l'âme enflammée par tout ce qu'il voyait, par le spectacle de cette ville appartenant à cette heure à deux divinités, l'art et la guerre, par les sublimités de ce palais sans égal, de cette basilique mystérieuse et dorée comme une légende, de cette Venise romantique en pleine effervescence, une belle sur les vagues dormant, qu'on disait morte, et soudain réveillée, debout et toutes ses chaînes brisées !

Rêvait-il ? Cette Venise avec son fantastique décor d'architecture était-elle réelle ? N'était-il pas au théâtre et n'assistait-il pas à la représentation de quelque splendide opéra, avec toute sa pompe, tous ses gardes nationaux, ces soldats, ces volontaires, ces gondoliers pour figurants ? Non, tout était vrai, il foulait bien les dalles de la vieille Venise, ce décor était réel, c'était le même qui depuis des siècles avait vu se dérouler les innombrables actes de bien d'autres tragédies, de bien des drames terribles et sanglants, et il allait encore servir pour une pièce non moins sérieuse dans laquelle la vie ou la mort d'une nation allait se décider, avec l'effroyable musique du canon pour accompagnement aux grandes scènes.

— Est-ce bien moi, moi, Hubert Gandelot, qui arpente en chair et en os le quai des Esclavons, qui admire les merveilleuses galeries de ce palais ducal aux murailles roses derrière lesquelles délibère en ce moment un gouvernement provisoire assis dans les fauteuils du conseil des Dix ? Est-ce bien réellement moi, étudiant il n'y a pas quinze jours encore et vivant dans les prosaïques parages de la Grande Chaumière et du restaurant Flicoteaux, jouant au billard avec les camarades, culottant des pipes ou suivant les grisettes sous les arbres du Luxembourg ? — Oui, disait le jeune homme à peu près ivre d'enthousiasme et sentant la tête lui tourner, c'est bien moi, je me tâte, j'ai très réellement des bras disposés à bien faire, je suis vraiment à Venise, en volontaire de la Liberté !

Il se retourna vivement tout à coup ; une main venait de s'appuyer sur son épaule. C'était Colombani en costume [illegible] à demi bourgeois avec un sabre et deux pistolets passés dans une grande écharpe en ceinture.

— Allons, amico, recevoir le baptême du feu, dit-il. Venise est attaquée, un train chauffe où s'entassent tous les volontaires, en avant !

— En avant ! dit Hubert, suivant son ami qui avait fait une [illegible] mais les armes ? les uniformes ?

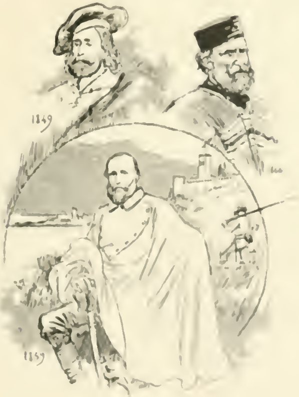
— Nous avons les fusils, le reste viendra plus tard, nous [illegible] à demi équipés. Manin m'a donné un bataillon d'étudiants de Padoue que nous allons trouver là-bas prêts à recevoir l'Autrichien.

Hubert, ainsi jeté dans une existence plus que mouvementée, transporté d'une fièvre perpétuelle, avait à peine eu le temps de penser depuis le départ de Paris. Pendant le séjour à Milan il avait écrit à la hâte une lettre à ses parents et un mot à [illegible]. Dans le train il secours envoyé à Vicence le calme lui revint et il s'interrogea curieusement, cherchant à se reconnaître au milieu des sensations étranges et nouvelles se succédant sans relâche depuis quinze jours. Il allait voir le feu, risquer sa vie dans une bataille sérieuse, faire le plongeon dans les dangers d'une guerre qui serait peut-être longue et cruelle? Éprouvait-il quelque regret pour sa vie tranquille d'étudiant? Sa chair ne frémissait-elle pas à cette entrée dans la vie périlleuse? Eh bien non, il ne ressentait rien de pareil à un regret ou même à un frémissement, bien au contraire, il sentait qu'il lui serait impossible de reprendre maintenant l'existence monotone et plate d'autrefois. Décidément le sang qui circulait dans ses veines était le sang rouge et fort d'un soldat peu fait pour la vie d'un bourgeois casanier. Cette constatation le remplit de joie, une intime confiance en soi rayonna sur son visage et il regarda fièrement par la portière du wagon du côté de la bataille à venir.

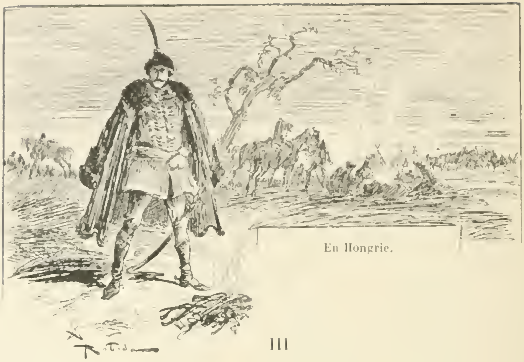
Dans le train les volontaires, pleins de confiance aussi, chantaient des hymnes guerriers ou des chansons railleuses contre Radetsky; seuls Colombani et quelques chefs, des hommes mûrs qui avaient déjà vu bien des événements, restaient plus réservés quoique aussi résolus.

Vicence était menacée, mais non attaquée encore, les volontaires demeurèrent quelques jours dans l'attente, placés en première ligne et chargés de la défense, en tête d'une porte, d'un groupe de maisons crénelées et reliées par des barricades armées de canons. Enfin les colonnes autrichiennes rabattant vedettes et grand'gardes parurent, gagnant les hauteurs, établissant des batteries; puis le canon tonna, une pluie d'obus creva sur la ville, la fusillade s'engagea, et pendant trente heures qui lui parurent passer avec une vertigineuse rapidité, Hubert Gandelot, en rase campagne, derrière les barricades, dans les jardins, dans les rues, dans les débris des maisons éventrées, se démena, tirailla, courut, se rua comme les autres à la baïonnette sur des bataillons croates, roula sous des poussées terribles et se trouva, lorsque enfin la garnison abîmée capitula, coupé de la ville dans des jardins de faubourg, avec des débris de tous les corps, avec quelques volontaires toscans et quelques suisses pontificaux. Ces hommes, malgré leur harassement, battirent en retraite droit devant eux avec la seule préoccupation d'éviter les cavaliers ennemis. La marche immédiate des Autrichiens sur Padoue les empêcha de regagner Venise, ils furent rejetés vers le sud et durent faire un immense crochet pour gagner un territoire libre.

Qu'étaient devenus Colombatti père et fils ? Hubert n'en savait rien ; il les avait perdus dans la bagarre ; de tous ses compagnons de voyage, le Polonais et le chasseur de chamois étaient seuls restés avec lui. Après deux jours de repos à Ferrare, Hubert, voyant à son grand regret qu'il était impossible de regagner Venise, prit le parti de rejoindre l'armée piémontaise.



GARIBALDI.



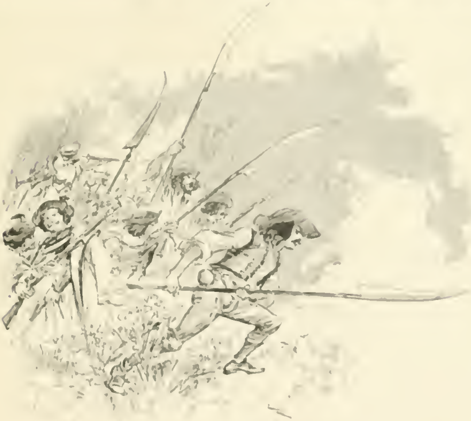
En Hongrie.

## III

Hubert entré dans un bataillon de l'université de Milan où servaient comme soldats ou officiers de vieux professeurs, était retourné au feu ; il avait pris part aux combats livrés sur le Mincio, aux chocs terribles des soldats de l'indépendance contre les troupes de plus en plus acharnées et confiantes de Radetsky. Enveloppé dans les désastres de l'armée piémontaise, il avait suivi la lamentable retraite sur Milan, il s'était trouvé jeté au milieu des scènes révolutionnaires qui suivirent la capitulation et qui se terminèrent, après le départ du roi sous les coups de fusil, par l'évacuation de la ville par les débris de l'armée. Une partie du bataillon d'Hubert, au lieu de suivre les Piémontais, gagna les montagnes où un chef de partisans, un homme dont le nom commençait à faire vibrer les cœurs patriotes, inaugurait contre les Autrichiens la guerre de guerillas, de surprises et de brusques coups de main. Ce chef, c'était Garibaldi. Il n'était pas encore le prestigieux aventurier, le dernier des chefs de bandes à la façon du moyen âge et le dernier héros de roman vrai de notre époque horriblement régulière, l'étonnant condottiere qui, admiré ou détesté, a pendant vingt-cinq ans occupé toutes les imaginations du vieux et du nouveau monde et hanté les rêves de jeunesse d'une génération aujourd'hui si lamentablement désenchantée. Il préludait alors par la petite guerre, par des tentatives hardies contre les petits corps détachés de Radetsky, par des attaques de postes fortifiés, aux grandes entreprises qui devaient plus tard, après Magenta et

Solferino, si puissamment contribuer à achever l'œuvre d'unification de l'Italie. Dès le premier jour où il rencontra Garibaldi, Hubert [illegible] se sentit pris et gagné par cet homme étrange qui résumait et tenait pour ainsi dire en sa personne, tous les traits, élargis et embellis, d'un type idéal incomplètement ébauché en des milliers d'exemplaires, celui de l'aventurier chef de partisans, du Guerillero de la Liberté.

Hubert, qui commandait alors en second une petite compagnie de volontaires où se trouvaient réunis des gens de toutes les nationalités, Français, Allemands, Polonais ou Suisses, suivit Garibaldi dans sa lutte désespérée jusqu'au moment où, [illegible] par les Autrichiens, les débris de la guerilla durent se réfugier en Suisse.



[illegible]

En Italie Venise seule tenait encore, la Révolution bouleversait l'Europe, et Rome, les garibaldiens appelés par la république romaine s'y rendaient un à un.

## CHAPITRE [illegible]

## [illegible]

Hubert, resté seul avec le Polonais, attendait plein d'anxiété une détervention française qui sauverait l'Italie et ne savait trop quel parti prendre, lorsque les nouvelles de Hongrie vinrent donner une nouvelle direction à ses idées.

La Hongrie ! Les héroïques Madgyars, jadis écrasés et comprimés, tiraient le sabre contre l'Autriche et refoulant les Croates de Jellachitch marchaient sur Vienne soulevée !

La partie perdue en Italie pouvait se gagner à l'autre bout de l'empire autrichien dans les plaines hongroises, la Liberté pouvait remonter le Danube au lieu de le descendre.

— Si nous y allions ? dit-il au Polonais un jour que celui-ci, dans un café de Zurich, lui traduisait les nouvelles données par les journaux allemands.

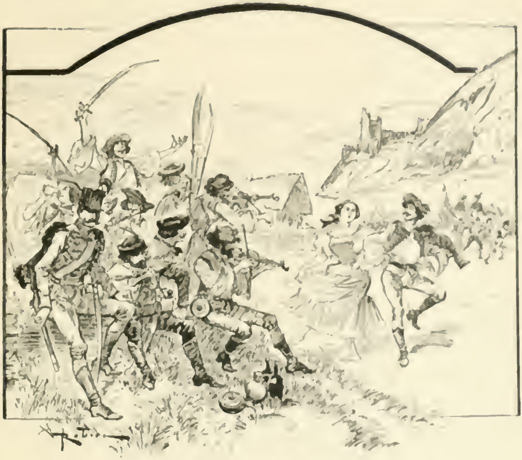
— Ma foi, répondit le Polonais, j'y pensais ! Qu'est-ce que je ferais ? Rentrer en France ? et ma place de mairie, la retrouverai-je ? Je suis en train, je continue ! Vous, Hubert, en retournant en France, vous rentrez chez vous, tandis que moi, en allant en Hongrie, je me rapproche de chez moi... Qui sait !

Hubert, quelque temps auparavant, avait songé à regagner Paris, cédant aux objurgations répétées de son père, mais à sa dernière lettre, le brave papa Gandelot, pour faciliter la rentrée au bercail de l'aventureux canard battu par l'orage, avait joint une bonne somme ; cette précaution eut un résultat tout opposé aux intentions du pacifique pharmacien, le canard, refait de ses fatigues, séché par le soleil, n'aspirait qu'à de nouvelles aventures et humait l'air pour sentir de quel côté l'on brûlait encore de la poudre. Les six cents francs envoyés paieraient le voyage à Pesth.

— Si nous y allions ? avait dit Hubert. Et il avait ajouté tout suite : Partons !

Gagner la Hongrie était plus commode à projeter qu'à exécuter par ce temps de bouleversement général ; à moins de se résigner à un détour formidable, on devait trouver toutes les routes barrées. L'Autrichien n'était guère commode ; alors, pour les enfiévrés de liberté comme pour les simples libéraux, le nom était synonyme de Pandour et rappelait tous les écrasements et toutes les compressions.

Mais le Polonais était homme de ressources, il avait appris jadis à une rude école à filer à travers ou sous les obstacles trop hauts pour être franchis. Huit jours après il apportait à son ami deux passeports pour Vienne, pour deux professeurs de langues citoyens de Genève.

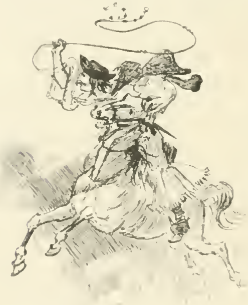


Et toujours et partout de la musique.

— Voilà, nous allons professer le français à Vienne, mais le vrai français, le français de la Liberté ! dit-il, à Vienne, avec de l'adresse, nous passerons facilement en Hongrie !

Les deux voyageurs tombaient mal, lorsqu'ils arrivèrent en Autriche. Vienne venait d'être bombardée et prise par Windischgraetz ; néanmoins, en courant le danger d'être pris et fusillés, ou plus simplement pendus, les deux professeurs de français parvinrent à gagner Presbourg, occupé par un corps hongrois formé surtout de honveds à peine équipés et de paysans armés de faux.

C'était à Pesth qu'il fallait aller, à Pesth, où s'organisait la défense, où se formaient, à côté de l'armée nationale, des corps de volontaires internationaux. A Pesth, comme à Presbourg et à Comorn, Hubert retrouva en partie ses premières sensations d'Italie, devant le spectacle à peu près semblable d'un peuple en révolution. Mais combien plus étranges, plus inconnus, plus nouveaux pour lui tous ces Hongrois de différentes classes et de provinces diverses, accourus sur le Danube, ces paysans aux longs cheveux, aux mines farouches, en culottes de hussards sous des grands manteaux de laine, ces magnats au costume théâtral, ces faucheurs à la polonaise, ces csikos, bergers à cheval de la puzta, armés de carabines ou maniant avec une redoutable adresse leurs lacets à boules, comme des Gauchos d'Amérique. Et toujours et partout de la musique, des tziganes accompagnant les colonnes, marchant devant les régiments en tirant de leurs violons endiablés des airs compliqués à la fois joyeux et farouches, mélancoliques comme un coucher de soleil et enlevants comme des fanfares, des tziganes agents de [recrutement, entraînant par la musique les jeunes et les vieux à l'enrôlement, et des danses, une révolution en tchardas guerrières, dansées avec accompagnement de cliquetis d'éperons et de sabres brandis, et des acclamations et de longues chansons patriotiques, bien différentes des airs sautillants qu'Hubert avait entendus dans les bivouacs italiens.



Czikos.

Qu'aurait dit le pauvre M. Gandelot, un dimanche de septembre 49 qu'il faisait avec ses amis le notaire et le percepteur sa partie de dominos hebdomadaire, si par les yeux de l'âme il avait pu voir en quelle situation terrible et désespérée se trouvait son fils ce jour-là. Il parlait justement de lui en poussant ses dominos.

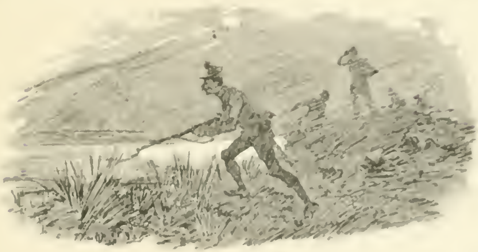
— Et votre garçon ? disait le percepteur.

— Pas de nouvelles depuis deux mois, répondit M. Gandelot, vous savez, c'est un peu l'habitude, deux ou trois lettres coup sur coup, puis trois mois de silence. Les lettres n'arrivent pas toujours et il n'a guère le temps d'écrire... Il est capitaine. S'il nous avait parlé de son goût pour la carrière militaire, nous l'aurions poussé dans les écoles, est-ce que ça ne vaudrait pas mieux ?

— Satanée tête fêlée ! Allons, du six, du quatre... double-six !

A cette heure même, sur les bords du Danube, un homme courait, poursuivi à moins de cent mètres par des soldats en tunique blanche et par des balles sifflant autour de lui. Il déployait tout ce qu'un organisme humain peut donner de vitesse enragée quand il s'agit de la vie ou de la mort, il volait. Le Danube n'était plus qu'à cinquante mètres, un violent effort en vingt secondes, il y arrive et saute du haut de la berge, reparaît dans un éclaboussement d'eau et file, nageant avec la même énergie qu'il courait tout à l'heure.

Les soldats poussent des clameurs et tirent sur le fugitif qu'ils aperçoivent encore, heureusement la nuit est noire, les balles frappent l'eau devant ou derrière le nageur sans l'atteindre. Encore un effort, et il sera hors de vue, les soldats courent sur la rive à la recherche d'une barque, le fugitif les entend se héler. Il se hâte, mais la fatigue le gagne; tout à coup, comme il se retournait pour se reposer, ses pieds ont senti la terre, il a un instant d'étonnement, il est à peine au milieu du fleuve, mais il comprend bien vite, c'est un banc de sable qui ne doit affleurer qu'aux basses eaux. Après une seconde de réflexion, l'homme se met debout, et, la tête seule hors de l'eau, il marche, il suit aussi vite qu'il peut le banc de sable. Après avoir descendu le Danube pendant quelques centaines de mètres, il perd pied et se remet à nager, le banc de sable reprend plus loin, il marche encore et recommence ensuite à nager. Depuis longtemps les cris des soldats ont cessé, il a, très loin en arrière, aperçu une barque avec des torches, il a entendu des coups de fusil tirés sans doute sur quelque morceau de bois que l'on prenait pour lui, puis, à part des galopades de cavalerie sur les deux rives, le silence s'est fait.



Les soldats tirent sur le fugitif.

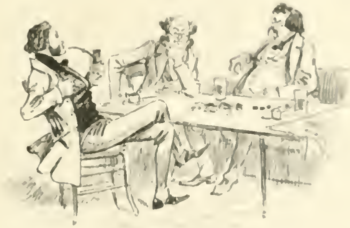
Le fugitif va le plus loin possible, enfin le banc de sable cesse tout à fait, il faut nager maintenant, nager toujours. Il fait la planche de temps en temps pour se reposer et cherche quel parti prendre. La fatigue le gagne, ses tempes battent, il faut se décider vite et se risquer à travers les patrouilles. En avant de lui des masses noires se dressent dans le courant, ce sont des moulins, une douzaine de moulins ancrés dans le fleuve et formant une espèce de petit village; le nageur passe se reposant à des pieux, enfin, comme il longe le dernier moulin, une femme paraît sur le plat bord, une lanterne à la main, elle écoute un instant, regarde, lève sa lanterne et l'aperçoit. Elle va pousser un cri, le fugitif, s'accrochant à la chaîne du moulin, fait un geste de supplication, la femme se tait, appelant tout bas un homme qui la rejoint, regarde aussi et lui prend bien vite sa lanterne pour la rentrer dans le moulin.

L'homme est revenu, agenouillé sur la petite plate-forme, il tend la main au nageur.

— Un patriote, dit-il, avancez, ami.

Tête-fêlée, il méritait bien ce nom maintenant, car une balle lui avait effleuré le crâne et un filet de sang lui rougissait tout un côté de la face, Tête-fêlée tendit la main à l'homme qui le hissa, aidé de la jeune fille, à bord du moulin. Hubert ruisselant entra dans l'intérieur et se laissa tomber sur un tas de sacs vides; si la jeune fille ne l'eût soutenu, sa tête eût glissé sur le plancher et il se fût évanoui. L'homme avait rapidement cherché une bouteille et lui faisait boire un verre d'eau-de-vie.

Le pauvre Hubert depuis un an se battait pour la Hongrie. Entré avec son ami dans une légion composée surtout de Polonais, avec quelques Français et quelques Anglais, il avait pris sa part de l'existence agitée de la Hongrie pendant la mémorable campagne de 48-49, des fatigues terribles et des dangers de la lutte sans merci, sa part des revers d'abord, car dans le premier assaut donné par les armées du ban de Croatie et de Windischgraetz, la légion avait beaucoup souffert, dans sa retraite de Presbourg au delà de Pesth et dans les marches d'hiver dans la neige et la boue. Pour champ de la bataille, l'immense plaine hongroise, la puszta d'hiver blanche et glacée, et les petites armées hongroises faisant tête partout, tantôt victorieuses et poussant en avant, tantôt battues et refoulées au loin. Sur ce vaste damier, Hubert s'était battu, il avait marché, marché longuement et souffert; il avait connu les horreurs du froid et les horreurs des ambulances évacuées en hâte sous la neige, devant les attaques soudaines, et les surprises et les massacres de nuit, à l'arme blanche dans les villages incendiés. Et il avait pu voir les potences dressées par les vainqueurs et les exécutions des patriotes... Quand vint le renouveau de 49, les premiers sourires du soleil et de la victoire, il était aux premières batailles gagnées par les Hongrois, à la grande poussée rejetant l'ennemi sur Vienne ; il escaladait avec les honveds, les brèches de la citadelle de Bude. Puis lorsque les Russes passèrent les Karpathes pour secourir l'Autriche aux abois, encore des marches et des contre-marches, des victoires et des revers avec Georgey, des revers surtout, car malgré la vaillance désespérée des honveds et les charges folles des escadrons de hussards, la Hongrie écrasée pliait sous les Austro-Russes.



— Et votre garçon ? demanda le bourgeois.

Aux sombres accents de la marche de Kossuth, ce qui restait d'hommes valides aux armées nationales luttait encore, toute espérance morte.

Kossuth Lajos nous a dit :
Je n'ai plus de soldats...

Lorsque la capitulation de Georgey à Villagos brisa les armes de la Hongrie, Hubert se trouvait enfermé dans Komorn avec le corps de Klapka. Le canon de Komorn tonna longtemps, le jour vint où il se tut. Les fusillades et les pendaisons commencèrent. L'ami d'Hubert, le Polonais parti de France avec lui, avait été pendu ; le même sort lui était probablement réservé lorsque, profitant d'un moment de négligence pendant qu'on le transférait de Komorn à Pesth avec d'autres prisonniers, il avait pu s'échapper du camp autrichien.

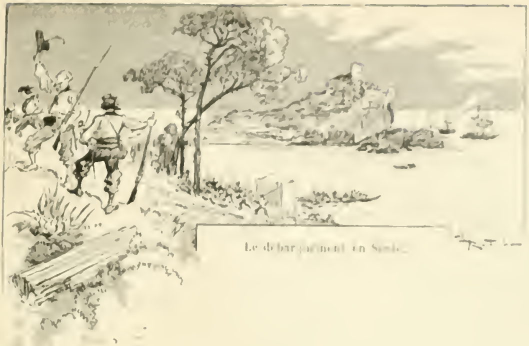
Assis sur un banc dans la salle du moulin, la tête appuyée contre l'armoire, Hubert, débarrassé de son uniforme ruisselant et habillé en paysan, sentait ses forces lui revenir. Il avait bien fait de perfectionner en toute occasion depuis un an ses aptitudes pour la natation, il devait la vie à cette précaution.

Les volontaires avec qui, d'octobre 48 à septembre 49, il avait fait campagne formaient un véritable bataillon de Babel, il entendait donc très peu le hongrois, langue difficile aux latins, et il le parlait encore moins. Il s'efforçait de saisir ce que lui disaient ses hôtes et cherchait ses mots avec beaucoup de peine pour les remercier.

Le vieux hongrois et la jeune fille étaient aussi des victimes de la guerre, le vieux tenait le moulin à la place de son fils, un honved prisonnier après Villagos et enrôlé de force maintenant dans l'armée autrichienne ; la jeune fille, sa nièce, avait perdu son père et son futur, tués tous deux quelque part pendant une bataille ou peut-être, hélas ! pendus après.

Hubert comprit vaguement tout cela, en mangeant avec un appétit d'affamé le repas que la jeune fille lui servait. Dans le conseil tenu après le repas, il fut convenu qu'Hubert resterait à bord du moulin, se montrant le moins possible jusqu'à ce qu'une bonne occasion de fuir sans danger se présentât. Cette occasion, on demanderait à un magnat patriote, rentré dans son château à une dizaine de lieues vers Bude, de la faire naître ; il saurait bien sauver le gentilhomme français qui avait risqué sa vie pour la Hongrie.

Le lendemain, après avoir dormi dans le lit du vieux Sandor qui coucha sur des sacs vides, Hubert se réveilla garçon meunier, habillé en paysan hongrois. Comme il était noir de cheveux et fort basané par ses dix-huit mois de grand air, sa figure ne détonnait pas. D'ailleurs aucune recherche ne fut faite, les Autrichiens l'avaient cru noyé ou tué, les habitants du moulin ne furent même pas interrogés. Sa blessure n'était rien : un simple éraflement de la peau sous les cheveux.



Le débarquement en Serbie

# IX

Hubert avait eu bien des aventures de toutes les couleurs depuis un an et demi, les phases de son existence si agitée se déroulaient comme les actes d'un drame militaire à grand spectacle ; par moments, aux journées les plus terribles, il s'était cru au cirque et avait regardé passer les événements en se demandant s'ils étaient réels. Tout était vrai pourtant, dans la pièce, le drame et même l'idylle, — car il en était alors à une sorte d'idylle fraîche et reposante, un simple entr'acte peut-être, après lequel le drame reprendrait.

Des semaines s'étaient écoulées, l'hiver venait, le vieux Sandor était allé trouver le magnat, prévenu déjà, pour aviser avec lui au moyen de faire passer le jeune homme à travers Croates et gendarmes. Il y avait des difficultés, le pays était gardé sévèrement, il faudrait patienter sans doute quelque temps. Pour toute distraction, Hubert avait le Danube à regarder couler et Maria, la nièce de Sandor, à contempler ; le Danube était monotone, la pêche peu émotionnante, et la conversation avec Maria assez difficile. Il devait se contenter de la regarder. Avec ses jupes larges et courtes laissant passer des bottes rouges ou ses jambes nues, sa veste de mouton galonnée et ses grosses nattes noires, la jeune hongroise était jolie, d'une beauté pittoresque et robuste.

Un soir qu'Hubert, après une journée d'inaction un peu longue, regardait par une petite fenêtre le soleil plonger rouge et jaune dans le

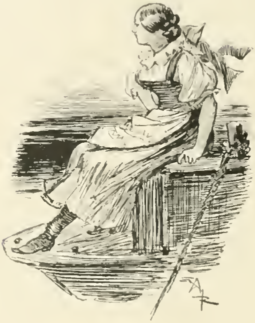
Danube du côté de Komorn, il sentit les deux bras nus de Maria se nouer autour de son cou.

Il se retourna, la figure de la jeune fille, très rouge, était près de la sienne.

— En avez-vous tué, dites ? fit-elle tout bas.

— Quoi ? demanda Hubert étonné.

— Des soldats de l'empereur ? En avez-vous tué, des Croates ou des Russes, des pendeurs, des fusilleurs, en avez-vous tué, vous qui êtes venu de France pour nous aider ?



Maria.

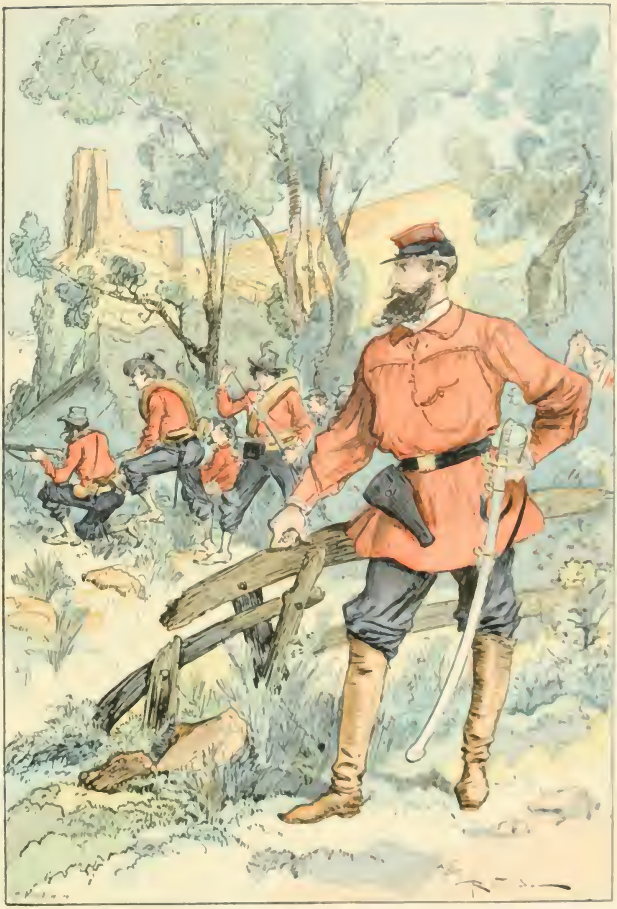
— Probablement, répondit-il, car j'ai fait de mon mieux pour cela !

— Eh bien, merci ! dit-elle en approchant ses lèvres et s'abandonnant.

Sandor revint au bout de quelques jours. Le magnat conseillait au Français de rester encore quelque temps caché, il allait tout arranger pour son départ, avant peu il le ferait prévenir. En attendant, pour qu'il ne s'ennuyât pas trop, il lui envoyait quelques livres de son pays. Trois semaines passèrent encore, puis un jour Maria, qui était allée à Komorn, revint avec un nuage de tristesse sur la figure.

— C'est pour demain matin, dit-elle, à cinq heures, un grand train de bois passera devant le moulin...

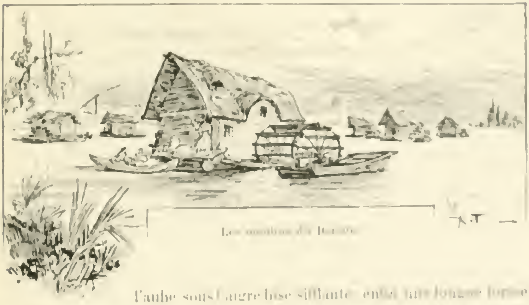
Elle ne dit rien de plus, Hubert, gagné malgré lui par sa tristesse,



AVEC GARIBALDI

resta songeur toute la soirée en regardant par la lucarne les silhouettes des moulins piqués de quelques lumières, apparaître de temps en temps quand la lune sortant des nuages éclairait un instant le morne paysage. Sandor fumait sa pipe en silence, songeant à son garçon. Maria s'était jetée sur son lit, mais ne dormait pas.

Le lendemain avant le jour, après une mauvaise nuit sans sommeil, Hubert descendit avec Maria et Sandor dans le batelet du moulin. Tous trois étaient silencieux. Sandor ramait doucement remontant du côté de Komorn. Ils attendirent trois quarts d'heure dans l'obscurité froide de l'aube sous l'aigre bise sifflante; enfin une longue forme noire apparut glissant sur le Danube, c'était le train de bois qui devait emmener Hubert. Un long radeau articulé se pliant aux sinuosités du fleuve, avec une cabane en madriers au centre, et à l'arrière montés sur une sorte de passerelle élevée, des hommes manœuvrant d'immenses rames. Sandor, d'un habile coup d'aviron, aborda le flanc du radeau. Maria sauta la première et Hubert suivit. Un homme, une lanterne à la main, les reçut. Hubert, très ému, se préparait à faire ses adieux; il serra vivement la main de Sandor et se retourna vers Maria.



Les moulins du Danube.

— Allons vers la cabane, dit celle-ci, moi je vous accompagne jusqu'à Waitzen, où nous descendrons. Si nous rencontrons des gendarmes, nous aurons l'air de mari et femme; je reviendrai quand je vous aurai vu avec l'intendant du magnat.

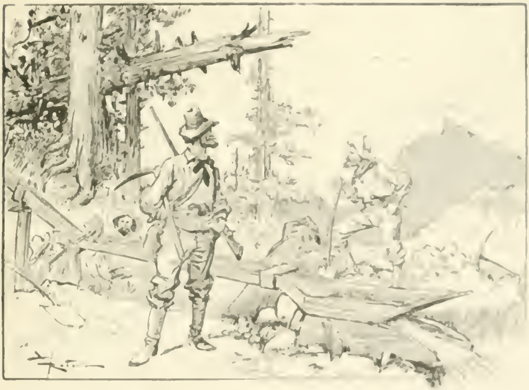
La barque était partie, les rives du fleuve filaient dans le jour naissant, et bientôt, les moulins dépassés, le coin de paysage fluvial devenu familier à Hubert disparut. C'était fini, le rideau allait tomber sur un acte de sa vie.

Les années passent. Voici 1860. Comme c'est déjà loin, cette aventure de Hongrie, et comme le village de moulins et le vieux Sandor et la pauvre Maria s'estompent dans les brumes du passé. Hubert est resté tout un hiver au château du magnat passant pour le précepteur de son fils, puis, le printemps de 1850 venu, le magnat l'a conduit jusqu'en Bavière, et Hubert a repris le chemin de Paris. Quelle joie à la maison, dans la petite ville normande, lorsqu'on a pu le serrer vivant dans ses bras, après l'avoir tant de fois vu par la pensée étendu râlant sur quelque coin de terre sanglante! Mais que pouvait devenir dans le calme plat de la petite ville, l'homme habitué depuis deux ans aux agitations et au tumulte matériel et moral de la lutte? Il semblait que le grand mouvement de 48 l'avait pour jamais jeté hors de la vie ordinaire; malgré ses efforts pour se reprendre, il ne se sentait nulle ambition personnelle. Que faire? que devenir? La tristesse de l'immense avortement, du naufrage de toutes les grandes espérances d'émancipation et de renaissance le tenait tout entier et il revivait par la pensée les scènes du grand drame qu'il avait vu se dérouler à Milan, à Venise, à Bude...

Puis il était parti pour Paris à la recherche d'une position sociale et cette recherche l'avait conduit jusqu'en Amérique. La Californie, comme un phare éblouissant, attirait tous les aventuriers et tous les aventureux. Aux placers, Hubert n'avait fait que de maigres trouvailles, mais l'existence accidentée et primitive, toujours sur le qui-vive, ne lui avait pas trop déplu. Après bien des explorations, tantôt mineur, tantôt chasseur, passant des saisons entières dans les solitudes en coureur des bois avec quelques compagnons d'aventures, il était tombé en 1854, dénué de ressources, avec un seul ami, ancien élève de l'École polytechnique, dans une petite ville en train de naître à 50 lieues de San-Francisco. Le polytechnicien s'était fait pâtissier pendant qu'Hubert devenait imprimeur. Après un an ou deux, l'imprimeur était devenu le propriétaire d'un journal que son éditeur abandonnait pour courir à une mine récemment découverte. Le journal tombait d'abord à rien, comme la ville, quittée subitement par la plus grande partie de sa population. Puis, après dix-huit mois, un reflux d'habitants remontait la ville abandonnée, les maisons se rouvraient, les constructions laissées en plan étaient reprises et Hubert, qui avait tenu bon, se trouvait en passé de faire fortune lorsque les événements de 1859 lui avaient tout à coup donné la nostalgie de l'Europe. [illegible] journal, il était revenu en France avec [illegible]

Calme? tranquille maintenant? Ah bien oui! Le papa [illegible], devenu très vieux et ayant cédé sa pharmacie à son second fils, avait [illegible] des émotions sur la planche avec Tête-Fêlée, son aîné, [illegible] et errant.

N'ayant pu prendre part à la rapide campagne de 1859, il était allé



Le [illegible]

néanmoins rejoindre son ancien chef de 1849, Garibaldi, qui préparait quelque chose. Après avoir été à la peine, aux sombres défaites, Garibaldi arrivait à l'honneur maintenant; son nom, entouré de gloire, était un drapeau et valait une armée pour l'Italie en train de se faire morceau par morceau. Il faut se reporter à ces années brillantes pour se rendre compte de l'effet d'entraînement magique que les quatre syllabes de ce nom théâtral et [illegible] produisaient sur les imaginations, en France aussi bien qu'en Italie.

Vive l'Italie, la terre de l'histoire, du soleil et des arts! Les volontaires affluaient à Gênes où Garibaldi avait établi son quartier général. Il en venait un peu de partout; Hubert s'était fait reconnaître de son ancien chef de 48, qui lui avait confié tout aussitôt une compagnie de volontaires internationaux. Hubert se trouvait soudain rajeuni de douze ans, il rentrait dans le régiment de Babel, comme en Lombardie et en Hongrie et instinctivement il cherchait autour de lui ses anciens amis : Colombani, dont il avait appris la mort aux batteries de Venise et dont le fils venait de rejoindre Garibaldi, le Polonais, mort en Hongrie, et jusqu'au pauvre chasseur de chamois-frotteur, perdu il ne savait où.

Lorsque, par un beau jour de mai, Hubert, avec les Mille, qui étaient onze cents, débarqua à Marsala, quel afflux de sang joyeux et d'espérances au cœur ! En avant avec Garibaldi pour la liberté ! On allait commencer par arracher la Sicile à la dynastie du roi Bomba, on lui enlèverait Naples ensuite... et qui sait, une fois la cavale débridée et lancée dans ses premières galopades, ne bondirait-elle pas par-dessus les collines et les Alpes, ne franchirait-elle pas les filets d'eau qui servent de frontières pour courir d'un bout à l'autre des vastes plaines européennes ? N'était-ce pas enfin l'aube d'une belle revanche de l'avortement de 48.

Hubert avec entrain se lança en avant. Une belle campagne, du soleil et la victoire ! On n'avait pas d'artillerie, on enlevait celle de l'ennemi, on manquait d'armes pour les volontaires siciliens, pour les levées de milices, on en prenait aux royaux Napolitains; une à une, on leur emportait les villes de Sicile. Les Mille étaient déjà plusieurs milliers et au coup de collier qu'il fallut donner à l'attaque de Reggio, dans l'enlèvement des barricades et des obstacles accumulés dans les rues en avant du vieux château à tours crénelées, Hubert faillit rester sur les canons d'une batterie, parmi les cadavres des volontaires cramponnés à leur prise.

Et quelque temps après Hubert était dans Naples conquise, installé dans un palais du gouvernement, organisant un bataillon pour des aventures ultérieures, car on comptait bien n'avoir pas fini.

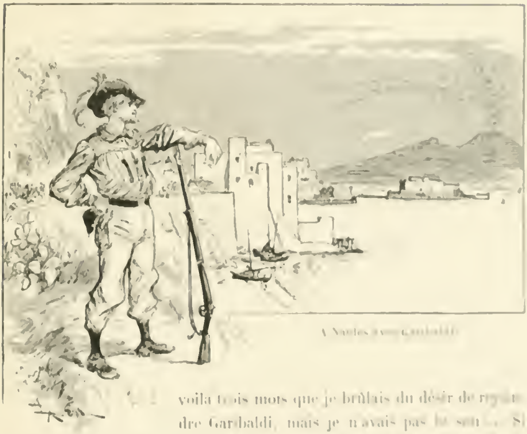
Il y avait un peu de tout dans ce bataillon, de jeunes Anglais riches arrivant avec des cargaisons de carabines et de revolvers et leurs domestiques, des officiers ou sous-officiers espagnols échappés après quelque pronunciamiento, quelques Polonais naturellement, des Hongrois, des Américains et beaucoup de Français, des anciens soldats qui s'étaient pris d'amour pour l'Italie après Solférino, des jeunes gens et des anciens de 48 qui n'étaient pas encore de vieilles barbes.

Pour fourriers, Hubert avait un commis voyageur d'une maison de

Marseille que le spectacle avait entraîné et qui continuait à faire les affaires de sa maison en uniforme garibaldien et un jeune peintre venu de Paris, avec juste le prix du voyage de Naples dans sa poche.

Celui-ci, rencontré par Hubert le jour même de l'entrée de Garibaldi à Naples, racontait son aventure d'une façon plaisante :

— Mon commandant, dit-il, en se faisant inscrire comme volontaire, voilà trois mois que je brûlais du désir de rejoindre Garibaldi, mais je n'avais pas le sou... Si enfin je suis arrivé, il n'a fallu rien moins que l'intervention de la sainte Vierge elle-même, dites-le aux Italiens, si dévots à la madone, ça leur fera plaisir...



A Naples avec Garibaldi.

— Comment cela ? fit Hubert.

— Vous allez voir ! Pour prendre les chemins de fer et les bateaux, il faut de l'argent, n'est-ce pas, or je manquais totalement de capitaux, et pendant que je remuais ciel et terre pour en trouver, vous preniez la Sicile... Enfin je déniche derrière Saint-Sulpice un vieux prêtre qui voulait des images à bon compte pour une vie de la sainte Vierge, je me mets à la besogne, j'abats mes dessins... exécrables, je le sais bien, mais j'étais pressé... Je touche mon argent et je m'envole ! J'arrive à Naples avant vous, tout mon saint frusquin dépensé, plus un radis !

impossible d'aller vous rejoindre et vous ne veniez pas ! Pour vivre en vous attendant, je me suis fait cicerone. J'ai montré les curiosités à une famille anglaise !... d'une drôle de façon vous vous en doutez. Heureusement, mes Anglais ne sourcillaient pas à mes plus formidables erreurs, ils se moquaient bien des curiosités, ils étaient comme moi, ils attendaient Garibaldi... J'avais quatre longues et blondes misses étagées de dix-sept à vingt-huit ans qui ne rêvaient que de Garibaldi et qui, je crois, voudraient toutes les quatre l'épouser ... Avertissez-le pour qu'il se défende ! Enfin vous voilà, je peux envoyer mes Anglais et mes Anglaises se promener tout seuls, mais c'est bien tard, pourvu que toute la besogne ne soit pas faite ? Dites au général que s'il veut marcher sur Rome, le Saint-Père est flambé, puisque la sainte Vierge a fourni un volontaire...

On ne marcha pas sur Rome, cette fois-là, l'édifice italien resta en train avec les pierres d'attente préparées. Hubert après quelque temps revint en France. Dès son retour, il revit Marc Guilpin, très vieilli, mais cependant pas trop fatigué. Les hommes de 1830 étaient maintenant des ancêtres. La bonne et toujours souriante figure de Marc s'encadrait d'une longue barbe blanche.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? dit-il au bout de quelques jours à Hubert, vous n'allez pas retourner dans votre Far-West, et le magot rapporté de là-bas doit avoir été quelque peu écorné en Italie, hein ? Voici donc ce que je vous propose : Mon commerce va bien, la porcelaine prospère, j'ai maison à Paris et fabrique à Limoges, mais je suis un vieux, un burgrave, bon maintenant à rester étalé dans un fauteuil... les voyages de la maison à la fabrique et ensuite de la fabrique à la maison me fatiguent, mon fils est au collège et ne pourra pas me seconder avant quelque temps, il me faut donc un second moi-même pour me suppléer... Je vous choisis, je vous donne aussi peu d'appointements que possible, et, sous couleur de vous offrir une situation, parbleu, je vous exploite ! Est-ce dit ?

— Je ne connais rien à la porcelaine...

— Avez-vous déjà cassé des assiettes ? Oui, eh bien, ça suffit, c'est le commencement, vous apprendrez le reste... D'ailleurs vous ferez la correspondance, vous porterez mes instructions là-bas, et vous en surveillerez l'exécution... Vous avez besoin de mouvement, vous vous en donnerez, voila !

Hubert avait une situation.

M. Gandelot père, quand il apprit la nouvelle en Normandie, hocha la tête :

— Une tête aussi fêlée que celle d'Hubert ne se raccommode pas. Je lui donne trois mois à rester tranquille ; dans trois mois s'il n'y a pas de bouleversement quelque part sur notre boule, il ira faire une révolution dans la lune ! Je le connais, c'est tout à fait le tempérament d'un oncle de ma femme... Il en faut un comme ça dans toutes les familles, que voulez-vous !

Et cependant, au grand étonnement du papa Gandelot, trois mois, six mois, des années passèrent sans qu'Hubert lui donnât de nouvelles transes. Hubert restait chez Marc Guilpin, prenant tous les ans des vacances qu'il venait passer dans sa ville natale.

— Vous savez, disait-on en le voyant passer sur la promenade des remparts ouverte devant la vaste baie où pointe au loin le Mont Saint-Michel, vous savez, c'est le fils Gandelot, le garibaldien...

— Un rouge ! disaient les vieilles dames avec horreur.

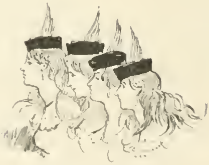
— Oh ! pas méchant tout de même, un toqué seulement !

Le papa Gandelot commençait à se sentir rassuré et se félicitait avec ses amis de voir son fils enfin rassis. Qui sait, l'oncle lui-même, s'il n'avait pas été tué quelque part, se serait calmé aussi. Mais en 66, Hubert ne prit pas de vacances ; comme on l'attendait en juin, une lettre de lui arriva timbrée d'Italie. Ah ! Hubert était encore travaillé par le sang de l'oncle. Cela recommençait !

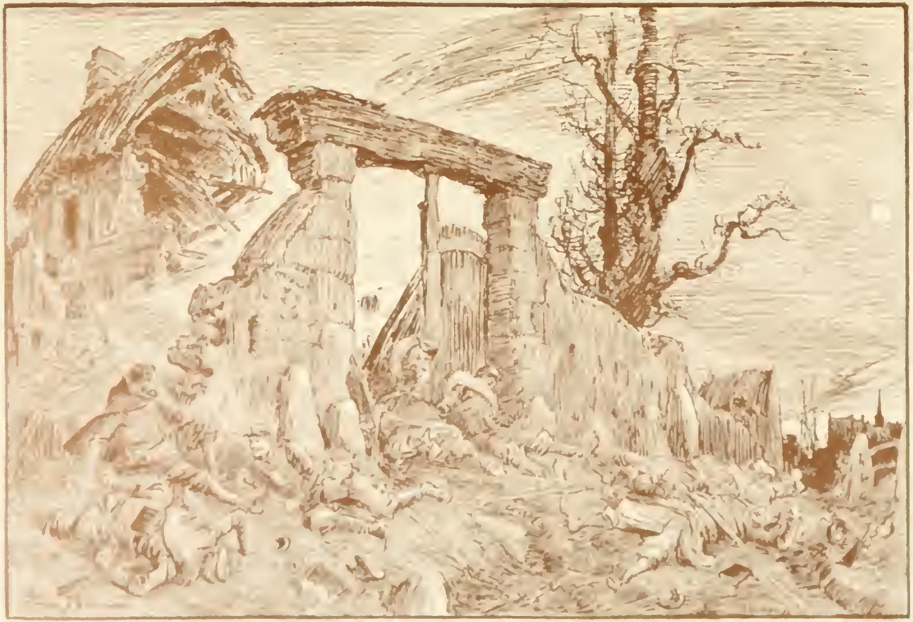
Oui, Hubert, que Marc Guilpin avait eu beaucoup de peine à retenir au moment de l'insurrection de Pologne, était, aux premiers coups de clairon en Italie, parti rejoindre Garibaldi sur cette terre où tous les souvenirs de sa jeunesse, embellis encore par l'éloignement, l'attiraient.

Garibaldi avait vieilli, le superbe et romantique condottiere de 48 s'était bien alourdi, mais c'était la vieillesse du lion, il était resté beau et de son front dégarni et grisonnant jaillissait toujours l'étincelle qui éveillait les sympathies et allumait les courages. L'œuvre de cinquante années d'agitation se complétait peu à peu, la période de chance pour l'Italie continuait, les défaites même apportaient un profit. Hubert, sorti sans égratignure d'une courte campagne dans la montagne, du côté du Tyrol italien, put revoir Venise, pour lui la Venise de Manin, lâchée enfin par l'Aigle d'Autriche.

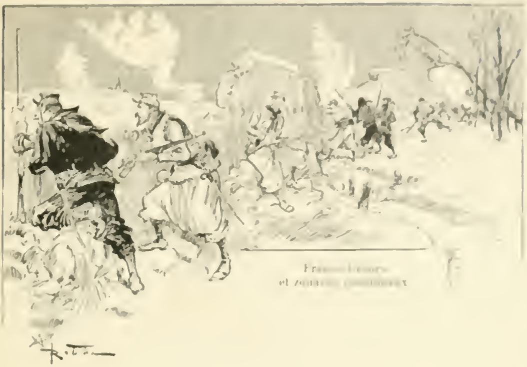
Ses parents moururent deux ans après, à quelque distance l'un de l'autre. Le papa Gandelot désormais ne connaîtrait plus l'inquiétude. Hubert, avec cinq à six mille livres de rente, resta chez Marc Guilpin, vivant en vieux garçon, campé dans un petit appartement près de Marc et sans autres attaches que l'amitié.



Venues pour Garibaldi.



LA FERME DE [illegible]



Francs-tireurs
et zouaves pontificaux

## V

Quand les catastrophes de 1870 tombèrent sur la France, il eût été trop invraisemblable qu'Hubert, malgré ses quarante-cinq ans, fût autre chose que commandant de francs-tireurs. Parti de Paris à la fin d'août pour guerroyer sur les flancs de l'invasion, rejeté sur la Loire, il fit toute la longue et terrible campagne d'hiver à la tête d'une troupe dont les rangs s'éclaircissaient peu à peu.

Le pauvre papa Gandelot était mort à temps.

Par un énorme revirement des choses, Hubert, avec ses francs-tireurs, parmi lesquels d'anciens garibaldiens comme lui et même des garibaldiens de la tentative sur Rome de 1867, se trouva en décembre marcher à l'ennemi côte à côte avec les zouaves pontificaux de Charette, sous le même drapeau républicain.

Tout semblait si étrange à Hubert dans ce bouleversement qu'il considérait presque comme un renversement de la nature, qu'il ne songeait pas à s'en étonner. Tout était changé, tout avait croulé. Envolées, ses vieilles idées, ses illusions sur la perfectibilité humaine, sur le progrès, sur la fin des guerres, après un dernier assaut donné aux idées rétrogrades! Les peuples se tendant des mains fraternelles par-dessus les frontières, ah bien oui! les poings plutôt, avec des fusils au bout! la fraternisation à coups de canon, la haine toujours, de nation à nation, l'homme ayant toujours au fond de lui la bête que les rêveurs croyaient domptée, les peuples, troupeaux féroces, se lançant les uns sur les autres pour s'entre-déchirer au gré de quelques grands fauves humains, tout comme au temps d'Attila et de Napoléon. La grande faillite d'un siècle, tous les beaux rêves fauchés par la hideuse Réalité, victorieuse des penseurs et des humanitaires!

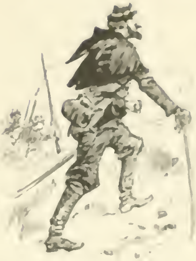
Le jour de Patay, quelques francs-tireurs mêlés aux zouaves pontificaux, luttèrent longtemps sur une position qu'ils avaient enlevée d'assaut, mais qu'ils ne purent conserver. Dans l'action, Hubert frappé d'une balle à la tête tomba comme une masse. Il ne vit rien de la fin de la lutte et se réveilla le soir venu, étendu le long d'une haie avec la double sensation d'une douleur confuse au crâne et d'une énorme gêne à la poitrine. Il porta la main à sa tête et la ramena couverte d'un sang coagulé. Il était blessé à la tête. Comme il n'en souffrait pas trop, ce n'était sans doute pas grave. Restait la poitrine. Là ce devait être plus sérieux. Il pouvait à peine respirer, une oppression terrible le tenait, il étouffait. Il songea d'abord vaguement à un éclat d'obus qui lui aurait enfoncé les côtes. Il essaya de bouger, il ne le put, il étouffa davantage, avec une véritable sensation d'écrasement. Il ne se sentait pas de jambes du tout, la douleur s'arrêtait à la poitrine, au delà plus rien. Résigné, se sentant retomber dans le vague anéantissement dont il sortait à peine, il regarda un instant les étoiles avant de refermer les yeux. Brusquement l'énergie lui revint, il réussit à se soulever sur un coude et s'aperçut que l'étouffement venait d'un corps étendu en travers sur lui. Il reconnut un zouave pontifical d'une trentaine d'années, pas tout à fait mort non plus, car il remuait aussi.

Sur une nouvelle tentative d'Hubert pour se dégager, le zouave ouvrit les yeux et contempla son voisin d'un air étonné. Le souvenir lui revint tout de suite avec le sentiment de la situation, il eut un hochement de tête qui signifiait : « — Ah oui, je comprends! » Et tout aussitôt, doucement, lentement, avec des grimaces de douleur arrachées par le mouvement, il glissa sur Hubert et tomba sur le sol à côté de lui.

Ouf! Hubert respira. Il avait encore des jambes, il le sentit aux picotements qui le firent grimacer à son tour au fur et à mesure que le sang se remit à circuler. Il se tâta, il remua successivement, avec effort, il est vrai, chaque jambe; en dehors de la blessure de la tête, il n'avait rien. Il s'assit à côté de son voisin en respirant largement.

— Je vous demande bien pardon, dit le zouave, je vous avais pris pour matelas, mais c'est bien sans le vouloir.

— Je dois vous remercier au contraire, répondit Hubert, car vous m'avez tenu chaud, maintenant que je suis dégagé, je sens le froid m'envahir !



Hubert [illegible]

Mais nous n'allons pas rester ici à geler... d'autant plus que, si je ne me trompe, nos troupes ayant été refoulées, nous sommes en plein dans les lignes prussiennes...

— Vous pourrez peut-être vous tirer d'ici, mais moi, je suis bien forcé de rester, dit le zouave, j'ai une jambe cassée, outre quelque chose d'abîmé à l'épaule.

Hubert s'était levé, à part un étourdissement contre lequel il s'efforçait de réagir, les forces lui revenaient, il pouvait marcher. Il fit quelques pas avec précaution à travers le jardin dans lequel il était tombé, passa par-dessus des cadavres amis ou ennemis, et se glissa dans les débris d'une grange enfoncée par les obus.

Il revint un instant après vers le zouave, qui venait de réussir à s'asseoir et qui se bandait la jambe pour arrêter l'hémorragie.

— Écoutez, lui dit-il à voix basse, nous ne pouvons pas rester là, nous serons gelés ou pris...

— Partez, dit le zouave, puisque vous avez la chance d'avoir encore des jambes...

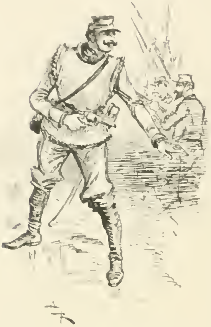
— Oui, mais je ne partirai pas seul ; vous ne pouvez marcher ni vous traîner, mais je puis vous porter... Voyons, il vous reste des bras ?

— Un seul, le droit, je dois avoir une balle dans l'épaule gauche.

— Cela suffira ! Moi je me sens solide, la balle que j'ai reçue m'a simplement labouré le crâne sous le casque, une vraie chance ! J'ai la tête dure, ce n'est pas la première fois que je [illegible]... si vous pouvez réussir à vous installer sur mon dos, je réponds de tout...

— Impossible !

— Bah ! vous ne me paraissez pas chargé d'embonpoint, je vous assure que je suis capable de vous porter, dit Hubert en essuyant le sang qui continuait à lui couler sur la figure jusque dans les yeux, [illegible] yeux, d'ailleurs! Qu'est-ce que vous êtes? lieutenant de zouaves, il me semble? Moi je suis commandant, vous devez donc m'obéir. Allons, essayons. Dépêchons-nous pendant que je me sens un peu surexcité, plus tard je ne pourrai peut-être plus... Ecoutez, voilà ce que nous allons faire, je vais vous porter jusqu'aux pierres là-bas, c'est un petit mur, vous vous asseyez, je me baisse, vous vous mettez sur mon dos, je me relève et je vous emporte; ce ne sera pas plus difficile que cela... Mais doucement, car j'ai entendu tout à l'heure des bruits à quelque distance et nous pourrions attirer sur nous quelque grand'-garde ennemie...



Lieutenant de pontificaux.

Hubert se baissa et après bien des efforts qui arrachaient au zouave de sourdes exclamations, il réussit à l'enlever de terre et à l'asseoir sur le petit mur. Le zouave s'accrocha de son bras valide au cou d'Hubert qui se releva d'un vigoureux coup de jarret avec son fardeau sur les reins.

— En route, dit-il, c'est la fable de La Fontaine, l'aveugle et le paralytique, moi je tâte le sol, vous, surveillez le chemin.

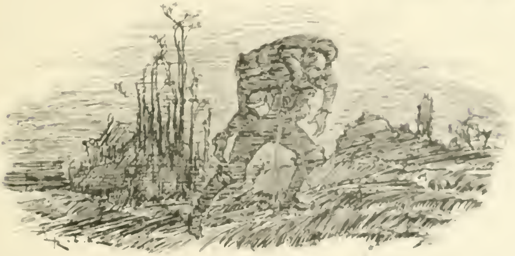
Ils descendaient dans les terres labourées heureusement gelées, le zouave regardait de tous ses yeux, essayant de deviner la position des troupes françaises. Hubert ménageait son souffle, allait aussi vite que possible en s'efforçant d'éviter les secousses. Le fardeau était lourd, mais il sentait ses forces doublées par une fiévreuse excitation.

Tout était calme maintenant dans cette campagne dévastée où le tonnerre des canons avait roulé toute la journée: de temps en temps des bruits éloignés ou rapprochés, sourds comme un écroulement ou clairs comme un roulement de charrette sur une route lointaine, s'entendaient dans le noir profond, puis tout retombait dans le silence. Hubert, après vingt minutes de marche, put se reposer à bout de souffle sur un arbre abattu, mais voyant que le pauvre zouave fatigué menaçait de s'évanouir et de desserrer son étreinte, il se remit bien vite en route.

Il marchait haletant, frissonnant, les tempes serrées et le sang lui coulant le long des joues. Il marchait l'esprit un peu égaré maintenant et ne sachant plus où il était, où il allait, sentant seulement que s'il tombait il ne pourrait plus se relever, et que s'il s'arrêtait il ne pourrait se remettre en route.

Combien de minutes dut-il encore marcher comme cela ? Il n'en eut pas conscience ; à un moment donné, il entendit un *halte-là* français, puis il se vit entouré par des soldats à pantalons rouges, il sentit qu'on lui enlevait son fardeau et qu'il s'écroulait lui-même à terre.

Hubert ne retrouva la perception vraiment nette des choses que cinq ou six jours après. Il se réveilla tout surpris dans un lit d'ambulance au Mans par un jour clair de décembre. Pendant ces quelques jours il avait été ramené des avant-postes à Orléans, pansé, soigné, puis évacué sur le Mans, il avait senti vaguement tout cela sans s'en rendre compte. Maintenant la fièvre était passée, il avait l'esprit débrouillé et reposé, la tête libre, quoique encore un peu douloureuse sous les bandages qui l'entouraient.



Hubert [illegible] son [illegible]

Il regardait autour de lui, l'œil encore étonné ; il se trouvait dans une chambre très claire et très propre, en face d'un autre lit, sur l'oreiller duquel la tête pâle d'un autre blessé le regardait aussi.

— Eh bien, commandant, lui dit le camarade d'ambulance après un instant, je suis enchanté de voir que vous allez mieux... cette diablesse de fièvre est partie ?

— Merci, répondit Hubert, j'ai eu la fièvre alors ?

— Oui, d'une jolie force même ! Moi aussi pendant un jour ou deux mais cela n'a pas duré, maintenant je vais très bien, et je vous prie de croire que j'avais grande hâte que vous fussiez en état de recevoir mes remerciements...

— Vos remerciements? fit Hubert.

— Vous ne me reconnaissez pas? Il est vrai que vous ne m'avez guère vu qu'au clair des étoiles... Je suis le zouave pontifical de Patay...

— Quel zouave?

— Vous ne vous rappelez pas? L'autre semaine, le soir de Patay, après le combat, nous nous trouvions couchés tous les deux l'un sur l'autre, vous, avec un trou à la tête, moi avec une jambe cassée et une contusion à l'épaule...

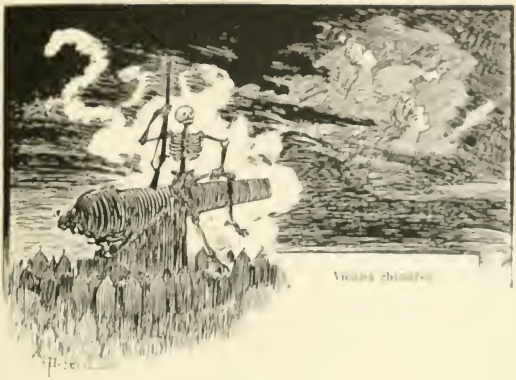
— Ah oui, oui, cela me revient, dit Hubert, vous étiez tombé sur moi et vous m'étouffiez si bien que je me croyais mort...

— Et vous vous rappelez que lorsque le froid de la nuit nous eut tirés tous les deux de notre évanouissement, vous m'avez rapporté sur votre dos jusqu'aux lignes françaises, malgré votre blessure... vous m'avez sauvé, sans vous j'étais gelé ou prisonnier... Quand nous avons rencontré les lignards, il était temps, j'étais en train de m'évanouir sur votre dos et vous étiez à bout, vous êtes tombé comme une masse...

— Je me rappelle tout maintenant, sauf la fin de l'aventure... Vous allez bien maintenant ?

— Aussi bien que possible, mais à cause de ma jambe, hélas, j'en ai pour quelque temps à rester ici, tandis que vous allez pouvoir bientôt retourner là-bas, vous !

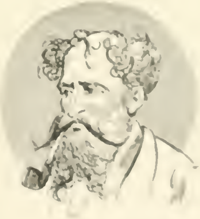
La convalescence d'Hubert fut rapide. Après quelques jours de repos et de longues conversations entre le zouave pontifical et l'ancien garibaldien, celui-ci fut sur pied et en état de rejoindre ses francs-tireurs. Les deux nouveaux amis se quittèrent en se promettant de se revoir après la guerre, si le sort le permettait.



Vieilles chimères.

## VI

Hubert Gandelot est maintenant une vieille barbe, un vieux monsieur morose et assombri, peu parleur, très rentré en lui-même, sauf quand il se trouve avec d'anciens amis ; il a quitté depuis quelques années la maison Guilpin fils et Cie et vit en vieux garçon à Paris, sauf pendant l'été, consacré aux voyages. Comme il faut, aussi absolument que du pain au corps, un aliment à l'esprit, il s'est mis à l'archéologie, un peu par goût naturel peut-être, mais beaucoup par haine du présent.



Hubert est maintenant
une vieille barbe.

Tête-fêlée, malgré des périodes de morosité et de mutisme, s'enflamme toujours à l'occasion ainsi qu'au temps de sa jeunesse, mais c'est en l'honneur du passé, pour des choses bien éteintes et des gens ensevelis sous la poussière des siècles. Les hommes, les mœurs, les institutions, les arts d'autrefois, voilà ce qui l'intéresse. Il a aujourd'hui, le présent amer et désenchanté, en une telle horreur, qu'il laisse les journaux s'accumuler sans les ouvrir pendant des semaines et ne se décide à les parcourir en une fois que lorsqu'il y en a vraiment trop. Il *liquide* alors la situation, comme il dit, et finit généralement sa lecture par une migraine ou un accès de colère.

Toutes les belles illusions qui avaient fait battre les cœurs de sa génération et de la précédente, tout cela envolé ou écrasé! Toutes les espérances mortes! Le mieux était d'oublier tout cela par un bon plongeon dans le passé. L'archéologie est un excellent chloroformant.

Il avait revu le blessé de Patay. Les deux camarades d'ambulance s'étaient retrouvés après la guerre, dans Paris dévasté par la Commune. L'ex-pontifical et l'ex-garibaldien s'étaient liés, et du souvenir de leur course dans les champs de Patay, l'un portant l'autre, était née une solide amitié. L'ancien zouave, Auguste de Brignol, n'était pas très riche, à peu près autant de rentes qu'Hubert, plus une ferme et un vieux castel du côté de Caen, dans lequel il allait passer l'été à côté d'un frère marié.

Les deux vieux garçons se voyaient beaucoup à Paris, et plus d'une fois Hubert avait dû aller passer quelque temps dans le castel patrimonial de son ami, resté indivis entre les deux frères.

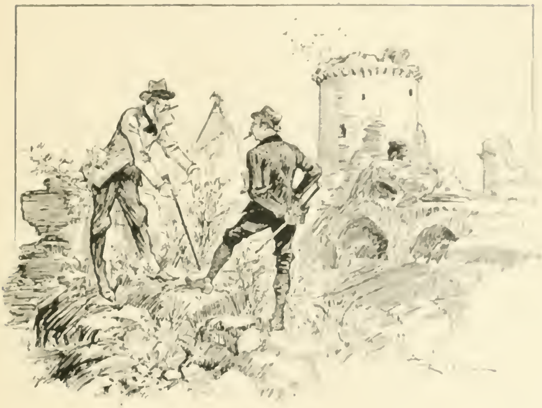
Hubert avait gagné son ami à l'archéologie et l'entraînait en longues promenades aux alentours plus ou moins immédiats du manoir, vers toutes les vieilles pierres encore à peu près debout, églises de village ou débris de tours. Mais lorsque le temps était mauvais, lorsque la mélancolie tombait du ciel avec la pluie, tous deux restaient à bougonner ensemble, ressassant leurs souvenirs et se donnant la réplique. Le zouave parlait de Castelfidardo et de Porta-Pia, Hubert répondait Hongrie, Venise et Naples...

— Quand je pense, disait Hubert, que j'ai pris le fusil contre la monarchie de Louis-Philippe en Février, dans cette journée de surprise qui a été le premier pas sur la pente où nous avons fini par glisser!

— Moi j'avais alors dix-huit ans. En Juin, quand les gardes nationales de province ont marché sur Paris, j'ai suivi, et j'ai passé avec les autres par-dessus quelques tas de pavés.

— J'étais alors en Lombardie avec les Piémontais et j'allais rejoindre Garibaldi... C'était le commencement pour moi et je devais le suivre encore à deux reprises dans les grandes luttes de l'Italie; il s'en est fallu de bien peu, en somme, pour que nous nous rencontrions alors et que nous engagions des relations à coups de fusil... J'y serais allé de bon cœur alors, je vous l'avoue.

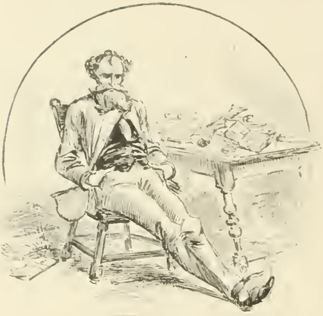
— Baste ! fit l'ex-zouave, nous nous figurions alors être ennemis, nous pensions combattre pour des idéals différents, et il nous est arrivé tous deux juste au même point, dans les champs de Patay, sous un drapeau commun, à recevoir, sous forme de balles prussiennes, un avertissement brutal de la réalité ; donc, au fond, c'était à peu près le



Archéologues

même idéal, un idéal de justice et de vérité, un idéal d'ordre social. Aujourd'hui que nous sommes vaincus tous les deux, il nous faut chacun rengainer nos vieilles idées et nous habituer à la conception réaliste d'un monde où le seigneur Obus et dame Dynamite domineront tout et régleront tout, même les traités de commerce !

— L'Europe, forêt de Bondy en feu ! Elle est jolie, la Sainte-Alliance des peuples rêvée au temps des folies généreuses et des utopies. Que diraient les gens d'autrefois, eux qui chantaient : « Les peuples sont pour nous des frères ! » Je l'ai chanté, moi, en marchant contre Radetzky ! Aujourd'hui c'est une ère de barbarie scientifique qui commence pour les peuples, conduits avec une brutalité railleuse et féroce par des hommes d'État et des feld-maréchaux qui semblent les meneurs d'une danse macabre plus apocalyptique que celles d'Holbein ! Les deux savants usent leurs veilles à chercher des explosifs plus effroyables que ceux des voisins, les peuples armés jusqu'aux dents, énervés par les excitations, se guettent pour s'entr'égorger, brûler les villes et forcer les caisses. Ah! ce n'est pas précisément l'amélioration pacifique, le progrès civilisateur que nous rêvions autrefois! Quel beau rêve brisé! Et dans tout cela, ce qui est surprenant au premier abord, mais qui cesse d'étonner quand on songe que c'est l'argent qui fournit le fer, voici, sous ce régime de fer, cet autre métal dangereux, l'argent, se dressant quand tout ploie, gagnant extraordinairement en puissance, se hissant, orgueilleux et impératif, arrogant et international, sur les ruines des vieilles aristocraties! Supposez un Charlemagne futur, ses douze pairs seront douze banquiers. Décidément le passé valait mieux, il avait ses inconvénients, ses vices et ses misères, mais aussi ses grandeurs et ses beautés. Le troupeau humain, qui sera toujours troupeau, paissait plus ou moins paisiblement, mais n'était pas transformé en cohue de moutons enragés. Décidément je deviens réactionnaire au point de regretter le temps de Philippe-Auguste ou de Louis XI.



Il laisse les journaux s'accumuler sans les ouvrir.

— Voici notre ami Hubert, dit le zouave à son frère, qui va nous chanter: *Page, écuyer et capitaine* et réclamer le rétablissement de la féodalité...

— Ma foi, elle n'est pas si loin, la féodalité, il est tel serf d'usine, vassal de puissante Société anonyme, qui ne pourrait que gagner à changer de suzerain ! Tenez, l'automne venu, n'entendez-vous pas déjà les cors de chasse et les meutes d'un haut baron de la finance qui fait, presque aussi sévèrement que le sire de Coucy, garder ses forêts et qui rétablirait volontiers, à coups de procès, des droits seigneuriaux sur ses terres ?... Qui sait, on verra peut-être un jour les grands fiefs reconstitués par les grandes compagnies, les Sociétés en commandite et les banques... Descendants des Montmorency, faites-vous commis d'agents de change et saluez le Progrès ! Vous avez jadis payé vos privilèges par le courage, en tombant, génération après génération, sur les champs de bataille pour la défense commune, la Science va supprimer le courage. La Science moderne ! la célèbre-t-on assez ? On croirait que les siècles passés n'étaient que des ânes ! La fameuse Science moderne, qui devait amener le règne de la douceur, la Science, qui pour quelques progrès réels a déjà gâté bien des choses, au lieu de supprimer la guerre, comme on le proclamait, ne fait qu'élargir son champ d'action, et elle en a supprimé la poésie en annihilant la part de la bravoure et de l'élan... Qui sait, les engins seront bientôt tellement perfectionnés qu'on se pulvérisera à distance sans se voir, et sans distinction possible de civils ou de militaires, d'âge ou de sexe. Plus de soldats, mais tous, du vieillard à l'enfant à la mamelle, tous chair à torpille. Comme cette perspective est peu enchanteresse, nous allons, si vous voulez, faire une excursion jusqu'aux ruines de la vieille tour pour regarder un peu du côté du passé... En route ! Moi je vous soutiens, par l'examen des maçonneries, qu'elle doit dater du commencement du XIIIe siècle !

— Du XIVe, dit le zouave.

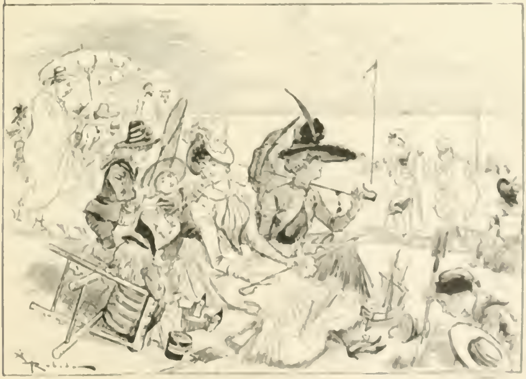
— Non, Ventre Mahom !... du XIIIe, du bon temps des croisades !

# LA CHATELAINE DE PLOUHIC

## I

### DÉCOUVERTE DE PLOUHIC

Vers 1863, le village de Plouhic (aujourd'hui ville balnéaire en plein éclat (voir les affiches)), représentait admirablement ce qui s'appelle, en langage de baigneur, *un trou*. C'était un vrai trou, le



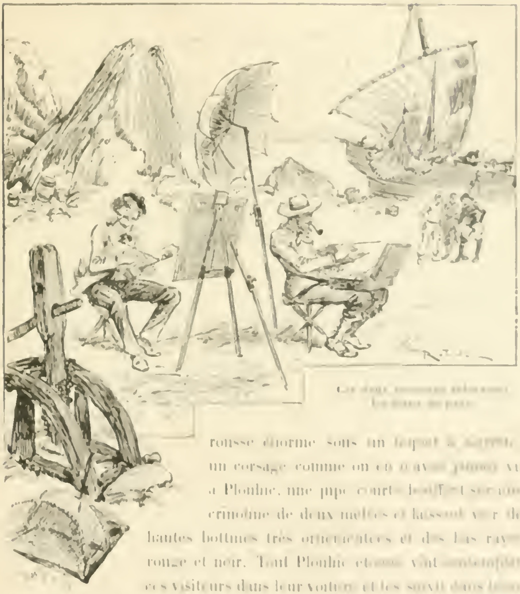
type du trou de pêcheurs, mais un trou admirable et tout à fait idéal.

En terre bretonne, pas trop loin, à mi-chemin entre Saint-Brieuc et Saint-Malo, dans la Bretagne plantureuse et gaie, figurez-vous dans une échancrure de rochers, une splendide plage de huit cents mètres de sable fin et doux, une simple crique en croissant, dominée à chaque extrémité par un promontoire de hauts rochers déchiquetés et bouleversés, descendant jusqu'aux vagues par assises chaotiques. Accrochées aux rochers du promontoire de droite, les maisons du petit village de Plouhic se pressaient autour d'un vieux clocher du xiiie siècle, dont le vent de la mer secouait parfois de façon inquiétante la flèche aux charpentes vermoulues. Tirés sur le sable de la plage, quelques bateaux dormaient au soleil à côté des tas de goëmon ramassé dans les rochers à marée basse. A l'ombre de ces bateaux des femmes faisaient du filet, et des vieux, trop anciens pour aller encore à la mer, raccommodaient des casiers à homards. D'autres bateaux pêchaient au large. Presque toute la population plouhicaise vivait de la mer. La terre, près du village, était cultivée par les femmes; deux ou trois fermes éparpillées dans les champs représentaient presque seules l'élément terrien, avec l'unique et cumulatif commerçant de l'endroit, à la fois épicier, mercier, boucher, aubergiste, marchand de tabac, de grains et autres denrées.

L'hiver, au moment des coups de bourrasque, la petite crique de Plouhic, secouée par les vagues folles accourant du large et battant la côte avec une obstination farouche, aspergée par les panaches d'écume tourbillonnant jusqu'aux maisons, prenait un aspect formidable et formait un décor à souhait pour le drame de la mer; mais l'été, sous la caresse du soleil, quand sous le ciel bleu la mer s'azurait aussi, le paysage semblait italien et méditerranéen et à l'horizon de la petite crique de Plouhic on cherchait machinalement Gênes ou la Spezzia.

Plouhic vivotait tranquille sur son rocher; jamais de visites, on parlait encore dans les veillées, depuis trois ou quatre ans, de deux messieurs venus à pied, le sac au dos, qui s'étaient installés à l'auberge du père Malo et qui pendant deux mois restèrent à Plouhic, tirant le portrait de tout le village et de toute la côte, des maisons, des bateaux, des gens, et même des rochers. On avait été inquiet d'abord, le bruit ayant couru que les deux inconnus relevaient les plans du pays pour l'administration des contributions en vue d'une augmentation d'impôts, mais on s'était rassuré bien vite, ces tireurs de portraits étaient de braves gens qui travaillaient paisiblement à leur droit de métier pour leur compte.

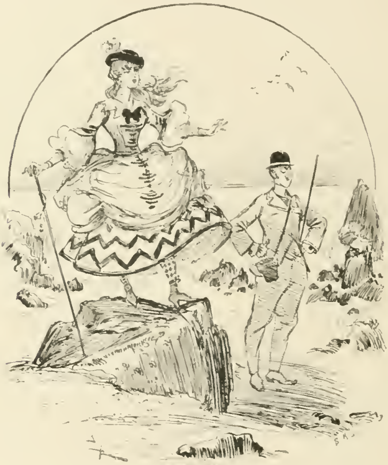
Un beau jour de l'été de 64, autre visite plus étrange encore : un monsieur et une dame, arrivés en voiture de Saint-Brieuc. Du monsieur, pas grand'chose à dire ; un rentier grisonnant à petite moustache qui n'avait d'extraordinaire qu'une lunette ronde sur un œil ; mais quelle dame ! Grande, belle, superbe, des yeux immenses, une chevelure rousse énorme sous un toquet à aigrette, un corsage comme on en n'avait jamais vu à Plouhic, une jupe courte bouffant sur une crinoline de deux mètres et laissant voir de hautes bottines très orientales et des bas rayés rouge et noir. Tout Plouhic étonné vint contempler ces visiteurs dans leur voiture et les suivit dans leurs courses à pied à travers le village et sur la plage. On sut bientôt par le père Malo, dont l'auberge avait reçu les étrangers, que la dame arrivait à Plouhic sur les indications de l'un des peintres venus quelques ans auparavant. La dame explorait le pays et les environs, entrait dans les maisons sans façon, montrait les meubles ou les gens du bout de son



Ces deux messieurs dessinaient les gens du pays.

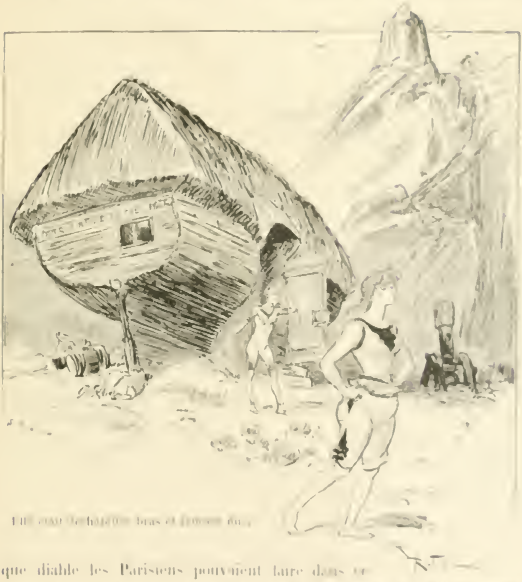
ombrelle à son compagnon, qui ne disait jamais que : *Très joli, charmant, délicieux*, et surtout : *Effet bœuf!* Que voulait dire *effet bœuf?* Ce groupe de chaumières au pied de l'église faisait un *effet bœuf!* ces rochers produisaient un *effet bœuf!* ces pêcheurs, ces femmes en costume breton, *effet bœuf!*

Vers midi, Plouhic fut littéralement ahuri. On vit les deux Parisiens descendre vers la plage, suivis de leur cocher portant un panier, s'asseoir gravement sur le sable à l'ombre d'un bateau, déplier une nappe, et se mettre à manger un pâté tiré de leur panier. Ils avaient des fourchettes et des couteaux en argent dans une belle boîte. Quand ils eurent soif, ils sortirent du panier des bouteilles à goulot d'argent qui faisaient le bruit d'un coup de pistolet quand on les débouchait.



Blanche Saladin et le vicomte Gaëtan.

Les courses reprirent après déjeuner. Les Parisiens firent une grande tournée en voiture dans la campagne. A quatre heures on les vit revenir sur la plage suivis du père Malo portant une valise. Il était rentré des bateaux avec la marée. La population, augmentée des marins qui n'avaient pas encore vu les Parisiennes, se groupa sur la place. Qu'allaient encore faire les visiteurs ? Le père Malo les fit entrer dans un vieux bateau, la *Marie Reine du Ciel*, tiré à terre et servant de magasin; il leur remit la valise et regagna son auberge. Plouha intrigué se demandait ce



Elle était déshabillée bras et jambes nus.

que diable les Parisiens pouvaient faire dans ce bateau encombré de cordages, de filets, de barils et de vieilles voiles, et à peine éclairé par une petite fenêtre percée à l'arrière.

L'attente dura bien un quart d'heure.

Tout à coup la porte entre-bâillée s'ouvrit toute grande et la Parisienne sauta légèrement sur le sable. Elle était déshabillée, bras et jambes nus, épaules nues, les cheveux dans un filet, et vêtue seulement d'un corsage et d'une petite culotte rouge vif. Plouha, alors, poussa des exclamations d'étonnement et se rapprocha. Derrière la dame, le monsieur parut bientôt, déshabillé lui aussi et couvert seulement d'une espèce de caleçon rouge à jambes et à manches, avec une ancre bleue sur la poitrine.

Les deux Parisiens passèrent au milieu des groupes aux yeux écarquillés sans paraître remarquer l'effarement qu'ils produisaient. On les vit entrer dans l'eau en sautant et en riant, et se mettre à barboter dans la bonne petite vague d'été. La dame nageait, elle laissa le monsieur s'ébattre à quelques mètres du rivage et pointant au large, dépassa bientôt la pointe du *Trou à l'homard*.

— Comme elle va, comme elle vire, un vrai poisson! disaient les Plouhicais; le monsieur barbote comme un pingouin, mais la dame, c'est quasiment une dorade!

Mais que venaient faire ces gens-là en Plouhic? Arriver en Plouhic sans motif, sans connaître personne, se déshabiller, s'en aller devant tout le monde se mettre à l'eau comme des canards! Quelques femmes trouvaient cela très indécent et voulaient entraîner les hommes loin de ce spectacle de perdition. Montrer comme ça ses bras et ses jambes au grand soleil, se promener quasiment en caleçon devant toute une population! Ces Parisiens sont bien effrontés! On parlait d'aller chercher monsieur le maire pour réprimer ce scandale et faire rhabiller les baigneurs. Cependant des matelots qui avaient été à Saint-Malo et en Normandie donnèrent des explications. Ils avaient vu par là des choses semblables. C'était une idée des Parisiens. Vous savez que les Parisiens vous ont comme cela un tas d'idées inexplicables, ils se rassemblent par bottes, des messieurs et des dames, très bien gréés et suiffés tous, et se déshabillent dans des petites cabinettes sur les grèves pour le simple plaisir de piquer des têtes tous pêle-mêle.

Au bout d'un quart d'heure le monsieur et la dame sortirent de l'eau, ils passèrent tout ruisselants à travers les groupes. Le monsieur, la tête basse, soufflait comiquement, la dame riait et se redressait, s'arrêtant très à l'aise devant les groupes pour tordre ses longues tresses rousses en cambrant son torse sur lequel plaquait maintenant la flanelle rouge mouillée.

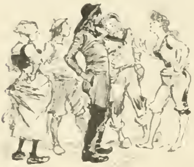
Après s'être rhabillés dans le bateau du père Malo, les deux Parisiens se remirent à explorer le village et les rochers. On les aperçut longtemps au sommet d'un escarpement dominant la mer, juste au-dessus du centre de la crique; ils allaient et venaient, la dame traçait des lignes dans la terre avec son ombrelle, le monsieur semblait prendre des mesures avec sa canne. Enfin ils revinrent chez le père Malo et le jetèrent dans un profond embarras en lui annonçant qu'ils s'installaient chez lui. Comment loger une si belle dame avec un monsieur si étonnant ? Les peintres autrefois s'étaient contentés de deux petites chambres à peine meublées donnant sur la cuisine, mais on ne pouvait songer même à les proposer à ces Parisiens, qui traînaient avec eux de la vaisselle d'argent et des nécessaires de toilette pleins d'ustensiles étranges. Enfin le père Malo songea qu'à côté de son auberge il y avait une grande et antique maison autrefois habitée par un vieux capitaine. Il alla trouver le propriétaire qui consentit à la lui prêter pour quelque temps, et se mit ensuite à la recherche des meubles strictement indispensables, parcourut tout le village, réquisitionna chez ses amis et, le soir venu, pendant que les Parisiens dînaient à l'auberge devant quelque matelote, il acheva l'installation en faisant transporter les bagages dans la vieille maison du loup de mer décédé.

Et Plouhic, considérablement intrigué, eut deux habitants de plus ; tous les jours maintenant il les vit flâner dans les prés en fleurs au-dessus du village, descendre dans les rochers, lézarder sur le sable parmi les matelots occupés autour de leurs barques et s'en aller à la vague dans le costume flamboyant qui effarouchait les Plouhicaises.

Les Parisiens paraissaient devoir rester quelque temps. Le père Malo venait de vider sa barque magasin la *Marie Reine du Ciel* de tous les agrès, filets et barils qu'elle contenait pour la leur arranger en cabine de bain. Il avait percé deux petites fenêtres dans la membrure, agrandi et réparé la porte, qui fut ensuite surmontée d'un auvent et drapée de serge rouge. Devant la barque il planta un mât dans le sable et tous les jours lorsque les Parisiens arrivèrent pour le bain, le gars du père Malo vint hisser un grand pavillon tout neuf.

Tout à coup, la stupéfaction de Plouhic fut portée au comble. Les Parisiens achetaient un grand terrain en pente sur le côté du vallon au-dessus de la crique, des pâtures assez médiocres appartenant à plusieurs propriétaires. C'était le père Malo qui traitait l'affaire. On apprit par lui que les Parisiens allaient se faire bâtir un château qu'ils habiteraient tous les étés. L'acquisition avait été faite au nom de Mme [illegible] Saladin ; le monsieur n'était rien, il n'avait même pas signé les actes et s'était contenté d'apporter l'argent. Ainsi les Parisiens se fixaient dans le pays. Il venait de leur arriver toute une voiture de caisses, de paquets, de meubles même et la vieille maison louée par le père Malo se garnissait et se transformait avec rapidité ! Le père Malo, constitué majordome et intendant des Parisiens, leur procura deux bonnes qui sur l'ordre de madame gardèrent tous les jours le grand costume de fête de leur village. Ces bonnes d'ailleurs n'avaient rien à faire, le père Malo continuant à cuisiner pour les Parisiens; elles n'avaient qu'à suivre monsieur et madame sur la plage à l'heure du bain, à les attendre sur le sable pour leur donner les peignoirs quand ils sortaient de l'eau.

Plouhic, qui dans les premiers jours n'avait pas manqué un bain, commençait à se blaser, les gens n'accouraient plus se ranger en si grand nombre devant la *Marie Reine du Ciel*, lorsque le drapeau montait au sommet du mât; ils ne marquaient plus la même stupéfaction scandalisée à l'aspect des deux baigneurs folâtrant dans les premières vagues. Madame pourtant ne se gênait pas, en allant à l'eau, elle s'arrêtait parfois pour causer avec un matelot qui tout ahuri ne savait que faire de ses yeux.

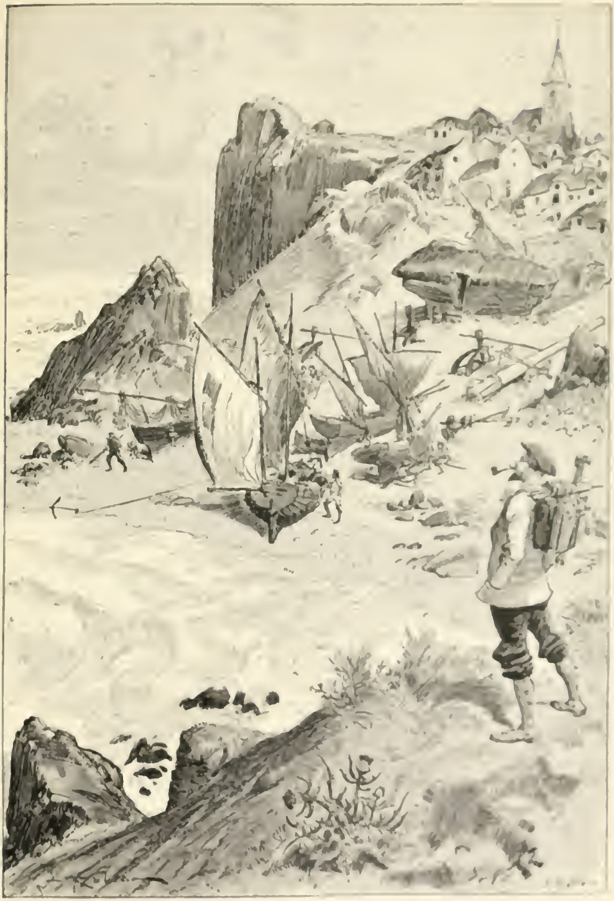


Elle s'arrêtait pour causer avec un matelot.

Tout de même ils étaient bien gentils, ces Parisiens, madame surtout. Elle n'était pas fière, elle entrait dans les maisons, regardait les meubles, interrogeait les gens; sur la grève, elle montait dans les barques comme un homme, sans souci de sa grande crinoline, et voulait tout voir, les engins de pêche et le poisson. Et puis il pleuvait de l'argent sur Plouhic; ce pays où il ne se dépensait pas quarante francs par jour avant l'arrivée des Parisiens, voyait circuler les louis et les pièces de cent sous.

— Gaëtan, donnez cinq francs à cette brave femme !... Tiens, la jolie assiette, je l'emporte, Gaëtan, dix francs, donnez dix francs !.. Mon gars, voulez-vous porter ces crevettes chez le père Malo ? Gaëtan, donnez cent sous...

On n'entendait plus que cela au cours des promenades de Mme Blanche. Tous les jours maintenant il fallait une barque pour conduire les Parisiens en mer. Encore une jolie source de profits ! Une gaillarde, Mme Blanche, solide et gaie et très à l'aise à bord malgré le roulis qui vous balance si gentiment parfois, ou les lames qui vous tombent sur la tête au moment où l'on s'y attend le moins et vous trempent d'écume.

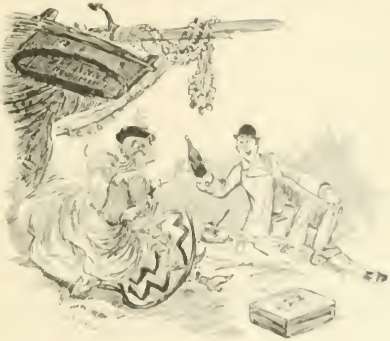


[illegible]

Le Parisien une fois assis à son banc, se cramponnait et ne bougeait plus, il perdait la parole sur mer tandis que Mlle Blanche [illegible] semblait vivre double en dansant sur la vague. Les coups de roulis l'amusaient, elle riait aux éclats lorsqu'une vague traîtresse lui jetait une douche d'écume sur la figure.

— Allons, vieux Mathurin, [illegible] ! N'ayez pas peur, nous ne sommes pas des poules mouillées, n'est-ce pas, Gaëtan ?

Gaëtan ne répondait pas, son estomac était [illegible], il [illegible] sur son banc. On pêchait aussi. Mlle Blanche apprenait à filer des lignes de fond, elle avait pris sa première raie un jour et dans sa joie avait fait donner de suite un louis au matelot qui l'aidait de ses conseils.



Déjeuner sur la plage

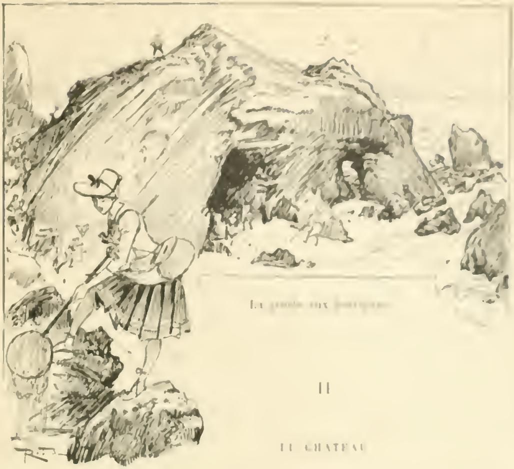
Gaëtan ne prenait jamais rien, pas même un petit congre. Tout à fait incapable, ce Gaëtan ! Quelquefois on allait au long de la côte, au-dessous des grands éboulis de rochers, relever des casiers à homards. Le homard abondait cette année-là, Gaëtan [illegible] ! Et tous les jours à mer basse on pêchait crevettes et salicoques. Mlle Blanche avait un costume spécial pour ces parties, plus de crinoline, un jupon rouge très court, qu'elle relevait jusqu'au-dessus du genou, laissant voir [illegible] ses mollets de Diane chasseresse [illegible], un [illegible] marin, un corsage à grand col matelot, à manches [illegible] avant le coude. Avec cela, M^me^ Blanche, armée d'un grand filet, pouvait sauter dans les flaques, descendre dans les trous de roches, plonger ses bras dans l'eau, donner des coups de filet prudents ou rapides suivant qu'elle voulait surprendre la salicoque ou lutter avec elle d'adresse et de vivacité.

Le vicomte — Gaëtan était vicomte — se mettait tout en bleu pour les parties de pêche : maillot bleu, veston bleu, chapeau de paille à ruban bleu. Il entrait dans les flaques avec moins d'enthousiasme que Blanche et ne prenait que les crevettes portées à la distraction. Son monocle tombait toujours au bon moment et le gibier s'évadait.

Ils étaient à Plouhic depuis quinze jours lorsqu'il leur arriva une visite. Un troisième Parisien, un monsieur que Blanche annonça au père Malo comme son architecte. Qu'était-ce qu'un architecte ? On n'en savait rien à Plouhic. Pendant quelques jours les promenades cessèrent. Blanche et le vicomte passèrent leurs journées avec l'architecte à mesurer leur terrain, à discuter, à planter çà et là des bâtons dans le pré. Ici la maison, là les communs, une volière de ce côté, un belvédère sur ce monticule... L'architecte prenait des notes, dessinait des croquis. Enfin, au bout d'une huitaine une foule d'avant-projets ayant été étudiés et rejetés, on tomba d'accord sur un croquis et l'architecte s'enferma pour élaborer le plan définitif.

M^me^ Blanche et Gaëtan battaient la côte ou restaient pensifs à regarder la mer du haut des rochers. Ils cherchaient un nom pour la future maison que les Plouhicais, éblouis d'avance, appelaient déjà le château. Le vicomte tenait d'abord pour un nom anglais en Lodge, House, ou Manoir, Blanche pour un nom italien, mais Gaëtan eut une idée de génie et proposa Castel-Plouhic. Voilà qui ferait bien en tête de lettres. C'était arrêté. « *Madame Blanche de Saladin, à Castel-Plouhic, en Plouhic* (*Côtes-du-Nord*). » Admirable ! simple et très chic ! Avant que l'architecte eût terminé ses plans, M^me^ Blanche avait déjà commandé et reçu son papier à lettres avec armes gravées : une mouette d'argent sur champ d'azur avec ces mots : Castel-Plouhic, en Plouhic.

Les plans achevés, les parties de pêche recommencèrent. L'architecte était retourné à la ville pour recruter des entrepreneurs. Il revint avec eux, passa des marchés, choisit des matériaux, donna des instructions et repartit après avoir laissé la surveillance des travaux à un confrère du département.



La grotte aux [illegible]

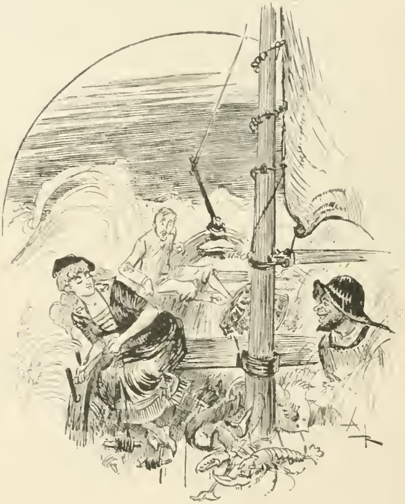
## II

### LE CHATEAU

Deux matelots de Plouhic qui revenaient du service de l'État dans les mers de la Chine au commencement de juillet 1865, se crurent le jouet d'un mirage en tournant le dernier coude de la route qui mène de Saint-Brieuc à Plouhic. Devant eux, juste dans l'échancrure entre les deux pointes de rochers, une grande construction s'élevait, un véritable château tout battant neuf, blanc, rose, luisant, avec des tourelles, des balcons, des lucarnes, des balustrades sculptées, des peintures fraîches, des girouettes étincelantes. Tout cela surgissant au milieu d'un jardin aux allées contournées qui descendait en terrasse vers la mer jusqu'à un belvédère surmonté d'un mât de pavillon.

Les deux gars se frottèrent les yeux, ils s'étaient trompés, ce n'était pas Plouhic, le Plouhic qu'ils avaient vu deux ans auparavant, toujours le même, un bon village perdu, un nid sauvage de gens de mer perché sur un roc ! Non, deux ans auparavant, à la place du château paissaient deux ou trois petites vaches noiraudes... Mais si, c'était pourtant Plouhic et son clocher, même que les deux gars reconnaissaient leurs vieux toits à côte de quelques petites bâtisses neuves. Un château et des bâtisses neuves dans Plouhic, c'était presque surnaturel !

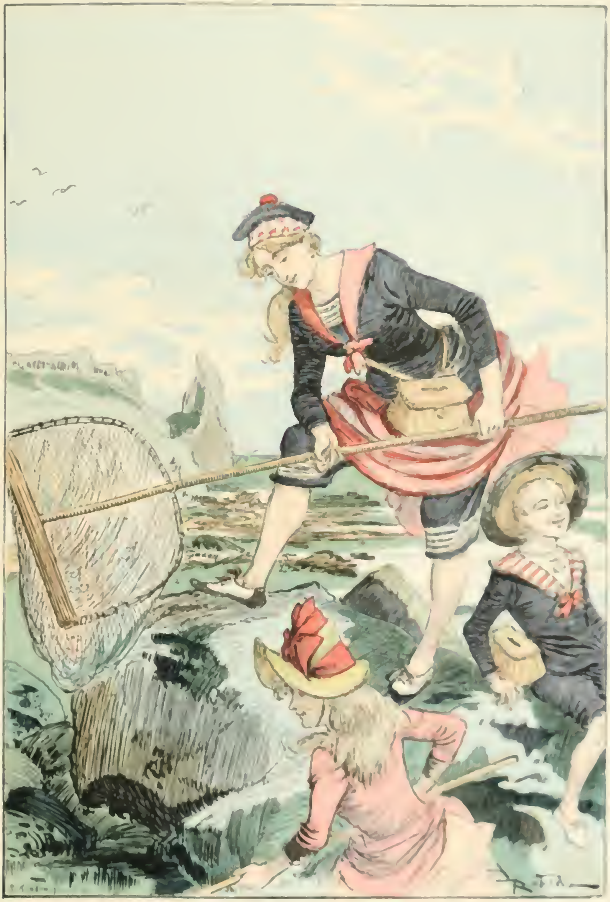
Les deux gars eurent bien d'autres étonnements en suivant le sentier qui dominait la plage. En bas sur la grève, une tente était dressée, à côte de quatre cabines en bois, et, spectacle plus surprenant pour eux qu'un débarquement de Caraïbes tout nus à Plouhic, des dames à crinoline et des messieurs en paletots blancs erraient parmi les bateaux à l'échouage et regardaient d'autres dames et d'autres messieurs en train de se baigner.



Partie de pêche.

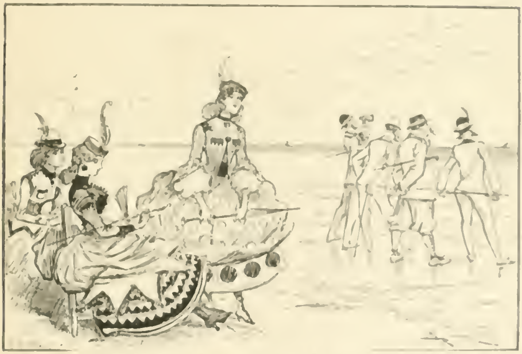
Le château, c'est Castel-Plouhic, les dames à flamboyantes et mirobolantes jupes courtes ballonnant sur d'étonnantes crinolines et les messieurs en vestons blancs, ce sont les invités de M$^{me}$ de Saladin venus de Paris pour la solennelle pendaison de la crémaillère et la fête d'inauguration de Castel-Plouhic.

Plouhic est absolument révolutionné, il est accouru des gens des petits trous voisins, de trois lieues à droite et de trois lieues à gauche pour contempler ces échantillons d'une espèce jusqu'alors absolument incon-



PÊCHE AUX CREVETTES

nue dans ces parages, le Parisien et la Parisienne. Il est vrai que ces échantillons en valent la peine, toutes les femmes sont jolies, élancées, chacune d'une élégance particulière et portant à sa façon l'énorme chignon ébouriffé sous la toque à aigrette ou le petit chapeau, — la veste ou le saute-en-barque garni de soutaches, galons, effilés et [illegible], la haute canne ou l'ombrelle. Les fines bottines sautillent sur le sable, marquant l'empreinte de leurs talons dorés, les crinolines ondulant, laissant voir des mollets cambrés à bas multicolores. Toutes les dames



[illegible] les jarrets de M^lle [illegible]

sont gaies, vives et partent à tout instant en rires clairs comme jamais les échos de Plouhic n'en ont entendus.

Rassemblés à la limite des vagues, les messieurs, des gros et des minces, des jeunes et des « marqués », plaisantent avec ceux ou celles qui s'offrent le plaisir d'un bain avant le dîner. Des matelots de Plouhic ont été improvisés guides baigneurs ; comme ils manquent d'habitude, il faut les voir, tout rouges d'émotion, emportant dans leurs bras, avec des précautions maladroites, comme s'ils avaient peur de les casser, les Parisiennes qui s'amusent à pousser de petits cris de frayeur aux premières caresses de la vague.

Un groupe d'autres Parisiennes, des femmes de chambre portant les peignoirs de ces dames, regardent dédaigneusement Plouhic [illegible] roc et les Plouhicaises ébahies réunies à quelque distance. Sous la tente, un peu plus haut, un grand domestique en culotte courte et bas blancs, en livrée rouge, prépare des rafraîchissements ou des réconfortants pour les baigneurs. M^me^ de Saladin a aussi songé en ce jour à la soif des Plouhicais, maître Malo a charrié sur la plage deux tonneaux de cidre et surveille les libations des marins.

Le père Malo a voulu faire comme Plouhic et s'embellir, il est allé à la ville et s'est acheté une redingote. O vieille terre celtique, contemple cette redingote ! La redingote du père Malo et le château de M^me^ Blanche de Saladin vont marquer le commencement d'une ère pour l'arriéré Plouhic. Les temps modernes commencent !

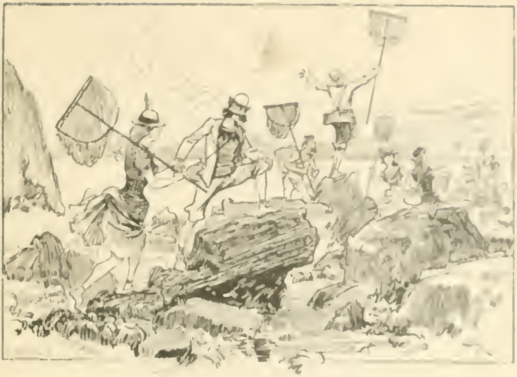
Le père Malo, maire de Plouhic, s'était contenté jusque-là de présider aux destinées de sa commune en simple veste bretonne. Désormais son autorité va s'envelopper de sa prestigieuse redingote. D'ailleurs il a gagné beaucoup d'argent depuis un an en logeant et nourrissant les nombreux ouvriers qui ont construit et décoré Castel-Plouhic, sans compter quinze cents francs de terres vendues au château. Un vrai richard maintenant, M. Malo !

Tout Plouhic nageait dans la joie. Depuis huit jours les matelots pêchaient pour le château. Le poisson donnait, justement, et le homard venait avec complaisance visiter les casiers mouillés le long de la côte. Quand on ne pêchait pas, on promenait en barque les invités de M^me^ de Saladin et l'argent pleuvait sur le monde.

Pour terminer la fête d'inauguration, le soir, quand dans la grande salle à manger de Castel-Plouhic, les invités en furent au dessert, M^me^ de Saladin parut au balcon et la première fusée d'un brillant feu d'artifice s'éleva dans les airs aux cris d'admiration de la population.

Pièces tournantes, pluies de feu, embrasement des rochers aux flammes de Bengale, le vicomte Gaëtan, organisateur de la petite fête, avait bien fait les choses. Aux acclamations populaires, les invités répondaient en faisant détonner les bouteilles de champagne et en poussant des cris variés : — Vive Blanche ! Hip ! hip ! hurrah for M^me^ de Saladin ! Vive la châtelaine de Plouhic !

Le châtelaine criait comme ses invités. On l'embrassa même quelque peu sur le balcon, les dames d'abord, les messieurs ensuite, tous un peu lancés. Le vicomte Gaëtan fit bien quelques observations, mais on le repoussa dans un coin, où il s'endormit presque aussitôt.



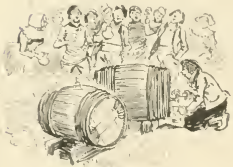
Départ pour la pêche aux crevettes.

Le lendemain de cette mémorable fête, on se leva mal au château, avec des migraines nombreuses. Mme de Saint-Plouhic, toujours vaillante et la tête intacte, déclara que le seul remède était une grande partie de pêche aux salicoques.

— D'ailleurs, mes enfants, dit-elle en réunissant ses invités et invitées, vous ne connaissez pas toutes nos curiosités ! Nous avons la *Roche-Percée*, la terrible *Grotte aux Korrigans*, le *Trou à l'Homard*, un vrai gouffre, ainsi nommé parce qu'il est plein de pieuvres ! Nous vous ferons voir tout ça. Plouhic est un pays si en retard qu'il n'y a pas encore de légendes sur la Roche-Percée ou la Grotte aux Korrigans, mais nous sommes là et nous allons en fabriquer ! Allons, à trois heures, départ en costume !

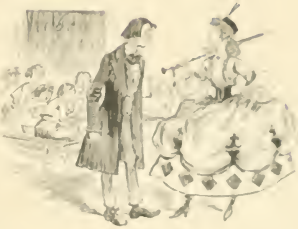
Le temps était à souhait, le ciel bleu, la mer verte, d'un beau vert tendre tournant à l'émeraude à l'horizon. Quand la marée découvrit les premières roches, entre trois et quatre heures, toute une caravane pittoresquement équipée quitta le château sous la direction de quelques pêcheurs et, laissant l'anse de Plouhic, s'engagea dans un dédale de couloirs, de criques et de trous creusés par la mer parmi les roches écroulées. Il fallait grimper, descendre, tourner, [illegible] un peu. Toute la bande s'espaca bientôt sur une longueur d'un kilomètre. Quels costumes ! Si les Korrigans cachés dans les grottes ont pu voir les Parisiennes, ils ont dû tomber dans un ahurissement aussi profond que celui des gens de Plouhic l'an passé ; peut-être même ont-ils été quelque peu scandalisés, ces honnêtes Korrigans, habitués aux façons des naïfs Plouhicais, par la conversation un peu légère des invités du château, par les plaisanteries assez vives, ainsi que par les allures et les costumes.

Les légendes qui manquaient aux curiosités de Plouhic furent trouvées ce jour-là. On décida que les korrigans saisissaient les femmes infidèles qui s'aventuraient hors des maisons passé huit heures du soir et les entraînaient dans la grotte, pour les tourmenter inhumainement jusqu'au matin. La Roche-Percée tint son nom d'une histoire du temps des croisades. Une châtelaine injustement soupçonnée par son époux au retour de Palestine, fut précipitée par ce féroce seigneur du haut des rochers. O miracle ! La vague se haussa pour la recevoir doucement sur un lit d'écume, le roc se fit sable, une ouverture se creusa dans la falaise à pic, donnant accès dans une grotte spacieuse où la châtelaine vécut vingt années, jusqu'au jour où son époux, poursuivi par le remords, s'étant jeté lui-même du haut des rocs, retrouva l'épouse innocente, toujours jeune et belle, miraculeusement conservée. Quant au *Trou à l'homard*, c'était là que venaient finir, sous les tentacules des pieuvres, les pêcheurs coupables d'avoir offensé les korrigans ou korriganes.


Deux tonneaux pour la population.

Un panier de champagne apporté dans la grotte de la Roche-Percée fut vidé en l'honneur de la châtelaine persécutée et de sa descendante indirecte M^me^ de Saladin-Plouhic. La pêche se ressentit un peu de ces réjouissances; avec dix-huit filets, on réunit à peine une quinzaine de salicoques, on s'en consola en entonnant des chœurs d'Offenbach, toujours au risque d'offusquer les korrigans de la côte. Le retour fut mouvementé, il fallut presque rapporter un des guides de la caravane qui portait mal le champagne.

On causait beaucoup des hôtes de Mme de Saladin chez les [illegible]. Il n'y avait qu'une opinion sur leur compte, à savoir que les messieurs étaient bien drôles et les femmes bien [illegible]; seul le maître d'école qui avait étudié à Rennes, faisait ses réserves sur les dames qui le scandalisaient dans le jour et hantaient ses rêves la nuit.



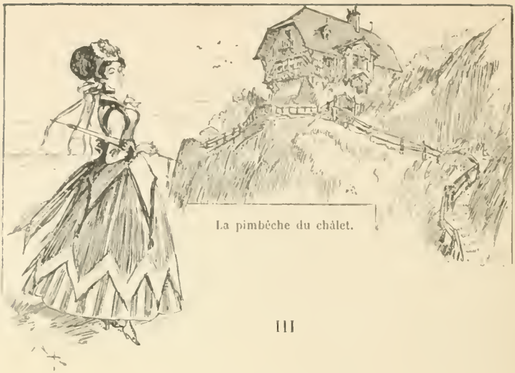
A [illegible]

— Voulez-vous que je vous dise, Mme de Saladin et les autres, ce sont des cocottes !

Maître Malo ne savait pas très bien ce que c'était, néanmoins il comprit qu'on offensait la dame du château, la bienfaitrice du pays, et il rabroua vertement le maître d'école.

Les invités de Mme de Saladin partirent au bout d'une quinzaine, deux ou trois seulement restèrent au château jusqu'à la fin de l'été.

Le patron du pays étant saint Séraphin, Plouhic avait sa petite fête au premier dimanche de septembre. Mme de Saladin résolut de donner au pardon de saint Séraphin une solennité inconnue jusqu'alors. Elle fit venir un manège de chevaux de bois, organisa des jeux pour les garçons et pour les demoiselles et décida que l'on danserait sur la pelouse devant le château illuminé. O délices ! les Plouhicois ignoraient les beautés de la course en sac ! Aussi le succès fut-il complet, le soir, lorsque Mme de Saladin-Plouhic daigna ouvrir le bal avec le fils Malo, des acclamations retentirent et l'enthousiasme fut à tel point surexcité, que la châtelaine, doucement émue, donna l'ordre au père Malo d'apporter deux tonneaux de son meilleur cidre pour faire honneur à ces témoignages d'affection.



La pimbêche du châlet.

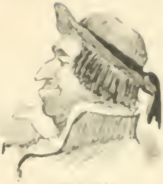
## III

## TRANSFORMATIONS

La saison d'après fut également brillante. Il y eut deux séries d'invités au château et les Plouhicais revirent les mêmes parties de pêche ou de bain, la même exhibition de costumes étonnants. Le vicomte Gaëtan manqua. Le père Malo s'étant hasardé à demander de ses nouvelles, M$^{me}$ de Saladin répondit que Gaëtan était un paltoquet. Que s'était-il passé ? Mystère ! M. de Saladin, cette année-là, était un gros homme à moustaches et favoris très opulents, mais à cheveux très rares. On sut par les domestiques du château que c'était un ancien agent de change. Les Plouhicais, très discrets, n'en demandèrent pas davantage.

Le père Malo s'enrichissait. Il était revenu des peintres dans le pays, par bandes, tout à coup. Plouhic, paraît-il, était devenu célèbre, à cause d'une série de toiles d'un des artistes qui l'avaient découvert jadis. La maison du père Malo devint rapidement une auberge à peintres, ils arrivaient en juin avant M$^{me}$ de Saladin et restaient jusqu'en novembre. Pour cinq francs par jour ils avaient droit à une chambre et à quatre repas, ou même cinq s'ils poussaient l'appétit jusque-là. Des mottes de beurre, du poisson à profusion, du cidre à discrétion. Le soir, les peintres restaient quelquefois à table un peu tard : c'était l'heure de la gaieté et des discussions artistiques ; dans la fumée des pipes ils parlaient, criaient, riaient ou chantaient tous à la fois ; souvent ils criaient si fort, avec des voix si enflammées, en tapant sur la table à faire sauter les pots de cidre, que les matelots plouhicais buvant silencieusement dans une salle à côté se figuraient qu'ils allaient s'entre-dévorer ; puis tout à coup des rires éclataient et toute la bande entonnait une complainte.

On ne voyait plus dans les rocs, sur la plage ou dans les environs que des parasols de peintres par groupes abritant des pensionnaires du père Malo en train de faire une étude de quelque crique, de quelque barque à l'échouage, ou de quelque ravin ombreux. Sur la plage même il y avait toujours un ou deux grands tableaux en cours d'exécution et quelque pêcheur ou pêcheuse posant pour quelque scène bretonne ou maritime.


Maître Malo.

Le père Malo avait dû ajouter à sa maison une aile à droite et ensuite une aile à gauche ; il fut bientôt forcé d'en bâtir une troisième en arrière, sur sa cour.

D'ailleurs Plouhic se transformait, on pouvait admirer quelques maisons neuves, et enfin une veuve ambitieuse venait d'ouvrir une petite épicerie dans laquelle maître Malo devina le germe d'une concurrence future.

Mme de Saladin continuait à honorer Plouhic de sa présence pendant les trois mois d'été, elle continuait à faire pleuvoir les bienfaits sur la commune. L'entretien des chemins était au compte de Mme de Saladin ; elle avait renouvelé le mobilier de l'école et parlait de faire venir des sœurs pour ouvrir une école de filles, ce qui serait plus moral que de laisser les deux douzaines d'écoliers mêlés, Plouhicais et Plouhicaises, apprendre leur alphabet ensemble. Tous les ans, en arrivant, elle donnait une petite fête à ses vassaux, avec feu d'artifice et tonneaux de cidre, et faisait ensuite, en septembre, les frais du pardon de saint Séraphin. Les lots pour les jeux, canards, paires de bottes, montres d'argent, etc., provenaient de sa munificence ; enfin elle s'occupait avec M. Raoul, l'ex-boursier, d'organiser des régates à la voile comme dans tous les ports de mer qui se respectent.

Parmi les peintres, Mme de Saladin avait ses partisans et ses détracteurs. Les uns la traitaient de poseuse, les autres soutenaient que c'était une femme charmante. Des farceurs prétendaient reconnaître en elle la dame aux Camélias qui n'était pas morte. Tous les ans quelques peintres entraient en rapport avec le château ; ils y dînaient de temps en temps et même, entre deux séries d'invités, faisaient des parties de pêche avec Mme de Saladin. On parla mystérieusement un jour d'une histoire terrible, d'une altercation épouvantable, presque d'un duel entre le [illegible]

Raoul et un jeune peintre blond qui s'en allait trop souvent avec madame pêcher des salicoques dans les roches et qui vraiment devait la compromettre aux yeux des Korrigans.

Sur ces entrefaites, un monsieur de Paris amené on ne sut par qui acheta des terrains à l'extrémité de la plage et fit construire une habitation tout à fait en face de Plouhic. Ce n'était pas tout à fait un château, c'était un chalet en briques et pans de bois, mais très grand et très tarabiscoté.

Dès la première année le château et le chalet refusèrent de frayer ensemble. M^me^ de Saladin s'était offusquée de voir ce monsieur s'installer ainsi sur sa plage ; le monsieur et sa famille regardaient avec des airs méprisants ou scandalisés la dame de Plouhic passant sur la grève devant le chalet accompagnée de sa bande d'amis en costume de pêche.

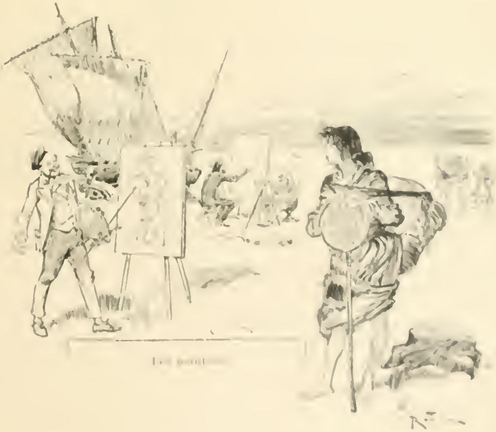
M^me^ de Plouhic furieuse acheta tout le terrain entre le château et le chalet et fit élever juste sous les fenêtres du chalet un petit vide-bouteilles en belvédère, où elle vint chaque jour prendre le café avec ses invités. Elle fit ouvrir devant ce belvédère un petit sentier en escalier pour descendre à la plage et désormais les invités du château ne prirent plus d'autre chemin pour le bain ou les parties de pêche. Les cabines de bain du château furent rapprochées de ce point, les cabines du chalet furent reculées. Les gens de Plouhic tenaient tous pour M^me^ de Saladin, le conseil municipal décora du nom de boulevard Saladin le chemin en corniche qui menait de Plouhic au nouveau chalet en passant devant Castel-Plouhic. Ce témoignage de reconnaissance attendrit tellement Blanche qu'elle donna aussitôt quatre mille francs pour construire l'école des filles et réparer la fontaine publique.

— Qu'ils en fassent autant, les autres ! avait dit Blanche à M. Malo. Ce mot rapporté à la dame du chalet ne fit pas d'effet. La dame du chalet se contenta d'appeler M^me^ de Saladin *cocotte en retraite !* M^me^ de Saladin fut deux jours malade de cette expression *en retraite !* Comment s'en venger ? Comment punir l'outrecuidante pimbêche qui lançait pareille injure à la bienfaitrice de Plouhic ? M^me^ de Saladin arbora des toilettes plus étincelantes encore et défila devant le chalet dans ses plus ravissants déshabillés de pêche. Le chalet ferma ses volets quand elle passa et les rouvrit aussitôt après.

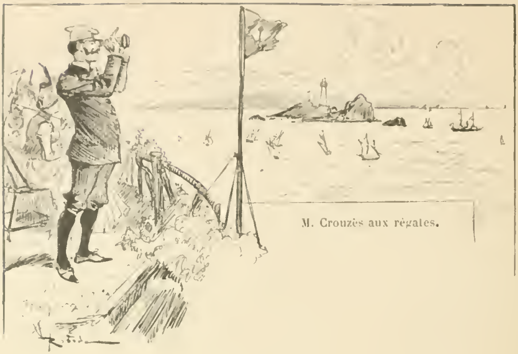
— Si je donnais le gaz à la commune ? se dit M^me^ Blanche, Plouhic éclairé au gaz, voilà qui serait chic, la pimbêche du chalet en attraperait la jaunisse !...

L'innocente Blanche se figurait qu'il suffisait de pendre des candélabres reliés par des tuyaux, elle prévint le conseil et écrivit à M. Raoul qui était alors à Paris, celui-ci, au lieu d'envoyer les candélabres, expliqua que les becs ne suffisaient pas et qu'il fallait encore une usine. Le désappointement de Plouhic fut cruel à la pauvre Blanche et fit faire des gorges chaudes au chalet.

Pendant l'automne de cette année-là, trois autres villas furent construites en arrière du chalet. Plouhic devenait une plage connue, il vint même à la saison suivante, outre les peintres, deux familles de Rennes qui se logèrent dans le village. Une nouvelle édition du *Guide Joanne* consacra une demi-colonne à Plouhic-les-Bains : « 300 habitants, bonne plage de sable, rochers magnifiques, Castel-Plouhic, joli château moderne à Mme de S..., curiosités, dolmens, la Roche Percée, grotte aux Korrigans, etc. » Suivaient les légendes composées par les amis de Castel-Plouhic et l'indication de l'hôtel Malo.



Les peintres.



M. Crouzès aux régates.

## IV

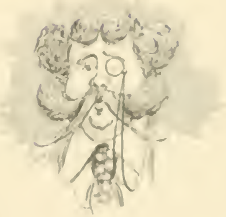
### PLAGE ÉLÉGANTE

O petit Plouhic que nous avons vu naître, Plouhic bretonnant, village autrefois candide et naïf, comme tu changes avec les années, comme tu te transformes, comme tu t'agrandis! Remarque que je ne dis pas que tu t'embellis, car je t'aimais mieux autrefois, sauvage nid de matelots, serré sur ton coin de roche au vent de la mer.

Les villas normandes, les chalets parisiens, les cottages anglais se sont multipliés, il y en a maintenant tout une agglomération après le chalet ennemi de Castel-Plouhic; sur le promontoire qui ferme l'anse de Plouhic, il y a même un hôtel, *le grand hôtel de la Plage*, une haute construction à quatre étages inaugurée à la saison dernière. Mais le développement de Plouhic est arrêté par le grand parc de Castel-Plouhic qui borde la plage et accapare pour de simples arbres une situation de première classe en vue de la mer. M^me^ de Saladin-Plouhic, malgré les offres les plus tentantes, ne veut pas vendre une bribe de son parc; M. Malo et le conseil lui battent froid maintenant et se tournent contre elle, bien qu'elle ait récemment institué un prix de vertu pour les Plouhicaises, lequel prix, délicate intention, ne se décerne qu'après la saison, pour éviter les plaisanteries des baigneurs sceptiques.

Avec les années, elle change aussi, hélas, M^me^ de Saladin-Plouhic. Ce n'est plus tout à fait l'éblouissante Parisienne débarquée douze ans auparavant sur la petite plage, la baigneuse enlevant dans les plis de son peignoir les cœurs de tous ses invités et ceux des bons Plouhicois par-dessus le marché. Son corsage a fait comme Plouhic, il s'est élargi notablement. Elle va moins souvent à la plage aux crevettes et elle met pour se baigner un corset spécial sous son costume.

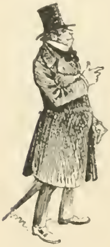
Tout autour de Plouhic des plages se sont bâties et se sont développées plus ou moins vite. C'est la concurrence, les Plouhicois n'en parlent qu'avec dédain. Tout est de qualité inférieure, chez la concurrence, le sable est trop gros, les roches trop peu solides, les habitations laissent beaucoup à désirer; les hôtels écorchent vraiment trop le pauvre baigneur et le baigneur lui-même ne vaut pas grand chose comme élégance ou comme moralité.


Le gros boursier.

Plouhic est bien lancé et n'aurait rien à craindre des plages rivales, n'était ce diable de parc de Castel-Plouhic qui tient la moitié de la plage et enraye le développement naturel du pays. Une Société des terrains de Plouhic montée par de gros spéculateurs s'est heurtée à l'obstination de Mme de Saladin-Plouhic, qui ne veut pas vendre une parcelle de terre. Blanche ne cédera pas, les chalets ennemis seraient trop voisins.

La Société allait se dissoudre ou entreprendre une plage concurrente, lorsque l'un des associés — pourquoi ne pas dire tout de suite que c'était Raoul, le gros boursier, brouillé maintenant avec Mme de Saladin — eut une bonne idée. Il dénicha sous les arcades de la Bourse un garçon intelligent et adroit, un fin matois dont il avait eu l'occasion d'apprécier les ressources de toute sorte, attendu qu'il avait été généreusement floué par lui à la Bourse et chez une petite actrice du boulevard. Après l'avoir mis au courant de l'affaire, il le lança sur Plouhic, muni d'instructions détaillées, de pleins pouvoirs, avec quelques avances et promesse formelle d'une part dans les bénéfices.

Beau garçon, décoré de plusieurs ordres étrangers, considéré par-dessus le marché, c'est-à-dire compétent, [illegible] le petit Crouzès avait de grandes chances de réussir en prenant les voies indiquées par le banquier. Débarqué à Plouhic en simple touriste, au [illegible] gant qui fait sa petite tournée d'été sur les plages bretonnes, il fut bientôt présenté à M^me^ de Saladin par un associé de l'affaire des terrains. Les amis se faisaient rares à Castel-Plouhic, le temps avait éparpillé les anciens et les nouveaux n'étaient que d'assommants petits gommeux. Crouzès fut bien accueilli, il dîna plusieurs fois à Castel-Plouhic et trouva moyen de distraire Blanche un peu engourdie, d'organiser quelques petites parties, excursions avec pêche aux crevettes ou luttes courtoises à la nage.

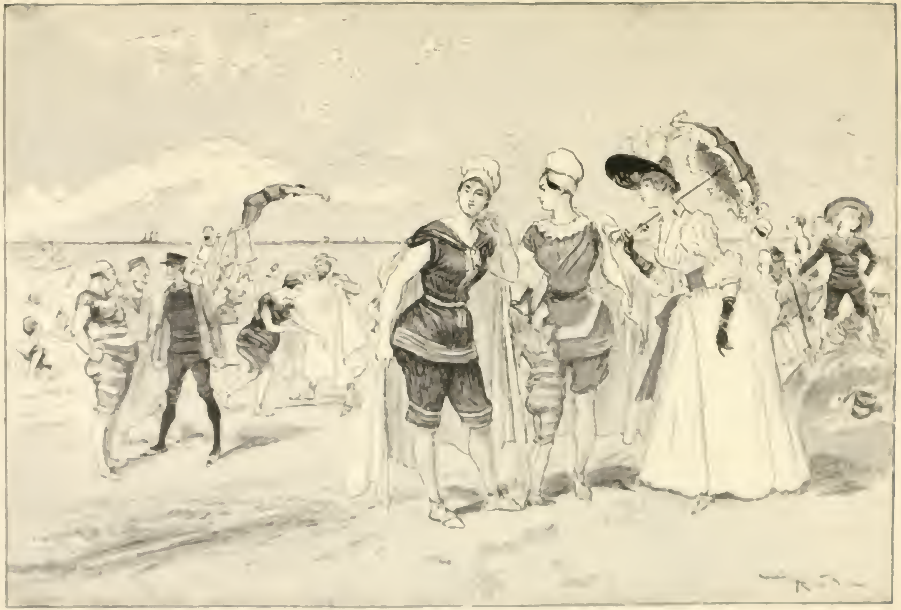


M. Malo
en redingote.

— Toi, mon cher, se dit Crouzès, quand après une dizaine de jours à Plouhic il eut bien examiné l'affaire et que l'heure de dresser ses batteries fut arrivée, toi, si tu ne réussis pas cette fois-ci, c'est que tu n'es décidément bon à rien ! Tu as raté bien des coches, laissé envoler bien des occasions, gâché bien des situations... Propre à tout, tu n'as été bon à rien, puisque tu n'as même pas su devenir un homme politique, le moment est venu de racheter toutes tes bêtises par un coup de maître ! La Fortune est ici, il s'agit de jouer serré et de lui enlever d'un seul coup la délicieuse corne d'abondance ! Hardi-là, houp !

Il allumait un cigare avec une lettre de Raoul qui le pressait d'agir : « Il paraît que vous avez fait bonne impression, mon gaillard ? La plage, » me dit notre ami, vous admire tous les jours piquant des têtes sur le » radeau avec M^me^ de S..., pêchant la salicoque avec M^me^ de S..., ou « jetant au sortir de l'eau le peignoir sur les nobles épaules de M^me^ de S... « Les mauvaises langues prétendent même que vous êtes déjà fort avant « dans ses bonnes grâces ! Oh ! oh ! Le moment me paraît venu d'en- « tamer la petite négociation... Chaud ! chaud ! Frappez fort ! *Ces ter-* « *rains vont causer un tas d'ennuis à M^me^ de S... Le conseil municipal,* « *furieux de son opposition aux intérêts de Plouhic, va débaptiser le* « *boulevard Saladin, il y aura peut-être des procès... l'intérêt bien* « *entendu de M^me^ de S... serait de se débarrasser d'un parc dispen-* « *dieux et inutile, etc., etc.* Proposez-vous comme intermédiaire, faites- « vous fort de tirer un bon prix de ces terrains qu'elle a payés jadis « 3.000 francs, dites que vous obtiendrez en nous serrant la gorge deux « cent mille et faites valoir le joli bénéfice. »

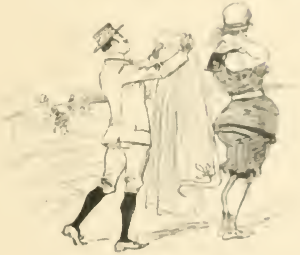
— Oui, mon bonhomme, pensait Crouzès, deux cent mille, c'est joli,



[illegible]

comme tu dis, et ensuite ces terrains divisés en jardins, avec un petit lancement, avec un peu de boniment dans les gazettes donneraient bien quinze cent mille francs ! Gentille spéculation ! Mais comme je n'ai qu'un douzième dans le bénéfice, ma part serait trop maigre ! Je veux tout !

Et le petit Crouzès entama pour son compte le siège de Mme de Sabalas : il commença par lui faire peur, par lui montrer une bande d'hommes d'affaires liguée contre elle, avec ses vieux ennemis des chalets et ne se proposant rien moins que de l'expulser par de ténébreux moyens de ce

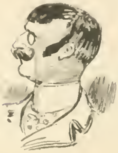


Le peignoir de Blanche.

Plouhic qu'elle avait découvert, inventé, de ce pays qui était son œuvre ; de la forcer à vendre Castel-Plouhic pour construire à la place un grand Hôtel-Casino et trois douzaines de petits chalets bourgeois... Le hasard l'avait mis à même de connaître tous les plans de la compagnie ; poussé par une chaude sympathie pour Mme de Sabalas, il lui dénonçait le danger, il mettait toute son expérience à son service et lui offrait ses conseils désintéressés....

Les parties de bain et de pêche continuaient. Crouzès passait maintenant ses journées à Castel-Plouhic. Il y dînait tous les soirs et faisait de la musique avec Blanche. Il devenait indispensable ; tous les jours il parlait de partir, de reprendre sa tournée de [illegible], et tous les jours, sur les instances de Blanche, il remettait ce départ.

Raoul s'inquiétait de n'avoir pas de nouvelles directes de son mandataire, il connaissait par ses associés de Plouhic tous les faits et gestes et commençait à craindre de voir d[illegible] l'affaire des terrains. Ce petit filou de Crouzès! Le véritable but poursuivi par lui ne devenait que trop visible, il fallait se mettre en travers de ses plans au plus vite et tout d'abord révéler à Blanche sa qualité d'agent de la Société des terrains de Plouhic. On n'avait malheureusement pas de lettres de Crouzès, le madré compère s'était bien gardé d'écrire; n'importe, Raoul affronterait lui-même Mme de Saladin et trouverait bien le moyen de ruiner les espérances de son coquin d'agent. Le gros Raoul prit le train de Bretagne qui n'allait pas encore jusqu'à Plouhic, et il arrivait, décidé à tout risquer, lorsqu'en descendant de voiture une nouvelle lui fit presque sacrifier de fureur sa dernière mèche de cheveux. Crouzès et la châtelaine de Plouhic venaient de partir ensemble! Les domestiques restés à Castel-Plouhic ignoraient dans quelle direction, Madame n'avait rien dit, elle n'avait pas même emmené sa femme de chambre, enfin c'était presque un enlèvement!


M. Crouzès.

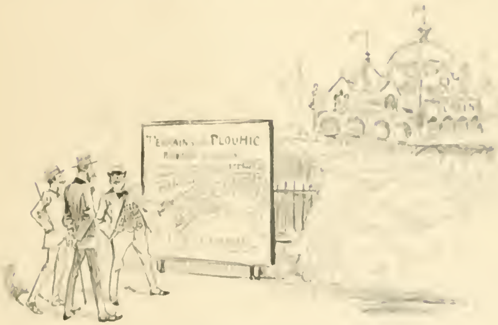
Chaque année toute plage qui se respecte a son gros scandale; nous ne parlons pas des petits qui sont la monnaie courante de la conversation sur le sable, mais il en faut un gros, un sérieux, quand il manque on est obligé de l'inventer. Cette fois Plouhic n'avait pas besoin de se mettre en frais d'imagination, il avait le sien, l'enlèvement de Blanche de Saladin! Comme le gros Raoul, dans sa colère, n'avait pu s'empêcher de parler, on connut bien vite tous les détails de l'histoire. Inouï! monstrueux! un si joli garçon, trente-cinq ans à peine, enlever Blanche de Saladin, une vieille garde, ayant tourné la quarantaine, une ancienne à ce gros boursier de Raoul qui jadis avait payé une partie des terrains, qu'il brûlait de racheter pour refaire sa fortune entamée! Et le plus joli, c'est que cet enleveur avait été envoyé par Raoul lui-même pour négocier l'affaire des terrains!

Raoul était reparti pour Paris dans l'espoir de rencontrer Blanche en son petit hôtel du quartier Monceaux, mais, de même qu'à Plouhic, il trouva le nid vide. Crouzès et Blanche voyageaient. C'était le classique voyage de noces, un peu en avance, voilà tout, car la mairie venait de publier les bans de Mlle Blanche Saladin, rentière, avec M. Paul-Victor Crouzès, également rentier.

L'affaire des terrains était définitivement manquée. Le gros Raoul, renonçant à une lutte inutile, retourna promener sa mélancolie sur la plage de Plouhic. La saison s'écoula, les baigneurs reprirent peu à peu le chemin de leurs foyers.

Quand vint octobre, les derniers baigneurs partis, les chalets fermés, la plage laissée aux barques des pêcheurs, la bonne odeur du goudron noyant les derniers effluves de l'ylang-ylang, Castel-Plouhic rouvrit tout à coup ses fenêtres ! M. et Mme [illegible] venaient d'arriver.

Blanche eut beau signaler son retour par une aumône au profit de



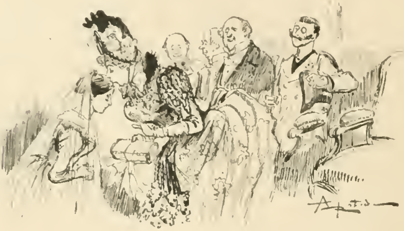
Lancement de l'affaire de Plouhic.

la commune, — un tableau de sainte Madeleine pour l'église et une cargaison de livres pour l'école, — M. Malo et les Plouhicais du bourg battirent froid d'abord à leur ancienne châtelaine. Blanche jouait admirablement pourtant son nouveau rôle, ce n'était plus la mondaine aux folles allures d'autrefois, mais une bonne bourgeoise sérieuse, correctement serrée au bras de son mari, également correct et digne.

Mais tout changea et les respectueuses sympathies revinrent quand on sut dans le pays que le seigneur châtelain avait fait amende honorable à sa femme sur l'affaire des terrains et quand on vit un architecte et un arpenteur, amenés de Paris, relever les plans du parc de Castel-Plouhic et procéder, sous la haute direction de Monsieur, à une division en lots grands et petits, avec tracé d'une large voie traversant le parc et reliant les deux morceaux de Plouhic, le village et les chalets si incommodément séparés autrefois.

Et le gros Raoul eut le chagrin de voir dès le printemps suivant, l'affaire des terrains de Plouhic, convenablement lancée dans la presse, arriver rapidement à une pleine réussite, et les villas pousser comme par enchantement dans l'ancien parc. Castel-Plouhic semblait littéralement faire des petits.

De dépit le gros Raoul jeta le reste de sa fortune dans l'entreprise hasardeuse d'une nouvelle plage à deux lieues de Plouhic. Mais l'étincelant Plouhic se rit de ses efforts, cette concurrence tomba vite à plat, Raoul resta tout seul sur sa plage déserte, avec les villas qu'il avait construites et tous les terrains que par prévoyance il avait achetés.

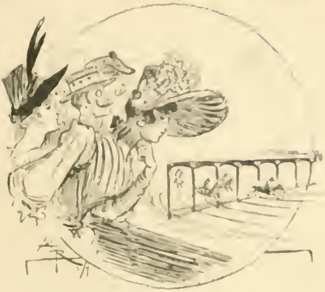


Prix de vertu.

Plouhic poursuit sa marche triomphale. Tout le long du boulevard Saladin en corniche au-dessus de la mer, de l'un à l'autre promontoire, les cottages anglais aux larges fenêtres en saillie encadrées de lierre succèdent aux villas à l'italienne et aux maisons normandes à grands pignons en pans de bois; les tours, les tourelles, les campaniles pointent à travers la verdure. Au centre, à côté de Castel-Plouhic, se dresse un Casino d'une folle architecture, pourvu d'une salle de concert, d'un salon de jeux et des indispensables petits chevaux. Il y a trois hôtels en pleine exploitation, outre plusieurs *Family-house* à l'usage des Anglais, et il va s'en élever un quatrième sur une éminence dominant Plouhic un peu en arrière.

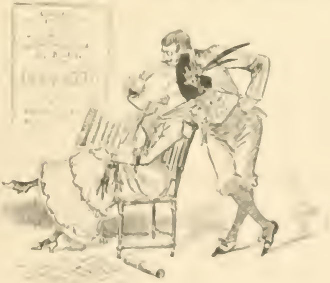
Tous les ans au 15 août, les régates de Plouhic fondées par M. Crouzès attirent les yachtmen, et l'on parle de créer une Société des courses.

Et chaque année, dans la première quinzaine de juin, pendant qu'à deux lieues de là le gros Raoul continue à se morfondre sur sa grève solitaire, la saison de Pouhic commence, les villas se remplissent l'une après l'autre d'un monde joyeux et remuant, les hôtels débordent. Tout



Les petits chevaux

le long des criques sur lesquelles la ville se prolonge des pianos résonnent ; le Casino étincelle, les petits chevaux tournent incessamment, la plage étale ses cabines et ses tentes dans un fourmillement de toilettes



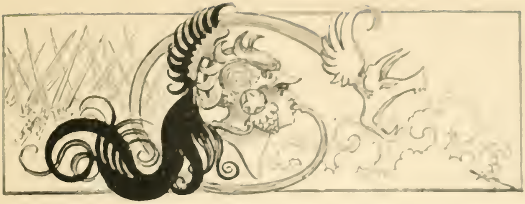
Monsieur [illegible]

claires, de familles étalées sur des chaises, d'enfants bâtissant des forteresses dans le sable, de vestons blancs formant des premières taches des groupes que traversent des défilés de costumes de bain, de maillots et de peignoirs.

Et M. et Mme Crouzès, de leur balcon de Castel-Plouhic, jouissent délicieusement de leur triomphe. Madame a renoncé à la pêche aux salicoques et se consacre de plus en plus aux œuvres sérieuses, comme les écoles, le bureau de bienfaisance et les prix de vertu; elle est toujours pour ses vieux amis les matelots « la dame de Plouhic ». Monsieur est plus mondain, il surveille le Casino, dirige les édiles, étudie les améliorations en projet, les questions de courses, de régates et autres attractions, il papillonne aussi quelque peu autour des baigneuses, et on l'accuse de protéger les chanteuses en représentation au Casino, mais il s'arrange en homme de tact pour que madame n'en sache rien.

Le vicomte Gaëtan, actuellement diplomate et rhumatisant, est venu passer la saison dernière sur la plage qu'il avait découverte jadis avec Blanche de Saladin. Il ne reconnaissait pas son vieux Plouhic.

Il a tenu à se faire présenter à M. Crouzès, mais il a eu la discrétion de ne pas accepter à dîner à Castel-Plouhic.



# GRAVURES HORS TEXTE

| | Pages |
|---|---|
| Marceau | 1 |
| La bataille | 8 |
| La colonne en marche | 16 |
| Le quartier général | 24 |
| Entrée triomphale | 32 |
| Campagne de France | 40 |
| Les modistes | 48 |
| Les romantiques | 56 |
| Lecture d'un poème | 64 |
| Une loge un jour de première romantique | 72 |
| L'atelier de Pétrus | 80 |
| Débuts dramatiques | 88 |
| L'éléphant de la Bastille | 96 |
| 1830 | 104 |
| Folies carnavalesques | 112 |
| A Longchamps | 120 |
| Le boulevard du crime | 124 |
| 1848 | 128 |
| Barricade de 71 | 136 |
| Vieux souvenirs | 144 |
| Les vieux de la vieille | 152 |
| Le bal chicard | 160 |
| Au grand prix | 172 |
| Soldats d'Afrique | 180 |
| Nuits crimeennes | 192 |
| Sur la Loire | 200 |
| La diligence | 208 |
| La cour de l'auberge | 216 |
| La locomotive | 220 |

Le vieux collectionneur . . . . 224
Une belle occasion. . . . . 240
Le bibelot. . . . . 248
Le restaurant de la Tour . . . . 256
Départ pour la revue. . . . . 265
Une porte de Paris assiégée . . . . 273
En faction au rempart . . . . . 280
Paris en flammes . . . . . 296
L'arbre de Robinson . . . . . 304
Fondation d'un journal . . . . . 312
Brasserie artistique . . . . . 320
Le mont Saint-Michel . . . . . 336
Avec Garibaldi. . . . . . 352
Le champ de bataille. . . . . . 360
Le triomphe de l'industrie . . . . . 368
Découverte de Plouhic . . . . . 380
Pêche aux crevettes . . . . . 384
Plouhic dans sa gloire. . . . . . 392
La plage . . . . . . 396

# TABLE DES MATIÈRES

Pages

Comment Frédéric Ponto, trente campagnes, vingt blessures, ne devint pas maréchal de France … 1

La confession d'une ancienne jeune actrice … 67

Les mémoires d'une maison … 82

Les vieux de la vieille … 129

Cinquante ans de dandysme … 152

Le zouave Jean Bernille … 175

La dernière diligence … 200

Les tribulations d'un homme de goût qui n'a pas le sou … 221

Victoires et conquêtes d'Alexandre Colobre … [illegible]

Le café Jemmisson … 404

Tête fêlée … [illegible]

La châtelaine de Plouë … [illegible]

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
[illegible]
R47D5

Robida, Albert
Le XIX$^{e}$ siècle